



**HAL**  
open science

# L'art mural comme stratégie de survie des communautés rurales. Trois études de cas en milieu rural italien

Laura Giancaspero

## ► To cite this version:

Laura Giancaspero. L'art mural comme stratégie de survie des communautés rurales. Trois études de cas en milieu rural italien. Sociologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2018. Français. NNT : 2018USPCA158 . tel-02172381

**HAL Id: tel-02172381**

**<https://theses.hal.science/tel-02172381>**

Submitted on 3 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

**École doctorale 267 – Arts & Médias**

CERLIS

Centre de recherche sur les liens sociaux (UMR 80/70) Université Paris Descartes  
/CNRS/ Université Sorbonne Nouvelle

# **L'art mural comme stratégie de survie des communautés rurales**

*Trois études de cas en milieu rural italien*

Par Laura Giancaspero

Thèse pour l'obtention du doctorat de Sociologie  
Dirigée par Bruno Péquignot

Présentée et soutenue publiquement le 21 décembre 2018

Devant un jury composé de :

Mme Sylvie GIREL, (Rapportrice)

Maîtresse de conférences - HDR , Université Aix Marseille

M. Jean Louis FABIANI (Rapporteur)

Directeur d'études à l'EHESS

M. Pasquale VERDICCHIO,

Professeur des Universités, University of California – San Diego

M. Olivier, THÉVENIN

Professeur des Universités, Sorbonne Nouvelle - Paris 3

M. Bruno, PÉQUIGNOT, (Directeur)

Professeur Emérite des Universités, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

À Enrico  
À Alba et Michele



## *L'art mural comme stratégie de survie des communautés rurales*

### **RESUMÉ**

Cette thèse s'intéresse aux peintures murales en milieu rural, dans la péninsule italienne. A travers trois études de cas elle propose d'analyser le phénomène muraliste comme l'expression des rapports écologiques des communautés locales avec leur environnement. L'étude de ce phénomène, mené en conjuguant l'approche géohistorique à l'écocriticism américain, révèle que ces peintures murales représentent une riposte aux nombreuses fractures, territoriales, identitaire et écologiques, qui sont intervenues dans ce territoires ruraux à l'époque contemporaine. Tout ces changements ont en effet brisé les rapports séculaires que les communautés locales entretenaient avec leur territoire en menaçant leur existence même. Il s'agit d'un phénomène courant en Italie qui a entraîné l'abandon de nombreux villages ruraux. Dans le cas des trois villages analysés, la population locale a fait recours à l'art murale afin de se réappropriier les lieux et de redéfinir les rapports avec son environnement, ce qu'enfin a garanti la survie des ces petites communautés.

Peintures murales – écocritique – géohistoire – art – patrimonialisation du quotidien

### *Murals as a survival strategy of rural communities*

### **ABSTRACT**

This thesis is focused on Italian mural paintings in rural environments. Through three case studies, it analyses artistic phenomenon as an expression of the ecological relationship between the local community and their environment. The study of this phenomenon, conducted by combining the geohistorical approach with American ecocriticism, reveals that these murals represent a response to the many fractures: territorial, identity and ecological, which have occurred in this rural area during contemporary times. All these changes, therefore, broke the centuries-old relationships that local communities maintained with their territory by threatening their own existence. This is a common phenomenon in Italy that has resulted in the abandonment of many rural villages. In the case of the three villages analyzed, the local population employed the mural art in order to reclaim their place and to redefine the relationship with their environment, which finally affirmed the survival of these small communities.

Murals – ecocriticism – geohistory- art – everyday heritage



# REMERCIEMENTS

Cette thèse ne saurait exister sans le soutien de plusieurs personnes que je souhaite ici remercier.

Mon tout premier remerciement va à mon directeur de thèse, Bruno Péquignot, qui a été mon premier repère lors de mon arrivé en France et à la Sorbonne Nouvelle. Il m'a accompagné pendant ces années de formation doctorale et, grâce à lui, j'ai pu connaître la sociologie de l'art qui a apporté un regard nouveau à mes réflexions de jeune historienne de l'art. Son écoute, sa patience, ses conseils toujours pointus, ses encouragements, ont su me guider et me reconforter dans ce chemin qui a parfois été difficile.

Je tiens également à remercier Pasquale Verdicchio, pour l'intérêt qu'il a porté à mes travaux, depuis notre première rencontre au congrès du PAMLA à Riverside (Californie) en 2015. C'est grâce à ses conseils que j'ai pu connaître les questionnements de l'écologie sociale de Murray Bookchin, ce qui m'a permis de fixer les repères théoriques de cette thèse. Je remercie également les membres du jury, pour avoir accepté de lire et discuter de ce travail, dont les remarques feront sans doute avancer la réflexion de mon sujet d'étude.

Cette thèse doit beaucoup à la rencontre avec Ilaria Tabusso Marcyan, chercheuse fine et sensible, qui a représenté ma première rencontre avec l'*ecocriticism* américain, lors de sa conférence au PAMLA 2015. C'est elle qui m'a encouragé à inscrire l'analyse du phénomène muraliste italien dans le cadre de l'*ecocriticism*, convaincue de la pertinence de mes réflexions, bien que, à l'époque elles étaient à l'état embryonnaires. Merci également pour son suivi constant et ses encouragements tout au long de ma thèse.

Cette thèse est issue de la collaboration des tous les enquêtés qui ont pris une partie active dans mes travaux de terrains. Je souhaite les remercier de m'avoir fait confiance, de m'avoir accueillie parmi eux et de m'avoir fait part de leurs expérience de vie. Merci notamment à Francesco Del Casino, Angela, Lilia, Dennis, Osvaldo, Vico, Christine, Carla, Pietro, Alfredo et Giuseppe.

Les expériences d'enseignement dans le secondaire, ainsi qu'à l'Université Paris 13, m'ont permis d'enrichir ma formation personnelle et professionnelle. Je souhaite donc remercier tous ceux qui m'ont accordé la possibilité d'enseigner pendant la thèse : Geneviève Vidal et Denis Adam de Paris 13. Merci également aux étudiants que j'ai encadrés : leur intérêt et la curiosité pour la sociologie de la culture, m'ont permis d'enrichir mon regard sur cette discipline.

J'adresse une reconnaissance particulière à Lea Mestdagh, collègue et amie précieuse, qui a été un repère fixe pendant toutes ces années passées en France. Merci pour ses relectures, ses remarques avisées et ses conseils toujours intelligents qui ont beaucoup fait avancer les réflexions sur ma thèse. Merci également pour sa patience, son calme, ses encouragements et tous les bons moments passés ensemble devant des diners gourmands, pour lesquels je dois remercier également Tom.

Merci à Piera, pour son soutien logistique pendant ces années de terrain à Cibiana. Sans elle tout aurait été plus difficile.

Merci également Sarah et David, mes collègues de l'Education Nationale, pour leur disponibilité, bienveillance et leur support linguistique qui m'a beaucoup fait progresser dans la rédaction en français.

Merci à Ludo pour son soutien pratique dans mes derniers jours de thèse, à Jason et Raoul, fidèles compagnons des conférences américaines et qui ont rendu cette expérience unique, aux amis parisiens qui ont animé des weekend joviales après des longues semaines passées à travailler sur la thèse.

Merci à mes parents de m'avoir soutenue constamment pendant ces années doctorales. C'est grâce à eux si j'ai pu développer le goût de la recherche, un héritage incommensurable.

Enfin il n'y a pas de mots pour exprimer ma reconnaissance à Enrico, compagnon de vie et de recherche, qui a su m'accompagner, me soutenir, m'encourager dans les moments les plus difficiles de cette expérience. Son enthousiasme et son intelligence fine ont été pour moi une source d'inspiration inépuisable et indispensable pour mener à bien ce travail. Simplement je le merci pour avoir cru en moi.





# TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	1
Remerciements.....	3
Introduction.....	12
CHAPITRE 1 . DE L'ÉCOLOGIE À L'ART : LE CADRE THÉORIQUE DE LA RECHERCHE.....	28
1. L'écologie, une science multiple.....	28
1.1. L' émergence du concept de nature.....	30
1.2. Aux origines de la pensée environnementale.....	33
2. La construction éthique de l'environnement.....	35
2.1. La valeur de la nature.....	37
3. Humain et nature, vers une perspective unitaire.....	41
3.1. L'écologie sociale. De l'écologie à la liberté.....	41
3.1.1. Les deux formes de la nature.....	43
3.1.2. La domination : un concept anti-écologique.....	46
3.2. La recomposition du dualisme nature et culture.....	48
4. L'environnement, une notion géographique.....	53
4.1. Le <i>spatial turn</i> .....	55
4.2 L'approche géohistorique : l'irruption de la dimension temporelle.....	58
5. L'écocritique. L'environnement comme paradigme interprétatif.....	61
5.1. La querelle des lieux : local ou global ?.....	67
5.2. Du <i>spatial turn</i> au <i>material turn</i> .....	73
6. Quelle place pour l'art ?.....	76
6.1. L'œuvre d'art : un document écologique.....	78
6.2. L'art en dialogue avec l'environnement.....	79
6.3. De multiples rapports entre l'art et l'environnement.....	81

6.4. Vers une écocritique de l'art.....	83
6.4.1. Le <i>temporal turn</i> .....	84

## CHAPITRE 2. LES PEINTURES MURALES D'ORGOSOLO. L'ART COMME REVDICATION TERRITORIALE.....87

1. Les peintures murales orgolaises. Une expérience originale dans le panorama muraliste sarde.....	88
2. L'identité orgolaise, une définition par opposition.....	92
2.1. La Barbagia, terre de conflits.....	93
2.2. Un village de bergers.....	96
2.3. La structure du village, signe tangible. d'un rapport dual au territoire.....	100
3. Le rapport au territoire, une histoire troublée.....	102
3.1. Le <i>chiudende</i> : De l'usage collectif à la propriété privée.....	102
3.2. Des équilibres brisés.....	106
4. Le plan de relance de la Sardaigne, vers une modernisation de l'île ?.....	107
4.1. Un territoire en mutation : transformations et permanences.....	110
4.2. Les conséquences de l'industrialisation.....	113
4.3. Le plan de modernisation de l'île comme solution au problème du brigandage.....	115
4.4. Le brigandage comme retour à la terre.....	118
5. La constitution du parc national du Gennargentu, protéger pour s'approprier.....	120
5.1. Les caractéristiques géomorphologiques.....	120
5.2. Le parc national, un projet <i>in nuce</i> .....	124
5.3. Les enjeux politiques de la protection de la nature.....	126
6. Les peintures murales comme moyen de lutte et de revendication d'une identité menacée.....	130
6.1. Un contexte socio-culturel muté.....	130
6.2. Les protestations contre le parc et le stand de tir de Pratobello : la lutte se collectivise.....	133

6.3. Des protestations aux peintures murales.....	135
6.4. Les peintures murales, une narration locale à portée globale.....	139

### CHAPITRE 3. LES PEINTURES MURALES DE CIBIANA : LES PRATIQUES DE TRAVAIL À L'ORIGINE DE LA COMMUNAUTÉ.....146

1. La genèse des peintures murales de Cibiana.....	146
1.1. La vie au village, une source d'inspiration.....	150
1.2. Les critères de sélection des artistes .....	152
1.3. Les trois cycles des peintures cibianaises : à la recherche d'un monde perdu.....	155
2. Un territoire marginalisé.....	158
3. Les <i>regole</i> , naissance et définition d'un territoire.....	162
4. Le Cadore et Venise, un rapport d'interdépendance.....	166
4.1. L'intégration du Cadore au système vénitien.....	166
4.2. Les intérêts de la Dominante : comment Venise intervient dans la redéfinition du territoire du Cadore.....	168
4.2.1. Le bois.....	168
4.2.2. Les métaux.....	171
4.3. Une montagne connectée.....	174
5. Des équilibres fragilisés.....	176
6. Les migrations, un trait distinctif.....	180
6.1. L'émigration saisonnière, une pratique traditionnelle.....	180
6.2. Une montagne en forte crise.....	184
6.3. De nouveaux métiers, l'indice d'un rapport muté au territoire.....	190
7. Les multiples fonctions représentatives du travail.....	195
7.1. La communauté cibianaise se reconstruit autour des pratiques de travail.....	198

### CHAPITRE 4. AZZINANO : LE PAYS DES JOUETS.....203

1. La genèse des peintures murales d'Azzinano.....	203
--	-----

1.1. Une source d'inspiration locale de la pratique individuelle à la pratique collective.....	205
1.2. D'une pratique ponctuelle à un système bien rodé.....	210
2. Le jeu : une activité sérieuse.....	213
3. Un changement capital.....	218
3.1. L'abandon de la terre.....	222
3.2. Dépeuplement et migrations : vers une nouvelle reconfiguration du territoire.....	225
3.3. Vers de nouveaux centres gravitationnels.....	228
4. Des équilibres millénaires.....	231
4.1. À l'origine de la transhumance.....	232
4.2. La confirmation de la fluidité territoriale.....	237
4.3. La fin d'un système.....	242
5. La pratique du jeu comme retour à la terre.....	244
5.1. De l'enfance à l'âge adulte.....	244
5.2. L'espace dans le jeu.....	246
5.3. Le jeu dans l'espace.....	248
5.4. Du jeu à l'appropriation de l'espace.....	250
5.5. L'enfant et le jeu comme vecteurs de nouvelles spatialités.....	252
6. Le style naïf comme enchantement du monde.....	253

<b>CHAPITRE 5. L'ART MURAL COMME MOYEN DE RECOMPOSITION DES FRACTURES.....</b>	<b>257</b>
1. Une approche collective à la terre.....	258
1.1. Les « usi civici » : l'accès aux biens communs dans les propriétés privées.....	262
1.2. L'origine de l'organisation collective dans la gestion des terres.....	263
2. L'affirmation de la propriété privée : un rapport individuel à la terre.....	267
3. La fracture territoriale.....	272
3.1. Le déclin rapide de l'économie de montagne.....	275
4. L'émigration, une fracture identitaire.....	277
5. Vers de nouveaux équilibres territoriaux.....	279

6. Désanthropisation et sanctuarisation de la nature :	
la fracture écologique.....	281
7. Le retour au village.....	285
7.1. Localiser les souvenirs.....	288
8. La patrimonialisation du quotidien comme stratégie de recomposition de la fracture territoriale.....	292
8.1. Resémantisation des lieux.....	295
8.2. La reconfiguration des spatialisations.....	296
8.3. La fête des peintures murales comme geste réparateur.....	299
9. La recomposition de la fracture identitaire.....	301
9.1 Le tourisme des origines et la ritualisation de la remémoration : de la dimension fictive à la dimension symbolique.....	304
10. Des différences substantielles : fracture <i>in fieri</i> et post-fracture.....	306
11. Recomposer la fracture écologique.....	311
11.1 L'art mural : repenser le rapport à l'environnement.....	316
Conclusions générales.....	320
Bibliographie.....	334
Annexes.....	366
Index des illustration.....	366



# INTRODUCTION

## *Définition de l'objet d'étude*

« Connais-tu également les peintures murales de ce petit village dans les Dolomites ?... » était la question récurrente (posée à chaque fois avec des indications géographiques variables du nord au sud de la péninsule) que nous posaient les habitants des villages « peints » que nous visitons. Cette série de questions renvoyait subitement à l'existence d'un univers muraliste étendu dans le panorama italien, et bien plus vaste que ce que nous connaissions jusque-alors. Le premier constat qui s'est présenté à nos yeux était sans doute qu'il s'agissait d'une manifestation artistique enracinée aussi bien dans le contexte urbain, que dans le contexte rural.

Étudiante en Licence d'Histoire de l'art contemporain, nous nous étions intéressée pour la première fois au sujet des peintures murales dans le cadre de notre mémoire de fin de Licence, à travers l'étude du phénomène artistique d'Orgosolo, village de bergers situé dans l'arrière-pays sarde, sans toutefois mettre en exergue le contexte rural de cette production artistique. À l'époque, notre intérêt était en effet captivé par la portée politico-contestataire du corpus muraliste orgolais, visant à la fois l'affirmation de l'identité locale et la réconciliation avec l'État italien, ennemi historique de la population sarde.

Ce fut grâce à l'occasion d'une communication que nous avons présentée au Congrès du PAMLA 2015 (*Pacific Ancient and Modern Languages*) à Riverside (Californie) que nous avons pu prendre connaissance des questionnements de l'*ecocriticism* américain, courant critique littéraire né aux États-Unis dans les années 1990, visant à « considérer l'écriture et la forme même des textes comme



une incitation à faire évoluer la pensée écologique, voire comme une expression de cette pensée »<sup>1</sup>. Cette rencontre nous a donc poussée à envisager notre sujet d'étude sous un jour nouveau.

Notre formation d'historienne de l'art nous amenait en effet à considérer les œuvres d'art comme des textes à déchiffrer, ainsi que le suggérait la fameuse expression horatienne *Ut pictura poesis*<sup>2</sup>. Bien que dans son sens d'origine, ce propos exprime la e forte correspondance qui existe entre les arts dans l'Antiquité, marqués par la *contaminatio*<sup>3</sup> des sujets de la représentation littéraire autant que picturale, nous avons voulu étendre ce principe au sens profond dégagé par les œuvres d'art murales.

Ainsi, nous nous sommes intéressée à la possibilité de lire dans ces œuvres d'art, instaurant un rapport intense avec l'espace et l'environnement, l'articulation d'un discours écologique. Le cas des peintures murales d'Orgosolo nous a en quelque sorte confortée dans cette intuition première, car le discours identitaire constituait également un pan de réflexion visant à redéfinir le rapport entre la population locale et son habitat. En effet, dans ce cas-là, les questions de revendications territoriales soulevées à l'occasion de la constitution du Parc national du Gennargentu ont joué un rôle essentiel dans la formation du projet artistique. Toutefois, cette expérience ne représentait pas un cas isolé, comme l'indiquait bien la question récurrente signalée au début de cette introduction. Mais sa portée politico-contestataire représentait une exception dans le panorama italien.

À partir d'une première recherche sur internet, nous avons pu constater que de nombreux bourgs, villages, hameaux ou petites villes ont été concernés par un processus *d'artification* du centre habité. L'Association ASSIPAD (*Associazione Italiana Paesi Dipinti*<sup>4</sup>) en a répertorié environ 200 sur le territoire national. Née de l'initiative de l'*Ente Turistico del Varesotto*<sup>5</sup> en 1994, cette association se

---

<sup>1</sup> BLANC Nathalie, CHARTIER Denis et PUGHE Thomas, « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Écologie & politique*, 2008, vol. 36, n° 2, p. 15-28.

<sup>2</sup> « La peinture est comme la poésie ».

<sup>3</sup> « Contamination ».

<sup>4</sup> « Association Italienne Pays Peints ».

<sup>5</sup> « Office du Tourisme de la province de Varese ».

proposait de mettre en réseau les communes italiennes intéressées par un tel phénomène artistique, sans distinction de sujets, et de promouvoir la pratique touristique autour de ce patrimoine méconnu, ainsi que les échanges culturels, afin de solliciter l'intérêt et les financements des institutions publiques pour la restauration et l'entretien des peintures murales. Le statut de l'association explicitait expressément qu'il s'agissait de « *paesi, la maggior parte dei quali costituita da pochissimi abitanti sebbene di consolidate tradizioni di cultura* »<sup>6</sup>. Cela confirmait notre première hypothèse concernant l'existence d'un phénomène muraliste « périphérique », éloigné et bien distinct des particularités de son équivalent urbain.

Suite à des vérifications concernant l'emplacement et la taille des « villages peints », nous avons pu retracer un cadre assez représentatif de ce phénomène, décrivant un contexte éminemment rural dans lequel cette forme d'art avait pris pied. En outre, le petit nombre d'habitants de ces villages indiquait une situation rurale fortement marginalisée et concordait avec l'image d'un milieu naturel presque dévitalisé, bien que dépositaire d'anciens savoirs (« *consolidate tradizioni di cultura* »). La dislocation des « villages peints », si uniforme du nord au sud de la péninsule, au point qu'elle concerne dix-neuf régions sur vingt, évoque l'idée d'une Italie rurale, en opposition avec une image historique de l'Italie fortement urbanisée.

La nature géomorphologique de la péninsule se caractérise par la présence de nombreux reliefs montagneux et collinaires. Elle est marquée par de grandes chaînes montagneuses : les Alpes au Nord et les Apennins du Nord au Sud, représentant la colonne vertébrale du pays. De cette configuration géographique découle le fait que les zones montagneuses (supérieures à 700 m) constituent 35 % du territoire national, tandis que 41 % sont composés de collines. Les zones des plaines, très réduites et coincées entre la mer et la montagne, concernent à peine

---

<sup>6</sup> Extrait du statut de l'ASSIPAD disponible sur le site internet

<http://www.paesidipinti.it/chisiamo.asp?LK=2>

Tr. fr. « des villages, dont la plupart sont constitués de très peu d'habitants, aux traditions culturelles très solides ».

33 % de la surface totale. La prééminence de la dimension rurale du territoire national est également confirmée par la dislocation de l'installation urbaine, qui se concentre davantage sur les zones côtières ou sur les plaines. En découle une démarcation assez nette entre espace urbain et espace rural.

Malgré cette spécificité territoriale, la dimension rurale de l'Italie a toujours fait l'objet d'un traitement marginal dans l'histoire nationale. Selon Patrick Boucheron, « l'histoire de l'Italie est pour une large part celle de ses villes »<sup>7</sup>. Par ce propos, l'historien français ne souligne pas l'importance des centres urbains uniquement de par leurs taux d'urbanisation, mais aussi par leur prééminence dans l'organisation des territoires, dans la concentration des pouvoirs et dans la hiérarchisation des réseaux sociaux. Cette approche était très enracinée y compris dans la tradition historiographique nationale qui considérait « *la cité comme principe idéal de l'histoire italienne* »<sup>8</sup>. Les politiques d'aménagement territorial ont également confirmé cette vision en démantelant progressivement les zones rurales à l'avantage des centres urbains. C'est donc cette conception urbanocentrique qui a en quelque sorte déterminé le rejet de la dimension rurale de l'Italie, qui émerge aujourd'hui à travers une large production symbolique qu'on pourrait définir *in loco*.

À la lumière de ce constat, comment peut-on lire les expressions muralistes de ces villages ruraux ? Sont-elles la manifestation d'une stratégie visant à réaffirmer et à recentrer la nature rurale de ces villages à l'intérieur des équilibres territoriaux ?

Dans la plupart des cas les projets artistiques résultent de l'initiative privée des communautés locales. Ne suivant pas de logiques institutionnelles, ils s'attachent à l'expression d'une réalité strictement locale, circonscrite au territoire. Cela nous invite donc à considérer ce phénomène en prenant en compte, d'une part, les spécificités du milieu dans lequel s'inscrit la représentation, et d'autre part, les

---

<sup>7</sup> BOUCHERON Patrick, « Histoire urbaine » dans Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (eds.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, vol. 1/2, page 437.

<sup>8</sup> Cf. CATTANEO Carlo, « La città considerata come principio ideale delle istorie italiane », *Il Crepuscolo*, 1858, vol. 42 ; cité par BOUCHERON Patrick, « Histoire urbaine », *op.cit.*

continuités et les ruptures dans les interactions entre la population locale et son territoire. Nous envisageons dans ce rapport dual l'élément qui permettrait de lire ces expressions muralistes en milieu rural, comme l'articulation et la redéfinition des rapports écologiques entre les communautés locales et leur environnement. Nous faisons donc l'hypothèse que les peintures murales en milieu rural, nées de l'initiative des communautés locales, représentent des tentatives de recomposition des nombreuses fractures advenues dans leur territoire.

### *Aux origines du muralisme contemporain*

Dans nos recherches préliminaires, nous avons retrouvé le point d'origine du muralisme rural italien dans les fresques d'Arcumeggia.

Ce petit hameau du village de Casalzuigno, situé à mi-côte du Mont Campo dei Fiori dans la Valcuvia (au nord de Varese en Lombardie), constitue le premier centre habité à avoir donné lieu en 1952 à un projet artistique portant sur la production de nombreuses peintures réalisées avec l'ancienne technique de l'*affresco*. Cette expérience s'inscrit dans le cadre d'une initiative institutionnelle de l'Office départemental du tourisme visant à valoriser et à promouvoir un territoire très fragile de par sa situation économique et sociale. Pour comprendre le contexte dans lequel s'inscrit ce projet, il convient de préciser que lors des années de la reconstruction, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, émergent avec force les disparités territoriales entre ville, campagne et montagne, ainsi que la précarité des conditions de vie des paysans, que le fascisme avait cherché à cacher par le biais d'une propagande rurale, prônant le retour à la terre comme récupération des valeurs traditionnelles et fondatrices de la société italienne. Dans les années 1950 les villages ruraux révèlent donc leur retard par rapport au milieu urbain, retard qui s'illustre dans l'absence complète d'infrastructures essentielles, telles que les écoles ou les hôpitaux. L'émigration constitue alors une pratique bien consolidée depuis la fin du XIXe siècle. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale elle reprend de manière très intense. Afin d'éviter l'abandon ou la

dégradation des villages de la Valcuvia, l'Office départemental du tourisme, avec le soutien de l'Académie des arts plastiques de Brera, choisit de mettre en place à Arcumeggia ce projet artistique, sous la direction du célèbre artiste italien Gianfilippo Usellini. Celui-ci confie à des artistes très renommés la réalisation de fresques murales, dont les sujets sont choisis par le comité d'organisation, sans aucune participation des habitants d'Arcumeggia. Le corpus muraliste inclut des représentations très variées, religieuses ou profanes, comme par exemple la boxe et le cyclisme, sans négliger des références à la douloureuse histoire de l'émigration. Toutefois, certains sujets n'ont pas été compris par la population locale et ont fait l'objet de plusieurs conflits avec les artistes, comme dans le cas de la fresque *Il Trionfo di Géa*. Conçue comme un hommage aux femmes du village, qui partageaient leur vie entre le travail aux champs et l'attente du retour de leurs maris émigrés, l'œuvre réalisée en 1959 scandalisa les locaux parce qu'elle représentait les femmes d'Arcumeggia nues. Le curé porta plainte contre l'artiste Sante Monachesi, lequel fut contraint de quitter le village. Il y retourna une fois le conflit apaisé, pour modifier le titre de sa représentation, tandis que l'un de ses pupilles se chargea d'habiller les femmes nues. D'une part, cet épisode nous restitue le contexte socio-culturel dans lequel œuvraient les artistes, et d'autre part, il est révélateur du fait que le projet artistique n'était pas en lien avec les exigences et les attentes de la population locale, le principal public de ces œuvres.

Ce cas de figure, bien qu'il permette de dater le début de l'expérience muraliste italienne, en constitue néanmoins une exception puisqu'il n'est pas l'expression des attentes de la population locale, mais plutôt le résultat d'une action publique menée en dehors des lieux institutionnels. La faible implication des habitants, exclus du processus décisionnel et intervenant seulement dans l'accueil des artistes sur place, semble plutôt une initiative imposée par le haut, selon des logiques de construction du consensus politique. Ainsi que le souligne Angela Viola, ancienne maire de Casalzuigno, la Valcuvia et la province de Varese en général constituaient une grande réserve de votes pour la *Democrazia Cristiana* (Démocratie Chrétienne) qui gouvernait depuis l'après-guerre. Il était donc nécessaire de montrer la présence bienveillante de l'État dans ce territoire si

fortement dégradé, afin de renouer avec ses électeurs. Ainsi le patrimoine culturel créé par la réalisation des fresques n'appartient pas à la population locale, mais est la propriété du département de Varese, qui se charge de mettre en place des actions de valorisation et conservation des peintures, l'inscrivant *de facto* dans le circuit de l'art contemporain institutionnel. Tous ces éléments différencient sensiblement l'expérience d'Arcumeggia des autres manifestations locales. C'est pour cela que nous avons fait le choix de ne pas l'inclure dans nos études de cas.

Le projet artistique d'Arcumeggia, de par sa constitution, pourrait se rapprocher davantage du phénomène muraliste mexicain, dont il partage les finalités institutionnelles et qui constitue l'origine du muralisme contemporain. Dans les deux cas ce sont des commanditaires publics qui donnent lieu à un projet artistique bien structuré, à la recherche du consensus politique auprès de la population, bien que les finalités primaires restent sensiblement différentes.

Le muralisme mexicain est né suite à la révolution de 1910, et il en représente l'expression la plus directe. Pendant dix ans, les deux âmes de la société mexicaine s'opposent violemment : d'une part l'élite constituée de riches latifundistes, émanation de la classe dominante coloniale, et de l'autre les *peones*, ouvriers agricoles travaillant dans des conditions d'esclavage, qui réclamaient le droit d'accès à la terre, sous la devise *Tierra y Libertad*. À l'issue de la révolution, le *Partido Revolucionario Institucional*, prend le contrôle du pays. C'est dans ce contexte de reconstruction sociale et identitaire du nouveau Mexique refondé que le ministère de l'Éducation publique, sous l'impulsion d'Alvaro Obregon, donne lieu à un projet d'art public. La décoration des lieux institutionnels est confiée aux artistes engagés, Orozco, Rivera et Siqueiros, afin d'éduquer la population aux valeurs révolutionnaires. Le peuple mexicain « incarné par l'Indien [devient] le personnage central des fresques, représenté dans ses fêtes rituelles, dans ses luttes sociales et sur son lieu de travail »<sup>9</sup>. Les peintures murales se proposent ainsi de représenter sous un nouveau jour la société mexicaine postrévolutionnaire qui a su dépasser les déchirements du colonialisme, ayant opposé depuis ses débuts

---

<sup>9</sup> MÉNARD Béatrice, « Mythes et héros de la Révolution mexicaine dans El laberinto de la soledad de Octavio Paz et le muralisme mexicain : un imaginaire collectif », *L'Âge d'or* [En ligne], 2015, vol. 8.

indigènes et colons. L'expérience artistique mexicaine est donc fortement connotée d'un point de vue politique tout comme identitaire car, au travers de l'art, on déploie un discours visant à créer « une mythologie collective enracinée dans la découverte de la réalité et du peuple mexicain »<sup>10</sup>. Ce qui permet aux Mexicains de s'identifier dans la narration des œuvres d'art est précisément le fait qu'elles représentent et affirment un vécu commun pour lequel les citoyens se sont battus. Dans le cas d'Arcumeggia cette finalité de reconstitution identitaire n'a pas eu lieu, ainsi que le démontre l'épisode de la fresque *Il trionfo di Gea*, et aucun objectif d'éducation populaire n'a orienté le projet. Toutefois des similitudes sensibles demeurent et permettent de rapprocher ces deux cas et de faire en même temps la distinction avec le muralisme d'initiative privée, objet de notre étude. En premier lieu, les artistes mexicains, tout comme italiens, œuvraient dans un contexte académique, ce qui a permis de conférer un statut de légitimité *a priori* à cet art. En deuxième lieu, les artistes ont agi en tant que fonctionnaires publics, leurs interventions ont fait l'objet d'une rémunération par l'État, ce qui les caractérise comme émanation du pouvoir public. Leur art est donc l'expression d'une hégémonie culturelle de mémoire gramscienne<sup>11</sup>, en tant qu'il emploie essentiellement ses capacités persuasives afin de produire l'adhésion de la population à un projet politique et culturel bien déterminé. Le produit artistique ainsi créé devient tout de suite patrimoine culturel commun. Les œuvres d'art mexicaines, tout comme celles d'Arcumeggia, n'appartiennent pas à la population locale, mais à l'ensemble des citoyens.

Or, les expériences muralistes issues de l'initiative privée ne suivent pas ces mêmes logiques. Les artistes sont invités et sélectionnés par le comité d'organisation local, formé des villageois, sur la base de critères différents en fonction des projets. Ils interviennent à titre gratuit et leur art appartient définitivement à la communauté locale, qui en dispose comme elle veut. Ces éléments substantiels nous permettent donc à la fois de décrire les caractéristiques propres au muralisme rural et de le distinguer de son ancêtre mexicain dont il

---

<sup>10</sup> *Ibidem*, page 12.

<sup>11</sup> Cf. GRAMSCI Antonio, *Quaderni del carcere*, Turin, Italie, Einaudi, 2015 [1929], 4 vol.

partage néanmoins les formes expressives.

### *Le choix du corpus*

En constituant le corpus de notre recherche, nous avons ressenti l'exigence de définir en premier lieu le concept de milieu rural, ce qui impactait la sélection des études de cas. « Rural » (du latin *rus, ruris* : la campagne) désigne ce qui vient de la campagne, et se présente donc en opposition aux concepts d'urbain et de périurbain. L'INSEE, qui a longtemps défini comme rurale toute commune ayant moins de 2 000 habitants, donne aujourd'hui une définition assez large des espaces ruraux, auxquels appartiennent « tous ceux qui ne sont ni urbains, ni périurbains »<sup>12</sup>. Toutefois, une telle définition à travers une logique d'opposition, ne nous semblait pas restituer les caractéristiques propres au rural. La définition d'espace rural d'Yves Jean et Michel Périgord selon lesquels « rural » sert à définir un espace qui « a été modelé par des sociétés rurales et agricoles dominantes »<sup>13</sup> nous est apparue plus pertinente. Nous avons préféré l'emploi du terme « milieu » à celui d'« espace », car il se caractérise davantage par un sens plus large, qui dépasse la connotation et l'étendue physique de l'espace, en permettant ainsi de prendre en compte « une combinaison de caractéristiques naturelles, sociales, économiques, voire culturelles [...] présentant une certaine homogénéité »<sup>14</sup>.

Sur la base de ces définitions, nous avons donc choisi de ne pas tenir compte de la taille des agglomérations rurales dans la sélection de notre corpus. Nous avons donc déterminé nos trois études de cas sur la base de différents critères. Tout d'abord, afin de tracer les caractéristiques d'un phénomène très répandu sur

---

<sup>12</sup> Cf. Glossaire, Rural (mutations des territoires ruraux) sur le site Géoconfluences <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/rural-mutations-des-territoires-ruraux>.

<sup>13</sup> JEAN YVES et PÉRIGORD Michel, *Géographie rurale. La ruralité en France*, Paris, Armand Colin, 2009, page 14.

<sup>14</sup> BAUD Pascal, BOURGEAT Serge et BRAS Catherine, *Dictionnaire de géographie*, Paris, Hatier, 2017 [2013], page 310.



l'ensemble du territoire italien, il nous a semblé essentiel de diversifier la localisation de nos études de cas. Nous avons donc sélectionné trois villages situés au Nord (Cibiana), au Centre (Azzinano di Tossicia), et au Sud (Orgosolo). Bien que le deuxième cas de figure soit mentionné dans les définitions institutionnelles parmi les régions du Mezzogiorno, les Abruzzes ayant longtemps appartenu au Règne des deux Siciles puis à celui de Naples – ce qui a déterminé son modèle de développement socio-économique – nous avons toutefois privilégié son emplacement physique, indéniablement central. En effet, les Abruzzes partagent avec les autres régions de l'Italie centrale, le Latium et l'Ombrie, la même constitution géomorphologique, étant toutes également caractérisées par la présence du massif du Gran Sasso.

Un autre critère de choix a été la proximité des villages peints avec les parcs nationaux. Au début de notre recherche et sur la base de l'expérience de l'étude des peintures orgolaises, cela nous semblait un élément important afin de comprendre les continuités et les ruptures dans les rapports entre les communautés locales et leur territoire. Un espace soumis à protection est porteur de nombreuses limitations, qui ont des incidences sur la réalité locale préexistante dont il résulte donc une certaine transformation, du moins dans la manière de concevoir le territoire. Cela était également évocateur d'une certaine approche de la gestion des zones naturelles, et donc *a fortiori* du milieu rural, qui se montrait caractérisé par des politiques massives de protection environnementale. En l'espace de seize ans, les parcs nationaux sont en effet passés de cinq à vingt-quatre<sup>15</sup>. Ainsi, les trois villages sélectionnés permettent de restituer cette dimension : deux se trouvent à l'intérieur des zones protégées (Azzinano est l'une des communes du parc national du Gran Sasso e Monti della Laga, tandis qu'Orgosolo appartient au parc national du Gennargentu) et l'un se trouve à huit kilomètres à peine du périmètre du parc national des montagnes bellunaises.

Ces trois études de cas répondaient également à l'exigence de représenter le

---

<sup>15</sup> Le noyau des parcs naturels « historique » se compose de cinq zones protégées, instituées à partir des années 1920, jusqu'en 1968. Suite à une interruption de vingt ans, la politique protectionniste reprend de manière vigoureuse et, à partir de 1988, jusqu'en 2004, le gouvernement italien établit quatorze nouveaux parcs nationaux sur l'ensemble de la péninsule.

muralisme en milieu rural dans l'ensemble de son étendue en matière de temporalité. Ces expériences artistiques distinctes se déploient sur une quarantaine d'années, ce qui nous permet de restituer également la « longue durée » du phénomène.

Nous avons *in fine* fait le choix de ne pas sélectionner les villages peints en fonction de leurs sujets, convaincue du fait que dans le cas du muralisme en milieu rural, c'est davantage la nature de l'expression artistique qui permet l'articulation d'un discours écologique à l'intérieur d'un espace vécu. Privilégier une certaine uniformité des sujets dans lesquels l'écriture environnementale était déjà très explicite, concernant par exemple la narration des traditions locales (comme dans le cas du village de Satriano di Lucania), aurait donc signifié ne pas donner la même légitimité aux autres expériences. Ainsi, sur la base de cette hiérarchisation conceptuelle, les sujets ne constituent que des variables sensibles bien que représentatives de chaque réalité. Nos trois études de cas permettent donc de restituer un éventail assez large de thèmes traités, allant des pratiques contestataires des peintures orgolaises, en passant par les expériences de loisirs racontées par les œuvres d'Azzianano, jusqu'aux métiers d'antan proposés par le village vénitien de Cibiana.

Les travaux de recherche ont commencé par une enquête de terrain d'environ deux ans : des premiers mois de 2016 jusqu'à janvier 2018. Les premières visites des villages peints ont été effectuées à caractère exploratoire, afin de vérifier à la fois le contexte rural de la production muraliste et la situation des œuvres d'art dans le centre habité. Il s'agissait dans un premier moment de déterminer l'étendue de la pratique muraliste dans chaque contexte, afin de comprendre son rôle dans la caractérisation spatiale du village. Ainsi, nous avons pu constater que dans les trois études de cas c'est l'intégralité du centre habité qui est concernée par la représentation artistique, sans aucune distinction : les immeubles collectifs d'habitation, les maisons isolées, tout comme les magasins et les édifices institutionnels (mairies, bureaux de poste, centres sportifs, écoles) et parfois mêmes des éléments naturels comme les rochers (c'est notamment le cas à

Orgosolo) sont tous également concernés. Seuls les édifices religieux font exception.

Suite à un premier contact par téléphone et par mail, préparant notre venue sur les lieux, lors des premières visites nous avons pu rencontrer les membres des comités de la *proloco* de chaque village. Il s'agit d'habitants qui ont choisi de s'investir sur une base volontaire et à titre complètement bénévole dans la promotion du patrimoine culturel de leur village. Ils se chargent de l'accueil des visiteurs et des visites guidées des peintures murales, tout comme de la promotion auprès des institutions locales (les écoles, le département culturel et l'office du tourisme des différentes régions). Par le biais de cette première rencontre, nous avons ainsi commencé à tisser des liens de confiance, qui se sont avérés indispensables dans le contexte des sociétés rurales, où les liens sont fortement structurés par le réseau d'appartenance. Nous nous sommes ainsi fait accepter par le milieu villageois et avons pu instaurer, avec les différents acteurs du champ, une communication régulière sur la longue durée, en présence tout comme à distance.

Cela nous a en effet permis de rencontrer les initiateurs des différents projets artistiques et de garder un contact constant même en dehors des enquêtes de terrain, pendant la rédaction de la thèse. Dans les cas de Cibiana, ce passage s'est avéré quelque peu délicat, à cause d'un conflit entre deux groupes : d'une part la nouvelle génération des promoteurs du patrimoine local, et de l'autre les anciens initiateurs de l'expérience muraliste, chacun cherchant à dévaloriser le travail de l'autre. Au tout début, ces dynamiques conflictuelles nous ont mise mal à l'aise car les discours des deux groupes visaient à discréditer celui de l'autre et nous invitaient d'une certaine manière à prendre position, en risquant ainsi d'invalider notre posture de chercheuse. Toutefois, nous avons pu facilement sortir de cette impasse car les anciens initiateurs « boycottaient » toute initiative des promoteurs actuels et il a rapidement été convenu d'établir avec eux des moments de rencontre différents, où l'on évitait d'aborder des questions concernant la nouvelle gestion du patrimoine local. Malgré tout cette situation conflictuelle ne nous a pas empêchée d'effectuer nos observations participantes.

Cette démarche a été employée dans l'ensemble de nos cas de figure et s'est révélée nécessaire afin de comprendre l'univers raconté par les œuvres d'art. Ce faisant, nous avons pu nous imprégner des spécificités de chaque communauté. Sans les nombreux récits des habitants du lieu, les références à l'histoire vécue de la population locale seraient demeurées invisibles. Cette fréquentation assidue nous a également permis de participer aux différents moments de fêtes des villageois, notamment dans le cas de la fête des peintures murales d'Azzinano et de Cibiana, où nous avons pu observer la préparation et le déroulement des événements, ainsi que l'implication des habitants. Ces moments se sont avérés très précieux pour échanger de manière informelle avec eux. Les informations, tout comme les ressentis des enquêtés, ont donc été recueillis au fur et à mesure dans un carnet de bord.

Les échanges avec la population locale se sont révélés particulièrement intéressants afin de déchiffrer et de comprendre les rôles des pratiques représentées par les peintures murales dans la définition du rapport avec l'environnement. À travers ces récits, nous avons pu remonter les fils subtils que chaque communauté a tissés avec son territoire.

Nous avons par la suite souhaité compléter ces échanges informels par une étude géohistorique de chaque territoire, ce qui nous a tout d'abord restitué le contexte spatial, historique et géomorphologique des spécificités des villages étudiés. Cela nous a permis également d'inscrire tous les récits des peintures murales dans la longue durée des interactions entre la population locale et le milieu naturel. Enfin, cette démarche s'est avérée essentielle pour l'identification scientifique des moments de fracture, qui ont entraîné un changement dans le rapport entre la population et son territoire et qui apparaissaient en filigrane dans les récits des locaux.

À travers la mise en place de ces deux démarches, nous avons souhaité inscrire les œuvres d'art dans une dynamique interprétative duale, ainsi que le propose la sociologie de l'art. D'une part, les peintures murales ont constitué un moyen

d'accéder à une réalité fragmentaire, comme celle des villages ruraux recomposés suite à de nombreuses fractures ; d'autre part, cette même réalité a constitué la base de compréhension de l'expression artistique. Ce faisant, nous avons pu considérer les œuvres en question « non comme [des] objet[s], mais comme un processus historique engendré dans un milieu social caractéristique »<sup>16</sup>, qui instaure un rapport dynamique avec la société et le temps, et dans notre cas, aussi avec l'espace. Il était donc à nos yeux nécessaire de ne pas nous limiter à une connaissance empirique du phénomène muraliste, ce qui aurait restitué seulement la fonction symbolique de cette expression artistique dans les processus de définition des rapports environnementaux. Mais il était à notre avis également nécessaire de déceler la nature documentaire de ces œuvres, comme productrices de savoirs circonstanciés, qui seule pouvait définitivement relier la prégnance du discours au contexte l'ayant généré.

#### *Annonce du plan de la thèse*

Nous avons développé notre recherche en cinq chapitres. Le premier a vocation à inscrire notre objet d'étude, les peintures murales en milieu rural, à l'intérieur du débat écocritique, en proposant une méthode d'analyse innovante. Pour ce faire, nous détaillerons tout d'abord les questionnements de l'écologie depuis ses débuts, afin de montrer l'émergence d'une pensée dichotomique séparant l'homme de la nature. Nous élargirons en suite ce débat à la philosophie environnementale qui pose la question écologique en termes éthiques, et à l'écologie sociale, qui propose un dépassement de ce dualisme à travers un nouveau modèle de société. Une fois défini le champ théorique de notre recherche, nous esquisserons les modalités d'une méthodologie nouvelle qui s'appuie sur des concepts géohistoriques afin de comprendre les rapports profonds entre les hommes et leurs environnement. Nous

---

<sup>16</sup> ESQUENAZI Jean-Pierre, *Sociologie des œuvres. De la production à l'interprétation*, Paris, Armand Colin, 2007, page 31.

replacerons ensuite ces discours sur le plan critique de l'*ecocriticism* en proposant *in fine* une écocritique de l'art.

Les deuxième, troisième et quatrième chapitres constituent respectivement une étude de cas portant sur les peintures murales d'Orgosolo, Cibiana et Azzinano. À travers l'analyse géohistorique du territoire, nous retracerons les permanences et les changements intervenus dans la modification des rapports entre la communauté rurale et son habitat. Cela nous permettra de restituer la complexité du contexte dans lequel s'inscrivent ces manifestations artistiques. En conclusion de chaque chapitre nous nous appuyerons sur ces analyses pour proposer une lecture circonstanciée des peintures murales.

Le cinquième et dernier chapitre a vocation à donner une lecture unitaire du phénomène artistique mural en milieu rural. Nous avons repris tous les éléments communs aux trois réalités locales afin de les mettre en perspective avec une dimension plus ample et globale, qui nous permettra de définir la nature variée des multiples fractures intervenues dans la transfiguration des rapports des communautés rurales avec leurs territoires. Nous analyserons *in fine* la manière dont les peintures murales interviennent dans la recomposition de ces fractures en redéfinissant les rapports écologiques des communautés locales.



# I DE L'ÉCOLOGIE À L'ART

## Le cadre théorique de la recherche

*Par le biais de ce premier chapitre nous voulons élaborer le cadre théorique à l'intérieur duquel nous développerons notre recherche. Celui-ci s'articule autour trois volets : théorique, méthodologique et critique. Dans la première partie nous retracerons les questionnements de l'écologie depuis ses débuts, afin de montrer l'émergence d'une pensée dichotomique séparant l'homme de la nature. Ce débat sera ensuite enrichi d'une part par les apports de la philosophie environnementale, posant la question écologique en termes éthiques, et d'autre part par l'écologie sociale, et l'approche anthropologique, proposant un dépassement de ce dualisme. Dans le volet méthodologique nous nous poserons la question de retrouver des outils efficaces à la compréhension des rapports profonds existant entre les hommes et leur environnement. Pour ce faire nous nous intéresserons à la géohistoire, dans laquelle nous repérerons les concepts clés permettant de systématiser les termes de cette relation complexe. Dans le troisième volet nous développerons cette approche méthodologique dans le cadre de l'ecocriticism américain, nécessaire au développement d'une écoritique de l'art.*

### 1 L'ÉCOLOGIE, UNE SCIENCE MULTIPLE

Bien que le terme écologie nous semble désormais consolidé et en mesure d'évoquer des équilibres millénaires, il est cependant porteur d'un concept très récent apparu en 1866. Il a été introduit pour la première fois par le biologiste allemand Ernst Haeckel dans son ouvrage *Generelle Morphologie der Organismen*, dans lequel il emploie les mots grecs *oikos* (maison) et *logos* (science, discours) afin de définir une science de l'habitat, qui se propose d'étudier



les conditions d'existence des êtres vivants ainsi que leurs interactions avec le milieu dans lequel ils vivent et prospèrent.

Plus précisément, le scientifique allemand définit l'écologie comme l'étude de l'économie de la nature et des relations des animaux avec leur habitat organique et inorganique, ce qui concerne donc les rapports favorables ou défavorables, directs ou indirects, avec les plantes et les autres animaux.

Cette sensibilité aux rapports d'interdépendance entre les êtres vivants et leur habitat n'est pas tout à fait nouvelle à l'époque où Haeckel conçoit ce terme, mais s'inscrit au contraire dans un panorama culturel dans lequel les sciences naturelles ont commencé à la prendre en compte de façon systématique.

En effet, à peine sept ans auparavant, Darwin publiait *L'évolution de l'espèce*, suivi par *L'origine de l'homme* en 1871. Pour la première fois, la théorie de l'évolution des espèces place au centre du raisonnement scientifique l'importance des spécificités environnementales dans les phénomènes évolutifs. Ce faisant, Darwin amorce une révolution sans précédent, qui a pour effet de remettre en question l'image et le rôle du genre humain à l'intérieur du monde naturel. L'homme, comme tout autre animal, fait partie de la nature, qu'il partage avec les autres formes de vie, aussi élémentaires ou complexes soient-elles. Une telle théorie déterministe va à l'encontre des convictions de prédétermination sur lesquelles s'était appuyée la science à l'époque moderne. Il n'y a aucune téléologie dans l'histoire évolutive car les transformations formelles et comportementales ne suivent aucun projet prédéterminé, ou agencement divin leur attribuant un degré supérieur ou inférieur de perfection. Il s'agit tout simplement de stratégies d'adaptation à l'environnement. Dans cette optique, l'homme acquiert donc une place périphérique, non seulement car il n'est plus conçu comme l'être le plus parfait parmi les autres formes de vie naturelles, mais aussi parce qu'il n'est qu'une possibilité d'existence parmi beaucoup d'autres. Il va de soi qu'il fait partie de la nature, tout comme les autres espèces. Suite à ce renversement de perspective, l'être humain passe d'un statut de dominant à celui de dominé, ou bien déterminé par la nature.

À partir de ce moment la conception même de la nature acquiert un sens complètement différent.

## 1.1 L' émergence du concept de nature

En remontant l'histoire de la pensée occidentale, on remarque la prégnance de cette notion. Dans leur souci de systématisation de la pensée, les philosophes grecs avaient conçu une branche spécifique de la philosophie permettant de recueillir tout raisonnement concernant la nature : la physique.

Depuis lors, un florilège d'images de la nature a été produit en philosophie. Celle-ci a été conçue au fur et à mesure comme un lieu habité par les dieux, détenteurs des lois divines ayant créé le monde. Dans cette perspective les différents phénomènes physiques sont produits par des dieux capricieux. Ils peuvent à la fois « *rimanere confinate con le loro prerogative al fenomeno particolare, o possono estendere la loro sfera d'azione fino ad acquisire caratteri generali, morali, spirituali* »<sup>17</sup>. On retrouve cette conception dans le culte des éléments naturels, le soleil, le vent, la nuit, les fleuves, les mers, la terre, etc. La nature, dans sa dimension globale, est considérée comme une entité autonome, mère de toutes choses. Le terme même de φύσις (*physis*) met en évidence la dimension génératrice de la nature. Il dérive du verbe φούω (*phouō*) qui signifie précisément « produire », « générer ». En effet, cette vision fournira une base aux recherches des premiers philosophes, les présocratiques, visant à retrouver l'*arché*, le principe qui règle la nature.

Les naturalistes ioniens<sup>18</sup> indiquaient par le terme « nature », l'ensemble de ce qui existe, sans faire de distinctions entre la nature physique et la nature humaine.

---

<sup>17</sup> DI SEGNI Riccardo, « Il concetto di natura nel pensiero greco e nella Bibbia », *La Rassegna Mensile di Israel*, 1974, vol. 40, n° 5, p. 252-255.

<sup>18</sup> Il s'agit des philosophes de l'École de Milet, dont font partie Thalès, Anaximandre et Anaximène.

Au contraire, tout ce qui relève des principes de l'univers peut également se référer aux humains<sup>19</sup>. Les êtres humains et leurs manifestations culturelles font donc partie de cet ordre naturel.

Il faut attendre le Ve siècle avant l'ère chrétienne pour voir l'homme prendre sa place dans le raisonnement philosophique, grâce à la pensée de Socrate et de ses successeurs, Platon et Aristote. À partir de ce moment, le concept de nature est étendu aux êtres humains et acquiert des nuances morales aussi bien que politiques. Aristote, en reprenant l'approche naturaliste, inscrit dans le concept de nature tantôt les traits physiques, tantôt les productions symboliques des humains, y compris le langage (*logos*), la capacité technique (*technon*), ainsi que l'art politique. Tous ces traits caractéristiques appartiennent aux êtres humains en vertu de leur nature. C'est justement ce qui les distingue des animaux en général tout comme des animaux sociaux (les plus semblables à l'homme car ils se répartissent en groupe ou en meute), en leur attribuant donc une place d'honneur dans la hiérarchie de la nature. Le genre humain se distingue précisément par sa nature rationnelle, ce qui amène Aristote à définir l'homme comme *animal rationnel*. Il est par nature capable de construire la *polis*, lieu autour duquel trouve expression et action l'idéal de justice et où l'on peut satisfaire les exigences culturelles. C'est donc dans l'action selon la nature que l'homme réalise le bien. Les lois morales sont alors inscrites dans l'ordre des choses, tout comme les lois physiques. Bien que l'on commence à mettre en relation la nature et l'homme, la philosophie antique considère ce dernier comme un microcosme cherchant à s'aligner au macrocosme par le biais de la morale.

Le débat nature/morale s'enrichit de la dialectique nature/métaphysique dans la pensée chrétienne, qui conçoit la nature comme l'expression visible de Dieu. Cette vision se parfait dans la philosophie moderne, où Spinoza trouve la correspondance parfaite entre Dieu et Nature (*Dieu est nature*) tandis que Leibniz définit la nature comme un système parfait, au sein duquel toutes les formes de l'existence, des rochers jusqu'aux intelligences angéliques, sont ordonnées

---

<sup>19</sup> Cf. IMPARA Paola (ed.), *I presocratici. Lettura e interpretazione dei frammenti e delle testimonianze*, Rome, Italie, Armando editore, 1997.

hiérarchiquement par Dieu selon leur degré de perfection. Ce spiritualisme sera porté à maturation dans l'idéalisme de Hegel et de Schelling, qui voient dans la nature le déploiement progressif d'un principe spirituel. Ce sera Goethe qui donnera lieu dans sa pratique à la spéculation philosophique accompagnée d'une attitude scientifique dans l'étude de la nature. Il abandonnera les modèles téléologiques de la philosophie contemporaine pour adhérer enfin à la méthode empirique fondée sur l'observation directe.

À partir de ce bref survol de la conception de la nature dans la pensée philosophique, on comprend l'apport intrinsèquement révolutionnaire de la théorie darwiniste. D'une part la négation de toute forme de finalisme dans l'histoire évolutive remet en question l'idée d'une hiérarchie des êtres vivants. Cette conception est à la base du débat contemporain autour de l'éthique de la protection des espèces. Dans cette perspective, la survie des autres êtres vivants n'est pas considérée selon une optique utilitariste, c'est-à-dire liée au bien-être des humains, mais plutôt sur des bases biologiques. Les mouvements luttant pour les droits des animaux, tout comme les critiques et la remise en cause de l'anthropocentrisme, sont précisément des filiations de cette conception.

D'autre part, la théorie darwinienne, en introduisant le concept d'adaptation à l'environnement, propose un modèle qui permet des applications aussi bien dans la sphère biologique que dans la sphère sociale et morale. Les formes d'organisations sociales des populations autochtones peuvent dans ce cas-là être considérées comme « *la risposta della specie umana a un ambiente in cui forme di aggregazione, di collaborazione e di socialità si sono rivelate vincenti ai fini della sopravvivenza* »<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup> IOVINO Serenella, *Filosofie dell'ambiente. Natura, etica, società*, Rome, Italie, Carocci, 2008, page 22.

Trad. fr. : « la réponse de l'espèce humaine à un environnement où [ont été mises en place] des formes d'agrégation, de collaboration et de sociabilité se sont révélées gagnantes aux fins de la survie ».

## 1.2 Aux origines de la pensée environnementale

À partir de ces traits fondamentaux va se former une philosophie de l'environnement, indépendante de la philosophie de la nature, esquissée ci-dessus. Dans ce nouveau courant de pensée, c'est l'image même de la nature qui subit une transformation profonde ainsi qu'un glissement sémantique. Celle-ci n'est plus considérée comme essence, concept métaphysique, elle devient *lieu*. L'environnement est donc considéré comme le contexte des rapports dynamiques affectant la dimension biologique de l'être humain, tout comme sa dimension morale. C'est précisément dans cette direction que se développe le raisonnement de Henry David Thoreau, contemporain de Darwin. Bien que ses élaborations philosophiques soient redevables des apports de son maître Ralph Waldo Emerson, celui-ci développe une pensée bien plus radicale, dépouillée de tout spiritualisme. En effet dans l'ouvrage d'Emerson *Nature*, publié en 1836, le philosophe présente une idée de la nature encore bien ancrée dans les catégories idéalistes, c'est-à-dire comme une métaphore de l'esprit humain, qui serait dominée et construite par l'individu. Elle détient toutefois un sens religieux et spirituel, ce qui assure sa valeur intrinsèque. C'est précisément ce dernier point qui amène Emerson à prendre position contre l'attitude despotique et usurpatrice de l'homme, qui envahit la nature en se l'appropriant de façon maladroite. L'homme est considéré comme un dieu en ruine qui doit reprendre conscience de sa place dans l'univers en rétablissant un rapport correct avec la nature. C'est seulement en prenant conscience de son potentiel qu'il parviendra à dominer le monde. Une place dominante est donc encore attribuée à la présence humaine et les critiques d'Emerson à l'impérialisme américain, basé sur une économie d'exploitation et sur l'individualisme, ne servent qu'à montrer le déclin temporaire de l'espèce humaine.

Son élève Thoreau développe *a contrario* une théorie enfin détachée des implications idéalistes. La nature est chez lui une entité réelle qui possède une dimension autonome et concrète, où l'être humain se trouve sans privilèges ni prédestination. Dans son ouvrage *Waldo ou la vie dans les bois*, écrit suite à un séjour de deux ans passé dans les forêts du Massachusetts, Thoreau exprime une

idée de la nature primordiale et indomptable. Ce retour à ce que Rousseau avait défini comme *l'état de nature*, s'exprime notamment par la recherche d'une liberté menacée et perdue. C'est précisément dans un environnement sauvage que l'individu peut se repositionner vis-à-vis de la nature, tout comme de la société. Comme les ouvrages successifs le démontreront bien (*Civil Disobedience*, 1854 ; *Walking*, 1861), dans la pensée du philosophe américain il y a un enjeu politique très fort, amenant une critique radicale ainsi que le refus de la société américaine contemporaine. Thoreau propose une nouvelle manière de concevoir l'individu dans son environnement, ce qui est l'expression des conditions socio-culturelles de l'époque. Le penseur états-unien évolue dans un contexte historique particulier connoté par la conquête de l'Ouest, rapidement considéré comme le terrain du possible, sans frontières ni limites, où l'économie capitaliste et marchande est mise en place dans son plus haut degré. Les conséquences de cette politique sur les populations autochtones, tout comme sur l'environnement, n'échappent pas à la sensibilité de Thoreau qui préconise de rétablir un rapport correct à la nature afin que les individus puissent retrouver leur dimension morale. Suite à ces réflexions, il parvient donc à réunir les notions de morale et de nature, cela s'avérant une étape nécessaire pour que les individus se renouvellent et fondent toute action et toute éthique sur le rythme des éléments.

Tous ces éléments seront repris et portés à maturation par John Muir au début 1900, lorsque celui-ci théorise pour la première fois la nécessité de protéger la nature contre la destruction opérée par les impérialistes américains, agissant dans le mépris de la nature pour satisfaire leur soif d'argent. Contre cet élan destructeur, il invite à sauvegarder l'expérience de la nature sauvage, car elle seule peut représenter pour l'individu un moment d'élévation morale. Son nouveau regard porté sur l'environnement a donné lieu à la préservation de grandes aires naturelles, comme que le parc national de Yosemite, qui sera ensuite utilisé comme source d'inspiration pour les politiques européennes de sanctuarisation de la nature.

Bien que le concept d'écologie trouve ses racines dans une conception éminemment évolutionniste de tradition européenne, cette présentation nous

montre la manière dont, à la base d'une telle théorisation, réside un nouveau regard porté sur la nature. Ce qui émerge au fur et à mesure est l'idée d'une relation au détriment d'une vision solitaire et mystique : une relation *a priori* entre l'environnement et les vivants et *a fortiori* entre l'environnement et l'être humain. De la sorte prend forme un concept fondamental sur lequel repose l'écologie : le fait d'être dans la nature comme une condition *sine qua non* de l'être humain. Voilà donc ce qui donne son sens au terme grec *oikos* (maison), composant le mot « écologie ». Cette idée de l'environnement comme « maison » de l'individu, « *ci fa riflettere anche sui nostri atteggiamenti di gestione delle risorse naturali. Appare dunque chiaro che la filosofia dell'ambiente non può non essere anche un'economia: uno studio teso a stabilire i presupposti e le regole relative all'uso che di questo ambiente noi facciamo* ». <sup>21</sup> Voilà pourquoi dans le raisonnement écologique une place importante est accordée à la critique de certains modèles socio-économiques, car c'est ce qui règle les rapports des communautés à leur environnement.

## 2. LA CONSTRUCTION ÉTHIQUE DE L'ENVIRONNEMENT

À la suite du deuxième conflit mondial, le débat sur l'environnement entamé par les Américains Thoreau et Muir, retrouve un nouvel élan. Une éthique environnementale émerge, qui amènera philosophes et scientifiques à prendre position sur les questions liées à la gestion des ressources, et d'une manière générale à la protection de l'environnement.

---

<sup>21</sup> *Ibidem*, page 25.

Trad. fr : « nous invite à réfléchir aussi sur nos actions de gestion des ressources naturelles. Il est donc évident que la philosophie de l'environnement ne peut pas être aussi une économie : une étude visant à établir les fondements et les règles concernant l'usage qu'on fait de cet environnement ».

En 1949, la publication de l'ouvrage *A Sandy County Almanac* d'Aldo Leopold, considéré comme le fondateur de la pensée environnementale, ouvre le débat éthique. Ce qui émerge de ses propos, c'est une *Land Ethic* : une éthique de la terre. Sa pensée s'appuie sur la conviction de la nécessité d'une nouvelle forme d'éthique, en mesure de dégager l'individu du centre de sa réflexion, et de s'intéresser à la terre. Celle-ci est considérée comme le lieu des interactions multiples et symbiotiques, système équilibré où chaque forme de vie détient le même poids spécifique et le même rôle fonctionnel à l'existence des autres. À la base de l'abandon de la perspective anthropocentrique se trouve un constat qui pourrait nous sembler aujourd'hui simple et évident : c'est l'homme avec son attitude usurpatrice qui est le responsable de l'altération de l'écosystème. Il se considère comme le patron d'un monde qui ne lui appartient pas, dans lequel il n'est qu'un habitant, comme les autres espèces sur la Terre. D'ici surgit donc la nécessité de rétablir une éthique juste, non seulement vis-à-vis des humains, mais aussi vis-à-vis de la nature. De la sorte on pourra envisager un changement de rôle des individus sur terre, non plus comme conquérants de la nature, mais comme simples membres d'un écosystème très vaste et complexe. Cette perspective implique le respect pour tous les membres, tout comme pour la communauté.

L'approche de Leopold, bien que demeurée inaperçue pendant presque vingt ans, fut reprise au début des années 1970 dans un contexte de sensibilisation accrue autour de la crise environnementale. Cette prise de conscience fait suite à la publication en 1962 du célèbre *Silent Spring* de Rachel Carson, portant sur la critique de l'usage massif et généralisé de pesticides, responsables non seulement de l'élimination des insectes utiles au maintien de l'équilibre biologique, mais aussi de l'empoisonnement de la chaîne alimentaire. Par son ouvrage, Rachel Carson parvient à démontrer empiriquement la manière dont le style de vie et le système économique de la société occidentale moderne sont à la base des



dérèglements actuels de l'environnement, en mettant en garde sur l'impact futur de ces pratiques.

C'est donc à partir de cette nouvelle sensibilité que le débat sur la crise environnementale commence à se décliner aussi sur le plan éthique, en entrant de plein gré dans le champ philosophique<sup>22</sup>.

Se profilent alors deux thèmes majeurs : d'un côté l'exigence d'élargir la question éthique à de nouveaux sujets<sup>23</sup>, tout comme aux nouvelles dynamiques homme-nature ; de l'autre côté l'exigence de repenser les rapports des individus avec l'environnement en cherchant à mettre en place une stratégie d'action pour la sauvegarde de ce dernier<sup>24</sup>. Au cœur de la question demeure la valeur morale attribuée aux non-humains, car c'est à partir de leur valeur intrinsèque que découlent des propositions normatives. Quelle est donc la valeur intrinsèque des non-humains ? Peut-on les considérer comme porteurs d'une valeur absolue, ou leur valeur se définit-elle plutôt par rapport à la fonction qu'ils exercent au sein de l'écosystème ?

## 2.1. La valeur de la nature

L'éthique environnementale se trouve ainsi face à un carrefour, d'où émergent deux approches opposées : d'un côté l'approche anthropocentriste, de l'autre une éthique non-anthropocentriste.

La première considère la nature selon une acception instrumentale, c'est-à-dire

<sup>22</sup> Le débat environnemental repose majoritairement sur une éthique appliquée, c'est-à-dire une théorie au sein de laquelle la réflexion éthique concerne des champs spécifiques du savoir, comme par exemple la médecine, l'économie, etc. Cette perspective a été développée notamment dans le versant anglo-saxon.

<sup>23</sup> Cf. STONE Christopher, *Should Trees Have Standing? Toward Legal Rights for Natural Objects*, Wellsboro (Pennsylvanie), États-Unis, Tioga Publishing Company, 1988 [1973] ; SINGER Peter, *Animal Liberation*, Londres, Royaume-Uni, Bodley Head, 2015 [1975].

<sup>24</sup> Cf. L'écologie profonde (*Deep Ecology*) dont l'initiateur est Arne Naess. Ce concept est apparu pour la première fois dans son article « The Shallow and the Deep, Long Range Ecology Movements: A Summary », publié dans la revue *Inquiry* n°16/1973.

finalisée au bien-être humain, ce sont les individus qui attribuent une valeur à la nature en établissant une hiérarchie. *A contrario*, selon l'approche non-anthropocentriste, humains et non-humains sont tous dotés de la même valeur intrinsèque.

Décliner le raisonnement philosophique sur le principe de la valeur intrinsèque ou fonctionnelle de chaque élément de l'écosystème, y compris les êtres humains, invite à repenser le rôle de la communauté humaine sur la planète, et donc à reprogrammer les structures sociales et économiques sur lesquelles elle se développe et prospère.

Ces deux positions se déclinent en projets sociaux reposant sur des perspectives opposées.

Dans le cadre des éthiques non-anthropocentriques, on peut distinguer différents courants.

Le biocentrisme : élaboré par Taylor<sup>25</sup>, ce courant repose sur la conviction que le bien-être de tous les éléments naturels profite au bien-être de l'écosystème. Il est donc nécessaire de reconnaître une valeur intrinsèque à chaque élément, que les humains doivent défendre et encourager, dans l'intérêt de la communauté naturelle tout entière, tout comme de l'entité particulière. Cette approche implique un principe d'égalité totale entre les êtres humains et les éléments naturels, les deux ayant les mêmes droits qui dérivent du fait d'être vivants. Les individus sont donc dans l'obligation de défendre les rapports d'interdépendance de tous les vivants.

Cette approche a cependant donné lieu à une certaine confusion sur le plan théorique tout comme sur le plan pratique.

Du point de vue théorique, attribuer une valeur morale au simple fait d'être vivant, reviendrait à faire coïncider l'éthique avec les lois de la biologie. Du point de vue pratique, la conclusion logique de ce raisonnement conduirait à un paradoxe et donc à l'inaction la plus radicale. L'absence de hiérarchie entre la vie des humains et celle des autres éléments naturels ainsi que le respect

---

<sup>25</sup> Cf. TAYLOR Paul W., « The Ethics of Respect for Nature », *Environmental Ethics*, 1981, vol. 3, p. 197-218 ; TAYLOR Paul W., *Respect for Nature. A Theory of Environmental Ethics*, Princeton (New Jersey), États-Unis, Princeton University Press, 2011 [1986].

inconditionnel de la vie sous toutes ses formes, pourrait entraîner des effets désastreux sur les premiers. Cela nous obligerait en effet à assumer le fait que chaque action humaine est néfaste pour l'écosystème : manger, boire ou marcher détruiraient des formes de vie nécessaires à la communauté vivante. Une telle perspective remet radicalement en cause, non seulement les institutions sociales et cognitives (par exemple la médecine, en privilégiant la santé humaine sur celle des bactéries, contreviendrait au biocentrisme, de même que l'agriculture), mais aussi la vie humaine. Le paradoxe du biocentrisme égalitaire rencontre un problème : la non-hiérarchisation des formes de vie. De nombreux philosophes ont cherché à dépasser cette impasse logique en élaborant un biocentrisme non égalitaire, qui revendique la nécessité d'une attitude auto-conservatrice, ce qui permettrait de ne pas pénaliser la vie des humains. Une autre solution vient des penseurs (Tom Regan, Christopher D. Stone) qui conjuguent la réflexion morale sur la valeur de la vie avec celle sur les droits des vivants, selon l'idée que même les objets naturels ont un statut légal. Cela ouvre par conséquent la possibilité de l'élaboration d'un cadre normatif (difficilement envisageable dans le cas du biocentrisme égalitaire) qui permettrait aux institutions de les protéger.

Le sensiocentrisme : cette perspective se développe à partir de la réflexion autour de la valeur morale et légale des vivants, dont elle cherche à mieux définir les contenus. Elle considère comme sujets moraux tous les vivants dotés de la capacité de sentir, c'est-à-dire les animaux, différemment du biocentrisme, qui attribuait une valeur morale à tous les vivants, sans aucune distinction. Le sensiocentrisme est décliné de manière très détaillée par Peter Singer dans son ouvrage *Animal liberation*, publié en 1975, aussitôt considéré comme la Bible de la protection des animaux. La réflexion du philosophe australien porte sur la conviction que tous les êtres vivants capables de ressentir la douleur ou le plaisir doivent être respectés. Cela entraîne une extension de la valeur morale aux formes de vie sensibles. En conséquence ces sujets ne peuvent pas être considérés comme inférieurs. Peter Singer invite donc la société occidentale à se libérer de ce qu'il appelle le spécisme, comme dernière forme de discrimination, à son plus haut

degré dans l'élevage massif qui d'ailleurs, d'après l'auteur, ne répond pas à de réelles exigences alimentaires.

Regan critique l'approche singerienne en soutenant que l'erreur fondatrice de sa théorie réside précisément dans le fait que le sujet moral est porteur de valeur seulement de façon indirecte car la vraie valeur repose sur la faculté de ressentir le plaisir. Ce serait cette même faculté qui permet à l'individu de se projeter vers le futur en déterminant le désir et la recherche du plaisir comme finalités de ses actions.

Les critiques à la perspective sensiocentriste proviennent des partisans de la perspective holistique, selon lesquels l'erreur majeure réside dans le fait de ne pas avoir développé une éthique environnementale prenant en compte les sujets moraux complexes, comme par exemple les espèces et les écosystèmes, mais d'avoir plutôt privilégié un point de vue « individualiste ».

L'holisme : cette perspective s'oppose au biocentrisme comme au sensiocentrisme car elle propose une éthique du bien-être de l'écosystème conçu comme un système de relations entre les vivants et les non-vivants. Le point de vue est donc déplacé du bien-être de l'individu au bien-être de l'équilibre naturel général, le seul porteur de valeur morale et donc bénéficiaire de droits. Dans une telle optique, l'individu n'est envisagé que comme la partie d'un tout organique complexe.

Il s'agit d'un glissement conceptuel très important. En effet les approches sensiocentrique et biocentrique reposent sur l'adaptation moderne de l'éthique de tradition kantienne, reconnaissant dans l'être humain le seul porteur de valeur morale. Ce principe a été étendu aux vivants dans les éthiques environnementales. Le principe holistique, au contraire, se réfère aux sciences naturelles et attribue donc une valeur morale à l'ensemble de l'écosystème, de la conservation de la biosphère à la chaîne alimentaire.

### 3. HUMAIN ET NATURE, VERS UNE PERSPECTIVE UNITAIRE

#### 3.1. L'écologie sociale, de l'écologie à la liberté

La pensée écologique, comme on a pu le voir, se développe autour d'une nouvelle sensibilité vis-à-vis de l'environnement. Les réflexions des philosophes américains et européens ont nourri ce courant, tantôt en mettant l'accent sur la nécessité de protéger la nature, tantôt en critiquant le modèle économique des sociétés contemporaines qui considère la nature comme un bassin de ressources, à utiliser selon ses propres exigences. Tandis que dans le premier cas l'attention portée à la protection de la nature a donné lieu à une éthique de l'environnement, visant à briser les hiérarchies entre la nature et les êtres humains, sur le front de la critique au modèle économique des sociétés occidentales, la réflexion écologique a évolué vers ce que l'on appelle aujourd'hui l'écologie sociale. Ce terme a été introduit pour la première fois dans les années 1970 par le philosophe américain Murray Bookchin.

Différemment de l'approche éthique, qui avait posé le débat sur la base de la valeur intrinsèque à attribuer à la nature tout comme aux humains, l'écologie sociale part de la conviction que pour rétablir un équilibre entre les individus et la nature, nécessaire à la survie du genre humain, il faut opérer un changement profond des relations sociales.

Dans son essai *What is Social Ecology?*, Murray Bookchin précise en effet que

*« Social ecology is based on the conviction that nearly all of our present ecological problems originate in deep-seated social problems. It follows, from this view, that these ecological problems cannot be understood, let alone solved, without a careful understanding of our existing society and the irrationalities that dominate it. To make this point more concrete: economic, ethnic, cultural, and gender conflicts, among many others, lie at the core of the most serious ecological dislocations we face today — apart,*

*to be sure, from those that are produced by natural catastrophes* »<sup>26</sup>. (Murray Bookchin, 2006)

Ceci est un point capital, car par le biais de cet énoncé le philosophe prend ses distances avec les mouvements de protection de l'environnement tout comme avec ceux de la *deep ecology*. En effet, ces deux approches reposent encore sur une conception de la nature comme ressource passive à mettre à disposition des individus, ce qui a amené au fil des années à identifier le terme écologie « *con una grezza forma di ingegneria ambientale* »<sup>27</sup>. À partir de ce constat implicite, les mouvements pour la protection environnementale envisagent un modèle d'harmonie entre les hommes et la nature se basant sur des « *nuove tecnologie di saccheggio del mondo naturale tali da permettere un danno minimo all'habitat umano* »<sup>28</sup>. Ainsi, les fondements idéologiques des sociétés occidentales ne sont pas remis en cause, en particulier la domination de l'homme sur la nature, ce qui selon Bookchin est précisément au cœur de la question écologique.

Si l'on pose pour acquis que l'écologie s'occupe de l'équilibre dynamique de la nature, tout comme de l'interdépendance des vivants et des non-vivants, alors il est évident qu'elle inclut également dans ses horizons le rôle des individus, en tant que vivants, dans le monde naturel (constitué de vivants et de non-vivants). S'intéresser à ces dynamiques reviendrait donc, d'après Bookchin, à prendre en compte le rôle des êtres humains dans le monde naturel, notamment en ce qui concerne le caractère, la forme et la structure du rapport entre ces deux entités. En d'autres mots, comme le rapport des individus à la nature est lié à la structure

---

<sup>26</sup> BOOKCHIN Murray, « What is Social Ecology? » dans *Social Ecology and Communalism*, Oakland (Californie), États-Unis, AK Press, 2006, page 19.

Trad. fr. : « L'écologie sociale se base sur la conviction que les problèmes écologiques actuels, fondant la société contre nature, ont trait à l'intérieur du développement social lui-même. De ce point de vue, il découle que ces problèmes écologiques ne pourront pas être compris, sans une compréhension profonde des sociétés existantes et des éléments irrationnels les dominant. Pour rendre ce point plus concret : les conflits économiques, ethniques, culturels, de genre, parmi tant d'autres, sont au cœur des bouleversements écologiques les plus graves auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui, à l'exception de ceux causés par les catastrophes naturelles ».

<sup>27</sup> BOOKCHIN Murray, *L'ecologia della libertà*, Milan, Elèuthera, 2017 [1982], page 54.

Trad. fr. : « avec une forme grossière d'ingénierie environnementale ».

<sup>28</sup> *Ibidem*, page 55.

Trad. fr. : « nouvelles technologies de pillage du monde naturel, entraînant le minimum de dégât à l'habitat humain ».

organisationnelle que les premiers se sont donnés, il faut considérer l'écologie selon une perspective sociale. En effet, « *as both worlds interact with each other through highly complex phases of evolution, it has become as important to speak of a social ecology as to speak of a natural ecology* »<sup>29</sup>.

### 3.1.1. Les deux formes de la nature

À la base de ce dualisme demeure une idée évolutionniste de la nature qui le conduit à encadrer le développement humain et non humain dans le contexte de la science évolutionniste. Dans cette perspective la société ne constituerait pas un accident dans le monde, sorte d'élément étranger s'opposant nécessairement à la nature. Au contraire, la constitution sociale des groupes humains serait un fait naturel qui prend place précisément *dans* la nature. Il existe donc une certaine continuité entre nature et société. Bookchin définit ainsi la société comme une seconde nature qui découle de la première :

*« Human society, in fact, constitutes a 'second nature', a cultural artifact, out of 'first nature', or primeval nonhuman nature. There is nothing wrong, unnatural, or ecologically alien about this fact. Human society, like plant and animal communities, is in large part a product of natural evolution, no less than beehives or anthills. It is a product, moreover, of the human species, a species that is no less a product of nature than whales, dolphins, California condors, or prokaryotic cells. Second nature is also a product of mind of a brain that can think in a richly conceptual manner and produce a highly symbolic form of communication. Taken together, second nature, the human species that forms it, and the richly conceptual form of thinking and communication so distinctive to it, emerges out of natural evolution no less than any other life form and nonhuman community. This second nature is uniquely different from first nature in that it can act thoughtfully, purposefully, willfully, and depending up on the society we examine,*

---

<sup>29</sup> BOOKCHIN Murray, *The Ecology of Freedom. The Emergence and Dissolution of Hierarchy*, Oakland (Californie), États-Unis, AK Press, 2005 [1982], page 22.

Trad. fr. : « comme les deux mondes interagissent l'un avec l'autre à travers des phases très complexes de l'évolution, il est devenu capital de parler d'écologie sociale tout comme d'écologie naturelle ».

*creatively in the best ecological sense or destructively in the worst ecological sense »<sup>30</sup>. (Murray Bookchin, 1987.)*

Le philosophe américain vise donc à s'écarter du débat écologique traditionnellement basé sur le dualisme anthropocentrisme *versus* non-anthropocentrisme, tout comme de la *deep ecology* d'Arne Naess qui pousse aux extrêmes conséquences les positions biocentristes. Il est en effet persuadé que ces courants philosophiques ont visé tout simplement à creuser la séparation classique entre nature et individu, sans toutefois chercher à comprendre les dynamiques réelles sous-jacentes à la culture de la domination humaine sur la nature. Par conséquent, il s'avère pour lui nécessaire de comprendre l'être humain et la nature dans une perspective holistique renouvelée, qui ne considère pas seulement le premier comme un produit biologique de la nature car

*« finally by so radicating separating humanity and society from nature or naively reducing them to mere zoological entities, we can no longer see how human nature is derived from nonhuman nature and social evolution from natural evolution. Humanity becomes estranged or alienated not only from itself in our 'age of alienation', but from*

---

<sup>30</sup> BOOKCHIN Murray, « Social Ecology versus Deep Ecology: A Challenge for the Ecology Movement », *Green Perspectives: Newsletter of the Green Program Project*, 1987, n° 4-5 [En ligne], page non renseignée.

Trad. fr. : « La société humaine, en effet, constitue une “seconde nature”, un artefact culturel, hors de la “première nature” ou nature primitive non humaine. Il n'y a rien de mal, d'artificiel ou d'écologiquement étranger à ce fait. La société humaine, comme les communautés végétales et animales, est en grande partie un produit de l'évolution naturelle, non moins que les ruches ou les fourmilières. C'est un produit, de plus, de l'espèce humaine, une espèce qui n'est pas moins un produit de la nature que les baleines, les dauphins, les condors californiens ou les cellules procaryotes. La seconde nature est aussi un produit de l'esprit – d'un cerveau qui peut penser de manière richement conceptuelle et produire une forme hautement symbolique de communication. Prises ensemble, la seconde nature, l'espèce humaine qui la forme, et la forme richement conceptuelle de la pensée et de la communication qui lui sont si particulières, ressortent de l'évolution naturelle tout autant que toute autre forme de vie et communauté non humaine. Cette seconde nature est uniquement différente de la première nature en ce sens qu'elle peut agir de manière réfléchie, délibérée, volontaire et dépendre de la société que nous examinons, de manière créative dans le meilleur sens écologique ou de manière destructive dans le pire sens écologique ».



*the natural world in which it has always been rooted as a complex and thinking life form* ». <sup>31</sup> (Murray Bookchin, 1990. p. 25)

Une fois les humains repositionnés au sein du contexte naturel, enfin libérés de l'idée de pêché originel qui implicitement leur avait été réattribuée par les éthiques environnementales, Bookchin affirme qu'ils représentent le sommet de l'évolution naturelle. En effet, seul le genre humain est en mesure de s'adapter aux changements environnementaux, tout en créant et en modifiant consciemment son propre environnement.

Malgré cette définition, le philosophe états-unien refuse d'adhérer à l'approche anthropocentriste, ce qui signifierait reconnaître aux humains le droit d'exploiter la nature. Il va de même pour ce qui concerne la perspective biocentriste, qui ne s'adapterait pas à une telle pensée puisqu'elle refuse, voire nie l'idée d'unicité des êtres humains.

Comment résoudre donc l'impasse selon laquelle les humains, bien qu'uniques et dotés d'intelligence, ont pu produire un tel dérèglement de l'environnement en perpétuant des pratiques nocives vis-à-vis de leur propre habitat ?

La réponse se trouve dans le fait que « *nel graduale passaggio evolutivo dalla prima alla seconda natura, ovvero dal biologico al sociale, l'evoluzione è stata deviata verso forme gerarchiche che hanno portato alla contrapposizione tra natura e società; risulta dunque evidente l'importanza, per Bookchin, di ricomporre tale frattura* » <sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> BOOKCHIN Murray, *Remaking Society. Pathways to a Green Future*, Cambridge (Massachusetts), États-Unis, South End Press, 1989, page 25.

Tr. fr. « Enfin, en séparant si radicalement l'humanité et la société de la nature ou en les réduisant naïvement à de simples entités zoologiques, nous ne pouvons plus voir comment la nature humaine dérive de la nature non humaine et l'évolution sociale de l'évolution naturelle. L'humanité devient étrangère ou aliénée non seulement d'elle-même dans notre "âge d'aliénation", mais aussi du monde naturel dans lequel elle a toujours été enracinée en tant que forme de vie complexe et pensante ».

<sup>32</sup> VARENGO Selva, *La rivoluzione ecologica. Il pensiero libertario di Murray Bookchin*, Milan, Italie, Zero in Condotta, 2007, page 77.

Trad. fr. : « Dans le passage progressif évolutif de la première à la deuxième nature, c'est-à-dire du biologique au social, l'évolution a été déviée vers des formes hiérarchiques qui ont engendré la juxtaposition entre nature et société ; il en résulte donc l'importance évidente pour Bookchin de recomposer cette fracture ».

### 3.1.2. La domination : un concept anti-écologique

La fracture entre nature et société s'est produite précisément dans le passage progressif des sociétés organiques aux sociétés hiérarchiques. Ce que Bookchin désigne comme sociétés organiques ce sont des sociétés primitives se caractérisant par l'absence de hiérarchie et par un rapport organique, c'est-à-dire harmonieux, entre humains et nature, dans lesquelles les individus sont tous unis par des liens de proximité ainsi que par des intérêts communs en ce qui concerne la recherche de subsistance. En reprenant les études de Dorothy Lee sur l'esprit primitif, il cherche à démontrer que le concept d'égalité serait tellement constitutif de ces sociétés que celles-ci n'ont pas développé dans leur langage, tout comme dans leur organisation sociale, d'expressions ou de comportements « permettant la coercition et la domination »<sup>33</sup>. D'après Bookchin, ce serait précisément ce manque de structure hiérarchique à déterminer un différent rapport à la nature, régi par un fort « sentiment de dépendance à l'égard du monde naturel, de l'environnement immédiat »<sup>34</sup>. En résulte une vision du monde éminemment égalitaire, dans le rapport entre les individus, tout comme dans le rapport homme-nature. Cela se concrétiserait dans une organisation sociale privilégiant la coopération au lieu de la compétition, la distribution plutôt que l'accumulation. De cette conception découle une attitude clairement écologique. Selon Bookchin, la pratique de l'usufruit répondrait précisément à cette logique, car elle octroie à tout individu la possibilité de pouvoir bénéficier des ressources de la terre, sans toutefois se les approprier. Il manque donc l'idée de possession à la base de toute forme de domination.

La dissolution de ces sociétés organiques est à attribuer, selon le penseur américain, à la raréfaction des ressources :

*« The great historic splits that destroyed early organic societies, dividing man from nature and man from man, had their origins in the problems of survival, in problems that involved the mere maintenance of human existence. Material scarcity provided the historic rationale for the development of the patriarchal family, private property, class domination and the state; it nourished the great divisions in hierarchical society that pitted town against country, mind against sensuousness, work against play, individual*

<sup>33</sup> BOOKCHIN Murray, *Pour une société écologique*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1976, page 2.

<sup>34</sup> *Ibidem*.

*against society, and, finally, the individual against himself* »<sup>35</sup>. (Murray Bookchin, 1971. p. 11)

Toutefois, selon l'auteur, l'apparition de la hiérarchie au sein des sociétés humaines est un processus très long et discontinu, par conséquent il n'est pas possible d'envisager une période historique au cours de laquelle s'est produit un tel changement, ce processus étant en devenir.

La désagrégation de représenterait toutefois le premier signe de séparation de la société de la nature :

*« ces communautés organiques intégrées, fondées sur une division sexuelle du travail et sur les liens de parenté, en groupes hiérarchisés et finalement en sociétés de classes, brisa progressivement l'unité qui existait entre le monde social et le monde naturel: la transformation des clans et des tribus en gérontocraties au sein desquelles les vieillards se mirent à dominer les jeunes ; l'émergence de la famille patriarcale qui plaça dans tous les domaines la femme en état de sujétion par rapport à l'homme ; puis la cristallisation des hiérarchies de statut en classes économiques fondées sur une exploitation matérielle systématique ; l'apparition de la cité avec la suprématie croissante de la ville sur la campagne et des liens territoriaux sur les liens de parenté ; et, finalement, la constitution de l'État et de son appareil militaire, bureaucratique et politique formé de professionnels, exerçant par la contrainte sa domination sur les vestiges de la vie communautaire – toutes ces divisions et ces contradictions qui finirent par réduire en poussière le monde archaïque et aboutirent à une restructuration sociale de l'appareil perceptif de l'homme sur le mode hiérarchique. »*<sup>36</sup>. (Murray Bookchin, 1976. p. 2)

Ce processus de redéfinition des rôles des individus à l'intérieur de la société repose sur des facteurs discriminatoires (l'âge, le sexe, etc.) et non plus égalitaires. Par conséquent, ces mêmes rôles qui, dans les sociétés organiques, désignaient la responsabilité de l'individu vis-à-vis du groupe, se sont progressivement modifiés

---

<sup>35</sup> BOOKCHIN Murray, *Post-Scarcity Anarchism*, Oakland (Californie), États-Unis, AK Press, 2004 [1971], page 11.

Trad. fr. : « Les grandes divisions historiques qui détruisirent les premières sociétés organiques, séparant l'homme de la nature et l'homme de l'homme, trouvaient leur origine dans les problèmes de survie, dans les problèmes qui impliquaient le simple maintien de l'existence humaine. La pénurie matérielle fournissait la justification historique du développement de la famille patriarcale, de la propriété privée, de la domination de classe et de l'État ; elle nourrissait les grandes divisions de la société hiérarchique qui opposait la ville à la campagne, l'esprit contre la sensibilité, le travail contre le jeu, l'individu contre la société et, enfin, l'individu contre lui-même ».

<sup>36</sup> BOOKCHIN Murray, *Pour une société écologique*, *op. cit.*, page 2.

dans le temps, en passant de relations égalitaires à des relations hiérarchiques, impliquant la soumission et l'obéissance.

Se profile donc un système qui ne prend plus en compte les différences mais qui *a contrario* se base sur une pensée discriminante déclinée selon le dualisme supériorité/infériorité, structurant la logique de la domination. Ce schéma s'exprime dans l'organisation sociale aussi bien que dans la pensée des individus, les amenant à lire la réalité de manière manichéiste. Le rapport entre les êtres humains et la nature se décline suivant la même logique.

La notion de hiérarchie selon Bookchin n'a donc pas seulement une valeur politique et économique, mais prend aussi en compte les systèmes culturels d'ordre et d'obéissance. Par conséquent, pour instaurer une société écologique et ainsi rétablir un nouveau rapport égalitaire avec la nature, il ne suffirait pas d'envisager tout simplement une société sans classes ou sans hiérarchies, car cela n'entraînerait pas la fin des logiques de domination (homme-femme/vieux-jeune). Il faudra plutôt éliminer tout comportement social visant la répression.

### **3.2. La recomposition du dualisme nature et culture**

Jusque-là on a pu voir l'approche du paradigme écologique selon une perspective sociale, dont Bookchin est l'initiateur, ce qui permet de repositionner le genre humain au sein de son habitat légitime, la nature, tout en envisageant un modèle social en mesure d'accomplir une telle démarche.

Toutefois le paradigme écologique a également été employé dans d'autres champs des sciences humaines, toujours dans le but de recomposer le dualisme cartésien sur lequel repose la culture occidentale qui amène à appréhender le monde selon des catégories distinguées et opposées : l'homme et le monde, le corps et l'esprit.

Nous allons donc voir comment les deux catégories de *nature* et de *culture* ont pu être considérées dans une optique unitaire.

Dans sa recherche constamment orientée vers la compréhension des relations entre les êtres humains et leur environnement, l'anthropologue anglais Tim Ingold étudie « *il senso dell'architettura, o di quella parte dell'ambiente che convenzionalmente descriviamo costruito* »<sup>37</sup>, puisque l'architecture est en effet la manifestation tangible du rapport de l'individu avec son environnement. Son but est de se détacher d'un point de vue assez commun en anthropologie selon lequel les êtres humains habitent des mondes discursifs culturellement construits, qui se superposent à la matérialité de l'existence. Ainsi que l'envisage Ingold, l'architecture est donc un prétexte pour aborder le concept de culture.

Il a été longtemps convaincu que le schéma culturel selon lequel les humains structurent leur façon d'habiter serait un produit de l'esprit, purement abstrait, constamment repositionné et superposé à la réalité matérielle. Ce constat était alimenté par la conviction que l'intervention des non-humains dans leur environnement était constitutive de leur existence biologique, entraînant une seule manière d'habiter le monde. Les araignées, par exemple, fabriquent leurs toiles selon un même schéma ; les humains, *a contrario*, conçoivent des multiples manières d'habiter le monde, ce qui voudrait dire que leur produit ne découle pas d'une manière d'être (*naturelle*), mais plutôt d'une manière de penser le monde (*culturelle*). Toutefois, ce raisonnement ne pouvait pas expliquer les rapports qu'entretiennent les humains avec leur environnement, car cela aurait signifié que ceux-ci mènent « *un'esistenza schizofrenica, a metà nella natura e a metà no; metà organismi, metà persone, metà corpo, metà mente* »<sup>38</sup>. Cet énoncé était donc en soi un grand contresens : pour comprendre comment les humains construisent et habitent leur environnement, il était nécessaire de s'abstraire de la réalité matérielle. Cela n'aurait donc pu aboutir à une compréhension complète des

---

<sup>37</sup> INGOLD Tom, *Ecologia della cultura*, Milan, Italie, Meltemi, 2001, page 111.

Trad. fr. : « le sens de l'architecture ou de l'environnement qu'on définit couramment comme *construit* ».

<sup>38</sup> *Ibidem*, page 112.

Trad. fr. : « une existence schizophrène, à moitié dans la nature et à moitié en dehors ; moitié organismes, moitié personnes, moitié corps, moitié esprit ».

relations entre les humains et l'environnement, car n'aurait toujours pris en compte que l'un des deux points de comparaison.

Ingold adopte donc une approche qui l'amène à considérer la vie non plus comme le déroulement d'une forme existante *a priori*, mais comme le déploiement d'un processus en devenir, selon le principe de l'être *dans* le monde (non plus séparé de celui-ci), permettant de replacer l'entité dans son contexte écologique<sup>39</sup>. Ce nouveau point de départ lui permet de reconsidérer les relations entre les humains et leur environnement selon une perspective qu'il définit comme la perspective de *l'habiter*, opposée à la perspective du *construire*.

Dans la perspective de *l'habiter*, Ingold renverse ses anciennes hypothèses pour construire une nouvelle conception permettant de resituer les humains et leurs actions dans leur environnement. Selon cette nouvelle perspective « *le forme che le persone costruiscono, nell'immaginario o sulla terra, emergono nel flusso della loro attività, nei contesti specifici di relazione del loro coinvolgimento pratico con ciò che li circonda. Costruire allora non può essere compreso come un semplice processo di trascrizione di un progetto preesistente* »<sup>40</sup> Bien que les humains détiennent la possibilité d'imaginer et de projeter des formes, cela n'est pas le fruit abstrait de leur imagination, mais au contraire, leurs activités mentales surgissent et se réalisent dans un environnement réel. Les individus n'appliquent pas leurs idées, projets ou représentations sur le monde mais, étant précisément *dans* le monde, ils peuvent penser, représenter et projeter les formes qu'ils expriment. Dans cette perspective, les deux moments de la planification et de *l'habiter* n'ont donc plus raison d'être : cette dichotomie perd sens et ce qui émerge est précisément le système de relations déterminant la manière d'être au monde.

<sup>39</sup> Pour élaborer cette approche Ingold s'inspire de trois sources différentes. La première est empruntée à la biologie, notamment à la branche évolutive se détachant de l'approche du néodarwinisme. La deuxième concerne la psychologie écologique, s'opposant à la psychologie cognitive en séparant précisément l'aspect cognitif de l'individu de son environnement. La troisième source concerne la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty, ainsi que celle de Heidegger.

<sup>40</sup> INGOLD Tom, *Ecologia della cultura, op. cit.*, page 116.  
Trad. fr. : « les formes que les hommes construisent, dans l'imaginaire ou sur la terre, émergent dans le flux de leur activité, dans les contextes spécifiques de la relation de leur implication pratique avec leur environnement. La construction ne peut donc pas être comprise comme un simple processus de transcription d'un projet préexistant ».

L'anthropologue français Philippe Descola, dans son ouvrage *Par-delà nature et culture*, exprime la même nécessité de dépasser le dualisme séparant nature et culture. Cette conception dualiste de la culture occidentale génère un sentiment d'insatisfaction chez les deux intellectuels. Si chez Ingold ce modèle de compréhension n'est pas apte à expliquer les relations entre les humains et la nature, chez Descola le fait de continuer à traiter les différences entre nature et culture comme des différences ontologiques s'avère un obstacle majeur à la compréhension des sociétés non occidentales. Penser ces deux concepts comme des entités radicalement opposées, l'une matérielle et l'autre immatérielle, est une attitude appartenant seulement à la pensée occidentale.

L'anthropologie, née précisément de ce dualisme, tend à considérer toute société comme le résultat d'un compromis entre nature et culture. Cela implique que pour comprendre les sociétés, il faut partir de l'un des ces deux pôles.

Selon Descola, ce procédé s'avérerait dangereux car il ne permettrait pas de prendre en considération les ontologies des populations non occidentales.

Une possibilité pour dépasser ce dualisme serait de prendre en considération les structures multiples qui régissent le rôle actif et créatif des acteurs sociaux, leurs immanences et permanences historiques et environnementales, leurs stratégies d'opposition et de résistance à l'hégémonie culturelle occidentale. Il s'agit de structures qui demeurent cachées dans la conscience et dans les habitudes des populations. Descola définit ces structures comme « un noyau de schèmes élémentaires de la pratique dont les différentes configurations permettraient de rendre compte de la gamme des rapports aux existants, une sorte de matrice originaire où les habitus prendraient leur source et dont ils garderaient une trace perceptible dans chacune de leurs inscriptions historiques »<sup>41</sup>.

Par le biais de ces structures, le penseur français est donc persuadé de parvenir à distinguer les schémas innés des schémas acquis, orientant la compréhension du monde et de la relation aux autres, tout comme celle des pratiques intériorisées. Selon Descola, ces schémas ne peuvent pas s'identifier tout simplement à partir de l'ensemble des relations sociales existantes au sein des populations, ce qui

---

<sup>41</sup> DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, page 138-139.

reviendrait à se positionner dans une optique anthropocentriste et donc encore une fois dualiste ; il faut au contraire prendre en compte toutes sortes de relations, y compris celles entre humains et non-humains.

Bien que ces propos marquent une distance nette par rapport à la théorie d'Ingold, se basant précisément sur le refus de tout *a priori* structurant la perception et la représentation du monde, ce qui finalement réunit les deux théories – et qui s'avère donc intéressant dans le cas de notre étude – est précisément l'attention portée à des nouvelles formes de relations, multiples et variées, capables de restituer un dialogue complexe non seulement entre les humains mais aussi avec l'environnement. La déclinaison des sciences humaines selon le paradigme écologique s'avère capitale à notre avis car elle parvient enfin à dépasser plusieurs dichotomies : nature/humain et nature/culture. Les éthiques environnementales, en effet, n'envisagent cette conjonction que sur un plan éminemment biologique ou normatif. Elles sont orientées vers la préservation de la nature, donc, encore une fois, d'un élément étranger à l'homme. Dans ce cas-là, la vision systémique est éminemment adressée à la nature, conçue précisément comme écosystème, tandis que les humains sont conçus comme un élément à intégrer à cet écosystème.

Selon la vision des sciences humaines, au contraire, c'est l'être humain dans toute son intégralité et sa complexité, conçu en tant qu'entité biologique tout comme réflexive, sociale, et donc productrice de culture, qui rentre de plein droit dans ce vaste système de relations avec l'environnement.

Cela ouvre des perspectives très vastes puisqu'à partir de ce constat on peut considérer dans une perspective écologique non seulement les humains, mais aussi les différentes productions culturelles. Ces dernières peuvent ainsi être analysées sous cette même lumière et donc s'avérer utiles à la compréhension des relations entre les humains et l'environnement. C'est précisément le but que vise notre étude des peintures murales en milieu rural, considérées ici comme un phénomène culturel authentique, issu d'une certaine relation à l'environnement dans lequel elles se trouvent. Cela nous amène donc à les considérer comme des textes porteurs d'un discours sur l'environnement profondément imprégnés par



l'habitat au sein duquel elles s'inscrivent.

Nous détaillerons par la suite quelles sont les implications méthodologiques qu'une telle approche demande.

#### 4. L'ENVIRONNEMENT, UNE NOTION GÉOGRAPHIQUE

En reprenant la notion d'*habiter* de Martin Heidegger, nous pouvons sans doute partir du constat selon lequel la condition commune et constitutive à tous les humains est d'être des habitants, d'habiter la Terre<sup>42</sup>. C'est précisément ce concept d'*habiter*, condition *sine qua non* de l'être au monde, qui nous pose en relation constante avec l'environnement et les lieux où notre vie se déploie. Comme l'a justement fait remarquer Ingold<sup>43</sup>, on retrouve des traces concrètes de ces relations dans les formes spécifiques que les sociétés ont données à leur habitat.

Par conséquent, partant de ce constat, il semble nécessaire d'interroger les lieux afin de comprendre les liens entre les humains et l'environnement selon « l'idée qu'il existe une relation entre le lieu et les choses ou les individus qu'y si trouvent »<sup>44</sup>. Pour ce faire, il s'avèrerait donc profitable de mobiliser les outils dont se sert la discipline qui étudie l'espace et son organisation, à savoir la géographie.

Cette discipline s'est emparée du paradigme écologique à la fin du XIXe siècle grâce à Vidal de la Blache, pour définir les contenus de la géographie humaine et ainsi la distinguer de la géographie physique. Dans un article paru en 1903, il envisage la nécessité de définir ce qu'il appelle une « écologie humaine qui

---

<sup>42</sup> Cf. STOCK Mathis, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net* [En ligne], 2004.

<sup>43</sup> Cf. INGOLD Tom, *Ecologia della cultura*, *op. cit.*

<sup>44</sup> BEUCHER Stéphanie, CIATTONI Annette et REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? comment?*, Paris, Hatier, 2017 [2005], page 59.

pensera la relation homme/nature, au-delà du lien entre organique et inorganique »<sup>45</sup>. Son approche part du constat que l'être humain, faisant partie de la nature, n'agit que dans un contexte naturel, selon les contraintes dictées par celle-ci. « La géographie humaine mérite donc ce nom, parce que c'est la physionomie terrestre modifiée par l'homme qu'elle étudie. Elle est en cela géographie. Elle n'envisage les faits humains que dans leur rapport avec cette surface »<sup>46</sup>. Dans cette perspective, la géographie étudie les rapports et les influences multiples que l'environnement exerce sur l'homme et *vice versa*. Bien que cette position ait été définie comme déterministe, ouvrant le chemin à différentes interprétations allant dans la même direction (déterminisme mésologique, spatial, morphologique, situationnel), Paul Vidal de la Blache cherche rapidement à se détacher de cette « dérive » en proposant une démarche alternative, dite « possibiliste ».

Le possibilisme vidalien ne conçoit pas les humains comme des êtres directement déterminés par leur environnement, mais invite à réfléchir aux formes de relations qu'ils instaurent avec leur habitat, dépendant aussi de leurs capacités d'apprentissage et d'adaptation.

Cette vision de la géographie entraîne une conception multidimensionnelle de l'espace – sur laquelle reposera par la suite le « tournant spatial » – non plus conçu tout simplement dans une dimension physique, dont les caractéristiques morphologiques sont facilement mesurables, mais aussi considéré dans les multiples formes de relations dont il est au cœur : naturelles, sociales, politiques, culturelles, etc. L'espace cesse alors d'être seulement caractérisé par son étendue, pour devenir une entité profonde.

---

<sup>45</sup> *Ibidem*.

<sup>46</sup> VIDAL DE LA BLACHE Paul, « La géographie humaine, ses rapports avec la géographie de la vie », in *Revue de synthèse historique*, Sanguin, 1993 [1903], page 228, cité par BEUCHER Stéphanie, CIATTONI Annette et REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? Comment?, op. cit.*

## 4.1. Le *spatial turn*

C'est afin de répondre à cette nouvelle conception de l'espace que le géographe Michel Lussault a développé la notion de spatialité. Ce terme permet en effet d'englober l'action des êtres humains dans la dimension purement cartésienne de l'espace. Les humains deviennent des « acteurs spatiaux au sens où ils organisent spatialement les réalités »<sup>47</sup>. Toute organisation spatiale est pensée, rationalisée, investie et réinvestie de sens multiples, selon une interaction constante et variable avec les lieux. Ce système se déploie autour de deux noyaux principaux : les individus et l'espace, ce dernier cessant d'être un simple support à l'action humaine, pour devenir un acteur, lui aussi « porteur de significations individuelles et/ou sociales, de valeurs, de sens qui déterminent l'action humaine »<sup>48</sup>.

Le tournant spatial permet donc de saisir le degré d'interaction de toutes ces entités qui concourent à la création des spatialités et ainsi de « comprendre comment les opérateurs spatiaux « font avec l'espace »<sup>49</sup>.

*« Toute société a besoin de maîtriser une portion de la surface terrestre pour en tirer les ressources nécessaires à sa production. Cet espace maîtrisé, approprié par les groupes représente le support matériel, mais aussi imaginaire, de ses transactions, de ses productions [...], de sa reproduction. C'est dans cet espace que s'accumulent les artefacts qui conservent une part des richesses produites [...], des lieux de savoir ou de pouvoir [...]. Cet espace est donc une composante nécessaire de la société qui le produit constamment. »*<sup>50</sup>. (Christian Grataloup, 2015. p. 29)

On retrouve dans cette définition le caractère multidimensionnel de l'espace qui s'exprime donc selon des axes différents : d'une part comme espace métrique, possédant une qualification objective, de l'autre comme espace du social, de vie et d'espace vécu, relevant d'une connotation subjective. Toutes ces nuances spatiales sont définies par des relations à différentes échelles.

---

<sup>47</sup> BEUCHER Stéphanie, CIATTONI Annette et REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? comment?*, op. cit., page 27.

<sup>48</sup> *Ibidem*, page 20.

<sup>49</sup> *Ibidem*.

<sup>50</sup> GRATALOUP Christian, *Introduction à la géohistoire*, Paris, Armand Colin, 2015, page 29.

L'espace de vie renvoie à une dimension individuelle, à l'usage que chaque individu fait de l'espace physique, grâce à son expérience concrète et quotidienne.

L'espace social implique la relation que les sociétés dans leur ensemble entretiennent avec une certaine étendue, ainsi que la manière dont ces relations se spatialisent.

L'espace vécu, concept introduit par Armand Frémont dans son ouvrage *La Région, espace vécu* (1976), implique une relation sensible aux lieux, tels qu'ils se construisent à travers une perception subjective déterminée par la vue, l'odorat, le toucher, l'ouïe et le goût, en somme, tout ce qui nous permet en tant qu'individus de construire une relation sensible à l'espace. Il permet de définir « la façon dont nous nous projetons, individuellement, en tant que sujets, et collectivement, dans le monde »<sup>51</sup>. Cela implique donc tout élément symbolique déterminant un lieu sensible : édifices, signes, repères, souvenirs, projets.

Ces notions subjectives caractérisant l'espace se relient à celle de territoire, terme également polysémique, qui permet de saisir les relations multiples au sein d'un espace plus restreint, connoté par différentes acceptions. Tout cela permet de définir en quelque sorte la dimension locale (territoire national, continuité territoriale, aménagement territorial, territorialisation, etc.). Toutefois le concept de territoire présente une dimension supplémentaire, car il est inhérent à celui d'appropriation. C'est précisément cet aspect sémantique propre au terme qui « permet d'intégrer les deux paradigmes de l'écologie », l'un se déclinant « autour de la relation homme/milieu, et l'autre étant le paradigme spatialiste »<sup>52</sup>.

Outre sa dimension physique, ce terme exprime et inclut, selon Guy Di Méo, tous les niveaux d'interprétation que l'on cherche normalement à rapporter à l'espace-étendue. Sans besoin d'être attribué d'épithètes le connotant sous différentes acceptions (comme on l'a vu à travers le concept d'espace, permettant différentes déclinaisons : espace vécu, social, de vie), il exprime à la fois une acception subjective et objective. On peut l'appréhender comme un construit social « relevant à la fois d'une appropriation économique, idéologique et

---

<sup>51</sup> BEUCHER Stéphanie, CIATTONI Annette et REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? comment?, op. cit.*, page 21.

<sup>52</sup> *Ibidem*, page 37.

politique de l'espace par des groupes qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire »<sup>53</sup>.

L'appropriation politique se réfère à une dimension objective du territoire, construit par un pouvoir qui lui confère des confins nets délimitant précisément sa zone d'influence, son contrôle. Cela permet de décrypter les relations horizontales des différents acteurs opérant dans et sur le territoire, se référant constamment à la spatialité que celui-ci exprime.

L'appropriation subjective renvoie *a contrario* à une dimension individuelle ou collective, exprimant la façon d'être d'un individu ou d'un groupe à l'intérieur d'un territoire donné. Elle exprime les relations verticales que les acteurs tissent avec l'espace habité par le biais de leurs pratiques, selon le principe qu'un « lieu n'existe pas en soi, de façon indépendante, mais qu'il est toujours relié à la question des pratiques »<sup>54</sup>. Comme pour l'espace vécu, il est ici question de mettre l'accent sur les aspects symbolique, identitaire, affectif projetés sur un espace donné, de comprendre comment l'imaginaire et les représentations territoriales sont le fruit d'un dialogue constant entre les habitants et l'environnement. Ce rapport dynamique correspond à ce qu'on appelle la territorialisation, c'est-à-dire le processus de construction d'un territoire, selon les différentes modalités et stratégies d'appropriation de l'espace. Selon quelles valeurs, quels sens, quelles conceptions de *l'habiter* se construisent donc les territoires ? On peut répondre à ces questions seulement si l'on considère le territoire comme le fruit d'une production sociale. En tant que construction à la fois collective et individuelle, « la territorialisation pose la question des identités et des mémoires. Un territoire ne saurait pas se passer pour exister, pour cristalliser et fabriquer des différenciations socio-spatiales, d'une mémoire forgée dans la durée, présente dans les repères patrimoniaux qui le jalonnent et le qualifient »<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> DI MÉO Guy, « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société », *Géocarrefour*, 2002, vol. 77, n° 2, page 178.

<sup>54</sup> STOCK Mathis, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net* [En ligne], 2004.

<sup>55</sup> BEUCHER Stéphanie, CIATTONI Annette et REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? comment?, op. cit.*, page 39-41.

Le concept de territorialisation permet donc d'apprécier ce rapport à double sens entre les humains et l'environnement, propre à notre façon d'être au monde. D'une part, le vecteur spatial permet aux humains de construire des liens ; d'autre part la perception de l'espace définit les horizons d'action et la façon d'habiter la Terre sous toutes ses dimensions, physique, identitaire, spirituelle. Ce qui émerge est donc une dimension relationnelle du territoire qui se décline selon un mouvement vertical. C'est ce mode particulier de rapport à l'espace qui construit l'identité, individuelle tout comme collective. Ces dimensions relationnelles et identitaires du territoire peuvent être apprises davantage à l'échelle locale. À travers cette perspective on peut également saisir les évolutions des territorialités, c'est-à-dire la manière dont se modifient les rapports au territoire. Pour ce faire, s'avère donc nécessaire une démarche qui prenne en compte non seulement la dimension spatiale d'un territoire, mais aussi sa dimension temporelle.

#### **4.2 L'approche géohistorique : l'irruption de la dimension temporelle**

Comme on a pu le voir jusqu'ici, appréhender l'articulation des rapports entre les humains et l'environnement demande une conception multidimensionnelle des concepts clefs déclinant l'étendue spatiale sous différentes formes. À côté d'une acception métrique de l'espace, d'autres dimensions, individuelle et sociale, se sont imposées dans la conceptualisation de cet objet à géométrie variable, afin de l'appréhender dans toute sa complexité. Toutefois, une fois donnée pour acquise la dimension processuelle de construction et de transformation d'un territoire (renvoyant aux concepts de spatialisation/territorialisation, spatialité/territorialité), il s'avère tout à fait nécessaire d'avoir recours à la dimension temporelle, qui seule peut prendre en compte et ainsi expliquer les sens de variation des formes et des interactions spatiales sur une durée déterminée.

L'étude de cette articulation spatiale et temporelle du rapport à l'environnement est précisément l'objet de la géohistoire, une branche disciplinaire profondément renouvelée dans les années 1990 et 2000 et se distinguant « de la géographie historique [précisément] par l'intégration réelle des temporalités dans son objet »<sup>56</sup>. En 1947, Fernand Braudel, l'initiateur de cette nouvelle approche, déclare de manière explicite dans sa thèse sur la *Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II* vouloir décrire l'histoire des sociétés de l'époque au prisme de l'analyse spatiale. Il utilise donc une démarche articulant le temps long de la géographique et le temps court des événements historiques.

Cependant, dans la géohistoire actuelle, on remarque un triple tournant épistémologique, prenant en compte la multiplicité des temporalités construites par le social. Dans cette perspective donc, l'espace géographique ne représente plus le temps long des permanences ; les temporalités multiples sont analysées sous un angle comparatif, permettant ainsi de mettre en exergue les logiques temporelles spécifiquement rattachées aux différentes spatialités. L'enjeu est de voir comment ces multiples temporalités s'articulent sur des échelles différentes : local/global. La perspective mondiale implique par exemple un temps plus accéléré par rapport à l'échelle locale, où les permanences et les transformations se présentent plus longues.

On a donc besoin d'appréhender le temps sur différentes échelles, outre celle du temps linéaire, afin de décrire les changements synchroniques. « Le temps, comme l'espace géographique, est un produit des sociétés : il n'existe pas en dehors de ces dernières »<sup>57</sup>. Cela implique qu'il varie en fonction des sociétés, des groupes, des individus qui le construisent selon leurs propres exigences. Tout comme l'espace, le temps est irrégulier, soumis aux représentations, à l'imaginaire, aux pratiques de sujets variés, établissant des rythmes, des fréquences ainsi que des cadences particulières. Un exemple de ces deux différentes dimensions temporelles, renvoyant à la spécificité de chaque société, s'illustre dans la

---

<sup>56</sup> GRATALOUP Christian in Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Éditions Belin, 2003, cité par BEUCHER Stéphanie, CIATTONI Annette et REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? comment?, op. cit.*, page 83.

<sup>57</sup> *Ibidem*, page 78.

séparation ville/campagne. Des sociétés structurant leur existence selon l'articulation du semis et de la récolte établissent des rythmes et un temps tout à fait différents de celui des sociétés urbaines, ancrées *a contrario* dans une dimension productive intense. Comprendre la dimension sociale du temps en relation à l'espace occupé, aménagé, représenté, équivaut à comprendre la manière dont différentes spatialités développent des dynamiques temporelles propres et variées.

Investiguer « le rôle existentiel, ontologique presque, de cette dimension territoriale pour chaque société, de sa territorialité, est à la base même de toute réflexion géohistorique »<sup>58</sup>. Comme toute société est en effet située dans l'espace tout comme dans le temps, il s'avère nécessaire pour déceler la dialectique de la reproduction et du changement en son sein d'employer les deux axes du temps et de l'espace. Cette démarche repose sur la conviction que « les histoires relèvent, comme tout le social, de l'analyse spatiale »<sup>59</sup>.

La démarche géohistorique nous permet *in fine* de relier les différentes spéculations théorétiques qui recomposent le dualisme cartésien, imposant une séparation stricte entre nature et humains, nature et culture, nature et société.

Comme on a pu le voir au début de ce chapitre, les éthiques environnementales ont élaboré une pensée visant à replacer l'homme dans sa dimension naturelle. L'écologie sociale, initiée par Bookchin, s'écarte de cette vision individualiste du rapport à la nature, pour le penser de façon collective, et donc envisager des formes sociales basées sur un rapport égalitaire vis-à-vis de l'écosystème, tandis qu'Ingold et Descola cherchent à démontrer, partant chacun d'une position différente, le manque de pertinence de la séparation entre nature et culture.

Sur un plan analytique, la géohistoire, en analysant *de facto* les évolutions sociales au prisme d'un espace donné, permet d'appréhender tous ces pôles autrement séparés, comme des éléments constitutifs d'un tout social. Les notions d'espace et de territoire, incluant des multiples nuances, permettent de plus

---

<sup>58</sup> GRATALOUP Christian, *Introduction à la géohistoire*, *op. cit.*, page 14-15.

<sup>59</sup> *Ibidem*.



d'apprécier les différentes manifestations du social : de sa forme politique et économique à sa production culturelle et identitaire. À bien voir, la géohistoire parvient à un tel degré de recomposition à travers le dépassement du principe fondant tout autre dualisme, à savoir l'espace/temps.

C'est précisément par le biais de cette recomposition, du moins sur le plan analytique, qu'on peut saisir les transformations des sociétés comme des mutations dans les rapports entre humains et environnement, ce qui s'exprime précisément par des marques concrètes, tant dans la structure sociale, politique et économique, que dans la production symbolique et artistique, objet de notre étude.

## 5. L'ÉCOCRITIQUE. L'ENVIRONNEMENT COMME PARADIGME INTERPRÉTATIF

Étudier la production symbolique et lui attribuer du sens par le biais de l'interprétation, est précisément le but de toute attitude critique vis-à-vis d'un document ou d'une œuvre issue de la création humaine.

Ici, nous nous intéresserons en particulier à un courant critique qui a l'ambition de conjuguer cet exercice savant avec les instances écologiques.

*Ecocriticism* (« écocritique » en français) est un courant critique apparu aux États-Unis au tournant des années 1990 avec le but d'inscrire la littérature dans le cadre des récentes préoccupations vis-à-vis de la crise écologique. Comme le souligne Cheryll Glotfelty dans l'ouvrage collectif *The Ecocriticism Reader* (1996), « *while related disciplines, like history, philosophy, law, sociology, and religion have been 'greening' since 1970s, literary studies have apparently remained untainted by environmental concerns* »<sup>60</sup>. Cette nouvelle approche

<sup>60</sup> GLOTFELTY Cheryll et FROMM Harold (eds.), *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary*

repose donc sur le constat que le paradigme écologique a, depuis sa formation, imprégné différentes disciplines du savoir, tandis que la littérature est demeurée longtemps sourde à ces nouveaux questionnements.

À vrai dire, déjà en 1978 William Rueckert publie l'article "Literature and Ecology: An Experiment in Ecocriticism", dans lequel apparaît pour la première fois le mot clé de ce courant critique, tandis que six ans auparavant, Joseph Meeker anticipait cette tendance avec son ouvrage *The Comedy of Survival: Studies on Literary Ecology*. Pour la première fois apparaît en germe l'idée d'une écologie littéraire visant à étudier la relation entre la littérature et l'écologie scientifique. Dans son ouvrage, Meeker « *expands upon his consideration of comedy and tragedy, not as dramatic motifs for humor and sadness but rather as forms of adaptive behavior in the natural world that either promotes our survival (comedy) or estranges us from other life forms (tragedy)* »<sup>61</sup>. À travers cette analyse, il vise à démontrer que la crise environnementale est surtout occasionnée par la vision dichotomique occidentale séparant culture et nature. Une telle position anthropocentriste serait donc alimentée par la conception tragique du héros, selon laquelle « *moral struggles are more important than mere biological survival* »<sup>62</sup>.

Il laisse ainsi entrevoir les finalités inexplorées de la critique littéraire, permettant selon cette nouvelle perspective de comprendre la manière dont « *le*

---

*Ecology*, Athens (Géorgie), États-Unis, University of Georgia Press, 1996, page XVI.

Trad. fr. : « Tandis que les autres disciplines des sciences humaines, comme la philosophie, l'histoire, la sociologie, le droit et la religion, se sont intéressées aux questions écologiques depuis les années 1970, les études littéraires sont apparemment restées imperméables aux instances environnementales ».

<sup>61</sup> JUAN JOSÉ VARELA TEMBRA Juan José, ISENI Arburim, ISENI Gazmend, NEXHBEDIN Beadini, BEADINI Sheqibe et ALIU Hesat, « Approaching Environmental Literary Education in the 21st Century », *Research on Humanities and Social Sciences*, 2012, vol. 2, n° 5, page 93.

Trad. fr. : « élargit son regard sur la comédie et la tragédie, non pas comme des motifs dramatiques pour l'humour et la tristesse mais plutôt comme des formes de comportement adaptatif dans le monde naturel qui favorise notre survie (comédie) ou nous sépare des autres formes de vie (tragédie) ».

<sup>62</sup> *Ibidem*, page 94.

Trad. fr. : « les luttes morales sont plus importantes que la simple survie biologique ».

*forme letterarie hanno agito storicamente nel configurarsi di una crisi ambientale* »<sup>63</sup>, pour ensuite y remédier.

Malgré ces essais pionniers, l'écologie littéraire tarde à s'affirmer. Il faut donc attendre le début des années 1990 pour voir apparaître une nouvelle sensibilité, systématique et généralisée auprès de nombreux chercheurs (notamment Cheryll Glotfelty, Scott Slovic, Harold Fromm, et Glen Love), concernant les questions écologiques dans le champ littéraire.

Dans l'ouvrage collectif dirigé avec Harold Fromm, Cheryll Glotfelty pose la question suivante : « *How then can we contribute to environmental restoration, not just in our spare time, but from within our capacity as professor of literature?* »<sup>64</sup>. Son questionnement relève de la nécessité d'une implication pratique de la culture dans la recherche de solutions à la crise environnementale et établit un lien programmatique entre les finalités littéraires et écologiques. De la sorte, l'« *ecocriticism actually launches a call to literature to connect to the issues of today's environmental crisis. In other words, ecocriticism is directly concerned with both nature (natural landscape) and the environment (landscape both natural and urban)* »<sup>65</sup>

Suite à ce questionnement initial, beaucoup d'autres interrogations sont venues occuper les réflexions des critiques littéraires. Il était en effet question de comprendre de quels outils dispose la littérature pour éveiller tout d'abord une conscience écologique, tout en travaillant avec des formes culturelles désormais consolidées dans notre tradition occidentale. Ces interrogations appelaient donc à

---

<sup>63</sup> IOVINO Serenella, *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*, Milan, Italie, Edizioni Ambiente, 2015 [Version Kindle].

Trad. fr. : « les formes littéraires ont agi historiquement dans la création de la crise environnementale ».

<sup>64</sup> GLOTFELTY Cheryll et FROMM Harold (eds.), *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, op. cit., page XXI.

Trad. fr. : « Comment pouvons-nous alors contribuer à la restauration de l'environnement, non seulement pendant notre temps libre, mais aussi par notre rôle de professeur de littérature ? ».

<sup>65</sup> OPPERMAN Serpil, « Ecocriticism: Natural World in the Literary Viewfinder », *Hacettepe University Journal of Faculty of Letters*, 1999, vol. 16, n° 2, page 30.

Trad. fr. : « L'écocritique fait appel à la littérature pour se relier aux questions actuelles de la crise environnementale. En d'autres mots, l'écocritique est directement concernée à la fois par la nature (comme paysage naturel) et par l'environnement (comme paysage naturel et urbain) ».

redéfinir la fonction même de la littérature au vu des émergences écologiques actuelles. Dans ce contexte, l'*ecocriticism* renaît donc sur des bases militantes, se donnant comme but de contrer la crise environnementale.

L'*ecocriticism* s'est ainsi efforcé de répondre à ces questions en envisageant une démarche « *etico-educativa, basata sull'idea che un'interpretazione 'ecologica' dei testi letterari ci permette di acquisire e trasmettere una coscienza critica del rapporto tra essere umano e ambiente* »<sup>66</sup>. Cette hypothèse s'inscrit dans la lignée des éthiques environnementales, envisageant l'origine de la crise écologique dans la séparation entre humains et nature. L'*ecocriticism* cherche donc à dépasser cette séparation sur le plan des représentations, en rétablissant un rapport direct entre expression littéraire et milieu naturel.

La littérature pourrait ainsi avoir sa place dans la lutte contre la crise environnementale, si elle parvient à contribuer à la création d'« *una forma evoluta di cultura, in cui conoscenza e responsabilità siano l'una finzione dell'altra: una forma di cultura, cioè, che non solo ci permetta di sopravvivere, ma soprattutto di comprendere che l'essere umano può sopravvivere come specie soltanto se è accompagnato, in questa sopravvivenza dalle forme di vita non umane* »<sup>67</sup>.

Un changement profond de nos modèles culturels et de nos valeurs s'avère donc nécessaire afin de parvenir à une réconciliation totale avec la nature. Ces changements passent par une nouvelle lecture critique des productions symboliques, dont la littérature fait partie. « *L'idea di un discorso congiunto di letteratura e filosofia dell'ambiente scaturisce dalla persuasione che sia possibile un uso etico-ambientale dei testi letterari (classici vecchi e nuovi), che essi*

---

<sup>66</sup> IOVINO Serenella, *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*, op. cit. [Version Kindle].

Trad. fr. : « éthique-éducative, basée sur l'idée qu'une interprétation "écologique" des textes littéraires permet d'acquérir et de transmettre une conscience critique de la relation entre l'être humain et l'environnement ».

<sup>67</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « une forme de culture évoluée, dans laquelle la connaissance et la responsabilité sont chacune la fiction de l'autre : c'est-à-dire une forme de culture qui nous permet non seulement de survivre, mais surtout de comprendre que l'être humain ne peut survivre en tant qu'espèce que s'il est accompagné par des formes de vie non humaines ».

*possano cioè contribuire a un'evoluzione del mondo in cui ci orientiamo eticamente nel nostro rapporto con il mondo non umano*»<sup>68</sup>.

L'objectif de l'*ecocriticism* se définit comme « *the study of the relationship between literature and the physical environment. Just as feminist criticism examines language and literature from a gender-conscious perspective, and Marxist criticism brings an awareness of modes of production and economic class to its reading of texts, ecocriticism takes an earth-centered approach to literary studies* »<sup>69</sup>. Cette nouvelle position critique invite donc les experts de la discipline à porter une attention nouvelle à la notion d'environnement dans la littérature, en la reformulant de façon inclusive, comme l'ensemble de l'écosphère. En d'autres mots, la littérature cherche ainsi à s'appropriier le principe régissant l'écologie de la culture, selon lequel les humains, tout comme leurs cultures, sont « *connected to physical world, affecting it and affected by it* »<sup>70</sup>. De la sorte, « *ecocriticism takes as its subjects the interconnections between nature and culture, specifically the cultural artifacts of language and literature* »<sup>71</sup>.

Comme on a eu déjà l'occasion de le voir, prêter une nouvelle attention à l'environnement implique de prendre en compte les formes concrètes selon lesquelles ce dernier se décline. Cela implique d'appliquer des réflexions critiques à la représentation de l'espace dans les œuvres littéraires au point d'élever celui-ci

---

<sup>68</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « L'idée d'un discours commun sur la littérature et la philosophie de l'environnement découle de la conviction qu'il est possible d'utiliser des textes littéraires (classiques anciens et nouveaux) de manière éthique et environnementale, et que ceux-ci peuvent contribuer à une évolution du monde vers laquelle nous nous orientons éthiquement dans notre relation avec le monde non humain ».

<sup>69</sup> GLOTFELTY Cheryll et FROMM Harold (eds.), *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, *op. cit.*, page XVIII.

Trad. fr. : « l'étude de la relation entre la littérature et l'environnement physique. De même que la critique féministe examine la langue et la littérature dans une perspective de genre, et que la critique marxiste fait prendre conscience des modes de production économique et de classe par sa lecture des textes, l'écocritique adopte une approche orientée sur la relation à l'environnement dans les textes littéraires ».

<sup>70</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. « connectés à ce monde, l'influençant et étant influencés par celui-ci ».

<sup>71</sup> *Ibidem*, page XIX.

Trad. fr. : « l'écocritique prend pour sujet les interconnexions entre la nature et la culture, en particulier les artefacts culturels de la langue et de la littérature ».

au rang de catégorie critique, comme la géographie l'avait déjà fait à partir des années 1960-1970, en élaborant le *spatial turn*. En étudiant la manière dont l'environnement est représenté dans la littérature, l'*ecocriticism* s'intéresse *a fortiori* à toutes les entités qui le composent : « *frontiers, animals, cities, specific geographical regions, rivers, mountains, deserts, Indians, technology, garbage, and the body* »<sup>72</sup>. En découle donc que les éléments naturels sortent ainsi d'un rôle marginal de décor ou simple support matériel du développement de l'intrigue, pour enfin devenir des acteurs jouant un rôle actif dans la fiction littéraire, ayant un sens propre qui participe de la dynamique de la narration, tout en la déterminant. Ils deviennent donc des structures sémantiques chargées de sens. La présence de ces éléments et la manière dont ils sont déclinés dans les textes sont révélatrices de multiples relations : environnementale, économique, culturelle et historique.

Toutefois, ce courant critique n'épuise pas sa mission militante dans l'analyse des textes littéraires, mais cherche à faire de la culture un outil de compréhension des changements qui traversent à présent notre société contemporaine, et de sensibilisation aux questions écologiques.

Bien évidemment, l'écocritique ne s'intéresse pas seulement aux genres littéraires dans lesquels l'attention aux thèmes environnementaux est expressément déclarée, comme dans le cas des *environmental literatures* qui cherchent à adopter des techniques narratives visant à susciter chez le lecteur une nouvelle conscience écologique. Au contraire, l'ambition de ce courant est précisément de dépasser les catégories de genre littéraire afin d'élargir son domaine d'intervention dans des champs littéraires inexplorés. Cela signifie qu'il est possible de retrouver dans tout genre des traces relevant des thématiques propres au débat éthico-environnemental. Cela concerne également « *il modo in cui la letteratura e la scrittura in genere si fanno espressione dei conflitti socioecologici, delle problematiche legate alla differenza (di genere, di specie, di etnia, di abilità), alle*

---

<sup>72</sup> *Ibidem*, page XXIII.

Trad. fr. : « les frontières, les animaux, les villes, les régions géographiques spécifiques, les fleuves, les montagnes, les déserts, les Indiens, la technologie, les déchets, ainsi que le matériel ».

*discriminazioni ambientali (razzismo e classismo ambientale) »<sup>73</sup>.*

L'écocritique se présente donc comme un courant à géométrie variable, marqué par la tendance constante au dépassement des limites disciplinaires. On remarque une attention de plus en plus accentuée à des thématiques telles que l'écoféminisme, l'écriture afro-américaine, la justice sociale, tout comme vers d'autres formes expressives, comme le cinéma.

## 5.1. La querelle des lieux : local ou global ?

Dans son article "La critica letteraria diventa eco", Lawrence Buell précise que l'ecocriticism devrait s'occuper de tout type de littérature :

*« è sbagliato credere che l'ecocritica riguardi solo la letteratura che parla di luoghi rurali o selvaggi. Al contrario, ogni tipo di ambiente – le aree urbane, suburbane e i villaggi, le zone agricole e quelle industriali, la terraferma e gli ambienti marittimi, gli interni e gli esterni – è promettente per la ricerca ecocritica. Perché, nel senso più ampio possibile, l'oggetto dell'ecocritica dovrebbe essere l'intera gamma dei modi in cui la letteratura (ma anche le altre arti) ha concepito i rapporti tra gli esseri umani e il loro ambiente fisico »<sup>74</sup>. (Lawrence, Buell 2013. p.3 )*

La notion de lieu se trouve au cœur des recherches écocritiques car elle reflète et exprime concrètement l'interconnexion entre les humains et l'environnement

---

<sup>73</sup> IOVINO Serenella, *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*, op. cit. [Version Kindle].

Trad. fr. : « la manière dont la littérature et l'écriture en général deviennent l'expression de conflits socio-écologiques, de problèmes liés aux différences (genre, ethnies, compétences), à la discrimination environnementale (racisme et classicisme environnemental) ».

<sup>74</sup> BUELL Lawrence, « La critica letteraria diventa eco » dans Caterina Salabè (ed.), *Ecocritica. La letteratura e la crisi del pianeta*, Rome, Italie, Donzelli, 2013, [Version Kindle].

Trad. fr. « Il est faux de croire que les écocritiques ne concernent que la littérature qui parle de lieux ruraux ou sauvages. Au contraire, chaque type d'environnement – urbain, suburbain et villageois, agricole et industriel, continental et maritime, intérieur et extérieur – est prometteur pour la recherche écocritique. Parce que, au sens le plus large, l'écocritique devrait avoir pour objet la gamme complète des manières dont la littérature (mais aussi les autres arts) a conçu les relations entre les êtres humains et leur environnement physique ».

physique, soit dans un contexte réel, soit dans un contexte de fiction. Toutefois, la définition de ce même concept ainsi que la façon d'analyser le lieu pose problème au sein de ce courant.

L'approche écocritique se caractérise par deux visions distinctes de la notion de lieu : biorégionaliste et globaliste, impliquant par conséquent une analyse des textes à différentes échelles.

Selon certains chercheurs (Lawrence Buell, Ursula K. Heise), cette distinction épistémologique est due à une évolution historique de l'*ecocriticism*. Ils soutiennent, en effet, que dans un premier temps fut accordée une très grande importance aux valeurs éthico-esthétiques de l'attachement au lieu, au niveau local ou régional. Cette approche se réfère précisément au courant biorégionaliste, reposant sur la conviction que

*« the planetary future hinges on strengthened allegiance to the ecological unit, [...] as against the jurisdictional unit — an allegiance that entails commitment to bioregion as personal habitat, interdependent human community, and sustainable physical environment, all (properly) in cognizance of the interdependences between one's particular ecosystem and the wider world »<sup>75</sup>.*

(Lawrence Buell, Ursula K. Heise, Karen Thornber, Scott Slovic, 2011. p. 420)

Cette manière de concevoir le lieu aurait orienté l'intérêt des premiers écocritiques vers l'analyse des textes proprement ancrés sur l'intimité du lien à l'environnement, selon une poétique environnementale proprement définie. Un exemple pourrait être représenté par l'intérêt porté aux analyses critiques de *Nature* de Ralph Waldo Emerson, ou des ouvrages de Thoreau et de son successeur Muir, incitant précisément à la sauvegarde de la nature sauvage, en donnant lieu au culte de la *wilderness*. Dans la première période, les recherches écocritiques se focalisaient notamment sur des milieux extra-urbains, ce qui avait eu l'avantage de montrer les capacités de la littérature à saisir le sens d'un lieu,

<sup>75</sup> BUELL Lawrence, HEISE Ursula et THORNBUR Karen, « Literature and Environment », *Annual Review of Environment and Resources*, 2011, vol. 36, page 420.

Trad. fr. : « l'avenir planétaire repose sur une allégeance renforcée à l'unité écologique, par opposition à l'unité juridictionnelle – une allégeance qui implique l'engagement à la biorégion comme habitat personnel, communauté humaine interdépendante et environnement physique durable, tous ces éléments sont (correctement) appris selon leurs interdépendances entre un écosystème particulier et le monde [dans son sens] le plus large ».



notamment à l'échelle locale ou rurale, condition préalable et fondamentale à la base de tout engagement environnemental.

Ursula K. Heise soutient que cette approche biorégionaliste représente toutefois une conception des lieux désormais désuète, car elle repose sur de vieilles convictions politiques et intellectuelles remontant aux années 1970. Elle invite donc le courant écologique à entamer une nouvelle vague, la deuxième, qui devrait l'inscrire dans les théories modernes de la mondialisation.

Ce choix serait motivé par le constat que le processus de déterritorialisation qu'on remarque de nos jours, permettrait l'enrichissement des horizons écologiques :

*« the increasing connectedness of societies around the globe entails the emergence of new forms of culture that are no longer anchored in place, in a process that many theorists have referred to as 'deterritorialization'. Undoubtedly, deterritorialization, especially when it is imposed from outside, is sometimes accompanied by experiences of loss, deprivation, or disenfranchisement [...] yet deterritorialization also implies possibilities for new cultural encounters and a broadening of horizons that environmentalists as well as other politically progressive movements have welcomed, sometimes without fully acknowledging the entanglements of such cultural unfolding with globalization processes that they otherwise reject »<sup>76</sup>.*

(Ursula K. Heise, 2008. p. 10)

Ainsi l'écocritique se trouve davantage en cohérence avec les instances fondant des mouvements environnementaux modernes, *« deeply [...] associated with visions of the global at its beginnings in the 1960s and 1970s, from its deployment of the 'Blue Planet' image to the well-known slogan, 'Think globally, act locally' »<sup>77</sup>.*

---

<sup>76</sup> HEISE Ursula, *Sense of Place and Sense of Planet. The Environmental Imagination of the Global*, Oxford, Royaume-Uni, Oxford University Press, 2008, page 10.

Trad. fr. : « La connexion croissante des sociétés autour du globe implique l'émergence de nouvelles formes de culture qui ne sont plus ancrées, dans un processus que beaucoup de théoriciens ont appelé "déterritorialisation". Sans aucune doute, la déterritorialisation, surtout quand elle est imposée de l'extérieur, s'accompagne parfois d'expériences de perte, de privation ou de privation de droits [...] mais la déterritorialisation implique aussi des possibilités de nouvelles rencontres culturelles et un élargissement des horizons que les écologistes et autres mouvements politiquement progressistes ont accueillis, parfois sans reconnaître pleinement les enchevêtrements d'un tel développement culturel avec les processus de mondialisation qu'ils rejettent par ailleurs ».

<sup>77</sup> HEISE Ursula, « Ecocriticism and the Transnational Turn in American Studies », *American*

D'après la chercheuse états-unienne, l'investissement écologique à l'échelle locale devrait donc être remplacé par l'idée d'un *eco-cosmopolitanism*. Ce concept se révélerait plus apte à évoquer notre condition postmoderne, qui « *pone delle sfide particolari al « senso di collocazione », che ci spingono ad andare oltre le idee di consapevolezza del luogo centrate sull'esperienza personale e sull'attaccamento emotivo alla specificità geografica* »<sup>78</sup>.

L'écocritique devrait donc faire l'effort d'une mise en œuvre d'un projet critique lui permettant de dépasser cette « éthique de la proximité » fondant la perspective biorégionaliste, pour analyser ce qui fonde le sens du global, c'est-à-dire le socle commun permettant aux individus habitant dans des contextes spécifiques de se concevoir concrètement comme faisant partie de la biosphère globale.

Ce point de vue implique donc une différente conception du lieu, non plus envisagé dans sa dimension régionale ou locale, mais à l'échelle globale. Il s'agit en quelque sorte d'une (ré)actualisation de cette notion, au vu des importants changements d'appartenance mis en œuvre par les nouvelles technologies et les nouveaux outils d'observation. Heise se base sur l'exemple de Google Earth pour montrer comment ces nouveaux outils permettent de dépasser la perspective locale, car ils entraînent la maîtrise de plusieurs lieux en même temps. Par conséquent, elle invite l'écocritique à adopter une perspective cosmopolite, capable de comprendre les multiples imaginaires écologiques de la société globale.

Elle invite ainsi les chercheurs à se tourner vers l'analyse des textes littéraires portant expressément sur une vision globaliste, y compris la science-fiction.

Aussitôt cette nouvelle vague déclarée, Tom Lynch publie la même année son ouvrage *Xerophilia*, dans lequel il montre, au contraire, l'intérêt d'une approche

---

*Literary History*, 2008, vol. 20, n° 1-2, page 385.

Trad. fr. : « profondément associé [...] aux visions du global à ses débuts dans les années 1960 et 1970, de son déploiement de l'image de la "Planète bleue" au slogan bien connu "Pensez globalement, agissez localement" ».

<sup>78</sup> SLOVIC Scott, « Translocalità: la nozione di luogo nell'ecocritica contemporanea » dans Caterina Salabè (ed.), *Ecocritica. La letteratura e la crisi del pianeta*, , op. cit., page 29.

Tr. fr. « pose des défis particuliers au "sens de la collocation", qui nous poussent à aller au-delà des idées de conscience du lieu centrées sur l'expérience personnelle et d'attachement émotionnel à la spécificité géographique ».

*localiste* pour l'étude des textes littéraires. D'après Lynch, la localité permet de comprendre les influences des lieux spécifiques sur les idées et les intrigues de la narration. En s'intéressant aux écrivains fortement liés aux régions désertiques du Sud-Ouest américain, il parvient à démontrer comment leurs œuvres ont été influencées par les expériences particulières de ceux qui habitent ces lieux. Pour ce faire, il adopte une démarche comparative, mettant en relation les ouvrages de Thoreau, issus d'un autre type de rapport à l'environnement. Par cette démarche Lynch vise à réaffirmer l'importance d'une approche biorégionaliste dans les études d'écocritique littéraire. Il motive sa position en soulignant comment le biorégionalisme a adopté, depuis ses débuts, une acception de la dimension locale qui dépasse les confins politiques de la nation, l'État, la ville, afin de valoriser les caractéristiques géophysiques spécifiques déterminant la région. Selon Lynch, il s'avère donc extrêmement profitable d'adopter cette vision biorégionaliste, notamment dans une période caractérisée par une mondialisation visant à écraser les différences. Cela permettrait en effet de garder les spécificités propres aux lieux et à leurs cultures, tout en encourageant une certaine autonomie locale en opposition au marché global. Toutefois cela ne constitue que les prémisses de la pensée biorégionaliste. De prime abord, on peut bien comprendre comment cette perspective pourrait sembler désuète par rapport à la manière globale d'appréhender les lieux, et prêter le flanc à une certaine vision provincialiste voire nationaliste de la culture.

Toutefois, il faut considérer que le biorégionalisme, « *con il suo senso della permeabilità e della tendenza a sovrapporsi dei confini, e la sua idea che le bioregioni siano connesse e intrecciate tra loro a vari livelli, da quello locale, a quello planetario, scoraggia asserzioni perentorie ed esclusive dell'identità basata sul luogo* »<sup>79</sup>.

Plus qu'à une deuxième vague de l'écocritique, cette deuxième position a plutôt

---

<sup>79</sup> LYNCH Tom, *Xerophilia*, cité dans SLOVIC Scott, « Translocalità: la nozione di luogo nell'ecocritica contemporanea », *op. cit.*, page 31.

Trad. fr. : « avec sa perméabilité et sa tendance à chevaucher les frontières, tout comme son idée que les biorégions sont connectées et entrelacées les unes aux autres à différents niveaux, du local au global, décourage les affirmations péremptives et exclusives d'identité basée sur le lieu ».

donné lieu à une approche différente au sein d'un même courant. Malgré leurs différents points de départ, Scott Slovic fait remarquer qu'elle se rejoignent sur un élément capital, à savoir « *la convinzione che, per essere adeguata al mondo contemporaneo, qualunque forma di identità basata sul luogo deve essere consapevole che tutte le realtà locali “sono connesse e intrecciate fra loro a vari livelli”* », e soprattutto *l'idea che anche l'individuo intimamente legato a un luogo specifico deve comprendere le sue connessioni con il pianeta nel suo complesso* »<sup>80</sup>.

Certainement, le processus de modernisation de nos sociétés industrielles a favorisé une progressive déterritorialisation des lieux, en les vidant de leur sens, de leurs caractéristiques spécifiques, pour produire des non-lieux, des espaces génériques sans connotation spécifique. Cela a entraîné *a fortiori* une dévalorisation de l'importance de l'attachement au lieu. Toutefois cela n'implique pas que le lieu, tout comme l'environnement dans lequel les humains agissent, cesse d'être un élément déterminant de l'expérience humaine. Scott Slovic propose de sortir de cette impasse par le biais de la notion de translocalité, développée dans son analyse critique du roman *Istanbul. Souvenir d'une ville*, de l'écrivain turc Orhan Pamuk. Cet ouvrage étant construit sur « *l'enfasi insistente – forse melodrammatica – [del] carattere peculiare della città: un'atmosfera intrisa di nostalgia, costantemente sensibile alla gloria passata e all'attuale decadenza del luogo* »<sup>81</sup>, Slovic entreprend de démontrer comment les multiples dimensions de la ville ont influencé non seulement l'identité de l'écrivain, mais aussi une posture particulière d'être au monde. L'analyse littéraire lui fournit la possibilité de questionner la manière dont les nouvelles identités postmodernes, liées à la

---

<sup>80</sup> *Ibidem*, page 32.

Trad. fr. : « la conviction que, pour être adéquate au monde contemporain, toute forme d'identité basée sur le lieu doit être consciente que toutes les réalités locales sont connectées et imbriquées les unes aux autres à différents niveaux, et surtout l'idée que même l'individu, intimement lié à un endroit spécifique, doit comprendre ses liens avec la planète dans son ensemble ».

<sup>81</sup> *Ibidem*, page 34.

Trad. fr. : « accent insistant – peut-être mélodramatique – sur le caractère particulier de la ville : une atmosphère pleine de nostalgie, toujours sensible à la gloire passée et à la décadence actuelle du lieu ».

fluidité des lieux, se construisent à partir de l'interaction avec une multiplicité de lieux et dimensions, plutôt que selon une logique de juxtaposition. Cela permet donc non seulement de parvenir à une unité conceptuelle entre vision biorégionaliste et vision globaliste, mais aussi de maintenir l'attention sur la matérialité des lieux, et de rester ancré dans les caractéristiques matérielles (et non uniquement conceptuelles) structurant le lieu.

## 5.2. Du *spatial turn* au *material turn*

C'est précisément cet intérêt pour la matérialité qui a conduit l'écocritique récente à remodeler ses horizons. Si, comme on a pu le voir jusque-là, ce courant œuvrait dans le cadre théorique du *spatial turn*, l'espace physique et les spatialités étant l'élément permettant de comprendre les relations entre les humains et leur environnement, dorénavant ce qui domine les réflexions actuelles est la matérialité des éléments déterminant cet espace. Dans ce cadre, la matérialité est considérée «*as the constitutive element of ecological relationships, exploring the entanglements between material configurations and the emergence of meanings. As an interpretive practice, [material ecocriticism] concentrates on the links between matter and text, and in so doing it shifts its focus from nature to matter*». <sup>82</sup>

Le tournant matérialiste ouvre donc de plus amples perspectives car il permet d'élargir les centres d'intérêt de l'écocritique au-delà de la nature, tout en se détachant de la vision anthropocentriste focalisé sur les humains comme acteurs

---

<sup>82</sup> IOVINO Serenella, « Material Ecocriticism : Matter, Text, and Posthuman Ethics » dans Timo Müller et Michael Sauter (eds.), *Literature, Ecology, Ethics. Recent Trends in Ecocriticism*, Heidelberg, Allemagne, Universitätsverlag Winter Heidelberg, 2012, page 56.

Trad. fr. : « en tant qu'élément constitutif des relations écologiques, qui explore les corrélations entre les configurations matérielles et l'émergence des significations. Comme pratique d'interprétation [l'écocritique matérialiste] se concentre sur les liens entre la matière et le texte, déplaçant ainsi son attention de la nature à la matière ».

réels de la construction du rapport à la Nature. En d'autres termes, s'intéresser à la matérialité, signifie sortir de l'horizon d'action des humains dans un environnement donné, pour englober toutes entités matérielles. Celles-ci, en effet, sont considérées comme des entités actives, porteuses de sens et jouant un rôle déterminant dans la construction du récit du monde, en tant que lieu de créativité en devenir. La matière est donc « *a meaning-producing embodiment of the world* »<sup>83</sup>, se montrant sous de multiples formes d'expression. Dans cette matérialité variée peuvent être lus le récit du social tout comme les relations de force au sein de nos sociétés.

Dans ce cadre théorique, la notion d'environnement n'est plus prise comme « *a surrounding materiality in which individuals are being arise* »<sup>84</sup>, mais inclut les interactions avec toute substance matérielle, tandis que la notion de nature est prise dans son sens ontologique, comme la substance des choses. Ceci s'avère être un glissement sémantique nécessaire afin d'inclure dans la réflexion écocritique toutes sortes de matérialités, y compris des artefacts, sans toutefois s'éloigner de l'idée du rapport à la nature, conçue comme l'univers non humain. Ce glissement sémantique s'avère également utile afin de parvenir à un plus haut degré de conjonction entre nature et culture. Si en effet toute matérialité exprime la substance des choses, et est porteuse de sens et agent de créativité, alors cela veut dire que ce qu'on appelle « culture » est déjà inscrit dans la nature des choses. Dans cette perspective, nature et culture sont comprises l'une par rapport à l'autre, à travers le concept de matière comme entité incarnant un sens propre.

Quelles sont donc les implications d'une telle perspective théorique, dans le cadre de l'analyse critique ? Certainement, la notion d'espace continue à occuper une place prépondérante dans la relation aux textes littéraires, au point qu'elle ne représente plus seulement un contexte ou l'un des éléments de compréhension de

---

<sup>83</sup> OPPERMANN Serpil, « Material Ecocriticism » dans Iris Van der Tuin (ed.), *Gender : Nature*, Londres, Royaume-Uni, MacMillan Publishers, 2016, p. 89-102., page 89.

Trad. fr. « est une incarnation du monde capable de produire du sens ».

<sup>84</sup> *Ibidem*, page 86.

Trad. fr. « une matérialité environnante dans laquelle les individus s'inscrivent ».

l'articulation des rapports entre humains et non-humains. L'espace est, au contraire, élevé au statut d'entité dotée de sens grâce à la matérialité dont il se compose. C'est pourquoi Serenella Iovino soutient qu'« *i luoghi sono da analizzare come testi, come narrazioni collettive degli agenti umani e non umani che li popolano* »<sup>85</sup>. Cette démarche se base précisément sur la conviction que la capacité de narration n'appartient pas exclusivement à la pratique humaine, mais que tout objet, par sa matérialité, raconte une histoire :

*« retreating glaciers transmit stories about the earth's changing climate, blending global warming with political anxieties and social changes. Another distressing story comes from the soil and concerns its excess amounts of nitrous oxides dripping into underground aquifers and reaching up to the clouds, accelerating the erosion of the ozone layer. These stories matter just as much as the telluric stories volcanoes tell of the earth's violent past or the stories fossils tell about biogeological evolution. In a profound sense, these stories display often unanticipated connections between humans and nonhumans »*<sup>86</sup>.

(Serpil Oppermann, 2016. p. 95)

Attribuer une capacité narrative aux entités matérielles ne signifie pas seulement attribuer aux non-humains des spécificités caractérisant l'intelligence humaine ; cela implique aussi que ce qui était longuement opposé acquiert à présent une position différente. Par conséquent, cette perspective ne parvient pas seulement à une fusion complète des concepts de nature et de culture, elle nous conduit finalement à abandonner toute position anthropocentriste.

---

<sup>85</sup> GUARALDO Emiliano, « L'ecocritica in Italia: ambiente, letteratura, nuovi materialismi », *LEA - Lingue e letteratura d'Oriente e d'Occidente*, 2016, vol. 5, page 706.  
Trad. fr. : « les lieux sont à analyser comme des textes, comme des narrations collectives des agents humains et non humains qui les habitent ».

<sup>86</sup> OPPERMAN Serpil, « Material Ecocriticism », *op. cit.*, page 95.  
Trad. fr. « Le rétrécissement des glaciers transmet des histoires sur le changement climatique de la planète, met en relation le réchauffement de la planète avec les angoisses politiques et les changements sociaux. Une autre histoire accablante vient du sol et concerne les quantités excessives d'oxyde nitreux qui s'égouttent dans les aquifères souterrains et atteignent les nuages, accélérant ainsi l'érosion de la couche d'ozone. Ces histoires sont tout aussi importantes que les histoires telluriques racontées par les volcans sur le passé violent de la Terre ou les fossiles sur l'évolution biogéologique. Dans un sens profond, ces histoires montrent souvent des connexions imprévues entre les humains et les non-humains ».

## 6. QUELLE PLACE POUR L'ART ?

Dans son ouvrage *Ecocriticism and Italy*<sup>87</sup>, Serenella Iovino entreprend d'étudier les identités des paysages italiens à travers l'analyse des formes variées de narration environnementale – romans, poèmes, archéologie, géographie – restituant l'image des rapports complexes sous-jacents à chaque lieu. Quatre études de cas (Naples, Venise, les Monferrato et l'Irpinia, L'Aquila et Belice) composent cet ouvrage, chacune menée en analysant les lieux au travers d'une panoplie d'éléments matériels caractéristiques. Elle emploie donc une démarche utilisant indistinctement les productions locales de savoirs, la géomorphologie, la nourriture, tout comme les productions symboliques, pour parvenir à une lecture globale du lieu analysé.

Cette démarche permet à la critique italienne de dévoiler la manière dont les narrations locales sont entrelacées avec la matérialité de tout élément composant le territoire. Dans son étude, Iovino soutient que la littérature, tout comme l'art et la critique, sont des outils en mesure de décoder les voix cachées de ces territoires et de leurs habitants, de les transformer en récit de résistance et ainsi de les orienter vers des pratiques de libération. Par exemple, dans l'étude de cas de la ville de Naples, « *Iovino cerca di leggere la corporeità della città, approfondendo l'analisi dell'interazione dei corpi degli agenti umani e di quelli non umani* »<sup>88</sup>. Pour ce faire elle s'appuie sur des traces variées et des histoires constitutives de ce territoire, comme les ruines de la ville de Pompéi, les romans de Curzio Malaparte et les *ecomafie*, tout élément exprimant la « *compenetrazione e l'ibridizzazione dei vari corpi che costituiscono Napoli* »<sup>89</sup>. Par cette démarche, l'écocritique matérialiste se pose en quelque sorte comme un instrument « universel »

---

<sup>87</sup> IOVINO Serenella, *Ecocriticism and Italy. Ecology, Resistance, and Liberation*, New York City (New York), États-Unis, Bloomsbury Publishing, 2016.

<sup>88</sup> GUARALDO Emiliano, « L'ecocritica in Italia: ambiente, letteratura, nuovi materialismi », *op. cit.*, page 706.

Trad. fr. « Iovino essaie de lire la corporéité de la ville, en approfondissant l'analyse de l'interaction des corps des agents humains et non humains ».

<sup>89</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « l'interrelation et l'hybridation des différents corps qui composent Naples ».



permettant d'ouvrir les portes à l'interprétation d'une multitude d'expressions symboliques, y compris l'art.

Au vu d'une telle perspective, quelle place peut-on donc attribuer à l'art visuel ?

Le courant écocritique étant l'expression des préoccupations écologiques des critiques littéraires, cette question ne s'est posée que très timidement. Dans la définition de l'*ecocriticism* donnée par l'EASLCE – European Association for the Study of Literature, Culture and Environment – on peut lire : « *While its mainstay is still the study of culture in a more narrow sense (literature, visual arts, and also music), ecocriticism is by its nature an interdisciplinary enterprise, which seeks to engage with environmental history, philosophy, sociology and science studies, and not least with ecology and the life sciences* »<sup>90</sup> Malgré cette affirmation constante de ce caractère fortement interdisciplinaire, des travaux critiques allant expressément dans le sens d'une écocritique artistique, du moins en ce qui concerne l'art visuel, tardent à se manifester. Par ailleurs, les historiens de l'art ne se sont pas montrés très intéressés par cette perspective dans leurs travaux critiques. Toutefois, il est notre conviction est que qu'il est possible et surtout profitable de parvenir à une interprétation complète et pertinente des dynamiques structurant les rapports entre humains et non-humains à travers l'analyse des œuvres d'art, tout comme de comprendre l'art à travers l'articulation de ces rapports.

---

<sup>90</sup> Trad. fr. : « Alors que son pilier est toujours l'étude de la culture *stricto sensu* (littérature, arts visuels et aussi musique), l'écocritique est par nature une entreprise interdisciplinaire qui cherche à engager le dialogue avec l'histoire environnementale, la philosophie, la sociologie et les sciences naturelles, et notamment avec l'écologie et les sciences de la vie ».

## 6.1. L'œuvre d'art : un document écologique

Dans les années 1950, Emilio Sereni, célèbre historien italien, ancien résistant et ministre des travaux publics de l'immédiat après-guerre, avait adopté une démarche que l'on pourrait définir comme « écocritique *ante litteram* ». Dans sa *Storia del paesaggio agrario italiano*<sup>91</sup> il retrace, en effet, une histoire du paysage rural en interrogeant les œuvres d'art italiennes de la Renaissance à l'époque moderne. Son étude met en évidence des éléments qu'il considère comme permanents et caractéristiques du paysage de la péninsule, comme par exemple l'empreinte de la *limitatio* romaine, c'est-à-dire de la centuriation – les ruines incorporées à la campagne, les bourgades installées en hauteur, le paysage rural des champs enfermés entre les murs citadins, le paysage des champs ouverts, ou le réseau des infrastructures romaines encore visible dans l'aménagement moderne du paysage, auxquels s'ajouteront les chemins de fer vers la fin du XIXe siècle. Tous ces signes apportent de la valeur au paysage. Emilio Sereni s'appuie donc sur les œuvres d'art comme des sources précieuses pour comprendre les transformations séculaires ayant façonné le paysage italien. Sa démarche exploite le caractère documentaire de l'œuvre d'art conçue précisément comme un texte éloquent, que l'on peut interroger pour répondre à différentes interrogations. C'est précisément à travers cette démarche qu'il parvient à une première définition scientifique du paysage rural, correspondant aux formes visibles de l'intervention humaine dans son habitat naturel.

Bien qu'une telle démarche se fonde principalement sur une analyse historique, son attention au paysage rural fut fondamentale à l'époque pour la construction d'une sensibilisation aux questions environnementales, du moins dans le champ politique, tout comme dans l'orientation des actions d'aménagement territorial. Celles-ci visaient la valorisation, tout comme la conservation du territoire et des communautés, tandis que ses études ont longuement servi de guide pour aborder les questions liées à la sauvegarde de l'environnement et à l'évaluation de l'impact anthropique.

---

<sup>91</sup> SERENI Emilio, *Storia del paesaggio agrario italiano*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1991 [1961].

Au-delà de la pratique politique, ce qui demeure intéressant, c'est la démarche analytique, qui émerge dans une période où la sensibilisation à la dégradation des habitats naturels n'était pas encore déterminée par les préoccupations liées à la crise environnementale.

## 6.2. L'art en dialogue avec l'environnement

Du côté de la pratique artistique, notamment en ce qui concerne les arts plastiques, on constate à la fin des années 1960 une sensibilité aux questions environnementales avec l'émergence du *Landart*. À partir de ce moment, la nature sauvage, comme tout autre type de paysage, intervient dans l'œuvre d'art non seulement comme objet, mais surtout comme matière. L'intervention de l'artiste transforme, souvent de manière éphémère, les paysages urbains – comme dans le cas des œuvres de Christo, caractérisées par l'effacement temporaire des éléments identitaires des paysages urbains – ainsi que les lieux naturels, comme dans les « balades » naturalistes de l'artiste européen Richard Long, dans lesquelles la relation entre homme et environnement est ramenée à son degré zéro, intime et primitif.

La caducité représente la clé de voûte de cette forme d'art, dont souvent il ne reste que peu de traces dans des photographies ou vidéos. Par conséquent l'objet de la réflexion s'étend *a fortiori* au processus de mise en place de l'intervention artistique. « *I gesti, le sensazioni, l'agire maieutico dell'artista sul paesaggio, il suo sforzo fisico* »<sup>92</sup> impriment des formes élémentaires à l'environnement, comme dans le cas des pierres de Richard Long disposées selon des formes géométriques sur de vastes étendues de terrain. Ces actions symboliques ouvrent une réflexion sur le rapport qu'entretient l'homme à la nature ainsi que sur les conséquences de

---

<sup>92</sup> SARTORETTI Irene, « Arte e ambiente: l'esperienza della land art », *Micron*, 2013, vol. 27, page 24.

Tr. fr. : « les gestes, les sensations, l'agir maïeutique de l'artiste sur le paysage, son effort physique ».

son intervention. L'œuvre de Walter de Maria *Lighting Field* se révèle très représentative à cet égard. Réalisée en 1979 dans un champ désertique de 3 km<sup>2</sup> au Nouveau-Mexique, à partir de l'installation de 400 poteaux en acier inoxydable, l'artiste américain crée un champ de tonnerre, se servant des propriétés du métal lui permettant de multiplier l'effet de l'énergie électrostatique. Par un jeu de lumières surprenant, l'artiste donne une forme concrète à la puissance de la nature, présentée comme un avertissement aux comportements prétentieux des humains. Par le biais de ces œuvres, le champ de l'art plastique prend donc conscience de la question environnementale et l'élève comme sujet de ses réflexions, articulées selon un discours symbolique.

L'intérêt écologique de l'art se manifeste également comme pratique militante dans l'œuvre de Joseph Beuys, qui a dédié toute sa vie à la création d'une conscience écologique dans l'art tout comme dans les institutions, en contribuant à la formation du parti écologiste allemand. Dans son projet le plus ambitieux, *The Defense of Nature*, Beuys agit précisément dans le but d'éduquer les individus à l'élaboration d'un rapport responsable à la nature, intimement persuadé que l'art est inextricablement lié à l'action sociale. Dans ses œuvres, il se charge alors de rechercher et de recréer l'harmonie profonde entre les hommes et la nature, jadis brisée. Selon Beuys, les humains sont déterminés par un rapport de dépendance vis-à-vis de la nature. Défendre la nature signifierait donc défendre les humains. Ce but ne peut être atteint qu'en renversant toute logique productive pour la transformer en énergie créative. Par le biais de cette démarche, les êtres humains parviendront donc à retrouver leur identité profonde.

C'est dans ce sens qu'il faut lire son engagement écologique exprimé de manière symbolique, dont l'accomplissement culminera avec l'implantation de 7 000 chênes à l'occasion de la manifestation internationale d'art contemporain *documenta 7*, organisée en 1982 à Kassel. Son intervention s'est déployée sur une période de cinq ans environ, le dernier chêne ayant été planté en 1987, l'année suivant la disparition de l'artiste. Depuis sa mise en place jusqu'à nos jours, l'œuvre vivante a remodelé non seulement le paysage de la ville allemande, mais également le rapport des citoyens à leur territoire, ayant inscrit dans leurs

pratiques quotidiennes la fréquentation d'un espace naturel autrement absent. Elle a ainsi construit de nouveaux espaces de dialogue avec l'environnement urbain, déclinés selon une représentation précise des rapports entre les humains et leur habitat.

Tous ces exemples témoignent donc d'une sensibilité et d'un investissement de l'art plastique contemporain vis-à-vis de l'environnement naturel, ce qui a donné lieu à ce que l'on pourrait définir comme des écritures environnementales. Par ce terme, on veut évoquer le pouvoir narratif, autre que représentatif de l'art, et mettre l'accent sur la manière dont toutes ces expériences ont produit un récit de l'environnement qui leur est propre, un discours éminemment synthétique, qui fait de la spatialité de l'art sa matière première.

### **6.3. De multiples rapports entre l'art et l'environnement**

Le dialogue instauré avec l'espace physique, qu'il soit décliné dans sa dimension urbaine ou naturelle, est au cœur de ces interventions. Par conséquent, les rapports déployés ne se réalisent pas dans une dimension fictive, comme dans le cas des textes narratifs, mais prennent en compte un échange dialectique et immanent avec l'environnement, un rapport qui est donc à la fois réel et symbolique, l'un se superposant à l'autre et se confondant avec lui. Ces deux niveaux de relation avec l'environnement s'avèrent donc extrêmement éloquents dans la compréhension de l'articulation des dynamiques entre humains et non-humains.

De plus, l'art plastique déploie son récit à travers le recours à la matérialité. Or, si selon l'écocritique, cette dernière, étant chargée d'un sens propre, est l'élément constitutif des rapports écologiques, il en résulte que cet aspect de l'art pourrait se révéler une source très importante pour les fins de l'écocritique.

Dans cette perspective, l'art plastique pourrait représenter un condensé

sémantique permettant de lire les rapports écologiques, grâce à sa double dimension de relation à l'environnement – réel et symbolique – ainsi que par sa matérialité. Cette dernière est également dotée d'un double registre sémantique : d'un côté la matière renvoyant aux données du réel, de l'autre la matière transfigurée et représentant le vecteur du sens symbolique de l'œuvre d'art.

Dans ce sens, il est alors profitable d'analyser selon ces catégories critico-interprétatives non seulement les œuvres d'art ayant déjà intériorisé les principes écologiques dans leurs finalités, mais aussi toute autre sorte d'œuvres dans lesquelles on peut retracer une certaine volonté de dialoguer avec l'environnement.

Ce discours pourrait certainement se révéler très apte à l'analyse des œuvres d'art contemporain « relationnelles », dans lesquelles le rapport dynamique à l'espace réel se décline de manière concrète dans leur tridimensionnalité, mais il est également transposable aux œuvres bidimensionnelles. Même si, dans ce cas-là, le discours se déploie sur un plan éminemment symbolique, le renvoi au réel n'est pas forcément absent.

C'est le cas des peintures murales, lesquelles, bien que déterminées par la bidimensionnalité de la représentation, trouvent dans l'espace concret leur interlocuteur privilégié. Dans les deux cas, il s'agit bien d'un art relationnel<sup>93</sup>, dans le sens où ces œuvres représentent « un état de rencontre »<sup>94</sup> et pour cela articulent une pluralité de rapports.

---

<sup>93</sup> Cf. BOURRIAUD Nicolas, *Esthétique relationnelle*, Dijon, Les Presses du réel, 1998.

<sup>94</sup> *Ibidem*.

#### 6.4. Vers une écocritique de l'art

Des tentatives d'interroger les rapports dynamiques de l'art à l'environnement ont été menées par la géographie : cet intérêt porte précisément sur la manière de l'art contemporain de « faire avec » l'espace, dans le but de comprendre si cette démarche pourrait produire un savoir spatial utile à la connaissance géographique. Anne Volvey justifie cet engouement récent de la géographie pour la pratique de l'art contemporain *in situ* comme une rencontre méthodologique et théorique advenue dans le cadre du *spatial turn*. À partir des années 1970, les *land artists*, sur la vague de contestations « contre le monde de l'art et la marchandisation de l'objet d'art »<sup>95</sup>, font sortir leurs œuvres du cadre institutionnel, interrogeant ainsi les lieux. De la sorte, « ces stratégies d'*outdoor*, d'*in situ* et de *rescaling* ont entraîné le nouage du lieu non dédié à un usage artistique et de la forme artistique dans une pratique fondée sur des actes de *land claiming* (revendication d'un sol pour un usage artistique) et, partant, des méthodologies de *fieldwork* (études de terrain), assurant la co-construction du lieu et de l'objet en une forme artistique caractérisée par sa dimension spatiale »<sup>96</sup>. Ces expériences artistiques ont interrogé les lieux d'une manière propre au champ artistique, et allant jusqu'à trouver des stratégies propres de « faire avec » le lieu, pris dans sa dimension matérielle comme identitaire. Cela a donc produit en quelque sorte des connaissances précises. L'œuvre « fonctionne alors comme le régime spatial de concrétisation de ce qui s'est joué et (re)construit en cette pratique »<sup>97</sup>. Ces mêmes questionnements sont au cœur du colloque international organisé par l'Université Lyon 2 en février 2013, visant à cautionner l'hybridation entre l'art et la géographie, et donc à comprendre « la manière dont la géographie, comme science sociale, s'empare de la question spatiale dans l'art contemporain [et ce que] cette prise en compte du spatial par la géographie apporte à la compréhension de l'art contemporain, de son rôle social et politique, à côté des apports théoriques

---

<sup>95</sup> VOLVEY Anne, « Entre l'art et la géographie, une question (d')esthétique », *Belgeo* [En ligne], 2014, vol. 3, page non renseignée.

<sup>96</sup> *Ibidem*.

<sup>97</sup> *Ibidem*.

et conceptuels d'autres traditions interprétatives mieux reconnues à son endroit (esthétique, histoire de l'art ou critique d'art, sociologie de l'art) »<sup>98</sup>.

#### 6.4.1. Le *temporal turn*

Notre démarche part de cette possible conjonction entre l'art et la géographie, mais vise à recentrer l'analyse sur le discours artistique. Nous sommes en effet persuadée qu'une approche géohistorique plutôt que simplement géographique s'avère nécessaire à la compréhension des rapports entre l'art et l'environnement, nous permettant ainsi de parvenir à une lecture complète des rapports structurant la narration artistique. Les peintures murales en milieu rural, objet de notre étude, se présentent comme une forme de narration, non seulement des lieux, mais aussi des sociétés et cultures, sédimentées et stratifiées.

Par rapport à toute autre œuvre d'art en milieu urbain, qui dialogue avec un espace morcelé, plurisémiotique, fruit d'innombrables évolutions, la dimension rurale est porteuse *a contrario* d'une certaine continuité spatio-temporelle, où les modifications sont infiniment plus lentes, et les résistances encore plus tenaces. Dans ce contexte, l'art se charge donc de représenter non seulement un rapport au lieu, mais aussi un rapport au temps, c'est-à-dire de décrire à la fois la spatialisation et les temporalités du lieu où il intervient. Par conséquent, nous sommes persuadée qu'une démarche géographique prenant en compte tout simplement les spatialités (*spatial turn*) articulant le phénomène artistique, risquerait de s'avérer incomplète voire dépassée par rapport aux avancements scientifiques de la discipline. Apparaît donc la nécessité d'un outil d'interprétation capable de décrypter non seulement le rapport à l'environnement dans l'immanence, mais aussi le rapport à l'environnement dans sa dimension temporelle. De la sorte, l'emploi de la démarche géohistorique ne servirait pas uniquement à confirmer un savoir spatial, mais permettrait d'expliquer en

---

<sup>98</sup> Appel à proposition pour le Colloque international pluridisciplinaire *Art et géographie, esthétiques et pratiques des savoirs spatiaux* 11-12-13 février 2013, Université Lyon 2, France.



profondeur le discours synthétiquement exprimé par les peintures murales.

La démarche géohistorique permettrait également de retracer les rapports écologiques de ces sociétés rurales avec leur habitat. Comme il a été mis en évidence par Murray Bookchin, ceux-ci subissent également des évolutions dans le temps. Afin de comprendre un discours écologique qui vise à recomposer un rapport de non-domination entre humains et non-humains, il est donc nécessaire de prendre en compte cette articulation temporaire.

À travers cette démarche prenant en compte les instances écocritiques et les potentialités de la géohistoire, nous nous proposons donc de mettre en place une interprétation au sein de laquelle l'objet symbolique ne serait pas conçu exclusivement comme une source, subordonné donc, de manière ancillaire, à la compréhension des rapports entre humains et non-humains. Nous souhaitons au contraire inscrire l'œuvre d'art dans une dimension interprétative dynamique, la mettant au cœur d'un va-et-vient, qui part de l'œuvre pour arriver au réel, ainsi que du réel pour comprendre l'œuvre. Cette posture s'avère essentielle puisqu'elle permet de déceler le dualisme du rapport dans lequel elle est engagée. D'un côté elle dialogue en tant qu'objet matériel ; de l'autre, elle dialogue en tant qu'objet symbolique. D'un côté, donc, l'art explique, manifeste et représente le rapport entre humain et non-humains ; de l'autre la compréhension de ces mêmes rapports explique la raison d'être de l'objet artistique.

*De facto*, c'est seulement en conjuguant le *spatial*, le *material* et le *temporal turn* que l'on peut *in fine* parvenir à déceler les multiples dimensions de l'œuvre d'art et ses implications écologiques.



# 2

## LES PEINTURES MURALES D'ORGOSOLO. L'ART COMME REVENDEICATION TERRITORIALE

*Dans ce chapitre, nous aborderons l'étude de cas des peintures murales orgolaises. Après un bref survol présentant la genèse de ce phénomène artistique, qui s'inscrit dans la tradition contestataire de la population locale, nous énoncerons les traits fondamentaux de l'identité barbaricine<sup>99</sup>, à l'aide d'une analyse socio-anthropologique. Cela nous permettra de saisir les rapports qu'entretiennent les Orgolais avec leur territoire, et de comprendre les enjeux éminemment écologiques de leurs contestations. Nous nous attacherons par la suite à analyser les conditions politico-économiques ayant déterminé des changements très profonds dans les équilibres territoriaux, sanctionnés par l'institution du Parc national du Gennargentu. Ce faisant, nous verrons comment ce dernier a été au cœur des contestations de la société orgolaise, tout en constituant une des motivations principales du recours aux peintures murales. Nous reviendrons in fine à l'analyse de ce phénomène artistique, afin d'inscrire son sens et son émergence au sein d'un processus de redéfinition identitaire et de réappropriation territoriale<sup>100</sup>.*

On dit que la Barbagia est le cœur de la Sardaigne (figure 2, 3). Non seulement du fait de sa position géographique et de la présence du massif du Gennargentu, les montagnes les plus hautes et boisées de l'île, mais aussi par la permanence d'un noyau archaïque où le temps semble s'être arrêté. De ce cœur, en traversant les montagnes vers le Nord, on aperçoit Orgosolo, un petit village de bergers

<sup>99</sup> Barbaricin : relatif à la Barbagia, région historique où se situe Orgosolo.

<sup>100</sup> Cette étude de cas est accompagnée d'un croquis géographique permettant à la fois de localiser les lieux cités et de représenter les dynamiques et les évolutions territoriales que nous évoquerons dans ce texte.

entouré de pâturages et de forêts de chênes, enfermé dans une chaîne montueuse descendant vers la mer. Situé à mi-côte du mont Su Lisogoni, il résulte impénétrable à ceux qui veulent le connaître.

De son ventre, exhale l'arôme persistant d'une culture archaïque, pastorale. On le retrouve dans les pierres des maisons anciennes, habitées de père en fils depuis des siècles, dans les marches usées, dans les habits des vieilles dames dont la forme semble avoir vaincu le temps.

## **1. LES PEINTURES MURALES ORGOLAISES. UNE EXPÉRIENCE ORIGINALE DANS LE PANORAMA MURALISTE SARDE**

Vers la fin des années 1960, Orgosolo traverse une période d'effervescence politique et culturelle. Il ne s'agit pas seulement de l'écho des turbulences provenant du « continent » (mot employé par les Sardes pour désigner la péninsule italienne), de l'Europe et du reste du monde. Les sujets des contestations ouvrières et estudiantines se sont en effet développés à Orgosolo d'une manière tout à fait originale, se mélangeant aux traditions culturelles locales, aux revendications de ses habitants, et à l'esprit critique et d'opposition de sa population envers le pouvoir central. Ce syncrétisme génère une expression artistique, certes inusuelle pour ce type de société pastorale à la persistance obstinée des traditions archaïques.

Dans le panorama artistique de l'île, Orgosolo ne représente pas un *unicum*. Il existe en effet d'autres exemples qui ont poussé les chercheurs à parler de muralisme sarde<sup>101</sup>. San Sperate, village à une centaine de kilomètres de distance à

<sup>101</sup> Cf. RUBANU Pietrina et FISTRALÉ Gianfranco, *Murales politici della Sardegna. Guida storia*

vol d'oiseau d'Orgosolo, par exemple, se couvre de peintures murales entre la fin des années 1960 et le tournant des années 1970, sur l'initiative de Pinuccio Sciola. L'artiste veut, par le biais de ce projet, désacraliser l'art et lui conférer un caractère moins élitiste, en le rendant accessible à tous ceux qui n'ont pas la possibilité d'en bénéficier. Sciola est fasciné par le muralisme mexicain, et est en contact avec le peintre David Alfaro Siqueiros, avec qui il réalisera des peintures murales à Ciudad de Mexico. Les finalités de son acte à San Sperate restent toutefois esthétiques. Ceci n'est pas le seul exemple de peintures murales qui prennent vie à partir du dialogue avec l'international. À Villamar également, village de la région historique de la Marmilla, à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau d'Orgosolo, le muralisme prend pied à la même période, grâce à l'intervention de deux exilés politiques en provenance du Chili : Alan Jofre et Uriel Parvex, épaulés par Antonio Cotza, un artiste local. Bien que toutes ces expériences artistiques relient les thématiques de revendication sociale aux représentations privilégiant la dimension purement esthétique de la production, les peintures murales d'Orgosolo révèlent, depuis leur genèse, des finalités différentes et originales.

Au sein de ces peintures convergent en effet l'esprit traditionnellement contestataire du village, l'effervescence politique de l'époque et l'élan de revendication de l'identité barbaricine, menacée par le développement industriel pressant.

La première peinture murale orgolaise est réalisée par le *Gruppo Dioniso*, un collectif d'anarchistes basé dans la région de Milan. En 1969, pendant la période de contestation politique<sup>102</sup>, ils reproduisent sur un mur une carte géographique de l'Italie, qui ne représente que trois usines au Nord-Ouest (en référence au « triangle industriel » formé par Milan, Turin et Gênes), et d'où la Sardaigne est de manière provocatrice effacée et remplacée par un point d'interrogation. Cette

---

*percorsi*, Bolsena (Viterbo), Italie, Massari editore, 1998 ; BARNOUX Yves, *I murali della Sardegna*, Cagliari, Tipografia Gasperini, 2003 ; CONCU Giulio et CONTU Alessandro, *Murali. L'arte del muralismo in Sardegna*, Nuoro, Italie, Imago, 2012 ; COZZOLINO Francesca, « L'histoire complexe du muralisme en Sardaigne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], 2014, Images, mémoires et sons.

<sup>102</sup> Il s'agit de la période de contestations estudiantines et ouvrières entamées en 1968, qui a touché l'Italie toute entière.

œuvre dénonce l'état d'abandon de l'île par rapport à d'autres territoires italiens (figure 4).

Bien qu'au début, les peintures orgolaises soient le fruit des activités sporadiques d'un petit nombre de personnes, à partir de 1975 commence la phase la plus prolifique et systématisée de la production muraliste orgolaise. Francesco Del Casino, artiste siennois et professeur d'arts plastiques au collège local, en est l'initiateur. Sous sa direction, le muralisme orgolais sera très prolifique durant une décennie (équivalente à la durée de sa permanence à Orgosolo), et il sera tout de suite marqué par un caractère organique et inédit, tout comme par sa connotation politico-historique bien déterminée.

En effet, l'expérience artistique orgolaise naît avec des finalités didactiques bien précises. En 1975, à l'occasion du trentième anniversaire de la Libération de l'Italie du nazi-fascisme, Del Casino, avec son collègue de lettres modernes, entreprend un projet didactique sur les partisans orgolais ayant participé à la guerre de libération de 1943-1945. Par le biais de cette initiative, il cherche à démontrer aux nouvelles générations que même Orgoloso, village toujours si marginal dans le panorama de l'histoire nationale, a donné sa contribution à la formation de l'Italie républicaine. Le projet didactique concerne la « [réalisation] des hommages sous forme de portrait des anciens partisans de la région, comme, par exemple, la peinture reproduisant les partisans Congiargiu »<sup>103</sup> (figure 5).

À cette occasion, on découvre que, suite à l'armistice du 8 septembre 1943<sup>104</sup>, beaucoup de jeunes orgolais s'enrôlent dans les brigades partisans et perdent leurs vies durant les opérations militaires. Cette intervention artistique est suivie d'une deuxième initiative, animée par les mêmes finalités historico-didactiques, dont l'intention est de peindre dans les rues du centre du village l'histoire du

---

<sup>103</sup> COZZOLINO Francesca, « L'histoire complexe du muralisme en Sardaigne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], 2014, Images, mémoires et sons, page non renseignée.

<sup>104</sup> Le 8 septembre 1943, le général Badoglio communique aux Italiens la signature de l'armistice avec les Alliés, scellé secrètement le 3 septembre. Le centre-sud de la péninsule est désormais sous le contrôle du nouveau gouvernement libre. Le Nord, occupé par les Allemands, est toujours soumis au pouvoir de Mussolini qui fonde la République de Salò.

personnage qui a donné son nom la rue. Un parcours historique visant à démontrer le fourvoisement de ce sentiment de marginalité, qui semble être constitutif de la *weltanschauung* des Sardes, prend ainsi vie. À travers la récupération des héros locaux ou nationaux qui ont fait l'histoire locale (figure 6) tout comme celle de l'Italie, les Orgolais se découvrent comme faisant part d'un État-nation auquel ils s'étaient toujours opposés. À cette occasion, plus de deux cent affiches sont créées et affichées sur les murs ; de courtes phrases accompagnent les illustrations. Par plaisanterie, certains promoteurs proposent de reproduire les affiches directement sur les murs, et c'est de cette manière que naît la première vague systématique de peintures murales.

Néanmoins, à côté de ce type de production organique et systématique, apparaît un autre, déterminé *a contrario* par son caractère aléatoire, expression directe des réactions des villageois aux événements contemporains (figure 7), dont l'activité perdure jusqu'à nos jours. Cette production parallèle a comme point d'origine les luttes de la population locale contre une série d'initiatives entreprises par l'État italien, visant à mener des actions de contrôle de la région barbaricine à travers l'institution du Parc national du Golfe d'Orosei et du Gennargentu et la construction d'un stand de tir pour l'armée italienne à Pratobello, à cinq kilomètres d'Orgosolo.

L'originalité des peintures murales d'Orgosolo demeure dans son caractère innovant, étant une forme de contestation qui ne trouve pas de comparaisons possibles en termes de finalités, nécessités et contexte socio-culturel l'ayant générée. Elles constituent un pan de réflexion sur les conditions de vie des habitants, tout comme sur les inégalités accablant toute minorité. Ainsi, des œuvres narrant la condition de désespoir des bergers côtoient celles qui traitent des grands thèmes d'actualité, comme la guerre au Vietnam ou les luttes contre le stand de tir de Pratobello et les faits politiques de l'époque, dans une constante imbrication d'échelles qui va de la locale à l'internationale, en passant par la nationale.

Au fil des années, les ruelles du village se remplissent de peintures évoquant la vie de privation de ses habitants : la condition des femmes dans les champs, le

métier dur et usant de berger, la sécheresse ou encore le travail à l'usine (figure 8, 9), Des histoires personnelles s'alternent et dialoguent en binôme constant avec la macro-histoire nationale, revendiquant ainsi la présence de la culture et de l'identité sarde au sein d'un État qui trop souvent phagocyte les minorités régionales (figure 10). On représente l'histoire passée, les luttes contemporaines, les espoirs de la population orgolaise, bref, la culture qui, sédimentée dans le temps, a construit l'identité barbaricine. D'une part, l'art se fait lieu de mémoire historique, de l'autre, il devient un outil de débat et de réflexion. D'un point de vue strictement pratique, il est un instrument au service de la collectivité d'Orgosolo, s'inscrivant dans l'espace habité en l'envahissant complètement<sup>105</sup>.

Le phénomène muraliste orgolais se présente donc comme le fruit de la prise de conscience de la communauté sur ses propres conditions de vie et aspirations futures, afin d'atteindre son auto-détermination et finalement sa pleine affirmation. Les murs rassemblent et montrent les traces tangibles et les paroles incorporées de ce processus.

## **2. L'IDENTITÉ ORGOLAISE, UNE DÉFINITION PAR OPPOSITION**

Pour comprendre la production muraliste orgolaise dans sa portée politico-contestataire, il s'avère tout d'abord nécessaire de la contextualiser, à l'aide de la démarche géohistorique, en retraçant les ruptures et continuités qui ont caractérisé

---

<sup>105</sup> Aujourd'hui, Orgosolo compte environ 250 peintures murales. Certaines n'ont pas survécu aux intempéries et à l'usure du temps et ne sont aujourd'hui plus lisibles. Là où cela s'est avéré possible, l'administration locale a entrepris un travail de récupération et de restauration. Dans les cas les plus difficiles, les œuvres ont été reproduites avec quelques différences substantielles, ou remplacées par des nouvelles.



cette terre dans la longue durée, tout comme les logiques de spatialisation qui ont engendré une structure socio-anthropologique si particulière.

Cela nous permet d'une part de comprendre l'origine du sentiment de marginalité caractérisant de manière si prégnante la *weltanschauung* barbaricine, et d'autre part de saisir les revendications à la base du muralisme local et d'appréhender enfin l'émergence de ce phénomène.

### **2.1. La Barbagia, terre de conflits**

L'histoire d'Orgosolo, tout comme celle de la Barbagia – région géographique dans laquelle il s'inscrit –, est caractérisée par des rapports particulièrement troublés avec les populations colonisatrices.

Terre de conquête et de colonie, le territoire sarde a vu se succéder Cartaginois, Romains, Byzantins, mais aussi Espagnols et Piémontais. Face à l'irréductible résistance des autochtones de l'arrière-pays, les puissances colonisatrices se sont toujours installées dans les littoraux et les rares plaines de la côte occidentale, en se limitant à présider militairement la région interne et la côte orientale, terres de difficile accès et avare en ressources.

Le nom même de Barbagia remonte à l'époque romaine. La pénétration de Rome sur le territoire est attestée de la première guerre punique (264-241 av. J-C), à l'issue de laquelle, en 238 av. J-C, la Sardaigne devient une province romaine qui perdure jusqu'au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle ap. J-C. De nombreux documents de l'époque témoignent de tentatives prolongées de soumission des tribus locales par le biais de la force. Aucune mesure de contrôle du territoire, comme la destruction des forêts afin de débusquer les bandits réfugiés sur les monts riches en cavernes, ne se révèle efficace aux fins d'assurer la domination. De manière très sporadique, les Romains arrivent à capturer des chefs de tribu avec leurs troupeaux, mais ce sont des résultats tout à fait insuffisants pour le contrôle effectif du territoire.

Les colons se limitent donc à présider la zone, en imposant aux populations locales un régime fiscal très sévère ; le territoire, toutefois, ne fut jamais conquis, et pour cette raison la région prend le nom de *Barbaria* (« terre étrangère »)<sup>106</sup>.

On remarque donc une situation paradoxale où la côte sarde, qui donne géographiquement sur Rome, celle orientale de la *Barbaria*, ne se soumet jamais réellement à son autorité.

Les constantes opérations militaires à visée répressive de Rome, tout comme des autres puissances colonisatrices qui se succèdent sur l'île, font en sorte que la société barbaricine se renferme de plus en plus dans la tentative désespérée de survivre. C'est de là dont provient la permanence d'un mode de vie très ancien, voire archaïque, qui se prolonge presque jusqu'à nos jours<sup>107</sup>. Dans ce sillage, l'anthropologue Franco Cagnetta repère ce qu'il définit comme des politiques de siège perpétrées par l'État italien jusqu'à l'époque contemporaine dans cette petite portion de l'Italie.

Des nombreuses violences de la part des forces de l'ordre à l'égard des citoyens, des rafles, le recours indistinct au confinement, tracent le portrait d'un État italien coercitif, non-garant d'une équité territoriale dans le respect des droits civiques<sup>108</sup>.

Une analyse historique sur la longue durée nous donne donc l'image d'une Sardaigne constamment colonisée, où les dominés et les dominants s'avèrent constituer les forces d'un conflit perpétuel, qui semble se répéter de manière invariable.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'État piémontais s'engage dans le processus d'unification de la péninsule italienne, connu sous le nom de *Risorgimento*, le Midi de l'Italie pose un problème particulièrement difficile à résoudre<sup>109</sup>. Dans tout le Sud, et notamment dans les régions insulaires, persistent à cette époque-là

---

<sup>106</sup> Le nom « *Barbagia* » fait son apparition au Moyen-Âge, par déformation de *Barbaria*.

<sup>107</sup> Cf. LILLIU Giovanni, *La costante resistenziale sarda*, Nuoro, Italie, Ilisso Edizioni, 2002.

<sup>108</sup> Cf. CAGNETTA Franco, *Banditi a Orgosolo*, Rimini, Italie, Guaraldi, 1975.

<sup>109</sup> GRAMSCI Antonio, *La questione meridionale*, Rome, Italie, Editori Riuniti, 1966 [1930].

des économies archaïques et des mondes idéologiques parfois pré-chrétiens<sup>110</sup>, encore préservés du processus industriel et pré-industriel qui avait, au contraire, déjà profondément transformé le Nord de la péninsule. Au cours des décennies post-unitaires, les classes dominantes imposent donc par la force un mode de vie et une structure sociale tout à fait étrangers à ces populations. Face aux oppositions et aux résistances des communautés locales, se voyant menacées dans leur existence, l'appareil étatique répond par la répression systémique du mécontentement, visant de ce fait à la neutralisation de la diversité du Sud. La tentative de diffusion de la nouvelle structure socio-économique unitaire risque en effet d'être mise à mal par l'opposition de populations soumises, qui se défendent par le biais du brigandage.

La presse du début du xx<sup>e</sup> siècle brosse le portrait d'une Barbagia très violente, secouée par des conflits internes aussi bien insondables qu'ancestraux. Le but est de distraire, ou bien de justifier, l'emploi de la force et de la violence dans les actions perpétrées au détriment des habitants de la région.

Dans l'après-guerre, le conflit est présenté de manière tellement exacerbée que Lombardi Satriani, dans la préface à l'ouvrage de Cagnetta, ne peut s'empêcher de souligner comment « *nonostante le lotte, l'antagonismo delle classi sfruttate, si è andato sempre dispiegando, in questi anni, uno dei più sistematici processi di etnocidio culturale – ai danni del mondo agro-pastorale e contadino – che la storia ricordi* »<sup>111</sup>. Dans cette nouvelle lecture des processus de domination des populations méridionales se dessinent donc les traits d'un « *scontro tra due ordinamenti giuridici – quello statale “ufficiale”, e quello folklorico, soffocato* »<sup>112</sup>. Le sentiment d'oppression qui en découle et qui caractérise les Orgolais s'exprime, au fil des siècles, par des formes différentes. Aux rébellions

---

<sup>110</sup> Cf. DE MARTINO Ernesto, *Italie du Sud et magie*, Paris, Gallimard, 1963 [1959].

<sup>111</sup> LOMBARDI SATRIANI Luigi Maria, « Uno sguardo aristocratico » dans Franco Cagnetta, *Banditi a Orgosolo*, Editions Ilisso, Nuoro, 2002 [1975], [Version Kindle].

Trad. fr. « Malgré les luttes et l'antagonisme des classes dominées, dans ces années s'est déployé un des processus de génocide culturel les plus systémiques, au détriment du domaine agro-pastoral et paysan, dont l'histoire se souvient ».

<sup>112</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « ... d'un conflit entre deux systèmes juridiques, celui étatique officiel et celui folklorique réprimé ».

tumultueuses et aux mouvements de masse se succèdent les actions de revendications individuelles ou organisées par des groupes anarchiques.

## 2.2. Un village de bergers

Situé à 620 mètres d'altitude, Orgosolo se présente comme un dédale désordonné de pentes et ruelles creusées dans le rocher, d'une largeur à peine suffisante pour être parcourues par le bétail. Il fait partie des plus anciens villages italiens encore habités aujourd'hui.

Franco Cagnetta, dans sa recherche socio-anthropologique<sup>113</sup> menée sur le territoire orgolais au milieu des années 1950, affirme que cette réalité pastorale représente en quelque sorte un « cas limite », puisque dans la vie de ce village, dans ses habitudes les plus cachées, tout comme dans l'organisation de la société elle-même, une permanence structurale « *d i quel lontano ciclo naturale di cacciatori trasformati in pastori* »<sup>114</sup> est encore bien visible.

Dans l'après-guerre, en effet, la société orgolaise présente des caractères de forte homogénéité. Sa population se compose presque exclusivement de bergers, tandis que les paysans sont tout à fait inexistantes ; ceux qui travaillent les champs sont pour la plupart des femmes qui s'occupent essentiellement de cultiver une petite portion de terrain, à peine suffisante aux besoins de la famille entière. La plupart des habitants sont illettrés. Parmi ceux qui habitent la campagne environnante, beaucoup ne fréquentent pas le village depuis plusieurs décennies ; pour certains d'entre eux, la valeur de l'argent demeure par ailleurs inconnue, signe d'une société encore basée sur le troc.

Tout dans ce lieu conserve une senteur antique. En traversant les rues de la ville, raconte Franco Cagnetta, on peut voir une forme d'habitation parmi les plus

---

<sup>113</sup> CAGNETTA Franco, *Banditi a Orgosolo*, 2002 [1975], *op. cit.*

<sup>114</sup> *Ibidem*, [Version Kindle].

Trad. fr : « de ce lointain cycle naturel de chasseurs transformés en bergers ».

archaïques, constituée d'une seule pièce, basse et étroite, presque dépourvue d'ouverture vers l'extérieur, à l'exception d'une petite fenêtre sur le toit qui laisse entrer quelques rayons de soleil et un peu d'air. Dans cette pièce dépouillée et austère, presque complètement vide, on allume le feu, en été comme en hiver, sur le sol nu, constitué seulement de terre battue. La famille entière dort dans une pièce souterraine obtenue en creusant le granit ; on y accède à travers une trappe et au moyen d'une échelle à barreaux. Il s'agit de la forme d'habitation en maçonnerie la plus ancienne jamais connue, présente en Europe dès la préhistoire.

Pendant la journée, on ne rencontre pas beaucoup d'hommes. Ce sont surtout les femmes qui traversent le village, toujours occupées et fatiguées, ou quelques hommes âgés qui profitent du soleil, désormais consommés par la fatigue atavique du métier de berger transhumant.

En effet, depuis des siècles innombrables, les hommes d'Orgosolo pratiquent la transhumance. Il s'agit d'un élevage semi-nomade, de tradition archaïque, qui oblige les bergers à se déplacer dans les terrains fertiles : à la montagne durant l'été (dans le proche mont Supramonte), et à proximité de la mer pendant l'hiver. C'est un métier dur, tout comme la nature qui entoure ces lieux, caractérisé par des privations et des profits misérables, à peine suffisants à la survie. Les propriétaires de pâturages sont une petite minorité. La plupart sont obligés de les louer pour faire survivre son bétail, dépensant ainsi tout l'argent retiré de la vente du lait, du fromage, de la laine, du cuir et de la viande. Les loyers sont élevés, et souvent ne sont pas à la portée des bergers. Vers la fin de l'été, au retour du mont Supramonte, ceux qui ne parviennent pas à trouver de pâturages hivernaux à un prix raisonnable, du fait des faibles revenus obtenus du travail estival ou à cause du retard pris sur les montagnes dans l'espoir de tirer un profit maximal, sont obligés de passer l'hiver en montagne.

La saison froide représente une véritable angoisse dans la vie du berger, contraint de vivre dans le ventre rude de la montagne, à la recherche constante d'un abri naturel qui puisse protéger son bétail et lui-même, sans aucune certitude de survie. Il n'est pas rare, en effet, en pénétrant dans ces territoires escarpés, de tomber sur des cadavres de bergers ou des carcasses de brebis, les deux vaincus

par les difficultés et le froid. Ceux qui ne font pas ce métier ont rarement mis le pied sur le massif ; on s'y rend seulement pour des exigences de travail ou de banditisme, ce qui a d'ailleurs rendu tristement célèbre le mont Supramonte. Sur le haut-plateau, on vit une expérience marquante, qui ne se montre jamais facile, même durant la saison estivale, lorsque le climat devient particulièrement aride, de type désertique. Les rayons du soleil sont tellement violents que la terre brûle et les animaux s'évanouissent. L'eau est rare, et les seuls abris contre ce climat impitoyable sont d'étroites galeries dans le rocher. Ceux qui parviennent à surmonter les saisons les plus extrêmes subissent souvent des pertes considérables de bétail, leur seule richesse. Le retour en ville devient ainsi déshonorant, car il revient à s'exposer au mépris public de la misère, une tâche indélébile à éviter à tout prix.

La société barbaricine se compose, à cette époque, de deux classes sociales seulement, *sos poveros* (« les misérables ») et *sos proprietarios*, qui en langue sarde signifie « les propriétaires terriers ». Cette dernière, bien qu'opposée historiquement et traditionnellement à la classe des bergers ne possédant pas un troupeau propre, en est la dérivation directe et elle partage les mêmes origines pastorales.

Le processus de formation de la classe des *sos proprietarios* se fait par l'appropriation violente du bétail, des terres municipales laissées incultivées et des terres privées non surveillées, par l'usure, l'abus de pouvoir, mais aussi grâce à des connivences suspectes avec les autorités locales.

En réalité, bien avant de s'enrichir, un berger doit franchir des « étapes obligées » afin d'améliorer sa propre condition de vie. La toute première est de monter son propre troupeau, le noyau initial de toute richesse. L'aspiration de chaque berger est de devenir riche et respecté, et la lutte entre *sos poveros* et *sos proprietarios* en devient inévitable. Au cœur des deux factions, demeure le souvenir des brebis enlevées, des humiliations et des deuils subis, de la vie si difficile à endurer. Des sentiments d'hostilité et de rébellion commencent alors à affleurer, causés par d'anciennes injustices et des abus cruels. La lutte contre le riche se fait alors par le vol de bétail, par la dévastation des campagnes, par le

chantage et le meurtre. C'est un enchaînement sans fin de vengeances, où la haine alimente d'autres haines.

Au tout début du xx<sup>e</sup> siècle, suite à la modeste industrialisation de la péninsule, une nouvelle figure de patron fait son apparition dans l'arrière-pays sarde : l'industriel laitier. Désormais, les bergers peuvent vendre leurs produits directement aux industries ; cependant, en tant que produits bruts, ils sont très mal payés. Les seuls bénéfices tirés par la vente sont des arrhes versées par les fromageries en échange d'une quantité de lait préétablie. Son prix n'est pas négociable. Si la quantité établie n'est pas produite, que ce soit à cause d'une mauvaise saison ou d'une production insuffisante de la part des brebis, le berger subira une confiscation totale ou partielle de son troupeau, de sa maison, et de son mobilier. Souvent, il se voit dans l'obligation de vendre son bétail pour redresser ses finances.

Les privations de toute une vie et le fruit du travail s'évanouissent ainsi, soudainement, pour combler les dettes envers les producteurs laitiers. Dans ces conditions graves d'indigence et d'insécurité, l'abigéat<sup>115</sup> se répand rapidement, constituant souvent le seul moyen de survie. Beaucoup de bergers n'ont d'autre choix que de voler des brebis à leurs pairs, ou encore de pratiquer le pâturage abusif, entraînant *a fortiori* l'invasion des terres privées. Se déclenchent ainsi des luttes longues et cruelles, faites de vengeances et de conflits armés<sup>116</sup>.

Pour échapper aux autorités locales, on se réfugie donc dans les montagnes, se convertissant en bandits : « *Questi erano i banditi di Orgosolo, i “terribili banditi di Orgosolo” : pastori infelici che, fino a che lo potevano, lavoravano giorno e notte da pastore* »<sup>117</sup>.

---

<sup>115</sup> Abigéat : détournement de bétail en vue de se l'approprier.

Cf : Le Trésor de la Langue Française Informatisé, <http://www.atilf.fr/tlfi>.

<sup>116</sup> Pour un plus vaste traitement des codes d'honneur réglant les conflits dans cette zone de la Sardaigne, connus dans leur ensemble comme le *Codice barbaricino*, il faut faire référence à l'ouvrage de MAZZETTE Antonietta (ed.), *La criminalità in Sardegna. Reati, autori e incidenza sul territorio*, Sassari, Italie, Edizioni Unidata, 2006.

<sup>117</sup> CAGNETTA Franco, *Banditi a Orgosolo*, 1975, *op. cit.*, page 6.

Trad. fr. : « Ceux-ci étaient les bandits d'Orgosolo, les “terribles bandits d'Orgosolo” : des bergers malheureux qui, tant qu'ils pouvaient, travaillaient jour et nuit en tant que bergers ».

### 2.3. La structure du village, signe tangible d'un rapport dual au territoire

La structure du centre habité du village d'Orgosolo reflète sa vocation éminemment pastorale. Il se caractérise par une division duale de l'espace, ce qui, au niveau linguistique, est décrit par deux termes en langue sarde : *bidda* et *fora*. Le premier indique le village, tandis que le deuxième intègre tout ce qui est en dehors, c'est-à-dire les pâturages, les zones cultivées, les forêts et les montagnes, même au-delà des limites de la commune. Il convient de préciser que cette distinction marque l'espace sans pour autant définir une opposition entre un espace habité et un espace non habité. En effet, pour les populations barbaricines, le territoire est dit habité avant tout car il est le support du travail humain :

*Non è tanto la presenza di abitazioni che fa di un territorio un territorio abitato, quanto il suo grado di antropizzazione, le tracce, in esso, di una presenza umana duratura e quindi, prima di tutto, le tracce del lavoro umano : dove ci sia un gregge, un orto, una vigna, dove cresca l'erba, dove si possa andare a far legna, dove esistano sentieri, qui sono luoghi abitati.*<sup>118</sup> (Benedetto Caltagirone, 1988. p. 58-67).

Dans cette perspective, le village détient évidemment le sens d'un « *spazio domestico per eccellenza, il luogo della socializzazione, il luogo dove il vivere umano si esprime al più alto grado* »<sup>119</sup>. C'est justement dans le village que s'installent les différents noyaux familiaux composant la communauté. Ici, les nouveaux couples cherchent leur légitimation et leur affirmation par l'acceptation

---

<sup>118</sup> CALTAGIRONE Benedetto, « La montagna coltivata. Usi e rappresentazioni dello spazio in Barbagia » dans Giulio Angioni et Antonello Sanna (eds.), *L'architettura popolare in Italia. Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1988, p. 58-67.

Trad. fr. « Ce n'est pas seulement la présence d'habitations qui désigne comme habité un territoire, c'est plutôt son degré d'anthropisation, les traces d'une présence humaine durable et donc, tout d'abord, les traces du travail humain : là où il y a un troupeau, un potager, des vignes, là où pousse l'herbe, où l'on peut faire du bois, où il y a des chemins, ce sont des lieux habités ».

<sup>119</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. « l'espace domestique par excellence, le lieu de la socialisation, le lieu où le vivre humain s'exprime dans son plus haut degré ».



des anciens membres ; on retrouve des traces bien visibles de la distinction sociale de chaque famille, qui prend forme dans la conformation des habitations indiquant très clairement la classe sociale d'appartenance<sup>120</sup>. Le village, en somme, concrétise les rapports sociaux que les hommes entretiennent entre eux et avec leur espace de vie. Toutefois, ceci n'implique pas que tout ce qui se trouve au-delà de cet espace ne soit pas considéré comme humain, « *infatti è ben oltre che si estende lo spazio socialmente significativo* »<sup>121</sup>, car la réalisation sociale de tout berger et, par extension, de la famille entière, dépend du travail de la terre conduit *fora de bidda* (en dehors du village), dans le champ cultivé (*pardu*) et dans les terres communales dédiées au pâturage. Grâce à son habilité à conduire son bétail, ou celui de son patron, d'en tirer le maximum de profits, de savoir faire prospérer les terres qui lui ont été confiées, la représentation sociale du berger se détermine auprès de ses concitoyens, dans une société où l'on n'est pas un « vrai homme » si on ne devient pas un bon berger. Il ne faut pas oublier que lors des mauvaises années, le berger peut facilement se retrouver sans troupeau, décimé suite à un hiver particulièrement rude, ou par manque de nourriture. Cela comporte *de facto* la perte du capital durement construit pendant des années ; dans ce cas-là, il ne reste guère comme choix que celui d'aller travailler en tant que berger employé chez des pairs plus riches et chanceux, en recommençant de nouveau le dur travail pour l'affirmation sociale désormais compromise. En dernière instance, c'est la réussite sur le terrain qui fait d'un homme un bon berger.

Les terres communales *fora de bidda*, pleinement concernées par les activités d'élevage, font en sorte que « *Lo spazio della montagna si riempie di segni materiali e simbolici della presenza umana. Gli stessi pascoli [...] sui quali l'uomo raramente interviene a modificare e trasformare la natura, [sono] prima di tutto oggetto di possesso di vario tipo , [...] conseguito attraverso un reticolo*

---

<sup>120</sup> Cf. : ANGIONI Giulio, « Architettura tradizionale e stratificazione sociale nelle campagne » dans Giulio Angioni et Antonello Sanna (eds.), *L'architettura popolare in Italia. Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1988, p. 71-76.

<sup>121</sup> *Ibidem*, page 71.  
Trad. fr : « ...c'est bien au-delà que s'étend l'espace socialement significatif ».

*di relazioni sociali* »<sup>122</sup>. L'espace en dehors du centre habité (*fora de bidda*) se caractérise donc comme un espace vécu, productif et anthropisé.

### 3. LE RAPPORT AU TERRITOIRE, UNE HISTOIRE TROUBLÉE

#### 3.1. Les *chiudende* : de l'usage collectif à la propriété privée

La structure de la société orgolaise découle également des mutations des rapports entre la population locale et son territoire, engendrées par les politiques piémontaises mises en place à partir de 1820<sup>123</sup>.

Cette date marque l'émanation du *Regio Editto sopra le chiudende*<sup>124</sup> par le Roi de Sardaigne Vittorio Emanuele I<sup>er</sup>. Par le biais de cette loi, l'usage communautaire des terres est aboli, et le droit exclusif des propriétaires terriens de clôturer l'accès à leurs propriétés (terres cultivées et pâturages) par des enceintes et des barrières est reconnu. Une exception est cependant faite pour tous les terrains comportant une source d'eau. Toutefois, cette précaution n'est pas respectée par la plupart des propriétaires terriens, empêchant ainsi l'accès non

---

<sup>122</sup> ANGIONI Giulio, « Tradizione e mutamento nei modi di vita in montagna » dans Ignazio Camarda (ed.), *Montagne di Sardegna*, Sassari, Italie, Carlo Delfino editore, 1993, page 232.

Trad. fr. : « L'espace de la montagne se remplit de signes matériels et symboliques de la présence humaine. Les pâturages mêmes [...] sur lesquels l'homme intervient rarement pour modifier et transformer la nature [...] font tout d'abord l'objet de possessions de différentes sortes [...] obtenues à travers un réseau de relations sociales ».

<sup>123</sup> Trad. fr. : « Édît royal sur les champs clos ».

La Sardaigne devient une possession de la Maison de Savoie en 1720, après une longue domination espagnole et une courte période autrichienne. À partir de cette date, les États de Savoie, qui jusque-là ont comme épïcêtre territorial le Piémont, changent leur dénomination en « Royaume de Sardaigne ». Ce nom reste en vigueur jusqu'en 1861, date de l'unité italienne et de l'ultérieur changement de dénomination en « Royaume d'Italie ». Malgré sa dénomination, le Roi de Sardaigne continue à résider et à gouverner dans la ville piémontaise de Turin.

<sup>124</sup> Ce nom dérive du verbe *chiudere*, qui en italien signifie « fermer ».

seulement aux pâturages, mais également aux abreuvoirs. Ce nouvel aménagement déclenche une période de conflits très âpres, entraînant une course effrénée à l'appropriation des terres non encore délimitées par le bocage, ou des champs laissés sans culture depuis longtemps. Si d'un côté ce changement constitue le premier pas vers l'institutionnalisation de la propriété privée et l'abolition du système féodal, qui à l'époque persiste encore dans cette partie du royaume, de l'autre, il représente une étape fondamentale dans la structuration bipartite de la société orgolaise. C'est à partir de ce moment que la distinction entre *sos proprietatis* et *sos poveros* commence à se dessiner.

Ce changement intervient dans un contexte foncier particulièrement caractérisé par un usage civique des terres, basé sur l'exploitation collective, qui remonte au régime féodal, voire au-delà. Selon cette organisation, les habitants locaux bénéficient des droits de jouissance sur les terres appartenant aux communes ou bien aux particuliers. Ceux-ci concernent le droit gratuit au pacage<sup>125</sup> du bétail, à l'ensemencement, à l'utilisation des cours d'eau, le droit d'affouage<sup>126</sup>, et celui d'exercer toutes les activités propres à une économie agro-pastorale. Dans le cas de terres particulières, seulement, le paiement d'un loyer annuel est prévu. En Sardaigne, cette forme d'usage collectif prend le nom d'*ademprivio*. Les habitants de l'île ont l'habitude d'alterner l'usage destiné aux terres selon une rotation annuelle. Les terres limitrophes aux centres habités, les *vidazzoni*, sont généralement destinées à la semence, puis, à la fin du cycle agraire, sont transformées en zones temporairement ouvertes au pâturage, *paberili*. Cette pratique présente l'avantage de régénérer la terre, mais elle permet aussi la pluriactivité :

« [...] *che nell'Isola, per secoli, coesistessero e si avvicinarsero le due attività economiche dell'agricoltura e della pastorizia, appunto per via di questi sistemi, dunque, solo apparentemente in contrasto tra di loro. In realtà lo sfruttamento collettivo e comunitario, sostanzialmente fondato su una sorta di*

---

<sup>125</sup> Droit de pacage : droit de mener paître des bestiaux sur certains fonds.

Cf. Le Trésor de la Langue Française Informatisé, <http://www.atilf.fr/tlfi>.

<sup>126</sup> Droit d'affouage : droit accordé aux habitants d'une commune de pratiquer certaines coupes de bois de chauffage sur les biens communaux.

Cf. Le Trésor de la Langue Française Informatisé, <http://www.atilf.fr/tlfi>.

*autoregolamentazione, consentiva la fruizione della terra e la coesistenza dei due basilari sistemi economici* ». <sup>127</sup> (Leopoldo Ortu, 2005. p. 34)

En opposition à cette habitude, la mesure de délimitation et de clôture des champs est prise dans le but de rendre uniforme l'aménagement du territoire sur l'ensemble de l'Italie, bien évidemment sur le modèle des régions les plus industrialisées. À la base d'une telle décision, demeure la conviction que cette transformation du territoire puisse encourager une reconversion économique. En confinant la pratique agro-pastorale dans des espaces plus limités, on favoriserait ainsi sa modernisation, par le passage de l'exploitation extensive à celle intensive. Toutefois, ce genre d'initiative, tout comme les suivantes, ne se sont pas accompagnées de mesures visant à transformer et à adapter les pratiques pastorales au nouveau régime territorial, qui par conséquent sont demeurées archaïques et semi-nomades <sup>128</sup>.

La carence presque immédiate de pâturages disponibles cause donc l'exacerbation des conflits, qui éclatent dans toute leur violence. En effet, suite à la loi *Sopra le chiudende* (1820) et à *l'Editto albertino* (1839), les abus fonciers et les actions criminelles augmentent de manière exponentielle. Il s'agit pour la plupart d'enchaînement de représailles causées et en même temps menées par des packages abusifs, des querelles pour déterminer l'accès à l'eau, des empoisonnements de sources, des vols de bétail, des endommagements de cultures, et jusqu'à des enlèvements. Il ne faut pas négliger, en effet, que les terres de la Barbagia, et notamment celles de la zone du Gennargentu, ne présentent pas les caractéristiques permettant l'élevage intensif, ce qui rend *de facto* impossible

---

<sup>127</sup> ORTU Leopoldo, *La questione sarda tra Ottocento e Novecento: aspetti e problemi*, Cagliari, Cuec Editrice, 2005, page 34.

Trad. fr. : « que pendant des siècles, dans l'île, cohabitent et s'alternent les deux activités économiques, agricole et pastorale, deux systèmes apparemment contrastants. En réalité, l'exploitation collective et communautaire, essentiellement basée sur une sorte d'autogestion, permettait de bénéficier des différents possibilités que la terre offrait, ainsi que la cohabitation des deux systèmes économiques basiques ».

<sup>128</sup> Pour comprendre le niveau d'archaïsme, il suffit de citer, à titre d'exemple, les modalités de traite des ovins : Cagnetta, en effet, remarque que, à la différence du reste de la Méditerranée, persistent à Orgosolo les mêmes techniques décrites dans les récits homériques.

l'exercice de l'activité agro-sylvo-pastorale dans le respect des nouvelles directives foncières.

Le taux de violence dans ces zones ne diminue progressivement qu'à partir de 1850, date à laquelle l'on remarque une période relativement calme, qui dure environ une quinzaine d'années.

La *Commissione Medici*<sup>129</sup>, dans le compte-rendu de son activité de recherche, identifie dans l'Édit *Sopra le chiudende* une des causes essentielles de l'hostilité de la Barbagia vis-à-vis de l'État italien. En effet, *le terre chiudende* (« les terres à clôturer ») sont considérées comme « *il vero atto di nascita della proprietà assenteista, della rendita, del rapporto attuale dei pastori con la terra e sono alla radice dell'attuale struttura arretrata dell'assetto agropastorale che è al fondo del fenomeno del banditismo* »<sup>130</sup>. On retrouve des traces concrètes de ces conséquences dans un témoignage anonyme relatant le climat de tension qui s'installe suite à l'Édit *Sopra le chiudende* : l'auteur relate que « [...] *presentemente i delitti quasi tutti nascono dalle contese dei pastori fra di loro per carpirsi vicendevolmente l'insufficiente pascolo, o con coltivatori di cui guastano i campi* »<sup>131</sup>.

À partir de ce moment, la Sardaigne fait l'objet de toute une série de lois pensées pour favoriser le développement d'une bourgeoisie entrepreneuriale, pilier du processus d'unification nationale. Toutes ces initiatives tendent à faciliter l'affirmation de la propriété privée au détriment d'un usage collectif du territoire. Pour cela, elles s'opposent à un modèle de société encore basée sur des structures médiévales, qui ne ressentent pas la nécessité de dépasser les formes

---

<sup>129</sup> Enquête parlementaire sur les phénomènes de criminalité en Sardaigne, commissionnée par le Sénat italien en 1967.

<sup>130</sup> Enquête parlementaire « Commissione Medici », op cit., page 99.

Trad. fr. « Le véritable acte de naissance de la propriété absentéiste, de la rente foncière, du rapport actuel des bergers avec la terre et elles sont à la base de l'actuelle structure agropastorale archaïque, qui est au fond du phénomène du brigandage ».

<sup>131</sup> Témoignage anonyme relatant les effets de la loi « sopra les chiudende », cité dans RICCI Giovanni, *La Sardegna dei sequestri*, Rome, Italie, Newton Compton Editore, 2009, [Version Kindle].

Trad. fr. : « À présent, presque tous les délits naissent soit des disputes des bergers entre eux pour se voler mutuellement les pacages insuffisants, soit avec les cultivateurs, car ils endommagent les champs ».

traditionnelles d'exploitation des terres et des cultures.

Par conséquent, « *L'uso comune dei terreni veniva così difeso accanitamente dai pastori proprio perchè era il regime che meglio si adattava a quella forma arretrata di allevamento (pastorizia nomade), il solo che consentiva un certo equilibrio* »<sup>132</sup>.

Ces formes de représailles donnent lieu à des luttes intestines entre dominant et dominé, dont l'objet de querelle se trouve être la terre dans son sens le plus strict.

### 3.2. Des équilibres brisés

Les institutions piémontaises, en affirmant la propriété privée, brisent *de facto* un pacte séculaire, accepté par les deux parties, concernant une exploitation mutuelle du territoire. Chaque communauté bénéficiaire est en quelques mesures libre d'utiliser la terre selon des schémas socialement acceptés, sans pour autant interférer ou faire obstacle aux activités d'autrui. À travers le système des champs clos, on sanctionne une forme d'exclusion qu'auparavant n'est pas envisagée ni avalée par le système juridique. Cette exclusion implique l'éloignement des bergers non-proprétaires des terrains. Impossible, de plus, de se réadapter au nouvel aménagement territorial, puisque la fermeture des parcelles de terre restitue l'image d'un territoire extrêmement fragmentaire, où il s'avère particulièrement difficile d'installer des entreprises agricoles ou rurales. Les lots restés libres sont, en effet, insuffisants, soit pour pratiquer le pastoralisme semi-nomade, typique de la région, soit pour reconvertir l'économie herbagère en élevage intensif. À côté des motivations relevant de l'ordre de la distribution de la propriété foncière, d'autres éléments entravent le développement de cette activité.

---

<sup>132</sup> RICCI Giovanni, *La Sardegna dei sequestri*, op. cit., [Version Kindle].

Trad. fr. : « L'usage commun des terres était ainsi durement défendu par les bergers, car il représentait le régime qui s'adaptait le mieux à cette forme archaïque d'élevage (le pastoralisme nomade), le seul qui permettait un certain équilibre ».

Dans la région de la Barbagia, notamment dans la zone du mont Supramonte, la conformation des terrains agricoles, placés sur des montagnes âpres et des hauts-plateaux arides, les expose en permanence à la sécheresse et au vent fort. De plus, ces terrains ne sont pas en mesure de recueillir l'eau provenant d'averses rapides et copieuses. Cette situation ne permet donc pas une exploitation de la terre favorable au pastoralisme sédentaire, et constitue par ailleurs une des causes du manque de développement d'une agriculture moderne en Sardaigne.

#### **4. LE PLAN DE RELANCE DE LA SARDAIGNE. VERS UNE MODERNISATION DE L'ÎLE ?**

La situation globale de la Sardaigne des années 1950 dénote des carences graves en ce qui concerne les infrastructures essentielles, reléguant l'île dans un contexte de fort retard. Les indicateurs statistiques décrivent une Sardaigne éminemment agricole : plus de la moitié de sa population active (51 %) est employée dans le secteur primaire, le reste travaillant dans le secteur minéralier, déjà en forte crise à cette époque, ou dans le tertiaire.

Cette configuration de la région, particulièrement agraire, ne s'accompagne pourtant pas d'une exploitation maximale du territoire. La superficie agraire utile ne représente en effet que 20 %<sup>133</sup>, tandis que la surface de pâturages permanents correspond à 25 % de la totalité des pâturages de la péninsule italienne. En outre, les structures les plus basiques permettant une optimisation du travail sont complètement absentes. Les écuries nécessaires pour abriter le bétail sont ainsi

---

<sup>133</sup> Cf. SECHI Simone, « La Sardegna negli "anni della Rinascita" » dans Manlio Brigaglia, Attilio Mastino et Gian Giacomo Ortu (eds.), *Storia della Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2006, vol. 2/2, p. 66-82.

très rares, exposant les troupeaux à des vols courants, ou à des décès causés par les conditions climatiques extrêmes. Ces pertes ne sont pas indemnisées, et l'État n'intervient qu'en cas de catastrophe naturelle. Dans les villages, les conditions sont similaires : il manque un système de tout-à-l'égout, ainsi que les services sanitaires basiques dans les habitations particulières, le réseau d'eau potable n'existe pas, et la plupart des routes ne sont praticables ni en voiture, ni avec aucun autre moyen de transport moderne. Bien que concernée par une opposition sordide et constante entre les institutions étatiques et régionales<sup>134</sup> – ayant comme enjeu des prérogatives que l'État centralisateur est récalcitrant à octroyer à la Région –, l'intervention publique de la décennie 1951-1961 se démarque par la volonté d'entreprendre une transformation agraire radicale, menée par le biais de financements et d'actions de assainissement. On estime que, au cours de cette période, plus de 100 000 hectares sont bonifiés et assignés. Cependant, cette réforme n'est pas exempte des lacunes qui ont depuis toujours caractérisé l'administration du territoire en Italie ; elle ne concerne en effet que des zones de plaine et irrigables, ne permettant pas le développement d'autres secteurs stratégiques de l'île comme par exemple les mines, vouées ainsi à un lent déclin. Les effets prévisibles ne tardent pas à se manifester. Encouragé par le manque de perspectives professionnelles, le flux migratoire vers le Nord de l'Italie et les autres pays européens subit une augmentation sensible. On estime que ce phénomène concerne environ 143 000 personnes, correspondant à 40 % de la population active locale de l'époque<sup>135</sup>.

Des enquêtes sectorielles très approfondies, visant à restituer un cadre assez exhaustif du territoire et de l'économie sardes, sont mis en place très lentement : démarrées en 1951, elles se terminent sept ans plus tard. Les résultats permettent d'identifier l'agriculture et la transformation de ses produits comme les secteurs essentiels pour le développement de l'île.

Toutefois, entre la publication des résultats de cette Commission Medici et

---

<sup>134</sup> La région Sardaigne obtient son *statuto speciale* (autonomie) en 1948, lors de l'adoption de la nouvelle constitution italienne, entrée en vigueur au 1<sup>er</sup> janvier. Ce processus d'autonomisation démarre dans les années 1943-1944, suite à la chute du régime fasciste et à la libération du Sud de la péninsule italienne de la part des Alliés.

<sup>135</sup> SECHI Simone, « La Sardegna negli “anni della Rinascita” », *op. cit.*, page 69.



l'approbation du plan de développement économique, quatre ans s'écoulaient encore (1958-1962). Pendant ce temps, les lignes directrices d'intervention jusqu'ici décrites sont retravaillées par une nouvelle Commission, nommée par le *Ministro della Cassa per il Mezzogiorno* (« Ministre pour la Caisse du Midi »). Il en résulte un déplacement vers le secteur industriel d'importants financements, initialement destinés au secteur agricole, qui voit ainsi les siens diminuer de 68 % à 40 %.

Ce changement des logiques d'investissement est dès lors souvent expliqué comme une nécessité politique de gérer les importants flux migratoires et de réemployer l'ancienne main-d'œuvre agricole, qui n'est plus disposée à travailler la terre. Paysans, ouvriers agricoles, cultivateurs directs, petits propriétaires terriens, métayers, quittent leurs villages pour se diriger vers le Nord industrialisé de l'Italie, l'Allemagne, la Suisse ou encore la Belgique et la France, à la recherche de conditions de vie plus dignes. La plupart d'entre eux trouvent une occupation dans le secteur industriel.

Selon l'historien Salvatore Mura, cette nouvelle orientation politique est donc motivée par les profondes mutations sociales qui avaient investi cette partie périphérique de l'Italie, ainsi que par une requête implicite de la part de la population sarde. Dans son *Pianificare la modernizzazione. Istituzione e classe politica in Sardegna*, il soutient en effet que

*La società sarda nel suo complesso chiedeva (e si aspettava) una svolta: avrebbe voluto una rivoluzione, rapida e profonda. Un nuovo intervento pubblico concentrato prevalentemente su opere a produttività differita (bonifiche, impianti di irrigazione, ecc..) e sugli incentivi alle piccole e medie imprese agricole a conduzione familiare sarebbe stato in continuità con il passato. La grande maggioranza dei sardi, invece, domandava una rottura immediata, non un processo lungo, faticoso e morbido di abbandono della Sardegna « antica ». Ai cosiddetti tempi lunghi si doveva contrapporre la « forzatura » dei tempi, la spinta all'industrializzazione, il tentativo generale di portare anche in Sardegna il miracolo economico e quello sociale. La rottura, insomma, fu una scelta in linea con la volontà generale della popolazione.*<sup>136</sup> ( Salvatore Mura, 2015. p. 56)

---

<sup>136</sup> MURA Salvatore, *Pianificare la modernizzazione. Istituzioni e classe politica in Sardegna 1959-1969*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2015, page 56.

Trad. fr. : « La société sarde dans son ensemble demandait (et s'attendait) une rupture : elle aurait voulu une révolution, rapide et profonde. Une nouvelle intervention publique, envisageant notamment des œuvres à productivité différée (bonifications, irrigations, etc.) et des mesures d'incitation aux petites et moyennes entreprises agricoles à gestion familiale, aurait

À vrai dire, il faut souligner que les migrants, obligés de quitter leur île, laissent un pays sous-développé, où les services basiques des centres habités, tels que l'eau potable et l'assainissement collectif, sont encore absents. On estime qu'au début des années 1960, en outre, la plupart des villages et petites villes de Sardaigne ne bénéficient pas encore de l'énergie électrique.

#### **4.1. Un territoire en mutation : transformations et permanences**

Plutôt qu'une rénovation radicale du tissu productif de la Sardaigne, la population ressent le besoin de bénéficier de meilleures conditions de vie. En ce qui concerne les mesures mises en place pour donner un nouvel élan au secteur primaire, il faut remarquer que les financements attribués à la suite de l'approbation du Premier Plan de Développement Économique de la Sardaigne s'avèrent sporadiques et peu répandus sur l'ensemble du territoire. De plus, des interventions si ponctuelles ne peuvent pas solutionner un problème si profondément enraciné dans cette partie de l'Italie, ni la rendre compétitive par rapport au reste du pays. L'augmentation du taux de chômage et les flux migratoires au départ de ces zones défavorisées vers les centres industrialisés de la péninsule (le soi-disant triangle industriel Turin-Milan-Gênes) et d'Europe suggèrent plutôt une tendance commune et bien affirmée en Occident. En effet, à la suite de la Seconde Guerre mondiale, les économies et les sociétés occidentales se réorganisent autour du secteur industriel, créant la nécessité d'un nombre croissant de travailleurs dans les secteurs secondaire et tertiaire. Dans ce contexte, on peut donc comprendre le changement de l'agenda politique intervenu en

---

été en continuité avec le passé. La grande majorité des Sardes, au contraire, demandait une rupture immédiate, non pas un processus long et fatigant d'abandon de la Sardaigne « antique ». À la soi-disant longue durée, on devait opposer l'accélération des temps, l'élan de l'industrialisation, la tentative générale d'amener, même en Sardaigne, le miracle économique et social. La rupture, en somme, fut un choix en ligne avec la volonté générale de la population ».

l'espace de deux ans (1959-1961), et qui aboutit au plan d'industrialisation de la Sardaigne.

Ce brusque virement politique coïncide avec l'escalade de la guerre froide, au tournant des années 1960.

La course aux armements des superpuissances états-unienne et soviétique impulse un élan dynamique aux économies appartenant aux zones d'influence respectives. L'effet principal est sans doute l'augmentation des dépenses publiques destinées aux armements<sup>137</sup>. L'approbation du plan d'industrialisation de la Sardaigne, en 1962, coïncide avec le sommet de l'escalade des tensions internationales, qui atteignent leur paroxysme avec la crise des missiles de Cuba ; la demande de nouveaux armements subit une accélération imprévue. La croissance de l'industrie de l'armement américain est tellement importante à cette époque qu'elle exerce une très grande influence économique sur tous les secteurs industriels des économies occidentales. Il est fortement probable que la situation internationale ait poussé les politiciens occidentaux, et italiens en particulier, à financer le secteur industriel au détriment du primaire.

En effet, pendant cette période, au lieu de reformer l'agriculture, le gouvernement italien choisit d'investir dans le secteur secondaire en Sardaigne, notamment dans la métallurgie et dans l'extraction et le raffinage du pétrole, tout comme dans le secteur énergétique. La décision du *Ministro della Cassa del Mezzogiorno* de financer un plan pour l'industrialisation de la Sardaigne s'inscrit donc dans un panorama international contingent. Le financement se prolonge jusqu'au début des années 1970, en suivant l'intensification de la guerre froide (1959-1973), avec l'approbation du deuxième plan d'industrialisation de la Sardaigne, au moment où le choc pétrolier marque un point d'arrêt imprévu du système économique international.

De plus, il faut remarquer que la Sardaigne bénéficie d'un excellent emplacement, se situant, en effet, au milieu du triangle de la Méditerranée

---

<sup>137</sup> Cf. BANTI Antonio Mario, *Il senso del tempo*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2008, 3 vol., page 520.

occidentale, ce qui représente un avantage très important du point de vue stratégique

*Dagli anni '50 la Nato e gli Usa hanno trasformato l'isola in una grande area strategica di servizi bellici essenziali: esercitazioni, addestramento, sperimentazioni di nuovi sistemi d'arma, guerre simulate, depositi di carburanti, armi e munizioni, rete di spionaggio e telecomunicazioni [...]; compiti direttamente operativi e funzioni di postazione-chiave per il controllo dell'intera area mediterranea, funzioni che potenziano l'importanza strategica dell'isola come perno del sistema politico-militare dell'alleanza nord-atlantica<sup>138</sup>. (www.regionesardegna.it)*

On suppose que ce scénario international, conjointement à l'emplacement géographique de l'île et à son fort retard socio-économique, ont représenté pour le gouvernement italien une occasion de modernisation à ne pas manquer. À cette époque, en effet, dans le parti politique à la tête de l'État, la *Democrazia Cristiana*, s'impose la conviction que la société méridionale, et sarde en particulier, peut surmonter les difficultés historiques la reliant à une condition de sous-développement, par le biais d'une industrialisation impulsée de l'extérieur et accompagnée d'une forte intervention de l'État. Ceci est bien évidemment en contradiction avec les prémices de la première Commission, qui envisage au contraire le renforcement des facteurs endogènes, tel que le secteur primaire, comme vecteur d'avancement économique.

Suite aux importants financements du gouvernement central, de nombreux entrepreneurs italiens installent leurs usines sur l'île. À Porto Torres, dans le Nord de la Sardaigne et dans la province de Sassari, l'industriel lombard Nino Rovelli crée un vaste pôle chimique et pétrolier, tandis qu'au Sud, dans la province de Cagliari, l'entrepreneur milanais Angelo Moratti construit une grande industrie dédiée au raffinage et au commerce des produits pétroliers. En peu de temps, son

<sup>138</sup> Site institutionnel de la Région Sardaigne :

[http://www.regione.sardegna.it/argomenti/ambiente\\_territorio/servitumilitari/basi.html](http://www.regione.sardegna.it/argomenti/ambiente_territorio/servitumilitari/basi.html)

Trad. fr. : « Depuis les années 1950, l'OTAN et les États-Unis ont transformé l'île en une vaste zone stratégique de services de guerre essentiels : exercices, entraînement, expérimentations de nouveaux systèmes d'armes, simulations de guerres, dépôts de carburants, armes et munitions, réseau d'espionnage et télécommunications [...]; tâches directement opérationnelles et fonctions clé pour le contrôle de l'ensemble de la région méditerranéenne, fonctions qui renforcent l'importance stratégique de l'île en tant que pivot du système politico-militaire de l'alliance nord-atlantique ».

pôle industriel s'impose comme la plus grande raffinerie de la Méditerranée, tandis que Porto Torres, grâce à sa reconversion industrielle, multiplie le nombre de ses habitants : il passe ainsi de 8 000 à 23 000 en l'espace de quelques années. Il ne s'agit que de deux exemples d'une réalité bien évidemment plus complexe ; néanmoins, ils sont représentatifs de l'émergence progressive en Sardaigne, à cette époque-là, de centres économiques et industriels, dotés de services urbains modernes qui transforment le territoire.

#### **4.2 Les conséquences de l'industrialisation**

L'essor des activités industrielles dans l'économie et dans le territoire sarde, jusque-là tout à fait étrangères, entraîne deux effets immédiats sur le plan socio-économique. D'un côté, la migration interne subit une hausse soudaine. Une grande partie de la population active provenant des zones internes de l'île se déplace vers les littoraux, et plus précisément vers les centres industriels qui offrent un travail et des services. En conséquence, l'arrière-pays sarde est affecté par un dépeuplement inexorable, tandis que la main-d'œuvre se concentre dans sa majorité dans les zones industrielles.

De l'autre côté, l'agriculture et l'économie herbagère, depuis toujours les seuls moyens de subsistance de l'île, sont marquées par une diminution progressive de la superficie utilisée, tout comme de la population active dans ce secteur. Tous ces éléments inversent les résultats attendus par le premier plan de relance de la Sardaigne qui, *a contrario*, vise un développement homogène de la région basé sur la modernisation de l'économie agricole. Ces choix politiques participent donc à la création d'une Sardaigne à deux vitesses, tout en creusant le décalage entre les différentes zones de l'île. Si l'arrière-pays, jamais sorti de l'important retard dans lequel il bascule déjà dans l'entre-deux-guerres, se voit désormais vidé du peu de ressources dont il dispose jusque-là, les centres urbains, eux, en résultent

renforcés et modernisés. Ceci signifie que les villes se caractérisent par un modèle économique et sociale tout à fait différent des zones rurales :

[...] *modelli sociali e consumi simili a quelli del resto d'Italia e un passaggio già avvenuto nella modernità più avanzata, [contrapposto] a una vasta zona dell'isola nella quale l'economia fondamentale continuava ad essere quella della pastorizia transumante, arcaica nell'uso della terra a pascolo brado e sottoposta, perché incapace di mezzi di previdenza (che significa stalle, foraggi, silos, assicurazioni del bestiame e delle cose), ai capricci delle stagioni.*<sup>139</sup> (Simone Sechi. p. 79)

Cette disparité est à la base des manifestations du mal-être de la population sarde de l'arrière-pays, qui s'exprime par « *un periodo di diffuse agitazioni sviluppatasi nei paesi delle zone interne, le più escluse dagli interventi della Rinascita e nello stesso tempo le più sottoposte a una presenza militare dello Stato dovuta alla necessità di contrastare la ripresa dei fenomeni criminali di banditismo* »<sup>140</sup>.

Il s'avère significatif qu'à l'issue de la Seconde Guerre mondiale l'on parle de *Piano di Rinascita della Sardegna*<sup>141</sup>, en mettant l'accent sur la modernisation du secteur agricole et pastoral et sur une industrialisation liée au développement du petit entrepreneuriat local, tandis qu'à partir des années 1960, on ne parle que d'industrialisation tout court. Il faut donc remarquer que, en l'espace d'une dizaine d'années, on assiste à un glissement sémantique du concept de « modernisation de la Sardaigne », basé sur le changement d'agenda politique. Ainsi, tandis que, pendant les années 1950, on parle de *relance* de la région, tout en respectant sa conformation socio-économique ainsi que sa vocation rurale, les années 1960 voient s'imposer un discours dominant davantage fondé sur la *transformation* du

<sup>139</sup> SECHI Simone, « La Sardegna negli “anni della Rinascita” », *op. cit.*, page 79.

Trad. fr. : « des modèles sociaux et une consommation similaires à ceux du reste de l'Italie et une transition déjà opérée dans la modernité la plus avancée, [opposée] à une vaste région de l'île dans laquelle l'économie fondamentale restait celle du pastoralisme transhumant, archaïque dans son utilisation de la terre comme pâturages sauvages et soumise, faute de moyens de sécurité sociale (ce qui signifie écuries, fourrage, silos, assurance de bétail et de choses), aux caprices des saisons ».

<sup>140</sup> *Ibidem.*

Trad.fr. : « [...] une période d'agitation généralisée, se développant dans les villages des zones internes exclues par les interventions annoncées dans le plan de Renaissance de la Sardaigne, et en même temps soumises à la constante présence militaire de l'État italien, due à la nécessité de lutter contre la reprise des phénomènes criminels et de brigandage ».

<sup>141</sup> Trad. fr. : « Plan de relance de la Sardaigne ».

territoire, ce qui entraîne non seulement l'imposition d'un nouveau système de production de masse, mais aussi l'éradication de tout un système de valeurs, traditions et modes de vie qui avaient jusque-là caractérisé l'île.

### **4.3 Le plan de modernisation de l'île comme solution au problème du brigandage**

L'abandon progressif de la nature rurale de la Sardaigne est mis en place en brisant les équilibres séculaires entre la population et son territoire. Ceci ne représente pas un effet secondaire du processus de modernisation de l'île, mais est au contraire une des finalités politiques visées par le plan de relance de la Sardaigne. Ce choix est motivé par l'exigence de rénover un tissu social jugé obsolète, où prolifère le brigandage, considéré comme une forme de résistance à l'ordre établi. La République italienne s'engage alors dans une sorte de défi, visant non seulement à imposer son autorité, mais aussi son modèle sociétaire.

Pour comprendre comment intervenir auprès des populations insoumises et violentes habitant dans l'arrière-pays sarde et dans le but d'en extirper les racines du brigandage, le Sénat italien, par la loi du 27 octobre 1969, institue une commission parlementaire d'enquête sur les phénomènes de criminalité en Sardaigne.

Pendant la seconde moitié des années 1960, une nouvelle vague de violence secoue la société sarde. L'enlèvement à but d'extorsion devient un des moyens les plus courants de chantage. Cette pratique, si répandue dans le milieu rural, commence à se manifester aussi dans les villes. Dans la période 1965-1972, on compte ainsi 59 enlèvements, dont 16 conclus par assassinat. Les assassinats sont au nombre de 414 sur la décennie 1960-1969, presque tous commis dans les zones centrales de l'île.

À la base des motivations ayant donné lieu à la commission, il y a la conviction que cette conduite criminelle est indissolublement liée au monde pastoral de la Barbagia. Dans le compte-rendu de la Commission d'enquête parlementaire, on lit que :

*La criminalità caratteristica della Sardegna è propria del mondo pastorale, che trova nella Barbagia il suo centro. Essa ha una storia millenaria, strettamente legata alle condizioni di vita, ai costumi e alle tradizioni delle popolazioni barbaricine, al loro culto della libertà primigenia ed al loro codice di vita, consacrato dal tempo e spesso contrastante con l'ordinamento giuridico dello stato moderno.*<sup>142</sup> (Compte rendu de la « Commissione Medici », 1969. p 39)

Cette interprétation déterministe se base sur le constat que la Sardaigne est périodiquement investie par des vagues de violence se manifestant durant les moments de crise économique ou sociale. Et en effet, dans l'histoire récente, on trouve de nombreux cas de criminalité :

*I mutamenti economici e sociali, prodotti dal confluire dei movimenti politici con la rivoluzione tecnologica, non sono stati sufficienti, a causa delle note condizioni di arretratezza, a determinare un profondo processo di trasformazione nella vita delle popolazioni barbaricine ; così è stato reso più acuto il contrasto fra il mondo urbano e quello delle zone pastorali dell'interno [...] l'esperienza storica ci insegna che una parte non trascurabile degli uomini è portata, ovunque e comunque, a delinquere. Ma nella Barbagia e nelle vicine contrade, vi è una criminalità caratteristica, le cui origini profonde devono essere cercate nel mondo pastorale nomade che la produce. Finché vi sarà quel mondo pastorale nomade, che chiameremo barbaricino per meglio definire i caratteri, vi sarà la criminalità dei suoi banditi : criminalità che è un prodotto di quel mondo, come la mafia dei feudi prosperava nel latifondo.*<sup>143</sup>

---

<sup>142</sup> Enquête parlementaire « Commissione Medici », op cit., page 93

Trad. fr. « La criminalité caractéristique de la Sardaigne est propre du monde pastoral, qui trouve son centre dans la Barbagia. Son histoire millénaire est étroitement liée aux conditions de vie, aux coutumes et traditions des peuples de la Barbagia, à leur culte de la liberté et à leur code de vie, consacrés par le temps et souvent opposés au système juridique de l'État moderne ».

<sup>143</sup> Ibidem.

Trad. fr. « Les mutations économiques et sociales, produites par la confluence des mouvements politiques avec la révolution technologique, à cause d'évidentes conditions de sous-développement, n'ont pas été suffisantes pour déterminer un profond processus de transformation des conditions de vie de la population barbaricine ; ainsi, le contraste entre le monde urbain et les zones pastorales de l'arrière-pays s'est creusé de plus en plus [...] L'expérience historique nous apprend qu'une partie non-négligeable de personnes a tendance à commettre des crimes. Cependant, dans la Barbagia et dans les villages proches, il y a une



Enquete parlamentaire « Commissione Medici », 1969. p. 93)

Le Sénateur attribue donc ces formes de violence, non pas à l'opposition à un régime économique et territorial étranger à celui locale, quant plutôt à une forme constitutive du pastoralisme sarde. Il préconise ainsi, comme solution au problème, une reconversion radicale de l'économie de l'île, en affirmant que « *Non [è] dalla comunità della terra che bisogna partire, tentando di eliminarla, ma dalla trasformazione della forma e dei mezzi di conduzione e produzione che, una volta modificati, [determinerebbero] un diverso rapporto con la terra e [...] un diverso regime fondiario* »<sup>144</sup>.

*A contrario*, les politiques pré et post-unitaires favorisent, jusqu'au début des années 1960, le développement d'une économie herbagère moderne à travers la présence d'industries laitières venues du continent. Comme le fait remarquer Giovanni Ricci, cette nouvelle orientation de l'économie locale représente un point de fracture ultérieur dans l'approche des bergers à la terre, tout comme à la conduite de leur travail. Si, d'un côté, le développement industriel de l'économie herbagère a l'avantage d'augmenter la demande de production de produits fromagers, d'autre part, il détermine « *l'espansione della pastorizia fondata sull'allevamento degli ovini in forme primitive, [completando] il processo di annullamento dell'autonomia economica dei pastori cui le chiudende avevano dato inizio* »<sup>145</sup>. Un surcroît de demande met donc en concurrence les bergers entre eux, en donnant lieu à de nouveaux accès de violence.

---

criminalité spécifique, dont les origines profondes doivent être recherchées dans le milieu pastoral nomade qui la produit. Tant qu'existera ce monde pastoral nomade, qu'on appelle barbaricin pour mieux en définir les caractéristiques, persistera aussi la criminalité de ses bandits : criminalité qui est le fruit de ce monde, tout comme la mafia prospérait dans les structures latifundiaires.

<sup>144</sup> Enquête parlementaire « Commissione Medici », *op. cit.*, page 104.

Trad. fr. : « Il ne fallait pas commencer par la communauté des terres, tout en cherchant à l'éliminer, mais il aurait fallu d'abord transformer la forme et les moyens de gestion et de production qui, une fois modifiés, auraient déterminé un rapport différent avec la terre et un régime foncier différent ».

<sup>145</sup> Enquête parlementaire « Commissione Medici », *op. cit.*, page 99.

#### 4.4. Le brigandage comme retour à la terre

Ce que les politiciens italiens de l'époque définissent comme une « conduite criminelle » n'est qu'une perpétuelle lutte de résistance des bergers, engagée contre des conditions de travail très difficiles, qui les relèguent à une position subalterne, en rendant *de facto* impossible une amélioration de leur vie. Ce mécontentement se manifeste alors par des actions délictueuses, dont le recours à la séquestration en représente l'expression la plus courante. Ce mode de fonctionnement est très répandu dans cette partie de l'île dominée par le massif du Gennargentu, car ici, tout berger peut compter sur une connaissance des lieux très approfondie, lui permettant d'habiter la nature la plus extrême et de s'en servir pour atteindre ses buts. On pourrait dire que ce *modus operandi* représente en quelque sorte un acte extrême à la fois de démonstration et de revendication des bergers, visant à réaffirmer une maîtrise profonde du territoire, qui peut faire office de forteresse impénétrable. Il mène son travail et son existence dans la montagne, il en fait partie comme un élément primordial de la nature. C'est justement cet environnement, inaccessible à la plupart des personnes, qui lui fournit la cachette pour les victimes et lui-même. Il est donc le seul à détenir les clés d'une nature ingrate avec laquelle il souhaiterait se réconcilier. Par le biais de la séquestration, entraînant la fuite dans le maquis, les bergers mettent en place en quelque sorte un retour au ventre de la mère terre, en revendiquant ainsi le fait d'être les seuls habitants légitimes.

Le berger apprend, durant sa longue et dure formation, à ne pas craindre le silence des bois ou les bruits effrayants des animaux nocturnes. Durant de longues années d'isolation, passées dans la solitude des champs immenses, il apprend à dialoguer avec la nature, et celle-ci représente souvent pour lui le seul endroit familial, le seul interlocuteur. Forgé par la solitude et la fatigue, il apprend à s'exprimer à travers ce que Gavino Ledda, écrivain berger, définit comme le langage du silence, une « *lingua intima tra me e la natura* »<sup>146</sup>. Son caractère

<sup>146</sup> LEDDA Gavino, *Padre Padrone. L'Educazione di un pastore*, 2002 [1975], *op. cit.*, [Version Kindle].

Trad. fr. « Une langue intime entre la nature et moi-même ».

réservé l'éloigne des codes comportementaux pratiqués dans le village ou en ville, le privant ainsi des liens sociaux avec le monde anthropisé. Ledda, dans ses mémoires, relate la difficulté à rentrer en contact avec le monde extérieur, survenue lors de la visite inattendue dans le champ limitrophe de la part d'un groupe de citadins. Il aurait alors aimé échanger avec eux, mais, comme il l'exprime dans son livre : « *ormai l'annosa solitudine mi aveva contratto la soggezione verso gli altri. E solo da lontano e spesso dall'interno dei cespugli, ben nascosto per non essere notato, riuscivo a ossevare il loro comportamento, i loro scherzi e le loro azioni* »<sup>147</sup>.

Le rapport au territoire est clairement l'enjeu du conflit entre les différents acteurs en Sardaigne. D'un côté, les résultats de la Commission Medici et les actions de l'État italien, qui en sont les émanations directes, penchent vers une éradication des bergers de leur territoire. De l'autre, ce rapport exclusif au territoire, si intimement vécu par les bergers, est fermement revendiqué par les actions criminelles perpétrées par ces derniers. Dans ce contexte de conflit d'acteurs et d'usages, s'insère une initiative controversée de la part de l'État italien : l'institution du parc national du Golfe de Orosei et du Gennargentu.

Quels sont les problèmes qu'une telle politique de protection de l'environnement peut provoquer à l'intérieur d'un espace si fortement connoté par l'activité et la culture pastorale ?

Dans cette intense lutte de résistance contre l'ingérence de l'État italien, la conquête et la gestion du territoire constituent les enjeux centraux du conflit. Dans l'histoire récente, l'opposition à la création du parc national du Gennargentu représente son extrême aboutissement et devient également un des facteurs principaux ayant contribué à la constitution du corpus muraliste orgolais.

---

<sup>147</sup> *Ibidem.*

Trad. fr. « Désormais, la longue solitude m'avait fait développer une certaine crainte envers les autres. Et seulement de loin, souvent bien caché à l'intérieur des buissons pour ne pas me faire remarquer, je parvenais à observer leurs comportements, leur blagues et leurs actions ».

## **5. LA CONSTITUTION DU PARC NATIONAL DU GENNARGENTU. PROTÉGER POUR S'APPROPRIER**

Après avoir esquissé les éléments nous permettant de saisir les aspects constitutifs de l'identité barbaricine, dont les peintures murales d'Orgosolo en représentent une expression originale, nous tâcherons par la suite de retracer les étapes et les enjeux de la constitution du parc national du Gennargentu, étant un des éléments à la base des revendications locales tout comme de l'art orgolais. Nous analyserons d'abord les caractéristiques géomorphologiques de la zone protégée, ce qui nous permettra d'une part d'appréhender les caractéristiques physiques de cette zone, et d'autre part de comprendre les rapports profonds entre la population locale et son territoire. Nous reconstruirons ensuite les étapes de sa constitution, à travers les témoignages du débat politique de l'époque. Cela nous permettra de contextualiser l'institution du parc naturel à l'intérieur des politiques de l'époque, mais aussi de comprendre les motivations à la base de l'opposition de la communauté locale. Enfin, nous reviendrons aux peintures murales, afin d'expliquer ce phénomène particulier à la lumière de toutes les analyses menées.

### **5.1 Les caractéristiques géomorphologiques**

Le parc national, dans son projet initial remontant aux années 1930, concerne deux zones géographiques contiguës mais très distinctes, et bien reconnaissables du point de vue paysager et orographique. D'un côté, le massif du Gennargentu, le complexe montagneux le plus vaste de l'île, présentant une morphologie douce avec de grandes aires de forêt vierge et d'amples surfaces destinées au pâturage, et de l'autre la chaîne des Supramonti, un vaste système de hauts-plateaux calcaires, sauvages, dépeuplés et parfois inaccessibles.

Le Gennargentu se caractérise par des rochers d'origine schisteuse remontant à

la période du Paléozoïque, qui lors de bouleversements tectoniques ont donné lieu à la formation des montagnes. Ici, on trouve les sommets les plus élevés de l'île, atteignant 1 834 mètres avec la Punta La Marmora et 1828 mètres avec Le Brunco Spina. D'ici, lors de journées particulièrement limpides, on bénéficie d'une vue exclusive permettant de voir toutes les côtes de l'île. Du fait de leur emplacement si stratégique, permettant le contrôle complet de l'ensemble du territoire sarde, ces sommets ont toujours été très convoités par les colonisateurs, qui ont fait de cette région le but ultime de leurs dominations.

Du corps central du massif, se déploient les monts entourant la Barbagia, caractérisée par la présence des Supramonti, une succession de hauts-plateaux dont la composition remonte au Mésozoïque. Ces sommets atteignent l'altitude maximale de 1 463 mètres.

Le noyau principal du parc naturel s'étale de la zone interne de la province de Nuoro et de la région de l'Ogliastra jusqu'à la côte du Golfe d'Orosei, petite ville côtière. Aujourd'hui, bien que sa constitution ne soit pas encore complétée, il comprend un territoire de 73 000 hectares, englobant 24 communes. Au moment de sa première définition, il comprenait un périmètre de 59 000 hectares, contenant 14 communes, dont Orgosolo.

La zone en question a suscité les intérêts de l'administration publique qui l'a inscrite dans le cadre d'action de politiques environnementales, puisqu'elle présente une conformation géomorphologique presque intacte. Son paysage demeure quasiment vierge, grâce à la faible anthropisation de la région, ce qui a fortement limité la transformation des écosystèmes et des milieux naturels. De ce fait, cette région est considérée en quelque sorte comme le ventre de la Sardaigne, là où l'origine a eu lieu. Il s'agit en effet d'un ensemble concentré des caractéristiques les plus marquantes de l'île, car ici, se rassemblent plusieurs environnements : montagneux tout comme littoral. Le paysage offre une importante variété : on y trouve des reliefs, des pâturages, des roches, des canyons, des falaises, des plages, des vallées et des forêts dégradant doucement vers la mer. Pour cela, cette zone est considérée comme l'aspect le plus sauvage des côtes méditerranéennes.

C'est à partir du massif du Gennargentu que naissent les principaux cours d'eau de la Sardaigne orientale : le fleuve Flumendosa (le deuxième cours d'eau le plus important de l'île) qui trouve son chemin vers le Sud, et le fleuve Cedrino qui coule vers le Nord. Bien que son parcours soit moins long (80 kilomètres) et plus tortueux du Flumendosa, et il représente une source très importante pour la région de la Barbagia. La présence de ces deux fleuves donne lieu à un paysage très riche et varié. Ils ont creusé en profondeur le massif du Gennargentu en créant des gorges spectaculaires qui ont modifié la géographie des lieux.

De l'activité érosive, des vallées profondes d'où émergent les célèbres *tacchi* sont nées : des buttes formées par des blocs rocheux isolés de nature calcaire, se caractérisant par leurs murs très raides. Beaucoup de *tacchi* se concentrent dans les territoires de l'Ogliastra et de la Barbagia ; ils représentent un point de repère pour les populations locales, qui l'utilisent depuis des siècles comme des éléments d'orientation à la fois précieux et rassurants. Il ne faut pas oublier en effet que, étant l'activité pastorale semi-nomade l'occupation principale des populations locales, il s'avère capital pour les bergers de repérer dans le paysage des éléments distinctifs leur permettant de se situer dans un environnement semidésertique.

Sur ces hauteurs, se cachent les lieux les plus anciens et les plus riches en végétation. Sur le Supramonte d'Orgosolo persistent, notamment, des forêts ultra-séculaires, conservant encore aujourd'hui leur écosystème initial, en alternance avec de vastes zones de pâturage. Bien que le paysage ait gardé sa nature sauvage, il n'est toutefois pas le même qu'à ses origines. Là où, des siècles auparavant, ne s'étendaient que des forêts, on trouve aujourd'hui des pâturages et des steppes, notamment dans les zones les plus hautes du massif. Le territoire a cependant trouvé son équilibre, et nombre d'espèces végétales endémiques caractérisent la variété de son écosystème. Certaines variétés sont communes à l'ensemble du territoire, tandis que d'autres se concentrent dans des zones très limitées et ne comportent que quelques exemplaires.

Malgré l'intérêt porté sur cette portion de territoire sarde, le manque d'un recensement complet de la flore et des espèces présentes dans l'ensemble du territoire protégé peut surprendre<sup>148</sup>.

Le patrimoine de la faune semble être une question bien plus délicate. Son équilibre est très précaire et de ce fait, au fil des années, on constate la disparition définitive de certaines espèces de mammifères, qui régnaient autrefois sur les côtes et sur les montagnes. Parmi ces espèces figurent des variétés endogènes de cerf et de daim, qualifiées justement par l'adjectif « sarde ».

Les scientifiques expliquent ce dépeuplement par le manque d'un projet de gestion et de tutelle approprié, ce qui tend à laisser les habitats naturels les plus fragilisés dans une condition de forte dégradation. L'origine est toujours de nature anthropique, et concerne les pacages excessifs tout autant qu'une gestion irresponsable des ressources forestières (abattages abusifs d'arbres et de plantes pour en faire du bois de chauffage). Ces comportements irrespectueux, fruits d'un usage aveugle du territoire, ont contribué à la perte de l'écosystème endogène dans les zones les plus accessibles du massif. Cependant, des écosystèmes intacts se conservent encore dans les zones les plus inaccessibles, là où l'action de l'homme n'est pas intervenue.

Il faut toutefois remarquer que l'économie du parc naturel du Gennargentu est caractérisée par une forte présence du secteur agro-pastoral, qui maintient en vie des traditions agro-alimentaires séculaires, avec tout le patrimoine culturel qui l'accompagne. De ce fait, l'environnement naturel représente la source principale pour une telle activité, et l'intervention de l'homme semble par conséquent inévitable, à moins de réduire, voire de reconverter l'économie de cette zone rurale.

---

<sup>148</sup> Cf. PALMAS Gavino, « Parco Nazionale del Golfo di Orosei e del Gennargentu » dans Davide Marino (ed.), *Il nostro capitale. Per una contabilità ambientale dei Parchi Nazionali italiani*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2014, p. 365-383.

## 5.2 Le parc national, un projet *in nuce*

La nécessité de préserver ce capital naturel a des origines très lointaines qui remontent aux années 1930, lorsque émerge une première tentative timide de planification du parc national du Gennargentu. C'est le sénateur Antonio Monni, originaire d'Orgosolo, qui attire l'attention de la politique nationale sur cette partie éloignée de l'île, et qui se bat pour sa valorisation durant plus d'une quarantaine d'années. À cette époque, en Italie, une certaine sensibilité vis-à-vis de la protection des zones naturelles commence en effet à affleurer. C'est donc à cette époque que naissent les principaux parcs nationaux italiens. Ainsi, le parc national du Gran Paradiso (val d'Aoste) voit le jour en 1922, accompagné l'année suivante par le parc national d'Abruzzo. Suivent ensuite le parc national du Circeo, constitué en 1934 dans la région du Latium, et le parc national du Stelvio (dans la région du Trentin), un an plus tard. Toutefois, l'idée reste sans suite jusqu'à la fin des années 1950, lorsque le thème du parc national du Gennargentu revient à la une dans le cadre du Congrès international pour le développement économique de la Sardaigne, en 1958, à Bruxelles. À cette occasion, on en parle enfin en termes concrets et, à l'issue du Congrès, le projet du parc national est inscrit à l'intérieur du *Piano di rinascita economica e sociale della Sardegna* officiellement approuvé en 1962. Pour la première fois, on mentionne l' « *istituzione di un Parco Nazionale per la tutela della fauna, della flora e delle piante officinali e del paesaggio* »<sup>149</sup>. Après l'évocation de ces lignes directrices, l'*Assessorato regionale alla Programmazione* (Département Régional de la Programmation du Développement local) commissionne une étude à la Société *Generalpini*, avec le but de tracer un cadre exhaustif des caractéristiques de la zone à protéger. À cette occasion, l'on présente en 1966 une première hypothèse de délimitation du parc et, à peine deux ans plus tard, le premier zonage, prévoyant trois catégories fonctionnelles concentriques, est proposé. La société chargée de l'étude envisage un noyau central constitué de 33 057 hectares (correspondant au 38 % de la

<sup>149</sup> Cf. Loi n° 588 du 11 Juin 1962, publiée dans la Gazzetta Ufficiale, n° 166.

Trad. fr. « L'institution d'un Parc national pour la conservation de la flore, de la faune, des plantes officinales et du paysage ».



totalité de la surface du parc), établissant la zone de réserve intégrale. Toute activité humaine destinée à l'exploitation du territoire y serait interdite : la chasse, la pêche, le pacage, tout comme toute exploitation productive troublant l'équilibre de la flore et de la faune. Il convient bien de souligner que la zone de réserve intégrale constituait le 9,83 % de la Province de Nuoro, et Orgosolo s'avère concerné. Toutefois, à cette époque, le parc national du Gennargentu reste un projet qui peine à trouver sa concrétisation. Le sénateur Monni s'engage aussi à porter à l'attention du Sénat le retard de l'Italie en matière de protection de l'environnement. Lors de l'interrogation parlementaire du 26 septembre 1967, il ne peut manquer de remarquer que l'Italie, si riche en capital naturel n'a pas encore donné lieu à des politiques systématiques de protection de l'environnement :

*« E vergognoso che proprio l'Italia, che si trova nelle migliori condizioni per istituire parchi nazionali, sia la Nazione più povera di parchi ».*<sup>150</sup> et il continue ainsi : *« La legge non è stata ancora approvata (per colpa della regione, non dello Stato), ma io la sollecito e spero che sia approvata quanto prima. In quel parco si potrebbero allevare tutte le specie di selvaggina che già vi erano meno di cinquant'anni fa; ad esempio il cervo nobile, il cervo sardo, era uno degli esemplari più belli; ve ne è ancora qualche campione in provincia di Cagliari, ma in provincia di Nuoro è scomparso completamente. Non si fa nulla quando invece si deve fare molto. »*<sup>151</sup> (Sénateur Antonio Monni, 1967)

La proposition de zonage de l'aire protégée fait l'objet de conflits très âpres, notamment chez les populations des communes concernées, qui exercent des pressions sur la région Sardaigne, afin que la proposition, et donc le projet du parc en général, ne soit pas approuvés.

---

<sup>150</sup> Discours du sénateur Antonio Monni lors de la séance d'interrogation parlementaire du 26 septembre 1967 en matière de travaux publics, publié dans les Actes Parlementaires de la « Camera dei Deputati » n° 37737. Trad. fr. « Il est honteux que l'Italie qui se trouve dans les meilleures conditions pour créer des parcs nationaux, soit la nation la plus pauvre en matière de parcs ».

<sup>151</sup> *Ibidem.*

Trad. fr. : « La loi n'a pas encore été approuvée (à cause de la Région et non pas de l'État), mais je la cite et j'espère qu'elle sera approuvée au plus vite. Dans ce parc pourrait habiter toutes ces espèces de gibier qui étaient présentes dans ces lieux il y a moins de cinquante ans, par exemple le cerf noble, le cerf sarde, parmi les exemplaires les plus beaux ; il en reste quelques exemplaires dans la province de Cagliari, mais il a complètement disparu de la province de Nuoro. On ne fait rien à ce sujet alors qu'on devrait faire beaucoup ».

### 5.3. Les enjeux politiques de la protection de la nature

Au cours de l'épopée tortueuse de son installation, le parc national acquiert au fur et à mesure des significations profondément différentes, par rapport aux horizons d'action politique dans lesquels ce projet est débattu. Pour sa première proposition concrète, datant de l'après-guerre, le parc s'inscrit dans le sillage du *Piano per la rinascita economica della Sardegna*, orienté vers la promotion d'une réforme agraire, comme première étape nécessaire pour le développement de l'île. Dans ce contexte, on envisage donc une activité agraire basée sur des infrastructures modernes : des projets d'irrigation, l'encouragement de l'élevage intensif et la formation de coopératives sociales soutenue par les instituts de commerce, favorisant ainsi des entreprises modernes. On prône en somme une modernisation du secteur primaire comme levier permettant de sortir de la condition de fort retard économique où se trouvait l'île à l'époque, sans toutefois intervenir de manière radicale sur les équilibres territoriaux en vigueur, mais au contraire en confirmant l'aménagement territorial défini par les politiques du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est pour cela qu'à ce stade, le parc national ne s'inscrit pas dans la redéfinition de la vocation du territoire qui demeure éminemment rurale.

Lorsque, inversement, la proposition du parc se conforme aux politiques d'industrialisation de l'île de la fin des années 1960, reposant sur la conviction idéologique de la nécessité de la reconversion économique de la Sardaigne comme solution à une violence indomptable de ses habitants, elle acquiert alors une signification ainsi que des proportions tout à fait différentes.

À la lumière de ces constats, l'intérêt naturaliste, visant la contemplation d'un paysage vierge, une trace fragile d'un passé en train de disparaître à jamais, n'est plus au cœur de la question. Le projet de constitution du parc national semble plutôt représenter l'intention de l'État italien de s'approprier une partie du territoire indispensable à l'épanouissement et à la persistance d'un certain *modus vivendi* des populations autochtones. S'agissant, en effet, de cultures inextricablement liées à la terre, qui pendant des millénaires ont prospéré grâce aux seules ressources offertes par la nature, dans une relation quasi-symbiotique de dépendance avec les

lieux et leur environnement, la mise en place d'un système moderne d'élevage tout comme d'exploitation intensive du territoire aurait sanctionné définitivement leur disparition.

Les documents pris en considération jusque-là montrent que l'enjeu de la protection du paysage relève à la fois de la maîtrise de ces territoires dans leurs aspects les plus cachés, afin de s'opposer au banditisme, et ainsi de commencer à transformer l'économie de ces zones rurales. Cette intention est d'ailleurs confirmée par les premières propositions de zonage du parc, qui envisagent d'interdire une bonne partie des montagnes aux activités pastorales, tout en ouvrant cette zone aux flux touristiques.

Il apparaît donc comme évident que la protection de la nature représente un prétexte pour briser les liens étroits de ces populations avec leur territoire. Dans les desseins de l'État, cette politique devrait en effet être complétée par le démantèlement du modèle économique archaïque, et la mise en place d'un modèle plus conforme à la société de consommation.

Suite aux résultats de la Commission Medici, le plan de relance de la Sardaigne est à nouveau financé. Cependant, les financements alloués à la région de la Barbagia ne concernent pas la reconversion industrielle de la zone, mais seulement la réalisation du parc national.

Il convient de noter que la zone concernée est exclusivement un territoire pastoral, et se caractérise, à l'époque, par un manque structurel de l'activité agricole, du fait de la nature rocheuse du terrain. Le paysage d'Orgosolo présente en effet une conformation anormale par rapport aux autres villages sardes<sup>152</sup>. Normalement, l'aménagement du territoire des petites agglomérations rurales se caractérise par la présence des *chiusi*, une ceinture de parcelles de terre entourant le centre habité, destinées à un usage exclusivement agricole (vignes et potagers) qui se transmettent de génération en génération aux femmes de la famille. Au-delà de cet espace productif, on trouve les *salti*, une importante portion de territoire communal destinée à l'activité pastorale. Dans le territoire d'Orgosolo, cette

---

<sup>152</sup> Cf. CALTAGIRONE Benedetto, « La montagna coltivata. Usi e rappresentazioni dello spazio in Barbagia » dans Giulio Angioni et Antonello Sanna (eds.), *L'architettura popolare in Italia. Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1988, p. 58-67.

division n'existe pas : on passe directement du centre habité aux *salti*. Bien que, d'un côté, l'absence des *chiusi* détermine une domestication du paysage nettement inférieure par rapport aux autres zones limitrophes, d'un autre, cette spécificité donne lieu à un lien de dépendance majeur des populations autochtones avec un territoire bien plus vaste, car leur seule possibilité de réussite est représentée par la mono-activité pastorale.

Des conditions défavorables engendrent donc un rapport très étroit entre l'homme et la nature. Malgré l'apparence d'un environnement encore presque intact, avec de vastes zones de forêt vierge, ces terres sont par conséquent fortement anthropisées. Par cela, l'on veut signifier qu'elles entretiennent une relation de réciprocité avec les bergers qui les habitent :

*Appaiono intessute di fili trasparenti che solcano l'andatura dei costoni e delle valli. Si tratta dei percorsi della transumanza tracciati da uomini e greggi in continuo spostamento tra la montagna e il mare che, insieme alla fitta rete di significati simbolici, rivelano una minuta forma di appropriazione del territorio. Un'appropriazione che ciascun pastore costruiva nel tempo, ereditando un sapere dell'esperienza tramandato di generazione in generazione.*<sup>153</sup> (Lidia Decandia, 2000. p. 123)

Pour toutes ces raisons, la création du parc national est perçue par la population locale comme une menace à la survie et à la spécificité de leur communauté. C'est ce qui explique qu'elle est au cœur des contestations des Orgolais, qui ouvrent ainsi une nouvelle saison de protestations ferventes, connue sous le nom de « *Triennio rivoluzionario di Orgosolo* » (1968-1970)<sup>154</sup>. Le projet de création du parc national est approuvé par le conseil régional en 1969, date qui coïncide avec

---

<sup>153</sup> DECANDIA Lidia, « Il territorio del Gennargentu : dallo spazio vissuto delle storie e dei racconti allo spazio astratto dei piani » dans Franca Balletti (ed.), *Sapere tecnico-Sapere locale. Conoscenza, identificazione, scenari per il progetto*, Florence, Italie, Alinea, 2007, p. 121-145., page 123.

Trad. fr. « Ils semblent entrelacés de fils transparents qui traversent la silhouette des crêtes et des vallées. Ce sont les chemins de transhumance tracés par les hommes et les troupeaux en mouvement continu entre la mer et la montagne, qui, combinés au dense réseau de significations symboliques, révèlent une forme subtile d'appropriation du territoire. Une appropriation que chaque pasteur a construite au fil du temps, héritant d'une connaissance de l'expérience transmise de génération en génération ».

<sup>154</sup> C f. MUGGIANU Pietro, *Orgosolo '68-'70. Il triennio rivoluzionario*, Nuoro, Italie, Studiostampa, 1998. Cf. MUGGIANU Pietro, *Orgosolo '68-'70. Il triennio rivoluzionario*, Nuoro, Italie, Studiostampa, 1998.

la réalisation des premières peintures murales. La nouvelle institution, investissant entièrement le territoire orgolais, impose des nouvelles contraintes sur les activités productives disponibles, ce qui entraîne une réduction drastique des pâturages ainsi que des expropriations massives. Selon les estimations faites par la mairie, les bergers concernés sont au nombre de 150. La notion de sauvegarde de l'environnement révèle avec cet épisode toutes ses contradictions.

Les difficultés endurées suite à la loi *Sopra le chiudende*, la transformation des habitudes de travail des bergers, tout comme les conditions de vie misérable qui en découlent, sont encore une réalité tangible à cette époque, et elles font partie de l'histoire récente de ces territoires. Les habitants de la zone considèrent donc une telle initiative comme l'énième prétexte derrière lequel se cache plutôt l'intention de démanteler une réalité rurale, archaïque, agro-pastorale, dont le brigandage est considéré comme l'émanation directe. Au demeurant, une situation très similaire a déjà eu lieu dans le cadre de la création du parc national des Abruzzes, où les conditions des populations concernées ne font l'objet d'aucune amélioration, et le chômage, au contraire, atteint des pics tellement hauts que l'émigration vers d'autres régions de l'Italie augmente de manière exponentielle<sup>155</sup>.

Le territoire, dans toutes ses nuances, se trouve donc à nouveau au centre de l'attention des actions coercitives de l'État, ce qui localise le noyau du problème dans le rapport que les habitants ont avec celui-ci. Autrement dit, se renouvelle l'idée que ce qui entrave l'achèvement de la mise en place d'une structure sociale moderne est le rapport que les populations locales entretiennent avec leur environnement.

La nouvelle résistance menée par la population orgolaise, déjà habituée depuis des siècles à combattre pour son existence, s'alimente d'une impulsion inédite lorsqu'elle comprend clairement les fins cachées derrière les politiques de protection.

---

<sup>155</sup> Cf. LANTERNARI Vittorio, *Ecoantropologia. Dall'ingerenza ecologica alla svolta etico-culturale*, Bari, Italie, Dedalo, 2003.

## **6. LES PEINTURES MURALES COMME MOYEN DE LUTTE ET DE REVENDICATION D'UNE IDENTITÉ MENACÉE**

### **6.1 Un contexte socio-culturel en mutation**

Pour comprendre le sens des nouvelles formes de lutte concernant le territoire, il s'avère utile à ce stade de comprendre les changements qui ont lieu au sein de la petite communauté locale.

Le contexte socio-culturel orgolais au cours des années 1960 subit de grandes et importantes modifications. Bien que sa population soit encore largement composée par des bergers, une nouvelle génération d'habitants instruits s'affirme lentement. Ceux-ci sont en mesure d'apporter à la collectivité une attention renouvelée aux problèmes sociaux, les abordant notamment avec un degré de réflexion et d'élaboration qui fait preuve de conformation aux codes du discours dominant. Peu à peu, en effet, les méthodes traditionnelles d'opposition vindicative, intimement liée à la réalité pastorale, acquièrent des formes entièrement nouvelles, capables de se confronter dialectiquement avec la société civile et les différentes émanations du pouvoir établi.

Dans ce processus, un rôle décisif est joué par l'instruction obligatoire, prolongée jusqu'à la fin du collège. La Constitution de la République Italienne établit déjà, en 1948, la vocation publique et gratuite de l'Éducation nationale et sa fréquentation obligatoire pendant au moins huit ans. Ces proclamations, par contre, n'entrent en vigueur qu'avec une loi votée en 1962.

Jusqu'au début des années 1960, les déclarations institutionnelles restent lettre morte, et encore une fois la réalité vécue par les jeunes italiens dans les zones rurales est très différente par rapport à celle établie par la loi. Notamment à Orgosolo, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres zones défavorisées, même l'obligation des cinq années d'école primaire n'est pas respectée. Il est courant en effet pour les enfants locaux de ne se rendre à l'école que pendant les deux premières années d'école primaire ; une fois atteint l'âge de huit ans, ils pratiquent

déjà l'activité pastorale. Il va sans dire qu'ils oublient rapidement tout ce qu'ils ont appris. « *Sono venuto a riprendermi il ragazzo. Mi serve a governare le pecore e a custodirle....E' mio.* »<sup>156</sup> dit ainsi le père de Gavino Ledda lorsqu'il le retire de l'école primaire qu'il vient d'intégrer depuis à peine un mois. On est en 1944. Dans une société principalement basée sur l'élevage, il est extrêmement important d'initier à ce métier un nouveau membre de la famille le plus tôt possible, le plus souvent au détriment de la scolarisation primaire. Commencer immédiatement à gérer le bétail signifie d'un côté partager les tâches de travail entre les différents membres de la famille, qui ne possède pas les moyens de payer un *servo pastore*<sup>157</sup> ; de l'autre, cela permet d'accélérer la formation d'un nouveau troupeau dans la famille, et ainsi de faciliter la création et la croissance du capital.

Les effets de la nouvelle loi sur l'école ne tardent toutefois pas à se manifester. L'illettrisme commence visiblement à perdre du terrain et, déjà vers la fin des années 1960, Orgosolo peut compter sur un nombre de diplômés assez élevé. La scolarisation obligatoire jusqu'au collège, en ayant augmenté le niveau de l'éducation, ouvre en effet la voie au lycée, jusque-là inaccessible pour ceux qui ne possèdent pas la *Licenza Media* (« Diplôme National du Brevet »).

La présence d'une nouvelle génération scolarisée dans un contexte de si fort retard ne fait que porter à l'évidence les importants problèmes non résolus dans le village. Le nombre de jeunes diplômés chômeurs ravive avec urgence la question de l'absence d'un emploi alternatif à l'élevage. À cette époque, Orgosolo n'a en effet pas d'autre opportunité à offrir à ses habitants. Outre une économie stable, il manque de centres communautaires, susceptibles de faciliter l'initiative personnelle et l'échange social, où trouver une place pour discuter des problèmes de longue date accablant la communauté locale, et ainsi profiter de la collaboration des nouveaux habitants instruits.

Les temps sont enfin prêts pour entamer un débat collectif de type socio-

---

<sup>156</sup> LEDDA Gavino, *Padre Padrone. L'Educazione di un pastore*, 2002 [1975], *op. cit.*, [Version Kindle].

Trad. fr. : « Je viens reprendre mon gamin. Il me servira à mener mes brebis et à les garder... Il est à moi ».

<sup>157</sup> « Servant berger »

politique. C'est pour cette raison que, en 1967, deux professeurs, Antonio Lichieri, maire de Orgosolo et chef de la majorité dans le Conseil communal<sup>158</sup>, et Salvatore Muravera, conseiller du PSIUP<sup>159</sup> à la tête de l'opposition au sein du Conseil municipal, proposent la création d'un *Circolo Giovanile* (« Club de jeunesse ») destiné principalement aux jeunes du village. Se réalisent alors les conditions favorables et nécessaires pour une participation active des citoyens à la vie politique de leur communauté.

La nécessité de réorganiser une partie des institutions sociales, afin de créer de nouveaux espaces d'identification et de débat, peut être probablement interprété comme un indice du changement dans la structure sociale de la société orgolaise :

[...] *un indice pregnante dell'erosione lenta e continua della struttura arcaica e pastorale della società orgolese, avviata nell'arco di circa un decennio (1960-1970), che ha portato a una progressiva restrizione del mondo pastorale, limitato alle leve mature e anziane della comunità, a vantaggio della costituzione di una classe operaia locale e di un folto gruppo di giovani intellettuali con formazione e mentalità diverse dai loro genitori.*<sup>160</sup> ( Piero Muggianu, 1998, p. 51)

Pouvant désormais compter sur une portion non-négligeable de population alphabétisée, les activités de sensibilisation et d'information concernant les initiatives prises par les *circoli giovanili*, reposent principalement sur l'utilisation massive des ronéotypés<sup>161</sup>. Affichés sur les murs de la ville, les tracts parlent au travers des images, toujours accompagnées de courts slogans.

Le fruit de ces activités de sensibilisation est donc visible lors de la première expérience de lutte collective, qui a donné lieu aux quatre journées de novembre 1968, où les innombrables discussions du *circolo giovanile* se sont vues

---

<sup>158</sup> À l'époque, la *Democrazia Cristiana* est le parti majoritaire qui gouverne le village d'Orgosolo.

<sup>159</sup> Acronyme signifiant « Parti Socialiste Italien d'Unité Proletaire ». Ce parti est actif entre 1964 et 1972.

<sup>160</sup> MUGGIANU Pietro, *Orgosolo '68-'70. Il triennio rivoluzionario, op. cit.*, page 51.

Trad. fr. « [...] un signe significatif de l'érosion lente et continue de la structure archaïque et pastorale de la société orgolaise, entamée dans l'espace d'environ une décennie (1960-1970), dont le résultat fut une restriction progressive du monde pastoral, limité aux générations les plus âgées de la communauté, au profit de la constitution d'une nouvelle classe ouvrière locale et d'un groupe bien nourri de jeunes intellectuels à la formation et à la mentalité profondément diverses par rapport à leurs parents » .

<sup>161</sup> Ronéotypés : textes reproduits au moyen d'une ronéo.



concrétisées. Les quatre journées de grève générale, couronnées par une très grande participation populaire, aboutissent à l'occupation de la mairie et à la destitution de la junte au pouvoir. Les raisons sont des plus courantes : la revendication des terrains confisqués, l'élimination du loyer sur les pâturages, des alternatives au travail d'élevage, un lieu de travail sûr.

C'est à cette occasion que, pour la première fois, l'on aborde le problème du parc national du Gennargentu. Sa création est au coeur des manifestations de janvier 1969, et amène les revendications d'Orgosolo à l'attention de la politique nationale, en inscrivant enfin son histoire locale dans le sillage de l'histoire nationale. Dorénavant, la protestation prend des formes jusque-là inconnues dans cette petite partie de l'Italie.

Les activités des clubs culturels, avec leurs tracts, deviennent en effet la base d'un *corpus* contestataire qui, au milieu des années 1970, se concrétise par les peintures murales. Les ronéotypés du *circolo giovanile* se révèlent donc l'instrument privilégié de protestation, puisqu'ils mélangent le langage visuel à l'écriture. Ce moyen s'avère particulièrement efficace, car il est en mesure d'atteindre un double objectif : d'une part, il réunit le plus grand nombre de personnes, en cherchant à les informer sur les décisions politiques prises par l'État à leur détriment, d'autre part, il rend publique et donc manifeste l'opposition au *statu quo*.

## **6.2 Les protestations contre le parc et le stand de tir de Pratobello : la lutte se collectivise**

Suite à la prise de conscience par l'ensemble de la communauté orgolaise, la protestation cesse d'être un fait exclusivement individuel. Lorsque le combat est engagé par un petit groupe de bergers motivés par le désir de venger les torts subis, soit commis par des propriétaires, soit par d'autres bergers, ou encore par

les entrepreneurs laitiers de la zone, le conflit reste sordide, et la confidentialité assure le succès et la sécurité des bergers concernés.

Cependant, l'ampleur des questions qui touchent à présent les nouvelles revendications, concernant cette fois-ci l'ensemble de la région et son organisation socio-économique, ainsi que l'État national dans sa connotation systémique, bouleverse le caractère en quelque sorte intime de la révolte, appelant *a contrario* à une participation massive à la manifestation. Avec le profond changement préconisé par la création du parc national du Gennargentu, ce n'est pas seulement le modèle économique qui se transforme, mais aussi la connotation traditionnelle du territoire, caractérisée jusqu'ici par la recherche constante d'adaptation des nécessités humaines à l'environnement naturel.

Le projet de protection d'une si grande zone naturaliste sanctionne un changement de point de vue. On passe en effet du territoire, donc d'un regard subjectif et local porté sur l'environnement, au paysage, fruit d'un regard objectif et étranger. On s'éloigne pour le contempler de loin « [...] *orientati verso obiettivi e desideri che trascendono la mera funzionalità* »<sup>162</sup>.

Cet aspect est encore plus visible dans le cas des soulèvements de Pratobello, six mois plus tard, en juin 1969<sup>163</sup>, lorsqu'à travers des communications officielles affichées sur les murs de la ville, l'État invite tous les bergers et les paysans à abandonner leurs pâturages et terrains situés dans les municipalités d'Orgosolo, Mamoiada et Fonni. Dès le mois de juin, en effet, le petit village abandonné de Pratobello (distant respectivement de 5,9 et 14 kilomètres des communes citées) devrait abriter un stand de tir à usage militaire. Le mécontentement éclate avec

---

<sup>162</sup> BALDESCHI Paolo, « Tutelare il paesaggio storico delle colline toscane. Una ricerca, un risultato » dans *Sapere tecnico-Sapere locale. Conoscenza, identificazione, scenari per il progetto*, Florence, Italie, Alinea, 2007, page 93.

*Trad. fr. : « [...] orienté vers des objectifs et des souhaits qui transcendent la simple fonctionnalité ».*

<sup>163</sup> Il faut remarquer que la commission d'enquête parlementaire, la Commissione Medici, est approuvée le 27 octobre 1969. Il est fort probable que cette première occupation du territoire orgolais de la part des forces de l'ordre ait pour but de commencer à installer un contingent adéquat pour effectuer des opérations de repérage des lieux. Dans le compte-rendu de fin d'activité, la Commission préconise en effet la nécessité d'avoir une connaissance plus approfondie du territoire de la Barbagia, afin d'intervenir soudainement en cas d'action de brigandage.

une intensité renouvelée. Les populations locales ne peuvent pas manquer de remarquer que l'État italien se montre une fois de plus très intéressé par ces zones, notamment à la suite des contestations contre le parc national. De leur côté, les bergers accusent le gouvernement national de vouloir les chasser de leurs terres précisément pendant la saison où, d'habitude, on se sert des pâturages de montagne. Dans la ville, la conviction que cette nouvelle initiative va devenir permanente, et non pas temporaire comme annoncé par l'armée, se répand tout de suite. Immédiatement, parmi les habitants commence donc à émerger la conviction que, derrière ce dernier projet, se cache en réalité la volonté d'imposer une nouvelle punition à la population locale, pour s'être fortement opposée à l'institution du parc national du Gennargentu. Encore une fois, la réponse des Orgolais fut une participation immédiate, non-violente et massive. Le 9 juin, 3 500 personnes occupent les terres en question, et obtiennent le démantèlement du stand de tir dans les deux mois suivants, ainsi qu'un remboursement approprié pour tous les bergers qui ne peuvent plus faire paître leurs troupeaux dans les champs relevant des communes concernées.

### 6.3 Des protestations aux peintures murales

À partir des affiches et des tracts représentant la forte opposition au stand de tir de Pratobello naissent, quelques années plus tard, les premières peintures murales d'Orgosolo (figure 11, 12). Elles s'offrent aux habitants comme des fragments de mémoire de la vie sociale<sup>164</sup>.

Les peintures murales et, avant celles-ci, les photocopiés affichés sur les murs de la ville, fixent ainsi l'extériorisation plastique et la cristallisation de la nature

---

<sup>164</sup> Cf. HEATHERINGTON Tracy, « Murals and the memory of resistance in Sardinia », *Irish Journal of Anthropology*, 2002, vol. 6, p. 7-24 ; HEATHERINGTON Tracy, *Wild Sardinia. Indigeneity and the Global Dreamtimes of Environmentalism*, Seattle (Washington), États-Unis, University of Washington Press, 2010.

communautaire de la protestation, ainsi que sa nature éminemment politique. Del Casino, en effet, rappelle qu'elles « *diventarono un mezzo abbastanza comune per rendere pubblici alcuni temi politici che avrebbero sicuramente interessato la gente di Orgosolo. Fino al 1985 ciò si realizzò con costanza, al punto che il muralismo orgolese entrò a far parte del più vasto contesto muralistico sardo che nel frattempo si era sviluppato* »<sup>165</sup>.

Grâce aux peintures murales, donc, le mécontentement, couvé pendant des millénaires au sein de la communauté orgolaise, parvient enfin à se canaliser et à prendre une forme d'expression légitime.

La transcription muraliste permanente des premiers ronéotypés éphémères ayant entamé la manifestation des quatre journées d'Orgosolo (tout comme de ceux produits à l'occasion des initiatives scolaires visant à la redécouverte du rôle du village barbaricin dans l'histoire nationale) décrète le lien indissoluble de la population locale avec son territoire, et revendique un regard subjectif, le seul qui jusque-là a façonné son identité.

Le caractère essentiellement contestataire des peintures murales orgolaises est bien visible, non seulement dans leur origine plastique (les tracts, moyens typiques de la lutte politique), mais aussi dans l'utilisation récurrente de la parole. Il s'agit d'une revendication qui ne s'exprime pas seulement à travers les images, mais elle a constamment besoin d'un texte écrit (Figure 13). Même dans les peintures murales ne relevant pas du premier *corpus* des ronéotypés, où la parole est déjà constitutive du message, des phrases accompagnent les représentations et complètent le langage articulé à travers l'image, en posant l'accent sur les différents registres expressifs. La variété des sujets ainsi que l'intensité de la narration trouvent donc leur correspondance dans la parole écrite.

Les premières peintures murales parlent, et elles le font par le biais d'une forme de communication politique justement tirée de ces *circoli*, qui ont ouvert la saison

---

<sup>165</sup> Extrait d'entretien avec Francesco Del Casino, que nous avons rencontré dans le cadre notre recherche.

Trad. fr. : « devinrent un moyen assez répandu pour rendre public certains thèmes politiques susceptibles d'intéresser les gens d'Orgosolo. Jusqu'en 1985, ceci fut mis en place avec constance, au point que le muralisme orgolais commença à faire partie du plus vaste contexte muraliste sarde qui, entre temps, s'était développé ».

orgolaise des contestations. Ainsi, dans les œuvres racontant l'histoire des protestations de la communauté locale, on trouve davantage de slogans, transcriptions fidèles du langage de la lutte engagée, qui permettent de les resituer dans leur contexte originaire (figure 14). Dans les peintures racontant la vie misérable des habitants du lieu, on trouve des proverbes et poésies en langue sarde. C'est une narration qui se fait davantage intimiste, et qui nécessite donc une parole évocatrice. Dans ces cas-là, comme le souligne Francesco Del Casino, il s'agit d'une formalisation de la tradition orale constitutive de la société pastorale, *c a r « proprio quest'ultime [le poesie] erano tramandate oralmente, e in particolar modo da coloro che erano più legati al mondo pastorale e dunque meno istruiti »*<sup>166</sup>. Le langage change à nouveau, et se fait vulgaire dans les citations déplorables dénonçant la matité de l'État, pour redevenir ensuite poétique, dans ces peintures qui mettent en évidence les exploits des héros empruntés à des peuples lointains (figure 15). Tout cela permet de rendre l'image interprétable de manière univoque, pour qu'elle soit la plus juste possible, afin que le message ne puisse pas être mal compris, et donc utilisé de façon inappropriée.

Le sens politique de la lutte contre l'ordre établi, en tant que lutte de classe, est en effet la prérogative fondamentale du muralisme orgolais. Il devient une expression de sensibilisation concernant les conditions de vie de la communauté et de sa nécessité à s'autodéterminer. Celle-ci se sert de tous les moyens utiles pour construire un discours le plus rigoureux possible. C'est, en fin de compte, l'expression d'une population qui se définit comme une classe sociale antagoniste à celle hégémonique.

Une des peintures murales les plus représentatives en ce sens raconte les luttes de Pratobello (figure 14). Celle que l'on peut admirer aujourd'hui a été réalisée en 1984, suite à la destruction de l'original pour cause de travaux de ravalement du bâtiment de la Mairie. Le mur représente une assemblée populaire où le partisan Emilio Lussu parle à la population. Certaines banderoles qui apparaissent dans

---

<sup>166</sup> Extrait d'entretien avec Francesco Del Casino, que nous avons réalisé dans le cadre notre recherche.

Trad. fr. « ces dernières [les poésies] étaient transmises oralement, notamment par ceux qui étaient davantage liés au monde pastoral et donc les moins instruits ».

l'image sont la reproduction fidèle des affiches imprimées à l'époque, comme pour souligner le statut documentaire de l'œuvre, qui se fait donc témoin direct de l'événement. Dans la partie inférieure, la foule manifestante constitue un corps unique, fait de regards superposés et de visages durs, coupés par des ombres nettes et des lumières rasantes. C'est la tension de la lutte, générée par l'opposition politico-idéologique aux impositions des institutions, qui traverse entièrement l'œuvre. Cette peinture se développe entre deux fenêtres, dans un espace très restreint ; elle exploite néanmoins chaque centimètre du mur dans une tension dialectique très serrée avec ce dernier, comme si la mémoire pouvait se contenter même d'un espace limité pour continuer à exister. L'espace mental qu'elle déploie, au contraire, apparaît comme très vaste, les images et les concepts se pressant constamment. C'est justement la particularité des peintures murales d'Orgosolo. L'image n'occupe jamais les grandes façades aveugles des bâtiments qui permettraient un développement plus linéaire de la narration ; elle s'immisce dans les pauses architecturales pour englober le bâtiment, et ainsi le plier à ses exigences communicatives. L'espace est alors dominé par l'image et devient lui-même un élément formel de la composition.

Les affiches parlent enfin, brisant le silence tendu qu'évoque la partie inférieure de la représentation. La couleur manque de nuances, elle est pure et drastique dans ses accents tonals, nette comme le fond qu'elle remplit. Un dernier personnage allongé, discret et silencieux, tient dans sa grande main fatiguée par le travail, qui rappelle de très près les premières représentations des mains des ouvriers soviétique de Malevitch, le message résumant les principes de lutte contemporains.

#### 6.4 Les peintures murales, une narration locale à portée globale

La représentation de la nature subversive de cette prise de conscience concerne donc l'ensemble de l'espace habité et finit par l'envahir. Parfois, elle cherche un dialogue avec l'environnement, le contexte dans lequel elle est inscrite, comme dans le cas des peintures murales représentant les personnages éponymes des rues (figure 16), ou bien de celles concernant les luttes contre le parc national et le stand de tir de Pratobello, que l'on vient d'analyser. Ailleurs, elle est indépendante de la destination d'usage du mur peint, comme dans le cas de l'énorme reproduction de Guernica de Picasso sur les murs d'un studio photo (figure 17).

Bien que, de prime abord, cette peinture murale ne semble pas reliée directement aux autres, ressemblant plutôt à un hommage de la population à l'œuvre de Picasso, elle représente en quelque sorte le manifeste, les intentions programmatiques de toute la production muraliste orgolaise. L'œuvre s'avère, en effet, prégnante de par deux aspects. En premier lieu, elle représente les sociétés occidentales modernes et leurs aberrations et, en deuxième lieu, son style à la fois cubiste et expressionniste explicite les sources stylistiques des peintures murales d'Orgosolo.

Selon l'historien de l'art italien Giulio Carlo Argan, Guernica « *non è un fatto storico, ma [...] è [esso stesso] un fatto storico. E' il primo, deciso intervento della cultura, nella lotta politica* »<sup>167</sup>. Réalisée comme forme de condamnation des bombardements aériens nazis qui démolirent complètement la ville basque de Guernica, fidèle à la République, l'œuvre nous appelle à juger, à prendre position face à la tragédie de la guerre, représentée à travers sa symétrie flagrante et ses hurlements silencieux et pourtant atroces. C'est l'extrême acte d'accusation contre la tentative d'instaurer en Europe la domination de la négation de l'homme.

De la même manière, les peintures murales d'Orgosolo sont la voix de protestation de sa communauté, qui dénonce les abus et dévoile les injustices, qui présente les faits et intervient directement dans l'histoire.

Le long des rues de la petite ville, se déroule donc un discours identitaire

<sup>167</sup> ARGAN Giulio Carlo, *L' arte moderna 1770-1970*, Firenze, Sansoni, 1970, page 572.

Trad. fr. : « pour la première fois ne représente pas un fait historique, mais constitue en lui-même un fait historique. Il est la première intervention de la culture dans la lutte politique ».

(figure 18), où les peintures murales matérialisent et représentent la mémoire collective, en menant une réflexion sur le passé commun, si lointain ou récent qu'il soit. Elles narrent les luttes et les abus subis en raison d'un pouvoir coercitif prêt à sacrifier une partie de sa propre culture au nom d'un progrès implacable, tout en revendiquant une représentation de l'identité populaire enfin libérée des préjugés.

La mise en œuvre, de la part d'un État totalisant, d'un projet poursuivi par l'imposition d'un modèle de développement et de croissance économique fondé sur des structures coercitives et répressives, ne montre aucune considération pour les particularités locales, ni pour les besoins des habitants. En opposition à cette menace, se dégage ainsi la nécessité de créer une forme d'expression, et donc de culture, qui soit en mesure de montrer l'unité et l'unicité de la communauté locale, tout en faisant progresser ces idéaux d'autodétermination et d'émancipation de toutes formes de domination dont elle est ressuscitée.

Pour surmonter la dure épreuve que les Orgolais doivent endurer, la narration muraliste de Orgosolo ne fait pas seulement appel à l'histoire locale et nationale pour tisser les fils d'une identité souvent menacée de disparaître. Elle se réfère également, et à plusieurs reprises, à l'évocation des exploits des peuples lointains dans le temps ou dans l'espace, ayant subi un égal destin d'oppression. Tel est le cas de la peinture murale surnommée par la population locale *L'Indiano* (« L'Indien ») (figure 19). Comme une ombre ou comme une présence ancestrale, il s'élève au-dessus des murs blancs pour accueillir ceux qui entrent dans le village. « *L'uomo bianco ha portato un pezzo di carta e ha detto di firmare. Quando abbiamo imparato l'inglese ci siamo accorti che con quel documento avevamo perduto la terra* »<sup>168</sup>, récite le propos entourant sa figure. Alors que la représentation de l'Américain natif cristallise par sa présence le symbole de toutes les minorités écrasées par la société occidentale moderne, par ailleurs, encore une fois, elle met l'accent sur le lien entre l'homme et l'environnement comme la seule

---

<sup>168</sup>Trad. fr. : « L'homme blanc a apporté un bout de papier et nous a demandé de le signer. Lorsque nous avons appris l'anglais, nous avons réalisé que, avec ce document, nous avons perdu notre terre ».



condition qui puisse assurer la survie. On évoque en effet l'idée que l'éloignement de l'environnement menace l'existence d'une population entière, tout en montrant la lutte pour la terre comme une des manifestations tangibles de la domination de l'homme sur l'homme. Cette même valeur peut être rapportée aux représentations des idoles transnationales, comme par exemple celles en l'honneur d'Ernesto Che Guevara. Qu'il s'agisse de récits historiques portant sur les héros locaux ou la vie de la population locale, ou bien de sujets liés à l'actualité, tels que les peintures murales exprimant la désapprobation de la guerre au Viêtnam (figure 20), tout a pour fonction la construction de l'identité locale et l'autodétermination de la population orgolaise. Alors que les représentations à caractère plus intime et personnel reconstruisent un passé douloureux en cristallisant la mémoire historique collective, celles qui se réfèrent aux populations lointaines, qu'elles soient passées ou récentes, consacrent les valeurs de référence auxquelles fait appel la communauté locale.

Il s'agit, en fin de compte, d'une prise de position qui permet de comprendre et de situer « idéologiquement » sa propre existence (figure 21).

La coexistence de deux différents niveaux narratifs dans le *corpus* des peintures murales orgolaises (le premier concernant l'histoire locale et le deuxième la narration des événements lointains, mais au même temps similaires) confirme en principe la prise de conscience de la nature mondiale incontournable des inégalités et de l'oppression de toutes les réalités minoritaires, se manifestant toujours sous la même forme, même dans des contextes ou des lieux différents.

À travers les récits d'autres peuples opprimés, la société orgolaise met en place une translocalité<sup>169</sup>, en prenant conscience du fait que son état d'exploitation et d'oppression dépasse les frontières et se relie, en forme et en contenu, à la marginalisation d'autres communautés. En surmontant les limites locales l'abstraction nécessaire pour resituer sa condition particulière au sein d'un système de valeurs plus étendu se réalise, donnant ainsi une connotation universelle à l'expérience particulière.

La même translocalité se retrouve dans le langage plastique qui permet de

---

<sup>169</sup> Cf. SLOVIC Scott, « Translocalità: la nozione di luogo nell'ecocritica contemporanea », *op. cit.*

donner forme à ce processus, caractérisé par une configuration expressive hybride et une valeur artistique non encore légitime.

L'outil muraliste se joint donc aux expressions de malaise des zones urbaines, comme celles qui sont apparues dans les rues de Valparaiso au Chili à la suite des mouvements de grève de la part des débardeurs de 1963. Sans doute l'expérience orgolaise partage avec les Chiliens le sens de la lutte politique, visible même dans l'utilisation dialectique des deux moyens d'expression différents : la parole et l'image. Les deux composantes fondamentales de l'expression artistique orgolaise articulent donc le récit du vécu humain en le concrétisant dans un discours multimédia. Dans ce contexte particulier d'autodétermination et d'affirmation de l'identité culturelle, l'art qui concrétise le phénomène ne peut pas se permettre de s'isoler et de renoncer à l'échange d'expériences avec le monde, mais il doit interagir avec ses multiples dimensions.

À la lumière de l'analyse de la production muraliste orgolaise, considérée d'une part comme un nouvel outil de lutte et de l'autre comme une prise de conscience de la communauté tout entière, il ressort clairement qu'il est possible d'inscrire cette expérience artistique dans un discours plus large. Elle peut en effet être observée dans l'optique du rejet de l'imposition d'un modèle moderne de développement économique.

Bien que l'immédiat après-guerre conduise à une accélération du processus de croissance de la société contemporaine, par le biais d'une modernisation forcée et sous la promesse d'un progrès écrasant qui annoncerait une prospérité généralisée, les contradictions restent évidentes.

Dans l'Italie des années 1960, les promesses de progrès restent uniquement restreintes à une industrialisation illimitée. Pier Paolo Pasolini souligne comment le projet de modernisation des États occidentaux, dont l'Italie, est fondé sur un malentendu sensationnel qui a délibérément confondu le développement industriel avec le progrès social. Ayant ramené les deux notions à leur distinction sémantique originare, l'intellectuel frioulan précise que le développement se connote dans le sens purement pragmatique, alors que le progrès se relie à une

notion tout à fait idéale. Pour atteindre le progrès, selon Pasolini, il est donc nécessaire de synchroniser les deux termes, car « *Non è concepibile un vero progresso se non si creano le premesse economiche necessarie ad attuarlo* »<sup>170</sup>.

Il est évident que les politiques de développement menées après la Seconde Guerre mondiale par l'État italien en Sardaigne, n'ayant pas garanti une équité sociale et territoriale qui seule peut être gage d'un véritable progrès social, n'ont pas créé les conditions nécessaires à l'évolution préconisée par Pasolini.

Par conséquent, la prise de conscience de la société orgolaise, en tant que minorité réellement menacée par les logiques d'un système dont les actions tendent à compromettre son existence, s'oppose de manière frappante à une conception stérile de développement.

Face à l'imposition d'un modèle d'organisation sociale qui bouleverserait ses propres particularités, elle réagit en confirmant sa nature communautaire, en se présentant comme un *unicum* face au pouvoir établi. Ce faisant, elle rejette un modèle de société fondée sur des relations contractuelles et conventionnelles, qui conduirait à un affaiblissement progressif de la conscience collective, en faveur d'une perspective individualiste, alimentée par l'avancement de la division spécialisée du travail. Elle répond aux sollicitations en se présentant comme une société démocratique organique capable d'accueillir, de discuter et de soutenir les idées avancées par ses membres. Elle se démontre ainsi une communauté homogène, unie par les mêmes origines, les mêmes valeurs, les mêmes besoins et, enfin, par les mêmes attentes.

Face à une modernité qui conduit à une rupture nette entre le passé et le présent et, par conséquent, à l'abandon des traditions et donc de l'identité, la petite communauté sarde réagit en créant un récit capable de renforcer les racines de sa propre culture, de les relire, les réinterpréter et les placer dans la réalité actuelle, en se montrant en parfaite continuité avec son passé. Grâce à la reprise d'une identité archaïque, enrichie d'une nouvelle prise de conscience, elle a donc été en mesure de produire un discours postmoderne, visant au rejet du modernisme que

---

<sup>170</sup> PASOLINI Pier Paolo, *Scritti corsari*, Milan, Italie, Garzanti, 1975, page 456.

Trad. fr. « Il est inconcevable de réaliser un véritable progrès si les conditions économiques nécessaires pour le mettre en œuvre ne sont pas créées ».

la pensée dominante impose par le modèle contemporain de développement. Elle laisse entendre la réalisation éventuelle d'une nouvelle forme de société, basée sur la nécessité d'une plus grande participation démocratique, alimentée par des nouvelles considérations humaines, écologiques et éducatives<sup>171</sup>, capable d'intégrer en son sein la pluralité de l'existence.

---

<sup>171</sup> Cf. IOVINO Serenella, *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*, *op.cit.*



# 3 | LES PEINTURES MURALES DE CIBIANA : LES PRATIQUES DE TRAVAIL À L'ORIGINE DE LA COMMUNAUTÉ

**Plan :** *Dans ce chapitre nous étudierons les peintures murales de Cibiana. Nous présenterons d'abord la formation et le développement du projet artistique afin de repérer ses éléments constitutifs. Nous analyserons ensuite la réalité locale dans sa dimension historique et territoriale afin de contextualiser l'émergence d'un tel phénomène artistique. Nous reviendrons in fine aux peintures murales afin de mener une analyse circonstanciée sur la base des spécificités précédemment relevées<sup>172</sup>.*

## 1. LA GENÈSE DES PEINTURES MURALES DE CIBIANA

Installé à 1 005 mètres de hauteur sur la côte du mont Rite, Cibiana di Cadore est un petit village qui ne compte pas plus de 450 habitants, repartis en trois hameaux : Masarié, Pianezze et Cibiana di Sotto, aux pieds du Parc National (figure 22, 23) des montagnes bellunaises. Il tient son nom de la région géographique à laquelle il appartient, le Cadore. Cette zone se situe au nord de la province de Belluno dans la Vénétie, lieu de frontière depuis un temps

---

<sup>172</sup> Cette étude de cas est accompagnée d'un croquis géographique permettant à la fois de localiser les lieux cités et de représenter les dynamiques et les évolutions territoriales que nous évoquerons dans ce texte.

indéterminable, et s'étale de la haute vallée du fleuve Piave à celle du Boite. Ses frontières touchent au Nord l'Autriche, à l'Ouest le Haut-Adige – Tyrol du Sud, et à l'Est la région du Frioul. Ici tout est dominé par les montagnes qui ont constitué au fil des siècles des frontières naturelles, mais aussi un carrefour reliant différentes populations et leurs cultures. En témoignent leurs diverses influences : germanique provenant du Tyrol du Sud et de l'extrémité nord du Cadore (l'Ampezzano ayant appartenu pendant plus de quatre siècles à la monarchie autrichienne), orientale provenant du Frioul, et majoritairement vénitienne provenant du sud de la région. Toutes ces présences n'ont pas empêché le développement d'une identité propre et définie. Ces éléments ont perduré dans le temps et sont arrivés presque intacts jusqu'à nos jours. Ils s'expriment par le biais d'une langue propre qui est le *ladino* (dont les origines remontent à l'époque romaine<sup>173</sup>) et d'une forme d'administration du territoire typique des populations des Dolomites : les *Regole*, qu'on présentera en détail par la suite.

Protégé par ces gigantesques en pierre, Cibiana est encore bien à l'abri des menaces environnementales. Il a néanmoins été traversé par les grands bouleversements qui ont façonné la société contemporaine en induisant un changement radical du rapport à son territoire. Tout cela a laissé des traces visibles sur les murs du village, qui se sont concrétisées dans un corpus de plus de cinquante peintures murales.

Comme dans le cas d'Azzinano, il est possible de dater le début de cette expérience à Cibiana, de l'été 1980. L'initiative est portée par deux habitants originaires du petit village : Osvaldo da Col et le peintre Vico Calabrò, à l'époque enseignant d'art plastique au collège du village. Les deux ont vécu

---

<sup>173</sup> La langue ladine est une filiation du latin. Suite à l'annexion des régions alpines à l'Empire romain (15 av. J-C) les populations locales adoptèrent le latin vulgaire parlé par les fonctionnaires et les soldats, sans toutefois abandonner leur propre langue. En résulta une langue hybride parlée dans les Dolomites. Celle-ci conserve plusieurs particularités propres à la langue latine qui, au cours des premiers siècles de l'Empire, s'était répandue le long de la chaîne alpine centrale et orientale et jusqu'aux Préalpes. La structure linguistique du ladin révèle aussi des influences celtiques manifestes et conserve – bien que de façon hétérogène dans les différentes vallées ladines – de nombreuses particularités linguistiques originaires, qui autrefois caractérisaient grosso modo toute la zone gallo-romaine (Cf. Instituto Ladino Micurà de Ru).

personnellement le déclin de Cibiana, de centre rural encore actif et productif pendant les années 1950, à zone marginalisée et presque déserte à partir des années 1970 – histoire classique de la plupart des villages ruraux à l'époque contemporaine. Au début des années 1980, selon le témoignage d'Oswaldo Da Col, le petit village est alors « *quasi completamente abbandonato: in paese restavano solo i vecchi con i bambini. Gli adulti erano tutti emigrati in Germania a fare i gelati* »<sup>174</sup>. D'ailleurs, cette histoire est aussi celle d'Oswaldo lui-même, obligé de partir comme ses concitoyens pour chercher fortune ailleurs en qualité de marchand de glaces. Toutefois, à chaque retour dans son village d'origine, à la fin de la saison de travail, il ne peut manquer de constater l'état d'abandon de Cibiana. Il tâche alors de trouver une stratégie qui puisse faire sortir son village de l'isolement, comme d'autres communes limitrophes l'ont déjà fait. En effet, non loin, à trente kilomètres à peine de Cibiana, sur les mêmes montagnes des Dolomites, se trouve Cortina d'Ampezzo, un ancien village agricole qui, au tournant du XXe siècle, a entamé sa reconversion en centre touristique pour les sports d'hiver et d'été. L'organisation des jeux olympiques d'hiver de 1956 lui a permis de s'affirmer dans le panorama touristique de la montagne italienne en qualité de centre alternatif au tourisme du Tyrol du Sud. Cependant ce phénomène a vécu de façon différente par les habitants des villages de la vallée, n'ayant pas la même chance. En comparant leur situation à celle de Cortina d'Ampezzo, reconnue au niveau international, les habitants de Cibiana éprouvent, d'une part, un sentiment d'injustice et de mise à l'écart, comme si la réussite de cette commune occultait le reste de la région – « *chi passa qua non si ferma da noi... vanno tutti a Cortina* »<sup>175</sup> – et, d'autre part, un sentiment de rivalité les poussant à chercher des stratégies leur permettant de réaffirmer la légitimité de leur territoire dans le panorama touristique de la zone.

---

<sup>174</sup> Extrait d'un entretien informel que nous avons réalisée avec Oswaldo pendant notre enquête de terrain.

Trad. fr. : « presque complètement abandonné. Au village ne restaient que les vieux et les enfants. Les adultes s'étaient tous déplacés en Allemagne pour faire des glaces ».

<sup>175</sup> Un habitant de Cibiana : « ceux qui passent par là ne s'arrêtent pas chez nous, ils vont tous à Cortina ».



C'est dans cette dynamique que s'inscrit l'action d'Oswaldo et Vico, qui ont recours à l'art, notamment conçu comme « un grido di aiuto per portare alla ribalta dei media un paese che stava morendo »<sup>176</sup>. Ce faisant, ils espèrent en effet pouvoir « attrarre e sfruttare i flussi turistici verso Cortina »<sup>177</sup> et ainsi repeupler le village.

La comparaison avec Cortina demeure un point sensible dans les discours des promoteurs du projet artistique de Cibiana. Cortina est en effet évoqué en guise d'exemple négatif d'une communauté qui a abandonné ses traits constitutifs – « Cortina ha perso l'identità », « si è venduta alle Olimpiadi », « Cortina non ha più un centro storico »<sup>178</sup>— afin de se consacrer complètement à l'économie touristique. L'enjeu est donc de trouver un sujet original susceptible de susciter l'intérêt des touristes tout en conciliant ces deux instances majeures : d'une part la nécessité de faire sortir Cibiana de son isolement, d'autre part le maintien, le respect et la mise en valeur de son identité traditionnelle. En partant de ce constat, Oswaldo et Vico ont l'idée de peindre sur les murs extérieurs des maisons la vie des familles qui les habitaient, comme des archives ouvertes sur l'histoire de ce petit village. Commencent ainsi à affleurer les souvenirs d'une communauté autrefois unie, dans l'espoir de faire revivre ce qui à présent a été perdu. Comme Oswaldo et Vico, les promoteurs de cette initiative aiment à le répéter, « Cibiana racconta la sua storia »<sup>179</sup>.

---

<sup>176</sup> Oswaldo : « un cri désespéré pour ramener l'attention des médias sur un village qui allait mourir ».

<sup>177</sup> Oswaldo : « attirer et exploiter les flux touristiques en direction de Cortina ».

<sup>178</sup> Oswaldo et Vico : « Cortina a perdu son identité », « il s'est vendu aux Olympiades », « Cortina n'a plus de centre historique ».

<sup>179</sup> « Cibiana raconte son histoire ».

## 1.1. La vie au village, une source d'inspiration

Trois peintures murales composent le noyau initial du projet, réalisées par trois artistes originaires de la zone de Cibiana en juillet 1980. Les œuvres d'Aldo De Vidal, Giuliano de Rocco et Vico Calabrò donneront une empreinte unique au projet artistique.

Le premier, Aldo De Vidal, choisit de représenter *Al squarador* (figure 24), un métier d'artisanat désormais disparu consistant à découper des tronçons de bois à l'aide de haches très longues et aiguës, pour en faire des poutres destinées à la construction d'édifices. Ceci était une activité très pratiquée dans les villes de montagne qui s'appuyaient sur une économie de subsistance, dépendant essentiellement des matières premières comme le bois. L'artiste, Aldo de Vidal, peint la figure d'un ouvrier aux grandes mains noueuses, façonnées par la fatigue, en train de manier les outils de son travail. Derrière lui trois autres collègues participent à l'action. En bas à gauche, la devise *Recordonse dei veci*<sup>180</sup> cautionne la monumentalité de la représentation. On pourrait la définir comme une œuvre à la fois autobiographique et à portée plus large et collective, à la fois pour deux raisons majeures : d'une part, parce que ce thème touche personnellement la vie de l'artiste, dont le père exerçait le métier de *squarador*, qui faisait donc parti de son vécu ; d'autre part, car l'ouvrier illustré représente une condition commune aux gens du lieu et s'élève donc telle une figure emblématique de la communauté tout entière.

Giuliano de Rocco représente la *Letra de lontan* (« Lettre de loin ») (figura 25) sur les murs de la maison de la famille Fassute. Une jeune femme se tient debout, lisant une lettre que son mari émigré lui a envoyée d'un pays lointain, probablement l'Argentine ou le Brésil. Dans le fond, la vieille mère assise sur un banc prie silencieusement, tandis que la petite fille attend impatiente des nouvelles de son père. Une atmosphère raréfiée, où règnent le silence, la calme et l'immobilité, entoure la chambre et la jeune épouse, trop tôt abandonnée. On évoque ainsi une vie de souffrances, de privations et d'attentes exténuantes. En

---

<sup>180</sup>En langue locale : « Souvenons-nous de nos ancêtres ».

représentant la vie de ceux qui restent, l'artiste a donc abordé un thème sensible pour tous les habitants de Cibiana, confrontés depuis désormais deux siècles à des vagues migratoires constantes. Ici la migration est évoquée par une absence.

Vico Calabrò, artiste qui privilégie la technique de la fresque, consacre son œuvre à l'histoire de Lelo De Placido (*Al mandolin de Lelo*) (**figure 26**), le dernier luthier de Cibiana. Il s'agit d'un personnage qui a réellement existé et a habité la maison sur laquelle a été réalisée la fresque. Lelo apparaît appuyé contre la porte de son atelier en train d'accorder le violon qu'il vient de terminer. À l'extérieur, son apprenti assis sur un banc l'accompagne au son d'une mandoline. Leurs notes se répandent dans le village, comme une émanation onirique des deux personnages.

Ces trois pierres posées comme une promesse de bâtir une structure artistique bien articulée, représentent en germe, les caractéristiques dominantes de l'expérience cibianaise. En premier lieu, le récit des habitants du village est majoritairement orienté vers la narration des travaux traditionnellement exercés de génération en génération. En deuxième lieu, on remarque une attention particulière non seulement à la véracité des éléments plastiques, mais aussi au support de la représentation (à savoir le mur), qui doit être cohérent avec le sujet traité comme dans le cas du luthier et du *squarador* peints justement sur les murs des maisons ayant appartenu aux artisans. En troisième lieu, le discours s'élargit pour comprendre l'ensemble de la communauté locale, comme dans le cas de la représentation de l'émigration.

## 1.2. Les critères de sélection des artistes

Les artistes ont été sélectionnés selon des critères privilégiant leur provenance géographique. Selon Vico Calabrò en effet, ceci est un élément fondamental car « *all'inizio gli artisti che noi chiamavamo provenivano tutti dalla nostra stessa realtà (montagna bellunese) e quindi capivano al volo di cosa si trattasse, non c'era bisogno di spiegare loro cosa fosse per esempio il mestiere di squarador, perché loro stessi avevano vissuto queste cose sulla loro pelle* »<sup>181</sup>.

À ses débuts, le projet artistique de Cibiana se configure donc selon une double symétrie : la symétrie de l'histoire racontée avec le vécu de la famille ayant habité les murs, la symétrie du vécu de l'artiste avec la réalité représentée.

Lors des éditions suivantes, émergent des exigences de plus en plus précises qui définiront par la suite les critères pris en compte dans la programmation des interventions artistiques tout comme dans le choix des artistes.

On peut résumer ce choix en trois points.

1) Le style : les artistes sélectionnés doivent impérativement s'exprimer par un langage figuratif, afin de permettre aux Cibianais de lire et de comprendre le sujet de la représentation.

2) L'expérience dans le domaine : les artistes invités doivent faire preuve d'une activité de recherche artistique riche et prolongée. Cela était nécessaire pour éviter que des débutants utilisent l'opportunité offerte par Cibiana comme un tremplin leur permettant de montrer leur travail à la communauté artistique, sans toutefois apporter de plus-value au village. À l'origine de cette discrimination réside la conviction que l'artiste doit apporter du prestige à la ville et non pas l'inverse.

3) La sociabilité : les artistes intervenant doivent démontrer une certaine sociabilité afin de mettre en place un lien profitable avec la population. Bien que ce critère puisse sembler être une discrimination arbitraire, il s'est avéré essentiel

---

<sup>181</sup>« Au tout début, les artistes invités provenaient tous de notre même réalité (celle de la montagne bellunaise) et donc ils comprenaient tout de suite ce dont il était question, il n'était pas nécessaire de leur expliquer par exemple ce qu'est un *squarador*, parce qu'eux-mêmes avaient vécu ces choses sur leur peau ».

pour les conditions de travail dans lesquelles l'artiste devrait exercer son art et révèle aussi une certaine méfiance de la part des Cibianais. Pour des contraintes financières, les artistes doivent en effet être hébergés chez l'habitant et sont donc censés vivre ensemble et partager la vie du village pendant toute la durée de la réalisation de l'œuvre. Les montagnards de ces zones sont renommés pour leur méfiance, et leur attitude fermée, ce qui aurait pu empêcher l'aboutissement de ce projet. Bien conscients du fait que l'art est « le produit d'une action collective »<sup>182</sup> et que de l'interaction et de la coopération des acteurs dépend la réussite du projet<sup>183</sup>, les initiateurs privilégient donc la sociabilité des artistes à qualités artistiques égales.

Comme on peut le voir, la provenance géographique recherchée de manière si stricte lors des premières réalisations, est ensuite abandonnée car considérée trop contraignante vis-à-vis de l'exigence du maintien d'un niveau artistique très élevé. En outre, ce choix réfléchi permet la collaboration d'artistes internationaux<sup>184</sup>.

Ces trois consignes mises à part, les artistes ont le droit d'opérer en toute liberté. Le comité d'organisation propose chaque année plusieurs sujets en lien avec les murs envisagés pour la représentation. Chaque intervenant peut faire son choix en fonction du sujet ou du support de la réalisation. Cet aspect confère un certain caractère aléatoire au corpus des peintures murales de Cibiana, qui a en effet parfois été déterminé par des logiques techniques, portant notamment sur le choix du mur. Comme le souligne Vico Calabrò : « Purtroppo alcuni temi molto interessanti e rappresentativi che sono stati proposti, non sono mai stati scelti dagli artisti perché i muri su cui avrebbero dovuto essere realizzati non garantivano delle condizioni di lavoro ottimali per l'esecuzione »<sup>185</sup>. Certains artistes privilégient aussi le choix du support non seulement en fonction de sa qualité, mais surtout de son emplacement : en centre-ville ou à proximité des rues

---

<sup>182</sup> Cf. BECKER Howard, *Propos sur l'art*, Paris, L'Harmattan, 1999.

<sup>183</sup> Cf. BECKER Howard, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 [1982].

<sup>184</sup> Des artistes européens, provenant de Belgique, d'Irlande, de Pologne, de Finlande et de Suède, tout comme des artistes japonais et latino-américains, ont participé à la mise en œuvre de ce projet, notamment lors du troisième cycle, c'est-à-dire dans les années 1990.

<sup>185</sup> « Malheureusement certains sujets très intéressants qu'on avait proposés aux intervenants, n'ont jamais été choisis par les artistes car les murs sur lesquels on aurait dû les représenter, ne garantissaient pas des conditions optimales pour la réalisation ».

principales, afin d'offrir davantage de visibilité à leur réalisation artistique. À cause de ces constats, l'organisation du projet se systématise davantage lors des éditions suivantes.

À la fin du premier cycle de peintures murales réalisées dans le hameau de Masarié de 1980 à 1985, un comité d'organisation stable est mis en place, animé par les deux promoteurs de l'initiative, Osvaldo et Vico, et soutenu par l'administration locale. Dans ce cadre sont définies les modalités de sélection des artistes ainsi que de présentation du sujet. Pendant la période de Noël, les artistes invités sont présentés à la communauté dans le cadre d'un moment convivial. Ils ont alors la possibilité d'échanger avec les Cibianais sur les sujets sélectionnés, ce qui donne lieu à une pluralité de récits visant à retracer le vécu du personnage ou de la famille concernée dans un souci de vérité historique. Ceci représente un moment charnière dans le déroulement du projet, car la population dans sa dimension communautaire est appelée à réfléchir sur son propre vécu, à travers un aller-retour constant entre la dimension individuelle et la dimension collective, permettant ainsi l'élaboration d'une version commune de son histoire afin de la partager avec les intervenants. Ce faisant, cela donne lieu à une démarche visant à ancrer la production artistique dans la communauté, car la représentation plastique issue de ces échanges sanctionne le discours et le point de vue de ses habitants. Bien évidemment ces moments ne sont pas exempts de tensions dues à la confrontation de différents points de vue. Osvaldo ne manque pas de préciser que

*« in questi momenti partecipavano sia i vecchi che i giovani. Ma i vecchi alle volte facevano resistenza, sia sui temi proposti, sia sui muri da dipingere. Per esempio una vecchia di 105 anni si lamentava che l'artista che dipingeva la sua casa le stava disonorando i suoi muri. E' successo anche che i proprietari di una casa abbiano rifiutato il murales già dipinto perché raccontava la storia della suocera con cui non c'erano più dei buoni rapporti e allora abbiamo staccato tutto e adesso l'opera è conservata in municipio»<sup>186</sup>(Osvaldo)*

---

<sup>186</sup> « À cette période tout le monde participait, les vieux comme les jeunes. Cependant les vieux exprimaient parfois une opposition, autant en ce qui concerne les sujets proposés que les murs à décorer. Par exemple, une vieille dame de 105 ans se plaignait du fait que l'artiste qui peignait sa maison était en train de déshonorer ses murs ! Aussi, les propriétaires d'une maison ont refusé la peinture murale qui avait été réalisée car elle représentait l'histoire de la belle-mère, avec laquelle les rapports étaient très tendus, et donc nous avons détaché les couches décorées et maintenant l'œuvre est conservée à la mairie ».

Il s'agit donc d'un échange qui se construit sur deux logiques différentes mais tout à fait complémentaires : celle de la transmission de la mémoire des lieux assurée par les plus âgés, et celle de l'appropriation de l'histoire par les nouvelles générations<sup>187</sup>, ceux qui ont donné lieu à cette initiative, selon des modalités qui leur sont propres et qui s'imposent parfois à travers le conflit des générations.

La réalisation des peintures murales se déroule dans le cadre d'un événement particulier expressément conçu pour ce moment. Pendant la *Settimana dei murali*, normalement prévue la dernière semaine de juillet, la population se réunit autour des intervenants pour participer activement au processus de réappropriation d'un passé autrement destiné à l'oubli à cause du dépeuplement du village. Chaque année, à l'achèvement des travaux artistiques, les artistes font acte de donation de leurs œuvres d'art à la population cibianaie.

### **1.3. Les trois cycles des peintures cibianaises. À la recherche d'un monde perdu**

Le projet artistique de Cibiana s'est déroulé pendant trente ans, de 1980 à 2010, et continue sporadiquement de nos jours, sans toutefois garder la même intensité. En effet depuis 1997 le projet a subi un ralentissement remarquable dû au progressif désengagement de ses promoteurs, en désaccord avec l'administration de la ville, n'accordant plus autant d'importance à ce projet artistique. Celui-ci se divise en trois cycles, et concerne chaque hameau du village, chacun composé de 18 peintures murales.

---

<sup>187</sup> Cette expression est à entendre dans son sens le plus large, en opposition aux personnes âgées qui ne sont plus actives dans la société cibianaie des années 1980. À l'époque les promoteurs du projet avait déjà la quarantaine.

- Le premier cycle a été réalisé à Masarié de 1980 à 1985.
- Le deuxième cycle a eu lieu à Cibiana di Sotto de 1986 à 1990.
- Le troisième cycle a décoré les murs de Pianezze de 1991 à 2010<sup>188</sup>.

Au fil des années on a donc cherché à retisser la trame des histoires de vie locales. À travers la narration des membres de cette communauté, prend vie un récit principalement ancré dans les activités exercées à Cibiana, visant à raviver le souvenir d'un village productif et soudé autour des occupations quotidiennes. On y retrouve donc une panoplie d'activités rurales désormais définitivement disparues, liées au travail dans les champs, signes d'une société structurée par les rythmes imposés par la nature. C'est le cas de la peinture murale *Ai segantin* (figure 27) (« Les faucheurs »), qui rappelle le fauchage du foin, tâche souvent accomplie par les jeunes paysans. Ce moment était très attendu par l'ensemble de la communauté car il marquait la fin de l'interdiction de pacage<sup>189</sup> et ouvrait donc la saison de la *piccola transumanza*, c'est-à-dire des activités d'élevage semi-nomades. À cette représentation fait écho une autre œuvre, portant sur la rentrée du bétail à la fin du pacage alpin, moment festif pour l'ensemble de la communauté, peinte justement là où autrefois se trouvait une écurie, depuis détruite dans un incendie.

Ce sont sans doute les activités artisanales qui sont les plus représentées dans les trois cycles des peintures murales. Une place très importante est accordée au travail lié à la production et au modelage du fer, Cibiana ayant été surnommé la *Valle dei fabri*<sup>190</sup>. On retrouve les étapes fondamentales de cette activité, de la production du charbon végétal nécessaire à la fusion du fer, illustré dans *la pojata* (figure 28), à l'exaltation du forgeron dans sa fournaise (figure 29), (*la fusina* – la fournaise, *i faure* – les forgerons, *la forgia* – le forgeage), un sujet très représenté dans les maisons de Masarié, pour finir par la présentation des produits typiques de Cibiana : les clefs (*Al stagnin* – le ferblantier).

L'importance du bois comme matière première est également évoquée par des

<sup>188</sup> Le troisième cycle a été réalisé à un rythme moins soutenu que les deux précédents. Vers la fin des années 1990 la production des peintures murales de Cibiana devient de plus en plus sporadique.

<sup>189</sup> À certaines périodes, suivant un système de rotation, le pacage était interdit afin de favoriser le développement des herbes et des grains germinant en automne.

<sup>190</sup> « Vallée des forgerons ».



peintures murales traitant notamment des différentes façons de l'utiliser : de l'usage domestique des seaux en bois (*al masteler*) (figure 30), à la fabrication des outils de travail comme la *vedovea* d'où le nom de la peinture murale), un traîneau très particulier, typique de ces zones neigeuses, employé par exemple pour le transport du matériel, ou à l'artisanat spécialisé dans la coupe du bois (*al squarador*).

À côté de ces représentations d'activités spécifiques du territoire, on retrouve également des professions plus courantes, pratiquées dans tout village rural. C'est le cas du barbier, du *capeler* (le chapelier) (figure 31), du *scarper* (le cordonnier), de la couturière (*Maria la sarta*) (figure 32) ; cette description ne manque pas de rendre compte de l'émergence de nouveaux métiers comme celui de marchand de glaces (*Al gelatier*), devenu la profession d'élection du Cadore à l'époque contemporaine. De nombreuses peintures murales rendent hommage au travail des femmes, reconnu comme l'un des piliers de la société rurale. Dans ces peintures, on met en exergue non seulement leur fonction active et centrale dans la production du village, mais aussi la division genrée traditionnelle comme trait distinctif des communautés rurales<sup>191</sup>. Les femmes sont représentées dans le double rôle de mère de famille et d'ouvrière (figure 33, 34). En effet les femmes, outre leur travail des champs, s'occupaient de la production artisanale des paniers en osier, des chaussures en velours, typiques de ces zones montagneuses, tout comme de tissus travaillés à la main. Tous ces produits étaient commercialisés pendant la saison estivale, lorsque les femmes prenaient la route avec leurs paniers en osier bien remplis de toute cette marchandise, pour aller la vendre dans les villages du Cadore. Une marche à pied qui durait plusieurs jours, voire semaines, le retour au village advenant à l'épuisement du stock.

Dans ce récit choral de la vie de Cibiana ne manque pas l'évocation de sa dimension sociale rythmée par les moments solennels des services religieux en alternance avec les fêtes paysannes (figures 35, 36). Des peintures concernant l'histoire locale, retraçant des moments ayant marqué le vécu des Cibianais

---

<sup>191</sup>Cf. LITTLE JO, *Gender and Rural Geography*, Londres, Royaume-Uni, Routledge, 2001.

(figures 37, 38), à mi-chemin entre légende et réalité, viennent compléter cette description minutieuse.

Se dessine ainsi un projet très complet visant à valoriser les éléments constitutifs de Cibiana, en tant que réalité unique et bien déterminée, dans un évident souci de transmission. On y retrouve un monde patriarcal, fait de certitudes dogmatiques et de permanences millénaires, construites sur la logique du travail comme seule rédemption possible d'une vie misérable. Ses interlocuteurs sont multiples : tout d'abord la population elle-même, et ensuite les touristes, provenant d'une réalité tout à fait étrangère à celle d'un petit village de montage. Ici ils peuvent s'emparer de l'ambiance et des instances propres à la commune rurale, grâce à cette pluralité d'éléments composant un cadre très détaillé. Cibiana se présente donc comme un musée ethnographique à ciel ouvert.

## 2. UN TERRITOIRE MARGINALISÉ

Comme on vient de l'évoquer en ouverture du sous-chapitre précédent, Cibiana, toute comme la région du Cadore, est concerné par plusieurs vagues d'émigration durant environ un siècle (de la fin du XIXe siècle jusqu'à la fin du XXe siècle). Dans cet intervalle, sa population est l'objet d'une importante décroissance démographique, passant de 1 500 habitants à la fin des années 1800 à 450 aujourd'hui<sup>192</sup>. Cela modifie donc inexorablement la composition sociale du

---

<sup>192</sup> Cette décroissance a été précédée par une augmentation rapide et constante de la population sur l'ensemble du département de Belluno, dont Cibiana fait partie. Cette zone se distingue par un taux de natalité élevé, s'étalant sur la période allant de la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'aux années 1920. Pendant ce temps le taux de natalité est nettement supérieur à la moyenne nationale, et se conformera à celle-ci seulement suite au second conflit mondial. Cf. LAZZARINI Antonio « Agricoltura e popolazione rurale », dans Antonio Lazzarini (ed.), *Trasformazioni economiche e sociali nel Veneto fra XIX e XX secolo. Convegno di studio*,

village, tout comme les habitudes millénaires de celui-ci. Ce ne sont pas seulement les habitants qui disparaissent peu à peu : sans eux la transmission des valeurs, croyances et coutumes locales ayant caractérisé ce petit village rural n'est plus assurée.

Quels sont les facteurs ayant déterminé un changement si radical ?

Comme on a eu l'occasion de le détailler lors de deux précédentes études de cas, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les territoires montagnards de la péninsule, y compris la montagne bellunaise, subissent le déclin généralisé de l'activité primaire. Néanmoins des stratégies de reconversion territoriale sont mises en place de façon irrégulière dans la région alpine.

En ce qui concerne la vallée du Piave, sujet de notre étude, la reconversion concerne en premier lieu le secteur touristique. Il s'y développe dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle un tourisme initialement lié aux cures thermales, très apprécié par la bourgeoisie nationale, tout comme nord-européenne, ensuite réorienté vers les sports d'hiver. Ceci est rendu possible grâce par les « [...] *caratteristiche paesaggistiche spettacolari [che] hanno favorito lo sviluppo rilevante del turismo, [...] concentrato soprattutto alle testate delle valli (Cortina d'Ampezzo, Auronzo, Comelico Superiore, Sappada)* »<sup>193</sup>, selon des modalités différentes propres à chaque lieu. Bien que ces cas demeurent un exemple positif dans ce panorama, il ne faut pas manquer de souligner que cette reconversion n'est que partiellement réussie. En effet la majeure partie du Cadore, notamment les villages situés à mi-hauteur, demeure dans un état d'abandon et de marginalité vis-à-vis de ces adaptations.

De manière presque parallèle à la reconversion touristique, le secteur industriel s'installe dans la vallée du Piave. Un premier pas s'amorce avec de grands travaux

---

*Vicenza, 15-17 gennaio 1982*, Vicenza, Italie, Istituto per le ricerche di storia sociale e di storia religiosa, 1984, p. 37-57.

<sup>193</sup> FERRARIO Viviana et CASTIGLIONI Benedetta, « Struttura del territorio e sviluppo in tre comunità montane in area cadorina » dans Antonio Massarutto (ed.), *Politiche per lo sviluppo sostenibile della montagna*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2008, page 65.

Trad. fr. : « caractéristiques paysagères spectaculaires ayant favorisé un développement considérable du tourisme, [...] concentré notamment aux sommets des vallées (Cortina d'Ampezzo, Auronzo, Comelico Superiore, Sappada) ».

publics comme la construction des barrages, destinés à l'installation d'une grande centrale hydroélectrique, censée desservir l'ensemble de la région. Peu après, c'est le secteur de la production optique (verres et lunettes) qui se développe très rapidement et de nombreuses usines viennent s'installer le Cadore, au point que la présence « *in loco di [queste] attività industriali, [...] [ha] trasformato questo ambito regionale nel distretto dell'occhialeria* »<sup>194</sup>.

Ces usines s'installent majoritairement au fond des vallées, où il est plus facile d'accéder aux cours d'eaux, nécessaires à l'élaboration du verre. Par conséquent, l'abandon des pratiques agricoles traditionnelles, déjà fortement menacées par les vagues migratoires de la fin du XIXe siècle, devient désormais définitif suite aux migrations postérieures à la Seconde Guerre mondiale. Ce nouvel aménagement territorial a pour effet d'encourager un déplacement sensible des populations montagnardes vers les centres productifs installés dans le fond des vallées, de ce fait les zones habitées du territoire rétrécissent de plus en plus. De par la structure orographique complexe de la région, les villes ne constituent de toute manière qu'un pourcentage très limité de l'ensemble du territoire. Cependant, depuis l'essor industriel, celles-ci tendent à se concentrer davantage sur les parties inférieures du versant ainsi qu'au fond des vallées. Tout cela entraîne une forte activité édile visant à urbaniser les villages limitrophes aux centres productifs, investis par une grande demande d'habitations.

Se profilent ainsi deux zones impliquées par le nouveau développement territorial : d'une part une zone touristique davantage concentrée à Cortina d'Ampezzo, Sappada, Auronzo e Oltrechiusa ; d'autre part une zone industrielle au fond des vallées, avec un fort essor du secteur des constructions, caractérisant ce territoire par « *una nota commistione tra edilizia residenziale e produttiva, tipica del Nord Est* »<sup>195</sup>. À côté des usines, on remarque une large présence d'habitations qui ont servi pendant au moins trente ans de maisons-laboratoires. La production

---

<sup>194</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « *in loco* de ces activités industrielles [...] [a] transformé ce cadre régional dans le département de la lunetterie ».

<sup>195</sup> *Ibidem*, page 72.

Trad. fr. : « une coexistence constante entre des constructions résidentielles et productives, typique du Nord-Est ».

des lunettes demandant un espace assez réduit, celle-ci encourage en effet une certaine intégration de l'espace productif dans l'espace urbain.

Ce modèle de développement accentue le fractionnement territorial au détriment des petites communautés trop éloignées à la fois des centres touristiques et des centres industriels, comme dans le cas de Cibiana.

Enfin, la marginalisation de ces communautés est accentuée par un réseau routier ayant fortement pénalisé les déplacements vers le fond des vallées, en décourageant ainsi toute forme de mouvement pendulaire. Les déplacements internes à la région se font à présent le long de la viabilité principale du fond de la vallée reliant les centres principaux. Il s'agit d'un nouveau système de

*« collegamenti sostanzialmente isoquota, permesso dall'estrema diffusione dell'automobile privata, [che] si è sostituito al tradizionale sistema di percorsi sviluppato trasversalmente alle valli, che collegava i villaggi agli insediamenti temporanei sui versanti e ai pascoli alti, rendendo il territorio interamente abitato e percorso »*<sup>196</sup>. Par conséquent, une fois les activités agricoles affaiblies, les petits villages ruraux sont définitivement exclus du panorama productif de la région, et souffrent souvent d'un manque de services basiques<sup>197</sup>.

Se profile ainsi un panorama radicalement opposé à l'histoire de ce territoire, autrefois centre névralgique des échanges commerciaux, caractérisé par une économie fondée exclusivement sur l'exploitation avisée des matières premières, ainsi que sur un système de gestion territoriale autonome et démocratique.

---

<sup>196</sup> *Ibidem*, page 73

Trad. fr. : « connexion essentiellement à une altitude modeste, favorisé par une large utilisation de la voiture, [qui] a remplacé le système des parcours traditionnels, développés transversalement aux vallées, reliant les villages aux centres éphémères de la côté des vallées, tout comme aux pâturages en hauteur, ce qui rendait le territoire entièrement habité et pratiqué ».

<sup>197</sup> On remarque une contraction des activités commerciales (à Cibiana il n'y a qu'un magasin sur l'ensemble des trois quartiers), tandis que l'école élémentaire est longtemps restée désaffectée.

### 3. LES *REGOLE*, NAISSANCE ET DÉFINITION D'UN TERRITOIRE

Nous analyserons ici le rapport complexe qu'entretiennent ces populations avec leur territoire, et qui a déterminé pendant des siècles la permanence de représentations culturelles racontées dans les peintures murales de Cibiana.

La zone du Cadore se caractérise par une gestion territoriale autonome et collective qui remonte au Moyen Âge. Ceci s'avère être un élément très important dans le cadre de notre étude car il permet de définir le rapport au territoire de cette communauté, ainsi que les relations historiques que celle-ci a entretenu avec la République de Venise, dont elle dépend à partir de 1420. En analysant cette forme de gestion au fil des siècles, nous cherchons donc à comprendre le degré d'interaction territoriale de cette partie de la montagne avec les autres milieux régionaux, collines et villes de plaine.

Ici les pâturages, les champs et les forêts qui constituaient la majorité du territoire (presque 90 %) demeurent propriété collective jusqu'à la moitié du XIXe siècle lorsque, suite à l'application de la norme napoléonienne, les biens des communautés cadorines sont assimilés au patrimoine foncier des administrations communales.

Pour bien saisir la signification des biens collectifs, il faut d'abord comprendre la structure administrative typique du Cadore, la *regola*, un type de propriété collective fermée très répandu dans les communautés alpines de l'Italie septentrionale. Par ce terme on désigne une ancienne institution rurale au sein de laquelle les familles originaires du lieu sont toutes propriétaires au même titre des biens fonciers, et les gèrent collectivement.

Les premiers documents attestant de l'existence des *regole* (statuts législatifs, édits, etc.) datent du XIIe siècle, mais il est probable que cette structure administrative du territoire remonte à l'époque lombarde, lorsque les populations originaires de l'Allemagne occidentale pénètrent en Italie en franchissant les Alpes et occupent entre autres la Vénétie, y demeurant pendant deux siècles. Ces populations apportent bien évidemment de nouvelles coutumes et de nouveaux styles de vie ainsi qu'une nouvelle manière de gérer le territoire. Pour défendre

leurs frontières, elles installent à Cividale del Friuli des garnisons sous les ordres d'un chef, le duc, tandis que dans le Cadore s'installent des groupes de dix à cent familles, les *fare*<sup>198</sup>, qui ont pour but de surveiller les cols de la montagne. C'est donc le fondement des duchés, pierre angulaire du système féodal, qui s'installe par la suite sous le royaume des Francs. Il est ainsi probable que cette forme de gestion communautaire du territoire soit née de la volonté de ces communautés d'affirmer leur domination à travers l'exclusivité de l'utilisation des biens naturels présents, notamment pour assurer leurs nécessités vitales. Les ressources naturelles se trouvent à entière disposition des groupes familiaux installés et représentent donc un patrimoine commun, indivisible et inaliénable, lié à ces groupes par la destination et les modalités d'usage envisagées. À partir de ces usages, se développent dans le Cadore une forme très particulière de gestion du territoire et de ses ressources, fondée essentiellement sur l'équilibre homme-famille-communauté-territoire. Il s'agit en effet de collectivités pour la plupart indépendantes et auto-suffisantes, reposant sur des principes d'autonomie, de solidarité et de démocratie directe.

Chaque *regola* a son propre règlement, qui régit l'utilisation de la propriété (*laudo*) et est établi par l'ensemble des foyers (*fuoco*) locaux, représentés par un seul membre au sein de l'assemblée. Seuls les hommes sont acceptés et ces droits se transmettent de père en fils. Les administrateurs (*i visindieri*) sont élus parmi les membres de la communauté, lors de l'assemblée publique (*faula*). Chacun accomplit une tâche différente au sein de l'administration. Le mandat a une durée annuelle, au cours de laquelle les élus doivent rendre compte de leur travail à toute la communauté.

L a *regola* ne s'occupe pas que des questions concernant l'administration du territoire. Elle gère aussi les conflits entre ses membres, règle des questions

---

<sup>198</sup> Il en reste des traces dans la toponymie de toute la zone du piémont où nombreux sont les villages dont le nom commence par *farra* : *Farra d'Alpago*, *Farra di Soligo*, etc. Ce terme est dérivé de la racine germanique *far* (voyage, déplacement) dont provient le terme allemand actuel de *fahren* (voyager). Il indique donc l'unité nomade constituée par des membres de même famille.

Cf. PALUDO Giuseppe, « Toponimi e nomi di origine longobarda », *Progetto Integrato Cultura del Medio Friuli* [En ligne], 1994, 4.3.2.

d'ordre public et s'occupe également de la gestion de son patrimoine ecclésiastique.

Cette organisation si fortement structurée et répandue dans l'ensemble de la vallée du Cadore (on comptait 37 *regole*) constitue assez précocement un élément identitaire territorial très fort, qui amène ces communautés à se libérer du joug de la féodalité bien avant le reste de la péninsule. La constitution de la *Magnifica Comunità di Cadore*<sup>199</sup>, par laquelle les *regole* se fédèrent entre elles pour donner lieu à un gouvernement autonome de type communal, remonte en effet à 1336. Dans le souci d'une répartition équitable du territoire parmi toutes les *regole* et leurs citoyens, le nouveau règlement de la *Comunità* distingue trois types de biens collectifs auxquels correspondent des droits particuliers. Les pâturages de haute montagne, appelés *monti*, sont réservés aux hommes appartenant à *la regola* ; les forêts appartiennent à tous les hommes du Cadore à l'exception des étrangers et des immigrants qui souhaitent faire partie de la communauté ; enfin, les *vizze* constituent des parts de forêt attribuées à chaque *regola*.

Par ce décret, la Magnifica Comunità di Cadore atteint un double objectif. D'un côté, elle cautionne et généralise la pratique de la propriété commune à l'ensemble de la montagne vénéto-orientale ; de l'autre, elle évite toute possible revendication sur la propriété foncière de la part du patriarche d'Aquilée, à qui le Cadore a demandé la protection. Cette déclaration d'indépendance ne s'exprime pas seulement à travers des dispositions en matière de gestion territoriale, mais comprend un corpus articulé à travers l'affirmation de l'autonomie de ses pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires. Il est donc évident que « *la Comunità cadorina e le Regole, rappresentano in certo modo i due poli di un peculiare assetto autoctono, a base sostanzialmente democratica, del governo e dell'amministrazione locale di questa area della montagna alpina* »<sup>200</sup>.

---

<sup>199</sup> L'autonomie de la Communauté cadorine est octroyée par l'Empereur Charles VI de Luxembourg à qui elle a appartenu jusqu'au 1347, lorsque suite au décès du seigneur Da Camino elle demande la protection du Patriarche d'Aquileia.

<sup>200</sup> DE MARTIN Gian Candido, « La realtà delle Regole » dans Mario Ferruccio Belli (ed.), *Belluno. Viaggio intorno a una provincia*, Feltre (Belluno), Italie, Libreria Pilotto editrice, 1989, page 193.

Tr. fr. « la Communauté cadorine et ses *Regole* représentent en quelque sorte les deux pôles



Un tel régime de propriété commune du territoire perdure aussi longtemps que le rapport entre les ressources et le nombre d'habitants garde son équilibre. Lorsque l'on commence à constater une pénurie de celles-ci, les conflits entre les *regole* pour la division du territoire se font de plus en plus durs.

Toutefois les causes à l'origine de ces changements ne sont pas à attribuer exclusivement à l'augmentation de la pression démographique. La montagne du Cadore à partir du XVe siècle représente en effet un champ d'opportunités pour les populations voisines, tout comme pour la ville de Venise, qui fait de ces ressources un centre d'exploitation majeur lui permettant de satisfaire ses exigences. Tous ces acteurs vont donc modifier en quelque sorte l'utilisation de ces territoires. Cette interaction influencera *a fortiori* le rapport des populations autochtones avec leur environnement.

Au cours du XVIe siècle les investissements dans l'acquisition du bétail se font particulièrement intensifs dans ces zones de montagne. Il s'agit pour la plupart de marchands ou artisans originaires du Cadore et des vallées autrichiennes, qui ont expérimenté ce type d'activité dans les zones de colline de la Vénétie et qui souhaitent alors augmenter leurs revenus en investissant leurs profits dans ces zones. La nécessité de disposer d'amples pacages pour leurs troupeaux est à la base de la demande de vente des parcelles communes. Bien que les propriétés de la *regola* soient déclarées appartenant à tous leurs membres et donc inaliénables, s'installe l'habitude pour certains de vendre leurs droits de jouissance sur les biens communs en se privant ainsi de ces liens d'appartenance, de partage et d'identité avec leur communauté. Les motivations de cette aliénation sont de plusieurs ordres. L'on vend son quota pour surmonter une période de crise économique ou bien pour pallier des conditions de vie précaires suite au décès d'un proche, ce qui est souvent le cas des personnes âgées, des veuves ou des orphelins. Certains aussi vendent leurs quotas parce qu'ils exercent des activités à l'extérieur du Cadore. Quoi qu'il en soit, ces entrepreneurs profitent de ces conditions favorables pour acheter de multiples parcelles de terre à des prix avantageux.

---

d'un dispositif autochtone particulier, reposant sur des principes essentiellement démocratiques, du gouvernement et de l'administration locale de cette zone de la montagne alpine ».

L'aliénation à caractère temporaire des pâturages est gérée par l'administration de la *regola*, qui les donne en concession ou en location à d'autres *regole*, tout comme aux particuliers, notamment des étrangers du Tyrol du Sud . Cette solution est surtout envisagée pour faire face aux problèmes de liquidités des communes qui deviennent de plus en plus urgents. Ainsi à la fin du XVIe siècle le patrimoine collectif est à tel point dispersé que le Conseil général du Cadore revendique son droit à la gestion des pâturages en empêchant toute dispersion future.

## 4. LE CADORE ET VENISE, UN RAPPORT D'INTERDÉPENDANCE

### 4.1. L'intégration du Cadore au système vénitien

Comme exemple majeur d'intervention externe massive sur l'ensemble de ce territoire, nous pouvons citer le rôle joué par Venise dans l'exploitation des ressources de montagne. En 1420 la *Magnifica Comunità di Cadore* signe un acte de dédition à la *Dominante* ; à partir de ce moment précis, elle fait partie des *Domini di Terraferma* de la *Serenissima Repubblica di Venezia*<sup>201</sup>, désignant tous les territoires soumis dans l'arrière-pays de la région. Pendant la période de conquête de la terre ferme, les communautés et les villes s'allient d'elles-mêmes à la *Serenissima*, pour se préserver de la conquête *manu militari* et du pillage qui en découle. Cette pratique offre aussi l'avantage de développer des échanges commerciaux et de négocier une fiscalité moins sévère, et donc plus rentable pour les petites communautés. C'est le cas de la communauté de Cadore qui, dans son acte de dédition, demande et obtient l'autonomie de différents domaines

<sup>201</sup> De 1347 à 1420 le Cadore fait partie du Patriarcat d'Aquileia, une institution féodale indépendante qui administre le territoire au nord du bassin du fleuve Piave, comprenant la Vénétie, le Frioul et une partie du Tyrol du Sud.

administratifs. L'immunité législative permet au Conseil général de la *Magnifica Comunità Cadorina* de fixer ses propres lois, pourvu que celles-ci ne contreviennent pas aux intérêts de la République vénitienne ; le système judiciaire permet aux Cadorins d'être jugés par les institutions de la *Magnifica* ; enfin l'immunité fiscale autorise l'administration locale à déterminer et encaisser les impôts de ses citoyens. Toutes les libertés ainsi que les privilèges de la Communauté du Cadore sont ainsi maintenus. En contrepartie celle-ci reconnaît l'autorité du Capitaine et du Vicaire, élus par le Sénat vénitien, qui détiennent le pouvoir exécutif et le commandement militaire. Cependant ce premier est tenu au respect du statut et des habitudes locales.

Suite à ce changement, la communauté parfait son organisation administrative dans le but d'organiser son territoire de la façon la plus efficace possible. En effet, l'intervention d'un nouvel acteur porteur d'intérêts dans la région nécessite de se présenter comme une entité bien structurée afin de mettre en place des échanges rentables avec la nouvelle puissance vénitienne, tout en limitant ses ingérences.

Le territoire cadorin est ainsi divisé en dix circonscriptions administratives appelées *centenari*, chacun regroupant un ensemble de *regole*. Chaque *centenario* défend les intérêts de ses propres *regole* et traite directement avec l'administration vénitienne. Il est toutefois tenu de respecter les délibérations du Conseil général de la *Magnifica Comunità* dont il dépend du point de vue fiscal et militaire.

À partir du XVe siècle et jusqu'à la fin du XVIIIe, Venise se présente comme une grande ville en plein essor. Au sommet de sa fortune elle comptera environ 150 000 habitants. Nombreux sont ses domaines de spécialisation. Tout d'abord, c'est une puissance navale, dont la tradition remonte au Moyen Âge. Elle détient donc une flotte très importante et moderne qui lui permet de mener une politique de conquête très active. Elle asservit de nombreux territoires dans le bassin méditerranéen, les *domini da mar*, et fait face à la constante menace turque provenant des côtes adriatiques et égéennes. Elle est également une ville moderne, où prospèrent les activités artisanales liées à la verrerie, à l'artillerie, à la bijouterie, à l'habillement, etc. Une telle organisation productive demande une

importante consommation de matières premières, notamment en bois et métaux, qu'on peut récupérer en grande partie dans ses domaines de terre ferme. La zone du Cadore, étant très riche en bois, subit une forte pression de la part de la Dominante, qui essaie de l'exploiter aussi pour ses ressources minérales.

Nous verrons par la suite comment cette exigence d'exploitation des matières premières interviendra dans le changement de la structure économique du Cadore, tout comme dans son aménagement territorial et politique.

## **4.2. Les intérêts de la Dominante : comment Venise intervient dans la redéfinition du territoire du Cadore**

### **4.2.1. Le bois**

Le bois est à la base de l'activité économique vénitienne. Il est utilisé comme matériel de construction, pour la fabrication des navires et, de manière générale, pour la flottille militaire et mercantile, pour les bâtiments (s'agissant d'une ville lagunaire tous les bâtiments reposent sur un système de poteaux enfoncés dans le terrain) ; on l'utilise pour les tâches domestiques (chauffage des habitations, cuisson, fournils), et également pour les activités artisanales, notamment pour alimenter les fournaies et pour en faire du charbon végétal.

Chaque activité nécessite un type de bois particulier. On estime que Venise avait besoin d'environ 90 000 *corba*<sup>202</sup> de charbon par an, ce qui correspond à 54 000 quintaux, obtenus à partir de 28 000 m<sup>3</sup> de bois. Une bonne partie de ce matériel provient des forêts de montagne. Celles du Cadore, très riches en hêtre et en sapin, approvisionnent constamment les fournaies vénitiennes. Cette demande encourage dans l'ensemble de la région un fort développement du marché du bois.

Le territoire s'avère particulièrement adapté à une telle activité, non seulement par ses énormes réserves boisées, mais aussi par son orographie. En effet les

---

<sup>202</sup> Cf. LAZZARINI Antonio, *Il Veneto delle periferie. Secoli XVIII e XIX*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2012.

La *corba* était une unité de mesure utilisée à Venise. Elle avait une capacité de 80 m<sup>3</sup>.

vallées les plus riches en bois sont traversées longitudinalement par le fleuve Piave, qui surgit dans la haute montagne de la région bellunaise pour terminer sa course directement dans la lagune vénitienne. Ceci représente un élément très avantageux pour le commerce du bois car permet de transporter les tronçons par voie fluviale. En exploitant le courant du Piave, tout comme celui d'autres rivières, on laisse flotter le bois jusqu'à la ville, où se trouve un système de recueil à l'embouchure de chaque fleuve. Cette modalité de transport s'avère nécessaire à cause du poids très lourd du matériel, ce qui aurait engendré des dépenses trop importantes lors du transport terrestre, décourageant par conséquent les investissements dans ce secteur.

Le développement du marché entraîne également une nouvelle organisation de la main-d'œuvre liée aux activités connexes telles que la coupe et le transport du bois, en assumant une nouvelle dimension ainsi que des proportions bien plus larges que celles connues avant la domination vénitienne<sup>203</sup>. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'ensemble de l'organisation du commerce de bois dans le Cadore (coupe, transport, flottage) apparaît déjà pleinement perfectionné, constituant un modèle bien rodé.

Comme Vergani ne manque pas de le remarquer, le bois occupe une place centrale dans l'économie locale :

*« la storia del legno è una delle vie di approccio alla conoscenza dei consumi urbani, ma anche del suo ruolo motore -e distruttore- delle economie 'locali'. Il processo di valorizzazione [...] delle risorse forestali [...] è una vicenda complessa, fatta di spinte e contospinte, di penetrazione economica e di interventi istituzionali, di privato e pubblico spesso in concorrenza tra loro. Esso espropria*

---

<sup>203</sup> De nombreux statuts remontant au XIV<sup>e</sup> siècle, concernant la réglementation de l'utilisation des bois, l'accès aux forêts, ainsi que la taille des tronçons, montrent bien qu'avant la domination vénitienne l'économie du Cadore reposait déjà sur l'exploitation du bois ainsi que sur sa commercialisation.

*individui e comunità, rompe equilibri secolari, promuove nuovi tipi di sviluppo* »<sup>204</sup>.  
(Raffaello Vergani, 2006. p. 402)

En effet la forte demande de matières premières de la part de la Dominante dans ces zones, se traduit par le développement de plusieurs domaines professionnels. Nombreux sont en effet les professionnels œuvrant dans le secteur de la commercialisation du bois : outre la figure du marchand, prééminent dans cette activité, le Cadore regorge de forgerons, charpentiers, menuisiers, charretiers, ainsi que de responsables du transport fluvial du bois, aussi bien que de main-d'œuvre spécialisée dans la construction des *stue* et des *risine*<sup>205</sup>.

À titre d'exemple, l'organisation du transport du bois donne lieu à la spécialisation de deux professions différentes. D'une part, le flottage est assuré par des équipes de *menadas*<sup>206</sup> œuvrant entre le Cadore et la frontière autrichienne. Pour garantir un déplacement efficace, il est nécessaire de construire des infrastructures appropriées, qui demandent elles aussi l'emploi d'une main-d'œuvre spécialisée. Cette dernière provient notamment de la vallée d'Ampezzo (appartenant aux domaines autrichiens) et d'Agordo (une vallée bellunaise parallèle au Cadore, situé plus à l'Ouest).

D'autre part, le transport terrestre, nécessaire pour mener les tronçons de bois jusqu'aux points de recueil et aux dépôts, est réservé aux charretiers cadorins.

---

<sup>204</sup> VERGANI Raffaello, « Legname per l'Arsenale. I boschi "banditi" nella repubblica di Venezia, secoli XV-XVII » dans *Ricchezza del Mare, Ricchezza dal Mare, secoli XIII-XVIII. Atti della trentasettesima Settimana di Studi dell'Istituto Internazionale « F. Datini »*, Florence, Italie, Le Monnier, 2006, page 402.

Trad. fr. : « L'histoire du bois est l'une des modalités d'approche de la connaissance des coutumes urbaines, tout comme de son rôle moteur – et destructeur – dans les économies locales. Le processus de valorisation [...] des ressources forestières [...] est une histoire complexe, faite d'avancements et de régressions, de pénétration économique et d'interventions institutionnelles, de privé et de public souvent en concurrence entre eux. Il exproprie des individus et des communautés, casse les équilibres séculaires, encourage de nouveaux modèles de "développement". »

<sup>205</sup> *Stue* : constructions de barrage situées le long des torrents permettant, à travers leur accumulation et leur déversement successif moyennant des écluses, le déplacement vers la vallée d'importantes quantités de tronçons, dans des temps et des coûts très réduits.

*Risine* : gouttières en bois ou en pierre à l'aide desquels les tronçons pouvaient glisser jusqu'au fond de la vallée.

<sup>206</sup> « Équipes de transport ».

L'organisation du transport terrestre du bois s'avère en effet très important car les profits de plusieurs acteurs reposent sur ce secteur d'activité : les professionnels, tout comme les collectivités locales. En effet, pour garantir le maintien d'une telle organisation, ainsi que les profits tirés des péages, le Conseil général élabore tout un ensemble de lois visant à organiser le trafic terrestre sur son territoire. Outre la main-d'œuvre liée au transport, se développe également celle concernant l'élaboration de la matière première, notamment par la coupe des tronçons. Pour pouvoir transporter le bois, il faut en effet respecter des tailles réglementaires. Celui-ci est donc coupé dans de nombreuses scieries installées sur le territoire, qui se concentrent notamment dans la zone de Perarolo. Cet endroit s'avère stratégique car il se situe à la confluence entre le Piave et son affluent la Boite, et est donc très pratique pour assurer l'envoi du matériel par voie fluviale. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la zone de Perarolo devient donc le principal centre de recueil et de coupe du bois. On estime que, sur une extension de 23 km, sont installées environ 40 scieries à la fin du XV<sup>e</sup> siècle sur un total de 60 dans l'ensemble de la région.

#### **4.2.2. Les métaux**

La demande en métaux de la part de Venise est moins importante que celle en bois. Cela pour deux raisons majeures. D'une part, elle était limitée aux secteurs de l'artillerie et de la fabrication de monnaies ; d'autre part les gisements minéraliers de la région cadorine ne sont pas particulièrement riches.

Sur le mont Rite, se trouvent plusieurs mines de fer de taille assez discrètes ; ainsi dans la vallée du Piave, leur exploitation, bien que constante au fil des siècles, demeure très limitée. En revanche, les mines de cuivre de la zone d'Agordo dans la vallée Imperina s'avèrent bien plus riches et rentables. Pendant la période d'expansion maximale de la puissance vénitienne (seconde moitié du *Quattrocento*, première moitié du *Cinquecento*), la majeure partie des besoins en métaux pour la fabrication des monnaies provient d'autres zones (Tyrol et Slovénie). En revanche les documents d'époque relatent des commandes de

fabrication de munitions assez importantes. Une fois les mines presque épuisées (au début du XVIIe siècle), ces commandes diminuent rapidement et l'exploitation des métaux demeure exclusivement à destination d'un usage domestique, notamment en ce qui concerne la fabrication de clefs, un métier encore très présent de nos jours à Cibiana.

Malgré une rentabilité assez limitée, Venise se montre toujours très intéressée par les ressources minérales de cette zone, espérant pouvoir accéder à une forme d'autosuffisance. Cette demande constante encourage donc, même dans ce secteur, le développement d'une main-d'œuvre spécialisée qui subsiste encore aujourd'hui. De ce fait, à partir du XVIe siècle, on constate une sensible augmentation du nombre de mines de petite, voire de très petite taille, de fours métallurgiques<sup>207</sup> et de forges artisanales, signes d'une demande assez concrète de la part de la *Serenissima*. Comme le précise l'historienne Annamaria Pozzan, une confirmation de l'importance du secteur minéralier dans le territoire du Cadore demeure dans la mention, dans les actes notariaux, de nombreux forgerons travaillant le fer<sup>208</sup>. Cette main-d'œuvre est alors favorisée par l'activité sur place des artisans allemands, forts d'une grande tradition dans le travail du fer grâce aux importants gisements minéraliers présents sur leur territoire, et qui ont transmis aux locaux leur savoir-faire.

L'activité majeure provient des mines situées sur le col Santa Lucia (au nord du Cadore), conjointement à celles de Ronzei, non loin d'Agordo, et de Zoldo qui, à partir de la fin du XVe siècle, satisfont les besoins de l'arsenal vénitien en l'approvisionnant en matériau brut et en autres produits finis, comme par exemple la quincaillerie. La proximité de mines tout comme l'abondance des forêts et la possibilité d'accéder facilement à un réseau de transport, encouragent la diffusion dans le Cadore d'un nombre important de petites fournaies utilisées pour la fusion du fer. Certaines des mines les plus riches sont situées sur la rive droite du fleuve

---

<sup>207</sup> Entre 1281 et le XVe siècle est attestée la présence d'environ quinze ou seize forges disséminées sur une zone très vaste, outre celles déjà opérationnelles à Selva di Cadore (attestée en 1244), à Alleghe (en 1263) et à Caprile (en 1277).

<sup>208</sup> Cf. POZZAN Annamaria, *Confini, comunità e conflitti nel Cadore del XVI secolo*, Thèse de doctorat, Università degli studi di Padova, Padoue, Italie, 2012.



Rite, non loin des villages Masarié et Cibiana di Sotto. De leur ventre on tire de la sidérite, de l'hématite, de la magnétite et de la limonite, des éléments pauvres en pyrite, ce qui donne des minéraux relativement purs et du fer d'excellente qualité. Le matériau est exporté en petite quantité vers les vallées limitrophes, mais dans sa majeure partie transformé à Cibiana. Ce dernier est en effet le seul village du Cadore à s'affirmer dans la production de fer avec un cycle complet de transformation<sup>209</sup>, ce qui permet un développement remarquable de ce secteur déjà au début de l'époque moderne. À Ronzei, non loin de Cibiana, on prélève de la pyrite qui est ensuite transportée au village, dans ses hameaux Masarié et Pianezze, pour y être dépurée. Le matériau est ensuite fondu dans les nombreuses fournaies réparties sur le territoire, qui fonctionnent avec du bois de hêtre provenant de forêts locales.

Malgré ses dimensions réduites, le secteur artisanal apparaît donc assez développé et répandu de façon capillaire sur l'ensemble du territoire du Cadore.

Il est donc évident que cette demande en matériau induit dans le bassin du Piave, tout comme ailleurs, des modifications environnementales, économiques et territoriales très importantes.

Toutes ces professions nous donnent l'image d'une montagne tout à fait ouverte, caractérisée par une constante mobilité, et surtout perméable aux changements provenant des centres majeures. Ceci se manifeste donc à travers une mobilité qu'on pourrait définir comme sociale, à la base de laquelle demeurent les vastes réseaux de rapports, de clients et d'investisseurs, tissés notamment par les sociétés marchandes œuvrant dans cette zone. Tout cela entraîne une pluralité d'activités qui, ici, prend une forme très particulière et qui fera la spécificité de ces populations montagnardes. Bien que la commercialisation du bois et du métal provoque le développement d'industries connexes, jamais ce changement ne remplace le travail des champs. On remarque une constante cohabitation de ces deux activités. De vastes couches de la population complètent leurs revenus tirés du travail agricole et de l'élevage par ceux issus du travail d'artisan. Il s'agit d'un

---

<sup>209</sup> .Les phases de l'élaboration sont les suivantes : extraction du minerai, production de charbon végétal, transformation du minerai en fer ou fonte brute, fusion des produits finis comme par exemple des balles d'artillerie, ou des objets en acier tels que des clefs, des outils agricoles, etc.

aspect fondamental qui définit un rapport au territoire très fort, et qui déterminera par la suite une modalité migratoire fortement orientée vers les déplacements saisonniers, pendant longtemps capable de résister à la tendance inverse, l'éloignement définitif de la montagne.

### 4.3. Une montagne connectée

La pluriactivité entraîne par conséquent une mobilité spatiale définie par les dimensions quantitatives des échanges commerciaux, nous permettant de comprendre le degré d'intégration entre l'économie des vallées et celle des villes de plaine, notamment grâce aux marchands vénitiens qui opérèrent en interaction constante avec ces deux milieux<sup>210</sup>.

Ce survol de l'intervention de la Dominante dans la région cadorine, nous renvoie en effet l'image d'un territoire ayant subi d'importantes modifications dans sa structure économique, ce qui comporte aussi forcément des changements dans l'aménagement territorial de la zone. Se profile ainsi le passage *de facto* d'une région à vocation éminemment rurale, à une région industrielle, ce qui entraîne également une dynamique territoriale différente.

L'installation des centres de recueil du bois, tout comme des fournaies pour la transformation des minerais ainsi que l'ampleur des trafics commerciaux transitant par le Cadore, nécessitent la mise en place d'un réseau routier suffisamment articulé pour assurer des déplacements sûrs et confortables. Dans cette zone transitent aussi toutes les marchandises provenant de Venise en direction de l'Allemagne et inversement, ce qui encourage un développement routier sur l'axe vertical Nord-Sud. Cette trajectoire est assurée par la *via regia*, renommée par la suite *Strada d'Alemagna*, reliant les zones de plaine à la montagne. Il s'avère

---

<sup>210</sup> Cf. MARZO MAGNO Alessandro, *Piave. Cronache di un fiume sacro*, Milan, Italie, Il Saggiatore, 2010.

également nécessaire d'établir des liens entre les différentes vallées, pour permettre aux artisans de se rendre dans leur lieu de travail, ainsi que pour faciliter le transport de la matière première (le bois) de la haute montagne vers les centres de transformation. Les trajets courants se font donc des forêts aux dépôts, des dépôts aux scieries, et enfin aux ports fluviaux, en s'étalant sur un territoire très vaste. Un système routier sur l'axe horizontal Est-Ouest vient donc compléter le cadre des nouvelles infrastructures développées dans ce territoire.

Katia Occhi, dans son étude sur les échanges commerciaux le long de la frontière vénéto-tyrolienne, montre clairement que mêmes les villes limitrophes, appartenant à la monarchie autrichienne, profitent de cette nouvelle impulsion commerciale ouverte suite à la demande en bois de la part de la République de Venise, également encouragée par la facilité des déplacements, au point que cette activité

*« rappresentò una delle principali fonti di reddito sia per i signori territoriali che per le comunità. La commercializzazione di queste risorse nelle città della pianura italiana e in diversi porti del Mediterraneo (Sicilia, Puglia, Sardegna, Malta, Egitto) consentì al territorio trentino-tirolese di integrarsi in circuiti economici sovrapregionali, cui lo legavano anche le migrazioni di forza lavoro periodiche e permanenti. Le vie di transito erano imperniate sui principali fiumi (Adige, Brenta, Piave), dove sorsero fiorenti distretti del legname, dislocati in punti strategici dell'arco alpino, dove percorsi terrestri e fluviali conducevano ai porti di attracco per le zattere, ai depositi e alle segherie»<sup>211</sup>. (Katia Occhi, 2013.)*

Il est donc évident que la présence d'une telle structure économique offre l'avantage d'inscrire ces territoires montagnards à l'intérieur de plus amples

---

<sup>211</sup> OCCHI Katia, « Affari di famiglie : rapporti mercantili lungo il confine veneto-tirolese (secoli XVI-XVII) », *Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée modernes et contemporaines* [En ligne], 2013, vol. 125, n° 1, page non renseignée.

Trad. fr. « représente l'une des principales sources de revenus tant pour les seigneurs, que pour les communautés. La commercialisation de ces ressources dans les villes de la plaine italienne et dans différents ports de la Méditerranée (Sicile, Pouilles, Sardaigne, Malta, Égypte) a permis au territoire trentin-tyrolien de s'intégrer dans les circuits économiques suprarégionaux, auxquels il était lié par les migrations de la main-d'œuvre temporaire et permanente. Les réseaux routiers se développaient le long des fleuves principaux (Adige, Brenta, Piave), où s'installèrent de véritables districts du bois en plein essor, disséminés dans des zones stratégiques de la région alpine, où des parcours terrestres et fluviaux amenaient aux ports d'amarrage des radeaux, aux dépôts et aux scieries ».

dynamiques en se basant principalement sur un rapport d'échange et d'interdépendance entre la ville et la montagne<sup>212</sup>.

## 5. DES ÉQUILIBRES FRAGILISÉS

Ces nouvelles impulsions du territoire ne sont pas sans conséquences négatives. En effet l'exploitation si massive de ressources forestières induit une modification non négligeable de l'environnement, qui se manifeste en premier lieu par une forte paupérisation des forêts. L'organisation juridique cadorine, qui permet de contrôler et réduire l'exploitation de ses ressources, notamment suite à des phases particulièrement intensives, ne suffit pas à arrêter ce long processus de dégradation environnementale.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, dans cette partie de la montagne bellunaise, les forêts sont réparties en deux catégories. D'une part, des parcelles sont traditionnellement réservées à l'usage exclusif des *regole* (les *vizze*<sup>213</sup>) ; d'autre part, les forêts communales sont contrôlées par le *Consiglio* du Cadore, qui a le droit de les assigner aux *regole* ou de les donner en concession ou en location aux particuliers. Il a également le droit de créer de nouvelles *vizze* (des bois bannis) afin de protéger certaines forêts et d'en interdire la coupe des arbres. Cette démarche assez courante est employée pour rétablir l'équilibre forestier en encourageant le reboisement, notamment suite à des guerres particulièrement destructives, ayant nécessité une grande quantité de bois pour la reconstruction des villages.

---

<sup>212</sup> Cf. MARZO MAGNO Alessandro, *Piave. Cronache di un fiume sacro*, *op. cit.*, page 61.

<sup>213</sup> Le mot *vizza* (et ses variantes *wiza* et *vicia*) désigne une forêt protégée, où la coupe des arbres est soumise à des conditions et obligations précises, en opposition à la forêt commune où la coupe du bois demeure libre.

Les *regole* ont elles aussi le droit d'établir des *vizze* dans leurs forêts pour les protéger de l'utilisation incontrôlée de ses *regolieri*. Cette organisation, comme on l'a vu, ne dépend pas de l'administration vénitienne, qui ne peut revendiquer aucun droit sur ces territoires. Ainsi, à ses débuts l'institution de la *vizza* naît comme un outil de protection du patrimoine forestier. Cependant le Conseil général, attiré par les importants profits provenant de la forte demande de commercialisation du bois, ordonne la coupe des arbres dans toutes les *vizze* des communes et des *regole* du Cadore. Pour exercer une telle activité, il faut en effet acheter le permis auprès du Conseil, ce qui peut rapporter des sommes importantes aux caisses de la *Magnifica Comunità*. À partir de ce moment, les forêts appartenant aux *regole*, tout comme les forêts communes, font l'objet d'importantes spéculations.

Ce système d'administration territoriale presque libéralisé, entraîne d'une part une forte rivalité entre les *regole* du Cadore, d'autre part l'apparition d'une élite de marchands locaux<sup>214</sup>, pouvant acheter de nombreuses concessions. C'est le cas de la famille des Vecellio, à laquelle appartient le célèbre peintre Tiziano, qui gère entre 1570 et 1580 une cinquantaine de *vizze*, obtenues en concession des *regole* ou du Conseil général.

Comme le souligne l'historienne Annamaria Pozzan ce système d'exploitation des ressources entraîne des nombreux conflits:

*« lo sfruttamento intensivo dei boschi a fini commerciali aprì, a diversi livelli, una conflittualità senza precedenti, conflittualità che vide contrapposti fra loro tutti i soggetti coinvolti: mercanti, singole comunità, Consiglio di Cadore, quest'ultimo impegnato in un costante e difficile tentativo di mediazione fra opposte esigenze, quali la necessità di far fronte ad un endemico stato di deficit pubblico, l'accondiscendenza degli interessi di gruppi economicamente dominanti, la tutela del patrimonio comune »*<sup>215</sup>. (Anna Maria Pozzan, 2012. p. 289)

---

<sup>214</sup> Tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle ce sont les élites vénitiennes qui détiennent la primauté du marché du bois dans ces zones de montagne. Cela s'estompera progressivement au cours du XVII<sup>e</sup> siècle lorsque presque toutes les familles vénitiennes laissent la place aux entrepreneurs locaux qui opéraient déjà discrètement dans cette activité.

<sup>215</sup> POZZAN Annamaria, *Confini, comunità e conflitti nel Cadore del XVI secolo, op. cit.*, page 289. Trad. fr. : « l'exploitation intensive des forêts à but commerciale donne lieu à des conflits inouïs, sur différentes échelles, où tous les sujets impliqués s'opposent entre eux : marchands, communautés, Conseil du Cadore, ce dernier engagé dans la tentative constante et difficile de faire la médiation entre des exigences opposées – dont la nécessité de faire face à un déficit public endémique – tout en coopérant avec les intérêts des groupes économiquement dominants, ainsi que veiller sur la tutelle du patrimoine commun ».

Pour résoudre ces conflits concernant, à différents titres, tous les acteurs de la *Magnifica Comunità di Cadore* (particuliers, *regole*, *comuni* et Consiglio Generale), le Sénat vénitien intervient en imposant l'annulation de toute location en faveur des particuliers. Il ne s'agit pas de la seule ingérence de la République de Venise dans l'administration de ce territoire autonome. Celle-ci intervient également pour soumettre son patrimoine forestier à un contrôle précis et efficace, comme dans le cas de la forêt de Sommadida, interdite à l'usage des locaux car elle représente une énorme réserve de sapins et de mélèzes, nécessaires à la construction des navires, et doit donc être exclusivement consacrée aux besoins de l'Arsenal.

Cependant, « *queste misure, adottate dalla più importante magistratura veneziana, rientrarono in una più generale azione politica di controllo sui beni collettivi (comunali e comuni) messa in atto in tutto lo Stato di terraferma a partire dal 1603, con la volontà di tutelarne l'integrità e il dominio della Serenissima sugli stessi nonché di assicurarne la concessione d'uso alle comunità* »<sup>216</sup>.

On remarque donc un souci constant de protection des ressources forestières, en même temps que d'augmentation de la demande de bois dans ces zones de montagne, tout en encourageant en quelque sorte la spéculation commerciale. Ceci est d'autant plus évident si l'on considère que les intérêts vénitiens portaient aussi sur un autre secteur très présent dans ces territoires, entraînant une différente utilisation des forêts. Celle-ci concerne l'extraction et la fusion des métaux présents dans les mines de la vallée de Zoldo et de la vallée Imperina (Agordo). La condition *sine qua non* pour mettre en place une telle activité est justement l'utilisation d'importantes quantités de bois employées pour la construction des fours et pour en faire du charbon végétal. Aussi cette activité engendre-t-elle des conflits très âpres et est à la base de la concurrence entre les intérêts des

---

<sup>216</sup> *Ibidem*, page 289.

Trad. fr. « Ces précautions adoptées par la magistrature la plus importante de Venise, font partie plus généralement d'une action politique de contrôle des biens collectifs (communaux et communs) mise en place dans l'ensemble des domaines de terre ferme à partir de 1603, animée par la volonté d'en sauvegarder l'intégrité aussi bien que la domination de la Sérénissime sur ces derniers, tout comme d'en assurer la concession d'usage aux communautés ».

particuliers (les exploitants des mines et les propriétaires des fournaises) et ceux des *regolieri*.

Il est donc évident que les intérêts portés par Venise dans cette partie de la montagne modifient radicalement non seulement l'aménagement territorial, mais aussi le regard que la communauté porte sur son environnement. Celui-ci n'est plus considéré exclusivement dans la perspective d'une économie de subsistance, basée sur une utilisation progressivement calibrée aux exigences réelles de sa population. Au contraire, il rentre de plein droit dans une optique capitaliste et voit son statut passer de source à capital.

Face à ce changement de perspective, les *regole* et la *Magnifica Comunità di Cadore*, qui ont « *in passato rappresentato, specie nella realtà cadorina, un fondamentale punto di riferimento [...] per la conservazione delle risorse produttive e per l'assetto socio- economico della popolazione- a maggior ragione fino a quando è perdurato lo stretto rapporto tra la natura dei beni comuni e le attività lavorative proprie di un'economia curtense, imperniata essenzialmente sull'agricoltura e la pastorizia* »<sup>217</sup>, se montrent à présent tout à fait inadaptées à endiguer un tel phénomène.

S'ouvre ainsi une longue période de crise qui conduira au lent déclin de la montagne bellunaise.

---

<sup>217</sup> DE MARTIN Gian Candido, « La realtà delle Regole », *op. cit.*, page 194.

Trad. fr. : « qui avaient représenté par le passé, notamment dans la réalité cadorine, un point de repère fondamental [...] en ce qui concerne la conservation des ressources productives ainsi que l'aménagement socio-économique de sa population – notamment jusqu'à ce qu'ait perduré l'étroit rapport entre la nature des biens communs et les activités propres à une économie féodale, essentiellement basée sur l'agriculture et le pastoralisme »

## **6. LES MIGRATIONS, UN TRAIT DISTINCTIF**

### **6.1. L'émigration saisonnière, une pratique traditionnelle**

Comme on vient de le voir, les habitants du Cadore depuis le XVe siècle complètent leurs revenus en travaillant dans le domaine du commerce et de la coupe du bois, nécessaire à la lagune de Venise pour alimenter ses innombrables activités. À l'époque moderne, on registre une activité très intense liée à cette zone, où l'on remarque aussi la présence de nombreuses manufactures textiles, d'activités liées au secteur de l'extraction de métaux et de la métallurgie. Toutes ces activités très prospères ont pour effet de consolider les interactions entre la montagne et les zones de plaine. Ces interactions seront intensifiées pendant les périodes de crise, encourageant des migrations saisonnières stables et constantes.

Des flux migratoires saisonniers traversent depuis des siècles la montagne bellunaise. De là, on se dirige soit vers la campagne et les villes de l'Italie du Nord (Venise, Padoue, Milan), soit vers les territoires de la Maison de Habsbourg. Concernant ce type de migration, l'historiographie manque de sources fiables remontant à l'époque moderne, qui soient capables de donner les dimensions d'un tel phénomène ; les premières collectes de données datent des années suivant l'annexion de la Vénétie au Royaume d'Italie (1866). Il semblerait que 11 000 personnes par an sont concernées par ces déplacements, un chiffre qui correspond à environ 6 % de la population globale du département de Belluno, et qui sera voué à augmenter au cours des décennies suivantes.

Toutefois il est possible d'envisager des traits communs ayant caractérisé les migrations de l'époque moderne, tout comme celle de l'époque contemporaine. Tout d'abord, ce sont surtout les bergers qui descendent dans les territoires de plaine pour aller travailler dans les entreprises agricoles nécessitant une intégration de la main-d'œuvre pendant les périodes de fauchage, moissons, et récoltes. Mais on se déplace aussi pour aller vendre les produits typiques issus des terres de montagne ou réalisés par les artisans locaux, comme par exemple fruits



et légumes, pâtisserie et outils pour la couture. Les villes de plaines demandent également beaucoup de main-d'œuvre dans le secteur de l'artisanat et ici les montagnards trouvent une occupation en qualité de *finestrai* (fabricants de fenêtres), *calderai* (fabricants de casseroles), *ombrellai* (rémouleurs), *seggiolai* (fabricants de chaises), etc. Les femmes participent également à ce nomadisme temporaire et trouvent généralement une place dans les grandes villes en tant que nourrices, bonnes et cuisinières chez les familles nobles des villes vénitiennes.

Plusieurs études sur les métiers exercés dans la ville de Venise ont mis en évidence la provenance de la main-d'œuvre spécialisée. Dans leurs recherches sur les *squeraioli* à Venise<sup>218</sup>, Giovanni Caniato (1985-1988) et Guglielmo Zanelli (1986) ont analysé l'origine des artisans travaillant dans la construction des bateaux et navires dans les ateliers vénitiens entre 1734 et 1778. À travers le dépouillement des archives, ils ont pu constater que la plupart des travailleurs provenaient de Zoldo (42 %) et des différentes villes de la vallée du Cadore (12 %), ce qui confirme que cette spécialité était typique des zones de la haute montagne de la province de Belluno. Les recherches d'Andrea Vianello (1993<sup>219</sup>) sur les artisans cordonniers de la lagune de Venise au XVIIIe siècle ont montré une présence remarquable de ce type d'artisans en provenance du Cadore, correspondant à un quart du nombre de professionnels dans ce domaine. Bien que ces recherches aient présenté l'avantage de mettre en évidence une présence très répandue des montagnards actifs dans la lagune, il s'agit toutefois d'études sectorielles, ne fournissant pas un cadre exhaustif de la géographie des métiers. En prenant appui sur cette littérature, l'historien Antonio Lazzarini a mené une enquête de profondeur visant à retracer la provenance des travailleurs dans la ville de Venise. En consultant les archives des corporations vénitiennes, qui au XVIIIe siècle s'élevaient déjà à plus d'une centaine, il est parvenu à donner une dimension

<sup>218</sup> CANIATO Giovanni, *Arte degli squerarioli*, Venise, Italie, La Stamperia di Venezia, 1985 ; CANIATO Giovanni, « Maestranze zoldane a Venezia. Garzoni dell'arte degli squerarioli (1734-1778) » dans Giovanni Caniato et Michela Dal Borgo (eds.), *Dai monti alla laguna. Produzione artigianale e artistica del bellunese per la cantieristica veneziana*, Venise, Italie, La Stamperia di Venezia, 1988, p. 229-240 ; ZANELLI Guglielmo (ed.), *Squeraroli e squeri*, Venise, Italie, Ente per la conservazione della gondola, 1986.

<sup>219</sup> VIANELLO Andrea, *L'arte dei calegheri e zavateri di Venezia tra XVII e XVIII secolo*, Venise, Italie, Istituto Veneto di Scienze Lettere Ed Arti, 1993.

quantitative des mouvements migratoires des vallées bellunaises en direction de la capitale de la Sérénissime pendant la première moitié du XVIIIe siècle, ainsi qu'à définir précisément le secteur d'activité par zone de provenance.

L'étude a ainsi montré que les flux migratoires intéressant la zone de montagne prenaient origine en prévalence des villages du Cadore, de Zoldo et Agordo, tous territoires situés dans la haute montagne du département de Belluno, tandis qu'au sud du chef-lieu les déplacements partaient de la montagne de l'Alpago. On remarque également des migrations au départ des zones limitrophes à celles indiquées appartenant toutefois à l'époque à l'empire autrichien (Livinallongo, Ampezzo, Colle Santa Lucia) et donc ne figurant pas dans l'étude mentionnée.

Lazzarini distingue trois catégories de métiers dans lesquels la présence des populations du Cadore et de Belluno est majoritairement représentée. Il s'agit de métiers liés à l'alimentation où l'on retrouve des *fornasier* (boulangers), des *luganegher* (bouchers) et des *scaleteri* (pâtisseries) ; l'artisanat textile et l'habillement, comprenant une vaste gamme de spécialisations comme les *tentori da seda e da guado* (teinturiers de soie ou du jaune), les *tesseri da tella e da fustagni* (tisseurs de toile ou futaine), les *bombasari* (marchands de coton), les *stramaceri* (marchands de tissus), les *calegheri* (cordonniers), ou les *capeleri* (chapeliers).

Tous ces métiers ont trait dans des habitudes très anciennes, bien ancrées dans le territoire de montagne. Ceci est le cas pour les métiers relevant du domaine alimentaire comme celui du boulanger par exemple, dont la présence de travailleurs provenant du Cadore est très notable. Dans la *mariegola* (le statut des *fornasieri*), comme le précise Lazzarini, l'on peut retrouver une explication quant à l'installation d'une telle pratique de la part des montagnards. Celle-ci a commencé lorsque dans les « *tempi antichi, quando la popolazione di Venezia cominciò a crescere considerevolmente, i vivandieri e i fruttivendoli delle isole vicine che la rifornivano, chiamarono in aiuto uomini di una zona ben definita, comprendente Livinallongo, Col Santa Lucia, Selva di Cadore, Solt e Rechiavé per costruire i forni e fare il pane* »<sup>220</sup>.

---

<sup>220</sup> Cf. ASV Inquisitorato delle arti, b 34 Fasc. Forneri cité dans LAZZARINI Antonio, *Il Veneto*

Cette tendance est vouée à augmenter et à se consolider dans les décennies suivantes, lorsqu'à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle on remarque une très forte présence de pâtissiers du Cadore dans la lagune vénitienne. En l'espace d'un an, ce sont vingt-huit apprentis pâtissiers qui se rendent à Venise du Cadore pour apprendre le métier.

Les autres métiers exercés à Venise par les gens du Cadore sont les *calegher* (cordonniers), les *fravi* (forgerons) et les *casseleri* (charpentiers). En ce qui concerne les deux derniers, la main-d'œuvre provenant du bassin du Piave est particulièrement recherchés dans la ville Dominante. Les montagnards vénitiens sont en effet accoutumés au travail des forêts et avaient développé une certaine expertise dans le traitement du bois ainsi que dans celui des métaux. Nombreuses sont, comme on le verra par la suite, les mines de fer et d'aluminium présentes sur ce territoire. Toutefois cette expertise ne leur permet pas de travailler dans l'Arsenal, ce qui représente un privilège exclusivement accordé aux Vénitiens. De manière générale, les professions exercées en ville s'étalent sur un période assez limitée. On se rend à Venise au début de l'hiver pour rentrer au village au printemps. Ce sont en priorité les hommes qui se déplacent pour travailler ailleurs, tandis que leurs familles demeurent au village toute l'année. Ils y retournent pour continuer de s'occuper de leur terre et cultiver les champs pendant la saison fertile.

À partir de ces données, on peut donc commencer à tirer quelques conclusions concernant notamment le fait que la main-d'œuvre fournie par les montagnards ici évoquée, est en effet le fruit d'un savoir-faire certainement séculaire, tiré de l'expérience de vie dans des conditions extrêmes où l'on ne peut compter que sur les ressources fournies par la terre. En outre, les migrations de la haute montagne du bassin du Piave à la ville lagunaire représentent une pratique bien consolidée

---

*delle periferie. Secoli XVIII e XIX, op. cit., page 97.*

Trad. fr. « dans l'Antiquité, lorsque la population de Venise entame sa croissance inouïe, les vivandiers et les épiciers des îles limitrophes qui l'approvisionnaient, demandèrent l'aide aux hommes d'une zone en particulier, ce qui comprenait aussi Livinallongo, Col Santa Lucia, Selva di Cadore, Solt e Rechiavé pour construire les fourneaux pour faire du pain »

Trad. fr. « dans l'Antiquité, lorsque la population de Venise entame sa croissance inouïe, les vivandiers et les épiciers des îles limitrophes qui l'approvisionnaient, demandèrent l'aide aux hommes d'une zone en particulier, ce qui comprenait aussi Livinallongo, Col Santa Lucia, Selva di Cadore, Solt e Rechiavé pour construire les fourneaux pour faire du pain. »

au fil des siècles, au point qu'il en reste mémoire dans l'acte constitutif de certains métiers. Ces déplacements connaissent certainement des temps forts et des temps faibles, ce qui détermine une forte présence de certains métiers en fonction des zones d'origine. Il est néanmoins manifeste que ces trajets mis en évidence par Lazzarini, montrent clairement une certaine interaction entre les zones montagneuses et les villes de la plaine vénitienne<sup>221</sup>, fortement accentuée au cours du XVIIIe siècle par la crise structurelle de la montagne bellunaise.

## 6.2. Une montagne en forte crise

La forte crise accablant les Alpes orientales se manifeste dans toute son intensité lorsqu'elle devient désormais un obstacle majeur pour l'épanouissement social et économique de ses habitants. Le travail accompli par les migrants en dehors de leurs villages ne sert plus comme revenu complémentaire au travail des champs. Il est au contraire la seule source de revenus pour toutes ces familles. La vraie occupation est donc la profession exercée à l'étranger, au point que l'on parle de *professione migrante*<sup>222</sup>. Au tout début de la crise, pendant que les hommes actifs restent à l'étranger, ce sont les femmes, les hommes âgés et les enfants qui s'occupent de la terre. Toutefois l'agriculture et l'élevage seront bientôt négligés, ce qui entamera « *il lento processo di abbandono delle tradizionali fonti di sostentamento, favorendo quindi un'ulteriore decadenza* »<sup>223</sup>.

---

<sup>221</sup> Il faut en effet tenir en compte du fait que plusieurs petites villes retombent dans les territoires et dans l'administration de la ville de Venise. Il est donc probable qu'une partie des immigrants mentionnés dans cette étude se soient installés aussi dans les autres villes lagunaires à côté de la Dominante.

<sup>222</sup> LAZZARINI Antonio, « Crisi della montagna bellunese e cause dell'emigrazione » dans Casimira Grandi (ed.), *Emigrazione. Memorie e realtà*, s.l., Provincia autonoma di Trento, 1990, page 191.

Trad. fr : « profession de migrant ».

<sup>223</sup> *Ibidem*.

Tr. fr. « un lent processus d'abandon des traditionnels moyens d'existence, en encourageant

Quelles sont donc les causes de cette crise capitale ayant transformé les montagnes de centres productifs en lieux déserts et misérables ?

Antonio Lazzarini, qui a longuement étudié ce phénomène<sup>224</sup>, analyse différents facteurs. En les relatant, nous nous focaliserons sur les causes de nature structurelle en portant une attention particulière au territoire du Cadore.

Il faut préciser qu'il existe des éléments communs à toute la zone de la montagne vénitienne. Le premier concerne la taille très réduite des cultures qui déjà à l'époque moderne ne suffisent que partiellement aux besoins des familles, principalement pendant trois ou quatre mois l'année. Il faut en effet prendre en compte le fait que les centres habités du bassin du Piave sont installés sur des hauteurs très importantes. Sur ces terrains la culture n'est pas particulièrement rentable, ni ne permet une grande variété qui soit en mesure d'assurer de bonnes récoltes pendant la majeure partie de l'année. Cela pousse les habitants à rechercher des activités qui puissent leur fournir des revenus complémentaires, comme l'élevage et l'artisanat, leur permettant d'acheter aliments et autres biens de première nécessité.

La deuxième cause concerne l'exploitation des ressources de la montagne, bois et gisements de minerais, de la part de professionnels externes au milieu rural qui ont provoqué un appauvrissement radical du territoire, sans toutefois apporter de bénéfices en matière de développement territorial.

Déjà à partir du début du XVIIe siècle commencent à affleurer les premiers symptômes d'une crise longue et inexorable. C'est le secteur minéralier qui est atteint en premier. Les gisements s'épuisent vite et le prix des produits en métal augmente de façon exponentielle. Ceux-ci sont donc facilement remplacés par des produits provenant des territoires autrichiens limitrophes, qui, eux, bénéficient de

---

ainsi une décadence ultérieure ».

<sup>224</sup> C f. LAZZARINI Antonio, « Emigrazione e società » dans Carlo Fumian et Angelo Ventura (eds.), *Storia del Veneto*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2004, vol. 2/2, p. 119-134 ; LAZZARINI Antonio, « Degradamento ambientale e isolamento economico, elementi di crisi della montagna bellunese nell'800 », dans LAZZARINI Antonio et VENDRAMINI Ferruccio, *La montagna veneta in età contemporanea. Storia e ambiente. Uomini e risorse*, Rome, Italie, Edizioni di storia e letteratura, 1991 ; LAZZARINI Antonio, *Il Veneto delle periferie*, op.cit. ; LAZZARINI Antonio (ed.), *Boschi e politiche forestali. Venezia e Veneto fra Sette e Ottocento*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2009.

mines bien plus riches et rentables. Après le secteur minéralier, ce sont les activités forestières qui entrent en crise. Le déboisement dans le Cadore apparaît en effet très intense, principalement à cause de deux facteurs. D'un côté la demande de bois de la part de la *Dominante* se fait de plus en plus pressante au fur et à mesure que sa population urbaine augmente ; de l'autre côté les populations locales sont contraintes de déboiser les terres à des fins agricoles (installer la culture du maïs) ou pour obtenir davantage de surfaces de pâturage. Le Cadore peut compter sur d'amples réserves forestières, cependant la pression qui incombe sur celles-là est tellement forte qu'il en résulte une utilisation du terrain étrangère aux logiques particulières des *Regole*, ce qui entraîne sur la longue durée des conséquences néfastes.

Déjà au XVI<sup>e</sup> siècle on peut compter environ quatre-vingt-dix exploitants vénitiens (locaux et non) engagés dans l'extraction du bois ; vers le tournant du XVII<sup>e</sup> siècle son prix atteint des pics très élevés, signe évident d'une crise du secteur. Les raisons fournies par les marchands « *appaiono tutt'altro che infondate: i costi aumentano perché i boschi di più facile accesso sono consumati e per poter utilizzare quelli più interni e lontani dai corsi d'acqua principali sono necessari investimenti rilevanti per costruire risine e stue [...] e più elevati costi di manodopera* »<sup>225</sup>. Bien que la partie haute du Cadore ait conservé la plupart de ses forêts, c'est dans la vallée du Maé et de du Boite, où se trouve Cibiana, que se concentrent les plus importants dégâts. Ce travail long et constant d'érosion comporte notamment des dégradations géologiques qui ont un impact négatif sur l'économie de la montagne. Les terrains déjà peu fertiles sont affaiblis par les fréquentes inondations, tandis que l'absence de racines désagrège la terre en provoquant d'importants déboulements. Des villages entiers sont souvent détruits par la boue amenée par les torrents en crue, les champs sont progressivement érodés à chaque pluie abondante, ce qui ne fait que rétrécir la surface agricole utile. Tout cela dégrade aussi les voies de communications en entraînant par

<sup>225</sup> LAZZARINI Antonio, *Il Veneto delle periferie*, op.cit., page 188.

Trad. fr. : « semblent loin d'être infondées : les prix augmentent car les forêts plus faciles d'accès sont désormais épuisées et pour continuer d'exploiter celles plus internes et plus éloignées des cours d'eaux principaux il fallait davantage d'investissements pour construire *risine* et *stue* [...] ce qui entraînait par conséquent des prix de main-d'œuvre bien plus élevés ».

conséquent de grandes difficultés dans les échanges commerciaux, notamment pendant les saisons automnales et hivernales, où les averses sont plus nombreuses.

En 1772, dans des signalements envoyés à l'administration vénitienne en matière d'entretien des voies de communication, on déplore leur état de dégradation tellement avancé qu'elles ne sont plus carrossables. Il manque des ponts pour traverser les cours d'eau, les pentes sont souvent tellement abruptes qu'il s'avère impossible de les parcourir en carrosse, au risque de perdre sa cargaison. Pendant la première moitié du XIXe siècle, tout doit encore être transporté à dos de mulet : blé, vin, comme toute autre marchandise. Dans ces conditions il est même impossible de se rendre en ville ou dans les centres urbains majeurs, où se tiennent les marchés hebdomadaires. Dans un tel panorama désolé, bien que la zone du Cadore bénéficie de l'importante voie fluviale que représente la Piave, la reliant aux villes les plus actives de la région, ainsi que de la route d'*Alemagna* la reliant directement à Trévise, à Venise et à l'Autriche, la situation demeure identique. Cela empêche par conséquent tout commerce, alimentant dans les zones les plus éloignées des routes principales, une tendance à l'économie de subsistance.

Cependant le recours à cette forme d'économie ne s'avère pas rentable puisqu'« *il regime della proprietà e della conduzione della terra, costituisce un insormontabile ostacolo ad ogni progresso, pur assumendo [...] connotazioni assai differenti da zona a zona* ». « *In [tutti] i casi il risultato non può essere economicamente valido* »<sup>226</sup>. Dans la zone du Cadore persiste en effet une habitude très ancienne imposant la division de la propriété foncière par chaque descendant masculin de la famille, qui hérite à la naissance d'une parcelle de terre de la propriété familiale. Cela entraîne un rétrécissement progressif des surfaces cultivables par chaque famille et les petites parcelles ne suffisent plus à satisfaire les besoins de tous les membres. Pour éviter le recours au commerce, on cherche

---

<sup>226</sup> *Ibidem*, page 202.

Trad. fr. « le système de la propriété foncière et de l'exploitation de la terre représente un obstacle insurmontable pour tout progrès, bien qu'il assume [...] des caractéristiques très différentes dans chaque région », « Dans [tous] ces cas le résultat ne peut pas être économiquement efficace ».

alors à exploiter le plus possible ce que l'on possède, le terrain tout comme les animaux d'élevage, sans toutefois parvenir à des solutions durables.

À la base de cet ensemble de causes, demeure un facteur dominant qui est constitué par une forte augmentation de la population déjà à partir du XVIIe siècle. Un nombre élevé d'habitants engendre une forte pression sur les ressources naturelles de ces territoires. Cela « *non può non portare nel lungo periodo ad un loro impoverimento [...] Il reperimento del necessario per vivere si va facendo sempre più problematico e i tentativi di soluzione che vengono ricercati e adottati hanno sempre una portata limitata e non modificano l'assetto economico generale* »<sup>227</sup>

La croissance démographique se poursuit pendant deux siècles et assume des proportions remarquables jusqu'au XIXe siècle. On estime qu'à l'époque napoléonienne le département de Belluno détient le taux de natalité le plus élevé de tous les départements du Royaume d'Italie ainsi que de la partie italienne de l'Empire français.

La toute première solution proposée est alors l'introduction de la culture du maïs, importée au début du XVIIe siècle, qui garantit un bon rendement même dans la haute montagne, en fournissant à ses habitants une source d'alimentation constante bien que pauvre. Cependant, les effets négatifs ne tardent pas à se manifester. La culture du maïs empêche en effet le développement des autres céréales, n'encourageant pas la diversification alimentaire. De plus, bien qu'il s'adapte à des hauteurs importantes, il occupe même les terrains destinés au pâturage, au détriment de l'économie d'élevage. Deux siècles plus tard, l'introduction de la culture de pommes de terre contraste avec la prééminence absolue du maïs et donne un nouvel élan à l'agriculture. Elle se développe notamment dans les zones de haute montagne du Cadore, Alpago, Zoldo et Agordo. Dans ces territoires elle aura un effet bénéfique sur la population

---

<sup>227</sup> *Ibidem*, page 199.

Tr. fr. : « ne peut qu'entraîner sur la longue durée une dégradation progressive [...] l'acquisition de ce qui est nécessaire pour survivre se fait de plus en plus difficile et les tentatives de solution adoptées ont toujours une portée limitée et ne s'avèrent pas capables de modifier le cadre économique général ».



notamment grâce à sa capacité à contrer la pellagre<sup>228</sup>.

Cependant, toutes ces solutions n'ont qu'un caractère temporaire et ont pour effet d'atténuer et de diluer la crise structurelle de la montagne, sans toutefois y remédier définitivement. Les rapports de production ainsi que les rapports sociaux ne sont pas atteints par ces changements, au contraire ils vont se consolider au fil des siècles. La réponse à une telle crise demeure donc dans l'émigration.

De nouveaux flux migratoires reprennent avec davantage d'intensité suite à l'annexion de la Vénétie au nouvel État unitaire italien de 1866. Le nouvel aménagement territorial redéfini par l'Italie impose de nouveaux départements (devenus par la suite les modernes *provinces* toujours en place de nos jours), qui ont pour effet de transformer les équilibres territoriaux, déjà fortement menacés par la crise de la montagne bellunaise. Dans le cas du Cadore, ces équilibres sont complètement bouleversés lorsque la région est contrainte de graviter autour de la ville de Belluno. Bien que très proche du Cadore, ce centre urbain est tout à fait dépourvu d'un réseau routier permettant de relier les deux réalités. Cela découle des rapports territoriaux ayant privilégié depuis toujours l'interaction avec les villes de plaine (Venise et Trévis), plutôt qu'avec les centres urbains situés au fond de la vallée, précisément comme Belluno. L'absence de système de communication adapté ne fait qu'aggraver les difficiles conditions économiques dans lesquelles verse le Cadore à l'époque. Les déplacements, déjà très compliqués, deviennent presque impossibles. La création de ce nouveau commandement administratif met fin *de facto* à la séculaire intégration entre montagne et plaine, qui avait alimenté un dialogue réciproque et constructif.

Par conséquent, l'émigration de l'époque contemporaine emprunte de nouveaux chemins, tout comme de nouvelles formes.

---

<sup>228</sup> Dans les villages de montagne la pellagre a une diffusion assez contenue par rapport aux épidémies constatées en ville, grâce à la forte consommation de produits laitiers contenant les éléments nécessaires à l'absorption de la vitamine B.

### 6.3. De nouveaux métiers, l'indice d'une mutation des rapports territoriaux

Au début du XIXe siècle, les grandes œuvres publiques entamées par le régime napoléonien demandent une grande quantité de main-d'œuvre pour la construction de rues, de barrages et de fortifications, ce qui se poursuit durant la domination autrichienne de 1815 à 1866. Pendant ce temps, de nombreux travaux ferroviaires sont mis en place par les Habsbourg, ce qui attire pendant environ cinquante ans des nombreux travailleurs du bassin du Piave<sup>229</sup>, et notamment de la zone du Cadore. La construction d'un nouveau réseau routier se fait particulièrement intense sous la domination autrichienne, dont le but principal est d'intensifier les rapports entre la région de la Vénétie et les autres provinces de l'Empire. Il faut donc renforcer et faciliter les liens avec les villes transalpines (du point de vue de la péninsule italienne). Dans ce cadre s'inscrit le renouvellement de la *via d'Alemagna*, entièrement reconstruite en l'espace de cinq ans (1823-1828), qui se trouvait depuis des siècles dans des conditions misérables (cf. « Une montagne en forte crise »). Au tout début, ces interventions ont pour effet de redynamiser l'économie des villages traversés par la *via d'Alemagna*, puisque ces derniers peuvent à présent participer aux flux commerciaux en direction de Trieste, du Tyrol, de la Bavière et du lac de Constance. Tous passent par le bassin du Piave, le long des vallées du Cadore, pour se diriger, aux bords du lac de Santa Croce, vers le col Fadalto. Cependant les trafics internationaux le long de cet axe sont éminemment liés au commerce transitoire et, par conséquent, l'impulsion apportée à l'économie du territoire ne s'avère pas durable.

---

<sup>229</sup> Cf. VENDRAMINI Ferruccio, *Sulle tracce del passato. Recupero e documenti per una storia del Longarone*, Longarone (Belluno), Italie, Comune di Longarone, 2000.

D'après Vendramini, on peut faire remonter « le début de la vraie émigration massive [édile] des villageois bellunais pour des travaux lointains » à la première moitié du XIXe siècle, grâce à l'exportation de la main-d'œuvre par le constructeur Tallachini, engagé dans d'importants travaux publics comme par exemple la route *d'Alemagna* ou la réalisation du réseau routier et du chemin de fer sur le versant nord des Alpes, notamment en Autriche, sur la ligne Wien-Trieste.

La construction de cette artère routière s'avère de toute manière intéressante car elle a pour effet de modifier la direction des flux migratoires et par conséquent des modifier les professions exercées par les migrants.

Grace à la réouverture de ces axes, de nombreux habitants du bassin du Piave trouvent une occupation dans des mines, dans le secteur des constructions routières, des édifices et des fortifications. Les temps de permanence changent et les séjours à l'étranger se font de plus en plus longs, de l'automne au printemps et parfois deviennent pluriannuels.

C'est justement au début du XIXe siècle que l'on commence à avoir des informations concernant la migration des marchands de glaces ambulants comparativement aux données relatives aux marchands de confiseries ambulants originaires du Cadore et du Zoldano. Comme on l'a vu *supra*, ces professions sont très anciennes et renommées à Venise. Il semblerait que le glacier « *non sorge dal nulla, ma s'inserisce nella tradizione secolare d'emigrazione ambulante specializzata, tipica di tutto l'arco alpino europeo; dal commercio di caldarroste, mandorle, dolci, frutti canditi o zalet si passò poi alla produzione di gelato, venduto all'inizio nelle città italiane ed europee con i carrettini* »<sup>230</sup>. Il est possible qu'il représente une évolution de la profession de *miottari* (vendeur ambulant de poires cuites) et d'*offellieri* (vendeur ambulant de petits gâteaux sablés aux amandes, sucre, œufs et vanille). On ne connaît pas l'origine de ce passage de vendeurs ambulants de confiseries à marchands de glaces. Celle-ci est une profession exercée notamment pendant les mois d'hiver, correspondant à la période infertile des cultures de montagne, pour être ensuite abandonnée au printemps lorsque le vendeur ambulant rentre au village pour travailler les champs. Tiziana Bortoluzzi avance l'hypothèse que certains de ces marchands « *si sia fermato nelle città padane anche durante la stagione estiva ed abbia appreso*

---

<sup>230</sup> CAMPANALE Laura, *I gelatieri veneti in Germania. Un'indagine sociolinguistica*, Berne, Suisse, Peter Lang Publishing Group, 2006, p. 48.

Trad. fr. : « ne soit pas un métier sans origines, mais il s'inscrit dans la tradition séculaire de l'émigration ambulante spécialisée, typique de toute la zone alpine européenne ; du commerce des châtaignes rôties, amandes, petits fours, fruits confits ou *zalet*, on passe ensuite à la production de glaces, vendues au tout début dans les villes italiennes et européennes à l'aide de petits chariots ».

*il mestiere di gelatiere [...] da qualche migrante siciliano*»<sup>231</sup>. En effet, d'après des témoignages locaux<sup>232</sup>, à cette époque existe un double habitus migratoire : ceux qui exercent le métier de maçon dans les chantiers de l'Empire d'Habsbourg pendant la saison estivale se reconvertissent en marchands ambulants de confiseries et de fruits secs pendant la saison hivernale. Cette double occupation demeure inchangée jusqu'à la fin des grands travaux publics, lorsqu'une nouvelle vague de chômage oblige la population à trouver de nouvelles occupations, ou tout simplement à prolonger leurs activités hivernales pendant la belle saison. Il est donc probable que la reconversion des marchands de confiseries en marchands de glaces remonte à cette époque de transition.

Ces nouveaux professionnels circulent le long des axes routiers en direction de l'Autriche et de l'Allemagne, récemment rénovés. Les pionniers de ce métier sont les habitants du Cadore qui à partir de la seconde moitié du XIXe siècle vendent leurs glaces dans les principales villes de l'Autriche et de l'Allemagne. On les retrouve à Darmstadt, Leipzig, Hanovre, Koln, Vienne, Brno, Budapest, Belgrade, Sarajevo. Le voyage depuis la vallée du Cadore s'effectue en carrosse en traversant Cortina et la Val Pusteria, pour poursuivre ensuite en train ou à pied jusqu'à Hambourg ou vers les villes austro-hongroises.

Cette forme de migration temporaire au fil du temps est devenue une habitude très enracinée dans la société alpine orientale et se poursuit de nos jours. L'historienne Laura Campanale distingue trois phases concernant l'évolution du phénomène migratoire des marchands de glaces, qui mettent en évidence l'expansion ainsi que l'évolution de cette pratique. La première vague migratoire se manifeste pendant la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'aux années 1930, avec une césure d'environ cinq ans correspondant à peu près à la Première Guerre mondiale (de 1915 à 1920). Cette première phase concerne la naissance et

---

<sup>231</sup> BORTOLUZZI Tiziana, « Il flusso migratorio dei gelatieri bellunesi nell'area mitteleuropea » dans Antonio Lazzarini et Ferruccio Vendramini (eds.), *La montagna veneta in età contemporanea. Storia e ambiente. Uomini e risorse*, Rome, Italie, Edizioni di storia e letteratura, 1991, page 232.

Trad. fr. : « qui aurait séjourné dans les villes de la pleine du Pô pendant la saison estivale et qui aurait appris le métier de glacier [...] grâce à des migrants siciliens présents sur place ».

<sup>232</sup> *Ibidem*, page 231.

l'expansion du métier de marchand de glaces ambulant, notamment dans les villes du Royaume de Lombardie-Vénétie, à Vienne, le long de la côte baltique et dans les territoires de l'ex-Union Soviétique. Les ambulants proviennent exclusivement du Cadore et du Zoldano. En 1866, selon la documentation de l'UNITEIS (Union des artisans glaciers italiens), la petite communauté de Zoppé di Cadore, compte déjà 42 marchands de glaces ambulants et dans l'entre-deux-guerres la plupart de ces travailleurs proviennent de Cibiana, Forno di Zoldo et Zoldo Alto.

La deuxième phase, qui s'étale de 1949 à 1975 environ, se caractérise par une extension du bassin migratoire aux départements de Belluno, Trévisé et à ceux du Frioul. À cette période, les destinations sont notamment la RFA, la région de la Ruhr ainsi que les principales villes industrielles allemandes : Berlin, Hanovre, Stuttgart, Munich.

La troisième phase, de 1980 jusqu'à nos jours, met en évidence une expansion majeure de l'activité. Les glaciers italiennes sont présentes dans presque toutes les villes allemandes et utilisent une main-d'œuvre extra-communautaire.

L'étude de l'évolution de ce métier peut s'avérer exemplaire pour comprendre la manière dont la migration des zones alpines orientales acquiert au fur et à mesure un caractère permanent.

À ses débuts, la commercialisation du produit se fait à l'aide de charriots, qui permet aux marchands de se déplacer de ville en ville et de rentrer au village une fois la saison terminée. À la fin des années 1800 ce phénomène prend une ampleur telle que les autorités de Vienne refusent la concession aux ambulants italiens, dans le but de lutter contre cette forme de concurrence qui pourrait pénaliser les artisans pâtisseries locaux. Les ambulants italiens contournent alors ce problème en ouvrant les premières glaciers<sup>233</sup>. *« Due decenni più tardi c'era gelato ovunque in Europa, nei caffè italiani. Non ce n'era soltanto nelle valli attorno a Cortina d'Ampezzo, da dove provengono la maggioranza dei gelatieri italiani. Perché là non c'era e non c'è fino ad oggi alcuna tradizione di gelateria*

<sup>233</sup> Au tout début il s'agit de petites boutiques en location avec une ouverture saisonnière. Cette nouvelle forme de commerce s'avère bientôt très rentable pour les glaciers italiens qui achètent des boutiques, des propriétés leur permettant de stabiliser leur présence sur le territoire. Aujourd'hui on compte de nombreuses glaciers italiennes en Allemagne et en Autriche qui se transmettent de génération en génération.

» <sup>234</sup>. La pratique migratoire dans ces zones de montagne se stabilise tout en demeurant saisonnière. Les propriétaires des glaciers quittent à présent leur village d'origine pour aller travailler dans l'activité familiale pendant les saisons chaudes (normalement de février à octobre), lorsque la consommation de glaces se fait plus intense et augmente par conséquent les profits tirés de la vente. Le retour se fait donc en hiver lorsque les activités familiales ferment temporairement. On remarque alors un renversement de perspective par rapport à ce qui se produisait à l'époque moderne, où l'on partait pendant l'hiver pour rentrer au printemps. Il s'agissait à l'époque des rythmes accordés par la production des champs, signes d'un rapport encore étroit entre les habitants et leur environnement. Le métier en question se révèle donc lui-même un autre signe d'abstraction des montagnards vis-à-vis de leur habitat. Si autrefois les villageois se déplaçaient dans les villes pour « exporter » les produits typiques de leur territoire, ainsi que pour exercer des travaux issus d'un savoir-faire séculaire, comme dans le cas des bouchers qu'on a analysé *supra*, maintenant on se déplace pour exercer un travail tout à fait étranger aux habitudes locales. Dans ces zones, en effet, il n'y a pas de tradition liée à cet artisanat, certainement plus typique du sud de l'Italie et qui semble plutôt issue d'une rencontre fortuite et fortunée.

Bien que ces facteurs révèlent une transformation profonde des trajectoires migratoires, orientées à présent vers de nouveaux territoires, ainsi que vers de nouveaux métiers, ils sont également révélateurs d'une certaine continuité des modalités migratoires, encore si fortement ancrées dans le modèle saisonnier.

---

<sup>234</sup> A.S Ungeliebte Konkurrenz, Neue Ruhr Zeitung 1982, cité dans BORTOLUZZI Tiziana, « Il flusso migratorio dei gelatieri bellunesi nell'area mitteleuropea », *op. cit.*, page 235.

Trad. fr. « Deux décennies plus tard il y avait de la glace partout en Europe dans les cafés italiens. Cependant il n'y en avait pas dans les vallées limitrophes de Cortina d'Ampezzo, d'où proviennent la plupart des glaciers italiens. Cela parce que dans ces zones il n'y avait jusqu'à présent aucune tradition concernant la glacierie ».

## 7. LES MULTIPLES FONCTIONS REPRÉSENTATIVES DU TRAVAIL

Jusque-là on a donc vu comment les habitudes des populations locales ont été déterminées, d'un côté par leur environnement montagnard si fortement contraignant, de l'autre côté par la forme d'administration territoriale communautaire, fondée sur un rapport au territoire essentiellement démocratique.

Ces raisons structurelles demeurent en effet à la base de la nécessité du projet artistique de Cibiana, à savoir la narration d'une communauté qui s'est construite sur la perpétuelle recherche d'un équilibre entre les exigences communautaires et le maintien des liens territoriaux avec leur environnement d'origine.

Le récit des ruptures et des permanences est donc confié au corpus des peintures murales qui met en scène une véritable forme de résistance de la petite communauté contre les dynamiques de désagrégation venant de la société contemporaine.

L'élément agrégatif permettant de présenter les Cibianais comme un *unicum* est livré à la représentation du travail qui joue différents rôles charnières dans la narration artistique.

Tout d'abord, il présente le village comme un lieu dynamique, lui donnant une vocation productive, en mettant en scène une dimension inimaginable pour les visiteurs qui s'aventurent dans ses ruelles. Ce qui aujourd'hui se caractérise comme un lieu paisible où règnent le silence et la nature, était autrefois un centre actif, façonné par une panoplie d'activités l'inscrivant de plein droit dans le système de l'économie de subsistance. La représentation des activités a donc pour effet principal de resituer le village dans son contexte d'origine, de donner tout d'abord un sens à sa configuration physique. Celui-ci se présente en effet fortement déterminé par sa vocation agro-pastorale « *che ne ha condizionato le scelte di ubicazione, i modelli insediativi e anche la stessa tipologia storica dell'edilizia rurale* »<sup>235</sup> en privilégiant l'orientation centralisée. Ses rues se

<sup>235</sup> GELLNER Edoardo, *Architettura rurale nelle Dolomiti venete*, Cortina (Belluno), Italie, Edizioni Dolomiti, 1988.

Trad. fr. : « ce qui a déterminé les choix d'emplacement, les modèles d'habitat ainsi que la

développaient autour d'un axe central, sur lequel s'ouvraient les maisons familiales, tandis que le travail se déroulait dans les champs en dehors de l'espace habité. La transformation du village agricole en centre minéralier a ensuite accentué le caractère agrégatif de l'espace urbain. C'est précisément à ce moment-là que le travail est entré dans l'espace urbain (les trois fractions fusionnent en un seul centre habité) en caractérisant chaque endroit avec une fonction propre. Tout doit être fonctionnel à l'autosuffisance de la population, afin qu'elle puisse dépendre le moins possible des échanges commerciaux, difficilement réalisables à cause de son emplacement.

Il en résulte donc une relation très étroite et tangible entre l'habitat et les exigences de vie des Cibianais ; cette interdépendance trouve une correspondance dans l'organisation sociale et les habitudes des gens du lieu. Elle est justement évoquée par les peintures murales de Cibiana qui visent en deuxième lieu à reconfrmer la dimension fortement collective de l'espace du village. Elles ont en effet été conçues comme des portes ouvertes sur la vie des habitants car seule la présence des multiples acteurs et des multiples activités peut redonner du sens à cet espace. La recherche minutieuse visant à mettre en place les récits des familles cibianaises, tout comme des personnages « notables » (le dernier luthier, le dernier forgeron, etc.) est donc fonctionnelle à la recomposition des différents morceaux constitutifs de la communauté qui peut ainsi retrouver son unité tout comme son unicité.

Dans cette perspective le travail, si constamment évoqué dans le corpus des peintures murales de Cibiana, représente la pierre angulaire de la narration mise en place. Il permet en effet de décliner l'identité sous trois différents points de vue.

D'une part il caractérise l'individualité de chaque membre de la communauté de par son activité, en lui reconnaissant une valeur active et un rôle nécessaire à l'intérieure de la communauté, comme dans les cas susmentionnés de « Al mandolino de Lelo » (figure 26), « Maria Sarta » (figure 32) ou encore « l'armonica de Pascal » (figure 40), où les noms propres des personnes sont complétés par leur profession : luthier, couturière, musicien. Déjà à partir du titre

---

typologie historique des constructions rurales ».



de l'œuvre on peut lire cette double dimension au sein de laquelle l'individualité se complète dans la fonction sociale du citoyen<sup>236</sup>.

Cependant, dans la plupart des peintures murales l'individualité est clairement estompée au profit de la description de la fonction sociale des membres de la communauté cibianaïse. Donc on peut affirmer qu'en deuxième lieu l'évocation du métier vise à définir l'identité collective de la population, car celui-ci sanctionne l'appartenance à un groupe. Cela est bien visible dans le cas de la peinture murale « Al mistro » (figure 41), peinte en 1983, justement sur le mur de la maison de Lole, le dernier fromager de la ville. On y trouve le fromager en train de verser du lait dans une casserole en cuivre, entouré des formes de fromage déjà prêtes et des outils de son métier. Encore plus explicite est la représentation de l'une des activités principales de Cibiana : le forgeron (« I faure » décliné au pluriel dans la langue locale). La peinture a été réalisée sur la maison de Vektor da Mosè, l'une des dernières forges où l'on travaillait le fer pour la fabrication des clefs. Même dans ce cas-là la maison particulière qui a servi de support à la narration s'élève en emblème universel permettant de représenter non pas une singularité, mais plutôt une catégorie déterminée de travailleurs. En effet aucun élément, ni dans le cas du fromager, ni dans celui des forgerons, comme dans tout autre peinture portant sur les différents métiers (*Al gelatier, zocui e zestoi, al moliner, i segantin*, etc.)<sup>237</sup> ne vient connoter personnellement les personnages. L'iconographie des représentations s'appuie éminemment sur deux éléments majeurs. D'une part les outils du métiers deviennent les symboles d'une appartenance corporatiste (le marteau et la pince du forgeron, les moules en cuivre du laitier, la faucheuse des faucheurs, la scie du charpentier, etc.) ; d'autre part la description du geste permet de dégager une attitude savante, ancrée sur un savoir traditionnel se transmettant de génération en génération, où « la pénibilité des tâches oblige à une coopération au sein des équipes de sorte que tout est collectif et rien n'est individuel »<sup>238</sup>. Ce

---

<sup>236</sup> Cf. DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, 2013 [1893] ;

PAUGAM Serge, *Le lien social*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que Sais-je? »), 2009.

<sup>237</sup> Tr. fr. : « le gracier, Sabots et corbeilles, le meunier, les faucheurs ».

<sup>238</sup> WITORSKI Richard, « La notion d'identité collective » dans Mokhtar Kaddouri, Corinne

qui en résulte est en somme un récit choral, qui place au cœur de cette narration l'aspect collaboratif sur lequel se fonde la société cibianaise.

En troisième lieu, la représentation du travail se révèle aussi fonctionnelle à cautionner et à revendiquer l'appartenance au lieu, puisque tous ces métiers d'artisanat concernent des pratiques *place based*. Cela veut dire que les activités des Cibianais étaient fortement déterminées par le lieu qu'ils habitaient et représentent donc un signe concret du lien profond qu'ils entretiennent avec leur territoire. Comme on a eu l'occasion de le détailler auparavant, le métier de forgeron tout comme celui de menuisier ou de bûcheron, sont au cœur de la vie active de la ville car ils sont issus d'un système séculaire d'exploitation des ressources *in loco*. Ils représentent en somme le compromis entre les exigences de la communauté et le lieu habité, entre l'ingéniosité humaine et la contrainte du lieu.

### **7.1. La communauté cibianaise se reconstruit autour des pratiques de travail.**

Ce qui émerge de cette narration du travail n'est donc pas sa dimension productive, mais plutôt sa valeur sociale ramenée au degré zéro du *labor*, c'est-à-dire libéré de l'ancien cadre spirituel le reléguant au statut de punition divine. Il s'agit d'une conception fortement ancrée dans la tradition du Moyen Âge où « les ordres mendiants amènent à valoriser la pratique du travail manuel »<sup>239</sup> sanctionné par la célèbre devise *Ora et labora* (« Prie et travaille »). « Dès lors tout le monde tend à se présenter comme travailleur, jusqu'au clerc et au chevalier, le comportement laborieux venant à l'emporter sur celui du preux ou sur le

---

Lespessailles, Madeleine Maillebois et Maria Vasconcellos (eds.), *La question identitaire dans le travail et la formation. Contributions de la recherche, état des pratiques et étude bibliographique*, Paris, L'Harmattan, 2008, page 199.

<sup>239</sup> ALBERA François, « Olivier Bonfait (dir.), Histoire de l'art, no 74, « Représenter le travail » », 1895. *Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 2015, vol. 76, page 182.

comportement courtois »<sup>240</sup>. Dans cette perspective le travail agricole tout comme le travail artisanal acquièrent une pleine dignité et rentrent de plein gré dans la représentation artistique « offrant un aperçu des savoirs techniques, de la gestuelle liée aux outils, de l'enchaînement des tâches [...] »<sup>241</sup>.

La communauté cibianaise se définit précisément autour de cette conception du travail où la fatigue ne représente plus une honte à laver, mais plutôt un élément de revendication identitaire très forte, collective tout comme territoriale.

Cette affirmation acquiert un sens prégnant à la lumière des changements capitaux qui ont transformé le petit village, non dans ses traits physiques, mais dans sa structure constitutive. Comme l'on a plusieurs fois souligné, l'émigration constante et répétée a effacé les spécificités sur lesquelles la communauté cibianaise basait son existence. Sa dimension si fortement collective et collaborative a inexorablement été démantelée lorsque le travail est venu à manquer, ce qui a également entraîné la rupture des liens territoriaux. L'expression de ce changement a trouvé sa concrétisation dans l'émigration massive.

Qu'est-ce que l'émigration, sinon la recherche d'un travail dans un autre lieu ? On coupe les rapports avec le territoire d'origine pour chercher ailleurs à établir un compromis entre nos exigences et les possibilités offertes par un nouveau lieu, à travers la pratique de nouveaux métiers, entraînant par conséquent de nouvelles identités.

Dans le cas de Cibiana, l'écho du rapport fusionnel entre ses habitants et leur territoire demeure dans la pratique saisonnière qui repose sur le retour régulier à sa terre d'origine. Bien que d'un côté cette pratique soit l'expression d'habitudes séculaires, remontant à une époque où le déplacement temporaire était fonctionnel à l'intégration des revenus par d'autres activités, elle est encore très pratiquée de nos jours, même si les conditions de travail ont radicalement changé. Aujourd'hui en effet, les migrants cibianais se déplacent à l'étranger pour exercer le métier de glacier, ce qui représente leur seul revenu. Ils passent la plupart de leur temps

---

<sup>240</sup> *Ibidem.*

<sup>241</sup> *Ibidem.*

dans des pays tiers, et au retour au village, aucune activité *in loco* ne les occupe, car désormais l'hybridation entre l'ouvrier-agricole ou l'artisan-éleveur a été complètement effacée. Malgré cela les villageois expatriés tiennent à donner à leurs enfants une éducation italienne. Ceux-ci restent pour la plupart chez les grands-parents, afin d'être scolarisés dans leur pays d'origine, tandis que ceux qui suivent leurs parents dans les déplacements sont scolarisés pour une partie de l'année à l'étranger et pour le reste en Italie. Plusieurs sont les motivations à la base d'un tel choix :

*« Diversi i motivi che vengono adottati per giustificare una tale decisione: dalla preservazione di un'identità italiana, all'eccessivo rigore del sistema scolastico tedesco, al desiderio di tornare, raggiunta l'età pensionabile, definitivamente in Italia, alla motivazione più frequente, strettamente connessa alla scelta della stagionalità: la frequenza delle scuole tedesche avrebbe un senso solo nel caso di un'emigrazione permanente di tutto il nucleo familiare »*<sup>242</sup> (Laura Campanale, 2006. p. 25).

*De facto* cette habitude n'est que l'héritage d'un rapport constant et matériel avec la terre, ce qui a eu « *un'importanza notevole al livello di mentalità collettiva [...] Nel Veneto è radicata una gerarchia di valori [...] in cui la terra tiene un posto determinante: quindi chi dispone di capitali tenderà ad investirli nella terra; chi ne ha poca si sforzerà di acquistarne* »<sup>243</sup>. En particulier dans le territoire cadorin, c'était précisément la propriété foncière qui cautionnait l'appartenance à la communauté.

Aujourd'hui, suite à ce changement entraînant une abstraction de plus en plus

---

<sup>242</sup> CAMPANALE Laura, *I gelatieri veneti in Germania. Un'indagine sociolinguistica*, *op. cit.*, page 52.

Trad. fr. : « plusieurs motivations sont mobilisées pour justifier une telle décision : la préservation de l'identité italienne, l'excessive sévérité du système scolaire allemand, le désir de rentrer définitivement en Italie lors de la retraite ; cependant la motivation la plus fréquente est intrinsèquement liée au choix de la migration saisonnière : la scolarisation des enfants dans les écoles allemandes aurait du sens uniquement dans le cas d'un déplacement permanente de tout le foyer ».

<sup>243</sup> Cf. LAZZARINI Antonio « Agricoltura e popolazione rurale », *op. cit.* page 48.

Tr. Fr. « une importance remarquable au niveau de mentalité collective [...] Dans la Vénétie est très enraciné une certaine hiérarchie de valeurs [...] accordant à la terre une place déterminante : par conséquent ceux qui disposent de capitaux auront la tendances à les investir dans la propriété foncière ; ceux qui disposent de petites parcelles de terre s'efforceront à tout prix d'en acheter ».

forte des rapports avec le milieu d'origine, il s'avère nécessaire de donner une nouvelle forme aux anciens liens territoriaux. On s'adresse ainsi à l'expression artistique pour reprendre le fil d'un discours autrefois interrompu. On recommence donc par la narration des métiers locaux, pour représenter une possibilité de vivre le territoire – peut-être la dernière tentative de vivre dans ce lieu.



# 4 | AZZINANO : LE PAYS DES JOUETS

*Dans ce chapitre nous étudierons les peintures murales du village d'Azzinano. Nous analyserons d'abord les circonstances de leur émergence, afin de les contextualiser dans les spécificités de la réalité locale. Nous verrons par la suite comment ces spécificités constituent le résultat d'un changement capital, qui brise les équilibres séculaires en reconfigurant le territoire selon des nouvelles logiques. À travers une analyse géo-historique, nous rechercherons les éléments constitutifs ayant façonné un certain rapport au territoire. Nous reviendrons in fine aux peintures murales afin d'analyser le sens profond de leur narration.<sup>244</sup>*

## 1. LA GENÈSE DES PEINTURES MURALES D'AZZINANO

Azzinano est un hameau de 120 habitants situé au nord des Abruzzes dans la *Valle Siciliana* (vallée sicilienne), à douze kilomètres à vol d'oiseau de Teramo, le chef-lieu de la province. Le Gran Sasso, le massif le plus haut des Apennins de l'Italie centrale, le surplombe de sa grandeur, en lui conférant un air de village de montagne, son altitude ne dépassant pourtant pas les 600 mètres (figures 42, 43). Le village est né de l'activité agricole et sa configuration, tout comme l'austérité

---

<sup>244</sup> Cette étude de cas est accompagnée d'un croquis géographique permettant à la fois de localiser les lieux cités et de représenter les dynamiques et les évolutions territoriales que nous évoquerons dans ce texte.

de sa morphologie, le rappellent à chaque coin de ses ruelles, qui serpentent en désordre sur quelques kilomètres. Cette topographie c'est typique de l'architecture de montagne de la région, où les maisons se chevauchent, traversées par des rues étroites, à peine suffisamment larges pour le passage d'un âne. Ces caractéristiques donnent au petit village un aspect solide et massif. Deux éléments rompent le rythme serré de son architecture : la place centrale et la petite église.

Azzinano semble avoir traversé les siècles indemne, comme une entité qui a toujours existé et survivra toujours. Malgré cela, les sources historiques le concernant sont presque nulles. Le village n'ayant pas d'intérêts historique et culturel majeurs, les chercheurs préfèrent interroger d'autres lieux, moins périphériques, où l'histoire a laissé des traces visibles, comme à Tossicia, la commune dont dépend Azzinano, qui peut revendiquer des origines princières. Les Orsini puis les Mendosa ont habité, aménagé et embelli ce village depuis le Moyen Âge, alors qu'Azzinano a toujours occupé une fonction auxiliaire. On monte jusqu'au hameau seulement pour travailler la terre et faire paître le bétail. Depuis des siècles il n'est donc habité que par des paysans qui consacrent leur vie à la terre.

Pourtant, en 2001, Azzinano décide, par le biais de peintures murales, d'écrire son histoire et de se rappeler son passé. À la différence du phénomène artistique orgolais, au sein duquel la genèse des peintures murales est fortement marquée par une forme de spontanéité, celui d'Azzinano se présente comme le résultat d'un programme bien défini qui n'accorde aucune place à l'improvisation.

Cette expérience démarre en 2001, suite à l'exposition rétrospective *Ligabue e dintorni* organisée dans les villages de Tossicia et Montorio al Vomano. Cet événement représente une double nouveauté pour les habitants du lieu. Pour la première fois dans ce territoire si éloigné des grands flux de l'art contemporain, ils ont la possibilité d'admirer les œuvres d'un grand peintre de l'art naïf italien, aux côtés de celles de la peintre locale Annunziata Scipione, originaire d'Azzinano, appartenant elle aussi au même courant. Le but de l'exposition est de mettre en contexte la production artistique de ces deux artistes, et notamment de mettre en



valeur les lieux qui ont inspiré l'activité de Scipione. Les deux artistes sont en effet issus de la culture paysanne ; ils appartiennent à un monde pratiquement inconnu par les nouvelles générations, mais pourtant bien présent dans l'esprit des gens qui ont habité et façonné cet environnement.

Antonio Ligabue, artiste originaire du nord de l'Italie, meurt au moment où la société rurale italienne s'achemine vers son implacable déclin ; Annunziata Scipione, elle entame son activité à la fin des années 1960, comme pour prendre le relais et ainsi prolonger une réalité désormais en train de disparaître. Les deux se laissent inspirer par la nature et les paysages ruraux. L'un met en évidence la férocité d'une telle réalité (figure 44), dans laquelle les humains ne sont qu'un élément parmi les autres composant la nature, tantôt chasseurs, tantôt chassés ; l'autre souligne la nature chorale de la vie dans les champs (figure 45), où les paysans œuvrent comme une seule entité, en gommant les particularismes individuels au profit de la collectivité. Leur art parle de choses simples aux gens simples, à travers une richesse de détails que seul le vécu peut procurer à la narration.

### **1.1 Une source d'inspiration locale, de la pratique individuelle à la pratique collective**

À la fin de l'exposition, les organisateurs proposent d'entériner cette fusion indissoluble entre ce type d'art et le milieu rural, par la création de peintures murales dans les villages qui en ont constitué la source d'inspiration. Six artistes naïfs sont invités à peindre les murs de quatre villages. Une peinture est ainsi réalisée à Montorio al Vomano, une à Tossicia et à Penna Sant'Andrea, et trois autres à Azzinano pour rendre hommage à son illustre citoyenne, Annunziata Scipione.

Cette artiste, morte en 2018 à l'âge de 90 ans, est reconnue comme étant l'une des plus grandes peintres italiennes d'art naïf. Toute son existence se déroule dans le petit village d'Azzinano, où elle est une présence discrète et prestigieuse à la fois. Sa vie, semblable à celle de ses concitoyennes, est rythmée par le travail aux champs et à la maison. Scipione partage les conditions misérables des autres villageois, ce qui la contraint à une existence austère. Dans ses nombreuses interviews, elle ne se définit jamais comme peintre, mais comme paysanne et bergère, car c'était là son occupation depuis l'âge de huit ans. Comme les autres femmes de la petite communauté, elle ne termine pas l'école élémentaire, ce qui est assez courant dans la société rurale de l'époque.

Son intérêt pour la peinture se manifeste assez tardivement. « *Una volta si doveva andare a lavorare la terra, non si aveva tempo per fare altro... Si doveva lavorare la campagna. Dalla mattina alla sera. Cogliere le olive. Mietere il grano. Andare con le pecore* »<sup>245</sup>. Si le travail dans les champs ne laisse pas de temps pour se consacrer aux loisirs, Scipione tient aussi à rappeler qu'à l'époque une femme n'avait pas le droit de s'occuper de « choses frivoles » et que dans une petite communauté comme celle d'Azzinano, le jugement social était très fort.

Cependant, son intérêt pour la pratique artistique la caractérise depuis le début. Jeune fille, durant les longues périodes de solitude passées sur la montagne à faire paître le bétail, elle aime bien passer son temps à travailler des morceaux d'argile récupérés dans les champs. La terre se transforme ainsi en animaux ou en poupées, ses seuls compagnons d'aventure. Ce n'est donc qu'une occupation parmi d'autres, il ne reste aucune trace de ces premières productions artistiques à son retour au village.

Son expérience en dessin se limite à quelques traits tracés au charbon sur les murs ou sur la porte de la grange. À l'époque elle ne connaît ni crayons, ni pinceaux.

---

<sup>245</sup> Entretien publiée dans le magazine *La città* du 06/06/2013 et reprise par le blog [storieabruzzo.it](http://www.storieabruzzo.it).  
<http://www.storieabruzzo.it/2013/06/07/la-mia-vita-contadina-dipinta-e-scolpita-nel-cuore/>  
Tr. fr. « Jadis on devait aller travailler la terre, on n'avait pas le temps de faire autre chose... Il fallait travailler à la campagne. Du matin au soir. Récolter les olives. Moissonner le blé. Aller avec les moutons. »

Bien que secrète, cette passion ne l'abandonne jamais et, une fois mariée, elle continue à créer des petites statuettes. Grâce à son mari, contremaître de profession, elle a la possibilité d'expérimenter les propriétés d'un matériau nouveau dans sa pratique : le bois. Scipione rappelle que « *il materiale lo prendevo dagli scarti di legno, destinati alla stufa, che riportava a casa mio marito* »<sup>246</sup>. Elle le fait discrètement, en cachette, presque effrayée par cette pulsion, à tel point qu'elle ne montre jamais ses créations, comme s'il s'agissait d'une faute à ne pas avouer.

Un jour, par hasard, son mari découvre sa passion et c'est à ce moment précis que les choses prennent un tournant différent. Scipione se souvient de ce moment-là comme d'une libération, une seconde naissance. Dès lors, elle peut travailler au grand jour ; elle apprend au fur et à mesure à partager sa journée entre le travail aux champs, le travail à la maison et son art. La qualité de ses œuvres s'améliore visiblement car elle peut dorénavant compter sur une meilleure qualité du matériau que son mari lui apporte. Pouvant bénéficier du soutien de son époux, son sentiment de honte vis-à-vis de sa pratique disparaît peu à peu et elle trouve ainsi le courage d'en parler. Toutefois ce n'est pas facile : la réaction des gens du village est négative. Dans un contexte social défavorable, la rencontre avec un peintre originaire de Tossicia, qui vit à Rome, se révèle capitale. Celui-ci lui dit reconnaître dans ses créations « *la mano di Van Gogh* » (« la main de Van Gogh »<sup>247</sup>), et lui conseille d'essayer la peinture sur toile. « *Mi misi a ridere. Io lo facevo per gioco. Le donne di quell'epoca queste cose non le facevano... Facevano la calza, sì, ma non dipingevano. [...] Andò a finire che comprai due tavole da un falegname di Montorio e provai* »<sup>248</sup>. Le monde qui l'entoure est sa source d'inspiration. « *Ho sempre dipinto i miei ricordi, quello che conosco e ho*

---

<sup>246</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « Le matériel je le récupérais des déchets du bois que mon mari ramenait à la maison pour allumer le feu ».

<sup>247</sup> FUSARO Anna, « A me, contadina, dissero : hai la mano di Van Gogh », *Il Centro di Pescara*, 2014.

<sup>248</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « J'ai éclaté de rire. Je le faisais pour le plaisir. Les femmes de l'époque ces choses-là elles ne les faisaient pas. Elles tricotaient, bien sûr, mais ne peignaient pas [...] Finalement j'ai acheté deux planches en bois chez un menuisier de Montorio et j'ai essayé. ».

*vissuto, la campagna, i contadini, la vendemmia, le mucche, le pecore* »<sup>249</sup>.

La peinture s'avère lui convenir. Par ce moyen, Scipione peut donner une forme bien plus complexe et complète à son désir de narration. C'est un acte immédiat, celui qui prend forme sur ses toiles. Lorsqu'elle est interrogée sur sa technique, elle répète sans cesse qu'elle n'en a pas. Elle peint tout simplement au pinceau, directement sur le support sans croquis préparatoire. En effet, la peintre azzinanoise n'a jamais pris de cours de dessin et ce que les critiques d'art appellent *technique*, pour elle c'est simplement le seul moyen possible de donner une forme à ses tableaux. Son geste est le plus spontané et le plus naturel qu'elle connaît. Il n'est pas le fruit d'une recherche décennale, comme tout autre artiste aurait pu le revendiquer. Quand, à l'âge de 42 ans, Scipione commence à peindre, elle ne connaît ni les crayons, ni les pinceaux, ni les couleurs. Elle rappelle souvent, dans ses interviews, l'embarras éprouvé lorsqu'elle se rend en ville avec son époux pour acheter pour la première fois du matériel : « *io e mio marito andammo a Montorio a comprare le tele e i colori. Prendemmo quelli essenziali, non eravamo capaci neanche di sceglierli perché non li conoscevamo* »<sup>250</sup>.

Les premiers essais rendent son mari impatient : il veut comprendre si l'activité à laquelle sa femme se consacre depuis quelques temps mérite un tel investissement. Il décide alors de montrer ses tableaux à des professionnels de l'art, galeries et artistes tout en posant ses conditions : si les tableaux intéressent des personnes expérimentées, elle aura le droit de continuer son activité ; dans le cas contraire, elle devra l'abandonner.

La suite de l'histoire est connue. Annunziata Scipione devient une artiste très célèbre et appréciée par les artistes et critiques d'art italiens. On s'intéresse à son art. Les habitants du village racontent qu'il était courant d'aller chez elle et de la voir en train de discuter avec des personnages illustres, collectionneurs, acteurs (son tout premier tableau fut acheté par l'acteur italien Giancarlo Giannini). La

---

<sup>249</sup> *Ibidem.*

Trad. fr. : « J'ai toujours peint mes souvenirs, ce que je connais et que j'ai vécu, la campagne, les paysans, les vendanges, les vaches, les moutons ».

<sup>250</sup> *Ibidem.*

Trad. fr. : « Mon mari et moi, nous sommes allés à Montorio pour acheter des toiles et des couleurs. Nous avons pris les plus basiques, on n'était même pas en mesure de choisir le bon matériel car on ne le connaissait pas. »

renommée d'Annunziata Scipione fait sortir Azzinano de l'isolement et l'ouvre ainsi au monde. Un monde lointain et peu connu, celui de l'effervescence du milieu urbain, de l'expression d'une culture savante, tantôt romancée, tantôt regardée avec méfiance par les villageois.

Le scénariste et écrivain Cesare Zavattini, l'un des premiers acheteurs et des plus grands admirateurs des œuvres de Scipione, fonde en 1968 le Musée des Arts Naïfs de Luzzara, petite commune de la province de Reggio d'Émilie. L'exposition des tableaux de Scipione dans ce musée consacre définitivement Annunziata Scipione en tant que peintre naïve.

Toutefois sa fortune n'a pas toujours été bien accueillie par ses concitoyens. L'art lui apportant en peu de temps une reconnaissance et un confort inédits, elle ne partage plus les difficultés de la vie rurale. Nunziatina, comme on l'appelle au village, appartient maintenant à un autre monde. Son activité l'amène à participer à des expositions et des prix artistiques ; la presse s'intéresse de plus en plus à elle et cela ne fait qu'accroître sa réputation, au point qu'en 1983 deux de ses tableaux sont choisis par l'État du Vatican pour les célébrations du Jubilé extraordinaire. La petite communauté est à la fois méfiante et fascinée. Dante Bellini, originaire d'Azzinano, qui vit lui-même à cette période, relate clairement les interrogations et l'attitude contradictoire des habitants du lieu : « Ma chissà, pensavano, come la loro illustre compaesana sarebbe cambiata, anzi forse era già cambiata; chissà come si sarebbe montata la testa e li avrebbe snobbati. Orgoglio, affetto e timori si mescolavano nei loro sentimenti »<sup>251</sup>.

Les premières peintures murales d'Azzinano ne marquent donc pas seulement le début d'une expérience artistique innovante, mais également l'acceptation définitive de la communauté vis-à-vis de sa peintre. Elles portent en effet à

---

<sup>251</sup> BELLINI Dante (ed.), *Il paese dei giochi di una volta*, Castelli (Teramo), Italie, Verdone, 2011, page 12.

Trad. fr. : « Qui sait, pensaient-ils, si leur illustre compatriote avait changé, ou bien peut-être elle était déjà différente ; qui sait à quel point elle serait devenue prétentieuse et les aurait ignorés. Orgueil, affection et craintes se mélangeaient dans leurs esprits ».

l'attention des amateurs l'exception individuelle tout en mettant au cœur de ce projet la communauté entière.

L'exposition *Ligabue e dintorni* fut « *un avvenimento culturale e mediatico unico con grosso successo di pubblico e di critica. Per la prima volta il nome di Ligabue veniva affiancato ad un altro artista [...] Tale onore toccò ad Annunziata Scipione. Con questo avvenimento la storia di Azzinano s'incrociò definitivamente con la sua e dette la spinta decisiva ad un sentire collettivo* »<sup>252</sup>

## 1.2. D'une pratique ponctuelle à un système bien rodé

La réalisation des trois premières œuvres est confiée à trois grands représentants de l'art naïf italien : Alessandra Pupo, Iago Barbieri et Amedeo Marchetti. Aucun sujet ne leur est imposé, chacun représente la vie du lieu selon sa propre imagination. Sur la place principale, Barbieri réalise une scène d'intérieur représentant un moment de détente après le travail des champs (**figure 46**). Trois hommes, en tenue de travail, sont assis à une table et jouent aux cartes. Non loin, Amedeo Marchetti dessine une scène bucolique (**figure 47**) présentant une jeune bergère assise avec sa vache, entourée d'un paysage nocturne où se distinguent l'immensité des champs, la maison domaniale ainsi que le mont Gran Sasso. La fête paysanne (**figure 48**) est enfin au cœur de l'œuvre d'Alessandra Pupo, située dans la rue principale du village, qui représente un moment convivial, typique de la société rurale.

L'initiative est rendue possible par le soutien des deux conservateurs de l'exposition *Ligabue e Dintorni*, Luigi Marinelli, critique d'art originaire

---

<sup>252</sup> *Ibidem*, page 12.

Trad. fr. : « Un événement culturel et médiatique unique dans son genre qui a attiré l'intérêt du public et de la critique. Pour la première fois, le nom de Ligabue était associé à celui d'un autre artiste [...] Un tel honneur revint à Annunziata Scipione. Avec ce grand événement, l'histoire d'Azzinano se relie définitivement à la sienne et donne l'élan décisif à un sentiment collectif ».

d'Azzinano mais vivant dans la ville de Pescara depuis ses 12 ans, et le politicien Giuseppe Amedei, en collaboration avec l'office du tourisme d'Azzinano. Dès la première pierre de la nouvelle configuration du petit village posée, on décide de faire de la production de peinture murale une activité permanente. Mais comment poursuivre un tel projet sans un fil rouge ? Les promoteurs ressentent l'exigence de fixer un sujet autour duquel vont se développer les peintures murales à venir. Dans le cas contraire, on encourrait le risque de répéter des thèmes déjà abordés ou bien d'aboutir à des exécutions extrêmement subjectives, ne permettant pas à la communauté locale de se sentir représentée.

Alfredo, 73 ans, membre de l'office du tourisme depuis bien avant les débuts du projet artistique et lui-même promoteur du projet, ne sait dire à qui revient la paternité de l'idée, mais il précise que au tout début le thème n'était pas encore défini :

*« all'inizio avevamo in mente un tema generico. La maggior parte di noi voleva che i murali potessero essere uno strumento per recuperare le nostre tradizioni. Allora organizzammo una riunione con tutti i cittadini e qualcuno propose come tema quello degli antichi mestieri, ma ci furono molte obiezioni. Prima fra tutti il fatto che il tema non era originale, ma era già stato sviluppato da altri paesini e poi qualcuno si disse: 'ma perché bisogna sempre evocare un passato legato alla fatica e alla sofferenza? Bisogna trovare qualcosa di bello da ricordare!' Fu così che venne l'idea del gioco come periodo spensierato e allegro. Così la scelta cadde sui giochi di una volta, cioè quei giochi che avevano coinvolto e appassionato intere generazioni, fino più o meno, agli anni Settanta, quando il predominio della televisione prima e del computer dopo, insieme ad altri fattori di una modernità galoppante, avevano cambiato in modo essenziale il nostro rapporto con il passato»<sup>253</sup>. (Alfredo)*

---

<sup>253</sup> Extrait de un entretien informel que nous avons menée dans le cadre de notre enquête de terrain.

Trad. fr. « Au tout début on avait pensé à un thème général. La plupart d'entre nous voulaient que les peintures murales soient un moyen pour récupérer nos traditions. Alors nous avons organisé une réunion où tous les citoyens d'Azzinano étaient invités à participer et quelqu'un a proposé comme thème celui des anciens métiers, mais il y a eu beaucoup d'objections. En premier lieu le fait que ce thème n'était pas original car il avait déjà été employé dans d'autres villages et puis quelqu'un a dit : "mais pourquoi faut-il toujours évoquer un passé lié à la fatigue et à la souffrance ? Il faut trouver quelque chose de beau à commémorer !" Ce fut ainsi qu'on a eu l'idée du jeu comme un moment d'insouciance et de gaieté. Ainsi le choix est tombé sur les jeux d'antan, c'est-à-dire ces jeux qui avaient concerné et passionné des générations et des générations, jusqu'aux années 1970, lorsque la diffusion de la télévision d'abord et de l'ordinateur par la suite, conjointement à d'autres facteurs de la modernité galoppante, avaient

Il s'agit en effet d'un sujet qui permet à la plupart des Azzinanois d'être directement impliqués du point de vue émotionnel, mais aussi sur le plan pratique, car la collectivité entière participe à la proposition des jeux à représenter.

Or, les premières peintures murales ayant déjà été réalisées et ne suivant pas le thème choisi, un souci de cohérence demeure. En réalité l'œuvre de Puppo ne pose aucun problème car elle représente des enfants jouant au ballon. Mais que faire donc avec les autres ? Impossible de penser à les effacer : elles ont été réalisées dans des conditions difficiles et dans un noble objectif. Il faut donc les garder à tout prix. Un sentiment de découragement se propage parmi les promoteurs. L'idée est là, à portée de main, pourtant le projet semble se trouver dans une impasse. Suite à de longues réflexions, on décide, avec l'accord et l'intervention directe des peintres, de modifier les peintures pour les adapter au sujet du jeu. L'œuvre de Marchetti, représentant une jeune fille assise, les bras posés sur ses jambes, s'adapte bien à la description d'un jeu individuel, *lu Zurre*<sup>254</sup>. Les deux bras sont donc levés (**figure 47**) pour faire de la place à ce passe-temps, pratiqué dans les moments de solitude à la maison, tout comme dans les champs.

Pour la peinture de Iago Barbieri, représentant les joueurs de cartes, on opte pour une intervention visant plutôt à compléter la scène. Il faut en ce sens choisir un jeu qui peut être pratiqué à l'intérieur. Le jeu de *la cerbottana* (la sarbacane) y trouve donc sa place. La narration est enrichie par deux enfants se cachant autour de la table en train de se faire la guerre.

Le projet peut enfin décoller et, dès lors, la pratique muraliste devient une habitude à Azzinano.

Tous les étés, pendant la dernière semaine de juillet, des peintres naïfs sont invités à intervenir sur les murs du petit village. On attribue à chacun une surface ainsi qu'un jeu à représenter, seules contraintes imposées à leur création. Ce moment de communion, de réécriture collective du vécu local, est consacré par une fête populaire au nom évocateur, *I muri raccontano* (« les murs racontent »),

---

changé de manière essentielle notre rapport avec le passé. »

<sup>254</sup> Ce terme indique, dans le dialecte local, une sorte de yo-yo horizontal composé d'une ficelle et d'un grand bouton et consistant à faire pivoter celui-ci sur la ficelle bien tordue. Le bouton émet un son typique semblable à *zurr zurr*, origine onomatopéique du nom du jeu.



au cours de laquelle tout le monde peut admirer les peintres à l'œuvre et participer à de nombreuses activités autour du thème des jeux d'antan. Ces derniers prennent vie non seulement à travers la peinture, mais aussi par le biais de visites guidées et d'un tournoi qui voit toujours une participation très enthousiaste de la part de la population. Les jeux autour desquels les équipes se confrontent sont sélectionnés chaque année par le comité de l'office du tourisme d'Azzinano et communiqués à l'avance aux habitants des petites villes et villages de la province qui souhaitent y participer. Ce faisant, on laisse aux équipes la possibilité de se préparer, en s'entraînant dans les différentes spécialités.

Pendant une semaine, Azzinano revit les temps de sa jeunesse. Ses ruelles, aujourd'hui si silencieuses et solitaires, accueillent des visiteurs provenant de partout, de l'Italie comme de l'étranger, et se remplissent de bruits de gaieté et d'étonnement.

## **2. LE JEU : UNE ACTIVITÉ SÉRIEUSE**

Dans ce petit village les jeux sont une activité sérieuse. Tout est programmé et réalisé dans un souci d'exactitude. Avant de reproduire sur les murs les jeux choisis, les membres de l'office du tourisme s'attachent à une étude philologique très précise et rigoureuse. La première phase consiste à retracer *l'iter* (le procédé) de fabrication des jeux, des matériaux à la technique de construction. Pour les faire vivre à nouveau, dans leur forme la plus pure, on se sert alors de toutes sortes de documents : les récits et les souvenirs des plus âgés y ont bien évidemment une place très importante, comme les photos anciennes, qui montrent souvent les plus petits avec des jouets à la main, mais aussi des carcasses de jouets qui parfois émergent des greniers.

La tâche est bien évidemment plus simple pour les jeux qui ne comportent que des outils ordinaires, comme par exemple le *schippitte* (**figure 49**) (équivalent dialectal de l'italien *battimuro*), consistant à taper une petite pièce de monnaie sur le mur et à la laisser tomber au sol de façon à ce qu'elle reste le plus près possible au mur. Le gagnant récupère toutes les pièces. C'est un jeu très ancien, connu partout en Europe, qui figure aussi dans le célèbre tableau de Brueghel *Les jeux d'enfants*<sup>255</sup> (figure 50). Mais, comme à la campagne l'argent manque et que même les petites pièces sont bien mises à l'abri des enfants, pour jouer il est nécessaire de trouver d'autres moyens. Dans la plupart des cas on remplace les pièces de monnaie par des boutons, souvent récupérés sur ses propres vêtements ou ceux de la famille, au point qu'il n'était pas rare de voir le perdant rentrer à la maison en tenant son pantalon !

À l'époque, précise Alfredo, « *i giochi non si compravano, si costruivano. Se non costruivi i tuoi giochi non potevi giocare! Io per esempio avevo sempre in tasca un coltellino, un temperino. Tutti i ragazzini ce l'avevano e quello era utilissimo... era lo strumento del mestiere!* »<sup>256</sup>. Tout est fait à la main avec des matériaux recyclés, faciles à trouver à la maison. Une bobine de fil peut servir à la fabrication de ce qu'on appelle *lu carrarmete*, « le tank » en dialecte local (figure 51), ou un prototype rudimentaire à faire des petites voitures modernes autopropulsées. Les deux bases rondes sont incisées avec un canif pour en faire des chenilles, puis on insère un élastique en le faisant passer d'un bout à l'autre. À une extrémité de ce dernier on plante une pointe métallique, à l'autre on rajoute une petite boule de savon maison, trouée au milieu, dans laquelle passe l'élastique, bloqué ensuite par une petite tige en bois. Celle-ci sert pour « *caricare lu carrarmete* », (charger le tank). Le système est très simple et efficace à la fois : en tournant la tige, l'élastique s'enroule en se tendant au maximum. Une fois posé par terre, le tank commence lentement à bouger, grâce à la force déployée par le déroulement de l'élastique, qui fait pivoter la tige en bois. *Lu carrarmete* ne craint

<sup>255</sup> BREUGHEL L'ANCIEN Pieter, *Les jeux d'enfants*, 1560, huile sur toile, Kunsthistorisches Museum, Wien.

<sup>256</sup> Trad. fr : « Les jeux on ne les achetait pas, on les fabriquait. Si on ne fabriquait pas ses jeux on ne pouvait pas jouer ! Moi par exemple j'avais toujours un petit couteau, un canif dans ma poche. Tout les gamins en avaient et ceci s'avérait très utile... c'était notre outil de travail ! ».

ainsi aucun type de terrain : il avance, imperturbable, sur les pentes les plus audacieuses comme sur les chemins de terre battue. Bien évidemment le gagnant est celui qui réussit à faire avancer son tank plus loin que les autres.

Après avoir ainsi repéré le fonctionnement et les matériaux composant les anciens jeux, on procède à leur fabrication. C'est Alfredo qui se charge de cette phase délicate, en déployant son savoir-faire d'ancien professeur de technologie. Bien que ces dispositifs soient très élémentaires, leur réussite n'est pas assurée. En effet les matériaux qu'on pouvait à l'époque repérer facilement un peu partout, sont devenu rares aujourd'hui : « *il problema nel riprodurre lu carrermete* » explique Alfredo, « *è che oggi i rocchetti di filo sono tutti di cartone o di plastica, ma un tempo la plastica non esisteva. La stessa cosa vale per l'elastico. E chi ce l'aveva un elastico in campagna! Si usavano delle striscioline di caucciù, ricavate dai vecchi pneumatici delle ruote di bicicletta* »<sup>257</sup>. Lorsque c'est possible, on reproduit exactement l'objet, avec les mêmes composants qu'autrefois.

Que faire donc avec tout le matériel produit, avec ces nouveaux jeux d'antan ? L'esprit entrepreneurial du petit comité touristique ne s'arrête pas là. Les membres de ce dernier se rendent en effet compte qu'un monde désormais lointain revient à la vie à Azzinano sous deux formes : une poétique, grâce à la narration rêvée des peintures murales et à leur style naïf, et une conviviale, car la communauté se retrouve réunie pour partager non seulement des souvenirs, mais aussi des pratiques redevenues concrètes. Le défi le plus difficile est d'intéresser les nouvelles générations et de leur faire connaître ces anciennes pratiques de loisir, appartenant à une époque « préindustrielle », lorsqu'on n'avait pas besoin d'une machine pour s'occuper. On ressent en somme l'exigence de transmettre un patrimoine immatériel, fait d'une sociabilité presque archaïque, difficile à comprendre dans un monde transfiguré. C'est donc ici qu'entre en jeu la

---

<sup>257</sup> Trad. Fr. : « Le souci dans la fabrication du *carrermete* est qu'aujourd'hui les bobines de fil sont toutes en carton ou en plastique, mais à l'époque le plastique n'existait pas du tout ! La même chose vaut pour l'élastique... qui possédait un élastique en à la campagne ? On utilisait plutôt des ficelles en caoutchouc obtenues des vieux pneus des roues des vélos ! » .

matérialité des peintures murales et leur implicite fonction éducative, en tant que vecteur de transmission.

Cet aspect très important du projet artistique est exploité en mettant en place des liens durables avec les établissements scolaires de la région des Abruzzes. Depuis de nombreuses années, les élèves visitent Azzinano à la découverte des jeux traditionnels. L'initiative voit une telle participation de la part des enseignants que l'office scolaire de la région a récemment signé (le 4 août 2017) un protocole d'accord entre le Ministère de l'Éducation nationale (MIUR), la Région des Abruzzes, la commune de Tossicia (dont dépend Azzinano) et l'office du tourisme d'Azzinano, afin d' « *attivare e regolare i rapporti di collaborazione con le scuole, volti a promuovere la conoscenza reale dei giochi tradizionali dipinti sui muri dai migliori pittori naif d'Italia, attraverso visite guidate, laboratori ludico-formativi, cicli di seminari* »<sup>258</sup>.

Ce qui est proposé est une expérience complète : à la visite guidée s'ajoutent des moments ludiques pendant lesquels les élèves peuvent essayer ces anciennes formes de loisir. Pour ce faire, les organisateurs se sont dotés de matériaux qui respectent les normes de sécurité. « *Per esempio* » précise Pietro, l'un des membres fondateurs de l'office du tourisme d'Azzinano, « *per il gioco alla fune abbiamo dovuto comprare una fune adatta che viene dalla Germania dove questo gioco è ancora molto praticato. Prima non era così. Prima c'era una nozione diversa del pericolo... non ci si faceva mai male anche se alcuni giochi erano pericolosi* »<sup>259</sup>.

Ce qui se développe est donc un système très détaillé et bien rodé, mis en place dans le but de faire revivre un monde qu'on croyait définitivement perdu. Dans ce souci de transmission, les interlocuteurs privilégiés sont, pour deux raisons bien

---

<sup>258</sup> Trad. fr. : « activer et régler les rapports de collaboration entre les établissements scolaires et les collectivités territoriales afin de promouvoir la connaissance réelle des jeux traditionnels, peints sur les murs par les meilleurs peintres naïfs d'Italie, à travers des visites guidées, des ateliers ludico-pédagogiques, des cycles de rencontres, des colloques ».

<sup>259</sup> Trad. fr. : « Par exemple pour ce qui concerne le tir à la corde, on a dû acheter une corde adaptée qui vient de l'Allemagne où ce jeu est encore très pratiqué. Auparavant ce n'était pas comme ça. Nous avons une notion différente de ce qui était dangereux... On ne se blessait jamais, même si les jeux étaient dangereux ».

précises, issu des nouvelles générations : d'un coté les peintures murales utilisent la langue de l'imagination, un code bien maîtrisé par les plus jeunes, capable de se traduire en émotions et donc de les fasciner ; de l'autre ils représentent les héritiers perdus du monde évoqué à travers ces œuvres. On cherche donc à faire connaître des modes alternatifs de s'occuper, de s'amuser et de se socialiser, loin des formes de loisir connues par les enfants d'aujourd'hui, à qui le monde virtuel et les jeux vidéo imposent une sociabilité constamment réglée par un diaphragme s'interposant entre soi-même et les autres. En effet le président et membre de l'équipe historique de l'office du tourisme d'Azzinano, tout en précisant les motivations de son investissement dans ce projet, avoue :

*«Lo faccio per i miei figli. Io ho due figli in età pre-adolescenziale e soprattutto il maschio è un campione mondiale di Playstation! Gran parte del suo tempo lo passa a giocare ai videogiochi. A me sembra una cosa impossibile! Viviamo in un paese in cui lo spazio non manca, eppure i ragazzi di oggi non riescono ad approfittarne. Loro si divertono in casa. Ho pensato allora che poteva essere utile fare conoscere ai miei figli l'universo di noi ragazzi cresciuti in campagna, quando ci si divertiva con poco o niente »<sup>260</sup>. (Giuseppe, President de la proloco)*

Toutefois cette expérience artistique présente aussi un autre avantage, celui de repeupler ce hameau, sans cela inexorablement voué à l'abandon. Le partenariat formel avec les institutions régionales permet en effet d'assurer des flux de visiteurs presque constants : *« Quando vedi passare sotto casa gente che non conosci, vuol dire che il paese non è morto... Non vedi solo il cane o il gatto! »<sup>261</sup>*. Grâce à ce souffle vital, Azzinano peut aujourd'hui être considéré comme l'un des centres d'intérêt culturel majeurs de la zone.

---

<sup>260</sup> Trad. fr. : « Je le fais pour mes enfants. J'ai deux enfants pré-adolescents et surtout le garçon est un champion mondial de Playstation ! La plupart de son temps il le passe devant les jeux vidéo. C'est une chose incroyable ! On vit dans un village qui ne manque pas d'espaces ouverts, mais d'aujourd'hui les enfants d'aujourd'hui ne savent pas en profiter. Ils s'amuse à la maison. J'ai donc pensé qu'il pouvait être utile de faire connaître à mes enfants l'univers de mon enfance, de ces enfants qui ont grandi à la campagne, lorsqu'on s'amusait avec presque rien ».

<sup>261</sup> Trad. fr. : « Le fait de voir passer des inconnus en bas de chez soi signifie que le village n'est pas mort. On ne voit pas seulement le chat et le chien... ».

### 3. UN CHANGEMENT CAPITAL

Comme beaucoup d'autres villages de montagne, Azzinano connaît une forte vague de dépeuplement vers la fin des années 1960. Ce petit village qui à présent compte environ 120 habitants, autrefois était animé par des familles nombreuses, qui œuvraient aux champs, ainsi que par des animaux d'élevage. Des traces de cette réalité subsistent dans les habitations, qui sont toutes conçues sur deux niveaux, le rez-de-chaussée étant réservé aux animaux, et la famille entière trouvant sa place au premier étage.

Alfredo quitte son village d'origine en 1967, lorsqu'« *Azzinano stava cambiando. Non c'era più lavoro e gli agricoltori hanno cominciato a lavorare nelle infrastrutture* »<sup>262</sup>. Son sort est partagé par la plupart des gens à l'époque, nés juste après la guerre. Ils sont la première génération à avoir bénéficié d'une scolarisation jusqu'au niveau secondaire.

À l'époque ce petit village est pratiquement autonome : fréquenter l'école primaire ne représente pas une difficulté majeure. En revanche, pour continuer ses études il faut se déplacer jusqu'aux villes limitrophes, en traversant des chemins de montagne, des raccourcis trouvés en faisant paître le bétail pendant l'été, mais ce n'est qu'un jeu pour les enfants de l'époque. À la fin de l'éducation secondaire, ils se retrouvent tous à la recherche d'un emploi, les jeunes comme les adultes. Azzinano ne peut pas leur offrir grand chose. Le travail d'agriculteur est progressivement en voie de disparition et des familles entières sont contraintes d'abandonner leurs terres.

À l'origine de ce changement il y a l'abolition du latifundium, des vastes propriétés foncières, pratiquant l'exploitation extensive. Dans l'Italie méridionale, cette forme de propriété persiste comme un résidu du système féodal, au sein duquel la propriété foncière est concentrée dans les mains de quelques familles nobiliaires, et qui nécessite l'emploi massif de travailleurs journaliers ou de métayers. Dans les années 1950, suite à une forte crise du système agricole

---

<sup>262</sup> Trad. fr. : « Azzinano était en train de changer. Il n'y avait plus de travail et les agriculteurs ont commencé à travailler dans les infrastructures ».

entraînant une grande mobilisation de paysans et métayers, le gouvernement italien décide de mettre en place une réforme agraire visant à réorganiser l'aménagement des campagnes.

Il s'agit d'un problème de longue date qui depuis longtemps demeure non résolu. Dans certaines zones de la péninsule, ces vastes propriétés foncières se trouvent pour la plupart à l'abandon, tandis qu'un grand nombre de paysans sont au chômage, dans un état de misère déplorable. Leurs conditions, déjà très difficiles au départ, se sont davantage dégradées suite aux endommagements produits par la Seconde Guerre mondiale dans la région. Les Abruzzes sont en effet touchées par le passage des lignes de front et on estime que, de ce fait, l'agriculture subit une perte de productivité de 30 à 40 %<sup>263</sup>.

Les fermiers et les agriculteurs créent ainsi une nouvelle forme de lutte pour revendiquer leur droit au travail, connue sous le nom de *sciopero al contrario* (« la grève à l'envers »). Un grand nombre de travailleurs agricoles se mobilisent dans tout le sud de l'Italie afin de solliciter l'intervention de l'État dans un processus de modernisation du secteur primaire, la principale source de revenus de sa population. Cette forme innovante de grève consiste à occuper les immenses terrains délaissés, appartenant aux grandes familles nobiliaires italiennes, et à travailler la terre pour entreprendre les œuvres nécessaires à son aménagement agricole (telles que des travaux d'irrigation, la construction de puits, de lavoirs et de chemins de terre battue). Des travaux gratuits qui ont pour but de donner une réponse immédiate au chômage de plus en plus endémique et aux retards dans la reconstruction du pays. Cette opération se déroule dans le cadre de la riposte mise en œuvre par les forces socialistes et communistes contre la politique économique des gouvernements centristes. À cette époque, en effet, les opportunités fournies par les financements du Plan Marshall sont destinées à financer l'ossature industrielle italienne, au détriment de possibles investissements visant à l'amélioration de la vie dans les campagnes ou à la promotion d'une pleine occupation.

---

<sup>263</sup> Cf. *Bollettino ufficiale della camera di commercio di Chieti*, 1946.

Une fois ces travaux pour l'aménagement du territoire entamés, des négociations entre les syndicats des travailleurs et l'État ont lieu. Ce dernier s'engage à octroyer une somme d'argent à ceux qui se sont lancés dans ces travaux d'intérêt public et à élaborer une réforme du système agricole. Sur la base des revendications syndicales, bien résumées par la formule « la terre à ses travailleurs », cette réforme vise une redistribution des terres en faveur des travailleurs agricoles. Les propriétaires concernés sont donc expropriés par décret du Président de la République, et leurs terres divisées et assignées aux agriculteurs, à travers un véritable contrat de cession préférentielle, qui implique un paiement à verser sous une échéance de trente ans. Par conséquent, ceux qui en ont la possibilité achètent des parcelles de terres, tandis que les familles les plus pauvres ne bénéficient pas de cette réforme.

La configuration de l'agriculture italienne et des zones de montagne des Abruzzes est modifiée de manière radicale. Sous l'effet de la réforme, ces propriétés foncières autrefois trop vastes deviennent maintenant trop fragmentées. L'excessive fragmentation des terrains change aussi leur destination d'usage. Là où l'on avait des cultures extensives, telles que les céréales, l'on installe des cultures intensives. Cette forme d'agriculture, typique des petites propriétés foncières, nécessite un grand effort pour avoir un bon rendement, en matière de travail personnel, ainsi que des investissements financiers dans l'achat de machines agricoles qui puissent rendre plus rapide le processus de production.

Cependant, beaucoup de propriétaires fonciers ne possèdent pas les moyens pour un tel investissement et leur parcelle s'avère à peine suffisante aux besoins de la famille. Il est donc impossible de mettre à profit la récolte saisonnière pour faire du commerce. La terre achetée dans le but de la transformer en industrie agricole, s'avère plutôt être un jardin potager, à la grande déception de ses propriétaires. Là où *a contrario* la terre permet une petite surproduction, celle-ci est tellement dérisoire qu'elle ne permet pas la formation de coopératives agricoles, qui seraient trop petites pour tenir tête à la concurrence des grandes industries et coopératives du nord de l'Italie. La classe des travailleurs agricoles locale ne possède en effet pas les moyens permettant un tel investissement, ce qui



limite l'entrepreneuriat local dans le secteur primaire.

Il faut considérer que, dans la région, l'état de l'agriculture dans les années 1950 demeure encore archaïque. Dans les zones de montagne, où la situation est particulièrement difficile à cause du morcellement des terrains

*« lo sminuzzamento aziendale e proprietario, insieme alla promiscuità colturale, continuava a produrre vari altri effetti negativi : assenza di criteri nelle rotazioni, difficoltà di acquisire e usare macchinari, mancanza di concimi. In alcune località le operazioni agricole continuavano a svolgersi con modalità e strumenti arcaici : aratura con arnesi di legno, mietitura con falchetti, trebbiatura sull'aia a mezzo di animali »<sup>264</sup>. (Felice Costantino 2000. p. 406)*

Dans les vallées, on a en revanche de meilleures conditions, dues aux travaux d'irrigation permettant un meilleur traitement des terrains et donc une production plus dynamique et de qualité. Avec le temps, les coopératives formées dans ces zones consolident leur présence sur le territoire en redynamisant l'économie locale ainsi que la mobilité sociale. Il vient donc se constituer une « élite di agricoltori che, magari già favoriti in partenza per qualità e dimensioni delle quote ottenute, più di altri si mostravano intraprendenti e dotati di senso dell'impresa. Prendeva finalmente consistenza, insomma, quella piccola borghesia rurale che senz'altro era tra gli obiettivi politici e sociali della riforma agraria [...] »<sup>265</sup>.

---

<sup>264</sup> FELICE Costantino, « Da “obliosa contrada” a laboratorio per l' Europa. Industria e agricoltura dall Unità ai nostri giorni » dans Massimo Costantini et Costantino Felice (eds.), *L' Abruzzo*, Turin, Italie, Einaudi (coll. « Storia d'Italia. Le regioni dall'unità a oggi »), 2000, page 406.

Trad. fr. : « le morcellement industriel et de la propriété foncière, ainsi que la promiscuité des cultures, ont continué à produire beaucoup d'autres effets négatifs : l'absence de critères dans les rotations, la difficulté à acquérir et à utiliser les machines agricoles, le manque d'engrais. Dans certains endroits, les opérations agricoles ont continué à se dérouler avec des méthodes et des outils archaïques : labourage avec des outils en bois, récolte avec des faucilles, battage par le biais d'animaux. »

<sup>265</sup> *Ibidem*, page 408.

Trad. fr. : « une élite d'agriculteurs qui, peut-être déjà favorisés par la qualité et la taille des parcelles obtenues, se montraient plus ingénieux et entreprenants que d'autres. Prenait enfin forme une petite bourgeoisie rurale, qui constituait certainement l'un des objectifs politiques et sociaux de la réforme agraire ».

### 3.1. L'abandon de la terre

Cette crise agricole bouleverse les rapports sociaux et environnementaux des communautés. Pour saisir entièrement la vaste portée de ce changement radical, il suffit de considérer que lors du recensement de 1936, 75 % de la population active abruzzaine est employée dans le secteur primaire<sup>266</sup>. Ces chiffres correspondent à la configuration morphologique de la région, qui se compose à 65 % d'un territoire montagneux et à 35 % de zones vallonnées, ainsi qu'à sa vocation agro-pastorale. Cependant, dans les vingt années suivantes, on observe un changement de cap très important : la province de l'Aquila marque une diminution des employés agricoles de 75 %, tandis que dans la province de Teramo ceux-ci se réduisent de moitié<sup>267</sup>. Ce n'est que le début d'un long processus de démantèlement de l'économie agro-sylvo-pastorale, en faveur d'une modeste industrialisation de la région, qui dure jusqu'au tournant des années 1990, lorsque le secteur primaire devient définitivement marginal. En l'espace de trente-cinq ans, on passe de 304 322 employés dans le secteur primaire en 1951 (soit au lendemain de la réforme agraire) à 70 000, et la population subit une forte baisse. Parallèlement, on remarque une réduction sensible du taux de surface agricole utile (SAU) : - 22 % pendant la période 1950-1985. Dans la province de Teramo, on note une diminution de 16 % de la SAU, avec une forte perte non seulement des terres marginales, mais aussi des terrains de qualité qui sont également classés comme constructibles. Bien évidemment, les exploitations agricoles subissent le même sort. Au fil des décennies disparaissent les petites propriétés foncières au profit de celles de taille moyenne voire grande. Ces premières en fait, étant de moins en moins rentables à cause du manque d'investissements en technologies

---

<sup>266</sup> Si l'on compare cette moyenne aux données des autres régions italiennes, on remarque que l'économie des Abruzzes correspond tout à fait à la nature éminemment agricole du sud de l'Italie. Au nord de la péninsule, au contraire, une moindre partie de la population est employée dans le secteur primaire (environ 50 %), à l'avantage d'une industrialisation croissante.

Cf. RUGGIERI Michelangelo, « Esodo rurale e abbandono dei terreni » dans Franco Salvatori et Piergiorgio Landini (eds.), *Abruzzo. Economia e territorio nel Nord del Mezzogiorno*, Pescara, Italie, Libreria dell'Università Editrice, 1993, p. 213-223.

<sup>267</sup> *Ibidem*, page 214.

agricoles, sont progressivement abandonnées et rachetées par les propriétaires des moyennes ou grandes exploitations agricoles, souhaitant augmenter leur surface. Cela veut dire que l'on a une réduction du nombre d'exploitations agricoles sur le territoire régional, tandis que la surface moyenne des exploitations restantes augmente peu à peu. La surface moyenne passe ainsi de 6,6 ha en 1970 à 7,2 ha en 1982. Au cours de cette même période, on constate la perte de 14 exploitations agricoles sur 100. Cela n'est que la conséquence évidente des politiques agricoles entreprises dans les années 1950, où l'excessive fragmentation des propriétés foncières n'a pas donné lieu à un entrepreneuriat courant et solide.

Cette crise du secteur agricole, marquée par la chute vertigineuse d'une production déjà faible au départ, entraîne également « *quella di antichi mestieri che ad esso erano in qualche modo legati : fabbri, bastai, falegnami, che normalmente svolgevano mansioni a servizio del mondo rurale, con il venir meno della famiglia contadina tradizionale, perdono le loro abituali aree di mercato, precipitando in crescenti difficoltà* »<sup>268</sup> .

Les politiques structurales de rénovation se traduisent ainsi « *in larga misura [...] in un arretramento territoriale dell'agricoltura, che riduce i suoi confini rinunciando a superfici agricole e aziende senza accompagnare questo processo con una riorganizzazione sostanziosa delle strutture aziendali, spesso, anzi, accentuando la loro intrinseca debolezza* »<sup>269</sup> .

C'est notamment dans les régions de montagne de l'arrière-pays ainsi que dans les zones de hautes collines que les dynamiques de désagrégation s'imposent dramatiquement. Les Abruzzes se présentent à cette époque comme une zone « *di*

---

<sup>268</sup> *Ibidem*, page, 408.

Trad. fr. : « celle des anciens métiers qui y étaient liés : forgerons, selliers, charpentiers, qui accomplissaient normalement des tâches au service du monde rural, avec la disparition de la famille paysanne traditionnelle, perdent leur marché habituel, en plongeant dans des difficultés croissantes ».

<sup>269</sup> Cf. Compte Rendu IRVAM (Institut pour les recherches et les informations de marché et la valorisation de la production agricole), 1975, page 41.

Trad. fr. : « généralement [...] dans un repli territorial de l'agriculture, qui réduit son étendu en renonçant aux surfaces agricoles et aux entreprises sans accompagner ce processus avec une réorganisation substantielle des structures des entreprises, en accentuant souvent leur faiblesse intrinsèque ».

*prevalente destrutturazione, sia economica, sia sociale, da cui defluisce manodopera verso le zone e le città di crescita industriale* »<sup>270</sup>. Le problème majeur est en effet représenté par le manque d'une alternative au modèle économique agro-pastoral, car la transition vers les nouveaux secteurs industriel et touristique tarde à décoller. Bien que les premières œuvres entreprises dans le territoire soient au tout début liées à l'amélioration de l'agriculture, elles s'étalent toutefois sur une durée trop limitée et sont donc incapables d'absorber l'énorme offre de main-d'œuvre provoquée par l'exode rural.

Dans la vallée du Vomano, où se situe Azzinano, les investissements de la *Cassa del Mezzogiorno*<sup>271</sup> sont utilisés pour la construction d'une centrale hydroélectrique. Malgré l'emploi ainsi créé dans une zone sinon destinée à une dépression inéluctable, ces œuvres engendrent une situation occupationnelle qui est tout sauf stable. À la fin des chantiers, les ouvriers deviennent en effet des chômeurs.

Le syndicaliste Luigi Di Paoloantonio décrit très bien les conséquences dramatiques que traverse la montagne de la province de Teramo, suite à la fermeture des centrales hydroélectriques :

*« Nel Vomano abbiamo oggi un complesso, uno dei più potenti d'Europa che è vanto [...] anche del nostro lavoro. [...] Però, di fronte a questa colossale opera, di fronte a tanta ricchezza, stanno 5 000 disoccupati, sta l'esodo in massa delle nostre genti, il triste, drammatico partire degli emigranti. Abbiamo la desolazione della nostra montagna: i pascoli essiccati, i boschi rovinati, le torbiere e i prati scomparsi sotto i laghi artificiali, abbiamo la crisi, la morte avanzante della piccola pastorizia. Il pastore, il montanaro si è trasformato in 10-12 anni in*

---

<sup>270</sup> RUGGIERI Michelangelo, « Esodo rurale e abbandono dei terreni », *op. cit.*, page 409.

Trad. fr. : « de déstructuration économique et sociale, d'où s'éloigne la main-d'œuvre en direction des zones et villes en croissance industrielle ».

<sup>271</sup> La *Cassa del Mezzogiorno* est un dispositif de fonds publics créé par le gouvernement italien afin de financer des projets de développement économique et industriel dans les régions du Sud de l'Italie, présentant un fort retard par rapport au reste de la péninsule.

*operaio, o meglio in disoccupato. Non ha più terra, né gregge, né boschi »*<sup>272</sup>  
( Felice Costantino, 2000, p. 410)

### **3.2. Dépeuplement et migrations. Vers une nouvelle reconfiguration du territoire**

À cette reconversion des travailleurs agricoles qui sanctionne une certaine mobilité du secteur primaire vers le secondaire, correspond souvent une autre forme de mobilité d'ordre géographique, qui pousse les habitants des zones de montagne à se déplacer d'un lieu à un autre. Toujours à cette période, à peu près un cinquième de la population active abruzzaise quitte sa ville d'origine de manière permanente ou temporaire, à la recherche d'un travail. Les Abruzzes se sont depuis toujours caractérisées comme une région « fluide ». De ces terres, on part pour aller faire la récolte des tomates ou de racines de réglisse dans les Pouilles, ou encore on se déplace vers Rome et Naples pour aller vendre le fruit de la récolte ou pour accomplir des travaux artisanaux très demandés dans les grandes villes. Toutefois, auparavant, l'émigration avait plutôt un caractère saisonnier, indissolublement lié au rythme de la terre. Le travail industriel, bien que précaire, impose au contraire des contraintes tout à fait différentes ; les déplacements deviennent ainsi permanents. Par conséquent, les communes de montagne, déjà touchées par une dégradation constante pendant la période fasciste, subissent une vague soudaine d'émigration, entraînant l'abandon définitif

---

<sup>272</sup> FELICE Costantino, « Da "obliosa contrada" a laboratorio per l' Europa. Industria e agricoltura dall'Unità ai nostri giorni », op. cit. page 410.

Trad. fr. : « Dans le Vomano on a aujourd'hui un complexe, l'un des plus puissants d'Europe qui représente aussi la fierté [...] de notre travail. [...] Cependant face à cette œuvre colossale, à cette immense richesse, on a 5 000 chômeurs, on a l'exode massif des nos gens, le triste, dramatique départ des émigrants. On a la désolation de nos montagnes : les pâturages desséchés, les forêts dégradées, les tourbières et les prairies englouties par les lacs artificiels, on a la crise, la mort progressive des petits élevages. Le berger, le montagnard s'est transformé au bout de 10-12 ans en ouvrier, ou bien en chômeur. Il n'a plus de terre, ni de bétail, ni de forêts ».

de ces lieux. Nombre de villages de montagne, autrefois centres actifs de la vie pastorale, se transforment de cette manière en déserts spectraux sans humains ni animaux. Dans la décennie 1951-1961 la population de montagne baisse de 13 % et celle des zones de hautes collines de 15 %.

La province abruzzaine la plus touchée par l'émigration et l'abandon de son territoire qui en découle, est celle de l'Aquila qui se situe presque entièrement en zone de montagne. C'est à partir de cette spécificité que Sabatini a pu mettre en évidence dans son article *Les aspects socio-économiques de l'émigration abruzzaine*<sup>273</sup> les relations entre le dépeuplement des territoires et les phénomènes de redistribution de la population à l'intérieure de la région. En observant les mouvements internes à la province, il remarque que les communes situées plus en hauteur sont concernées davantage par un dépeuplement inexorable, tandis que parallèlement on observe une concentration significative de population dans les zones caractérisées par des territoires plats et cultivés. Il trouve donc une confirmation de cette tendance en analysant l'évolution de l'altitude moyenne habitée. Entre 1911 et 1961, cet indicateur « marque une descente d'un peu moins de 40 mètres »<sup>274</sup> de l'altitude habitée dans la province de l'Aquila. Ces données semblent tout à fait correspondre à ce qui « se réalise simultanément dans la région entière, où l'altitude moyenne de la population résidente baisse de 484 à 360 mètres »<sup>275</sup>. Le lien entre le dépeuplement et la montagne est encore plus marquant si l'on considère que le versant méridional du Gran Sasso e les Monti della Laga au Nord et la Maiella au Sud sont caractérisés par une architecture calcaire particulièrement verticale, ce qui permet un déploiement en hauteur des champs cultivés. Cette configuration a toujours encouragé la présence de terrains cultivés entre 900 et 1 700 mètres, des altitudes normalement inutilisées, avec des villages assez peuplés là où on s'attendrait à un paysage semi-désertique.

Azzinano, en tant que petit village de montagne situé sur le versant méridional du Gran Sasso, n'échappe pas à la logique du dépeuplement, qui s'impose avec

---

<sup>273</sup> SABATINI Gaetano, « Aspects socio-économiques et démographiques du procès d'émigration des communautés des Apennins abruzzains, 1880-1960 », *Dipartimento di Sistemi e Istituzioni per l'Economia. Università degli Studi dell'Aquila*, 2001, p. 1-23.

<sup>274</sup> *Ibidem*, page 4.

<sup>275</sup> *Ibidem*.

toute sa force, même sur son territoire. Cela se concrétise par un changement morphologique de ses espaces de vie, des lieux qui ont caractérisé le quotidien de ses habitants, dans leurs coutumes les plus profondes.

Au fur et à mesure que les habitants quittent les activités agricoles en changeant aussi leurs habitudes et styles de vie, la destination d'usage des lieux va également se modifier. Peu à peu les lieux névralgiques, témoins du travail et de la vie collective qui ont caractérisé le quotidien de ce petit village, disparaissent. Dans les années 1960 est ainsi arrêtée la fontaine du village, où les femmes se rencontraient pour faire la lessive et s'approvisionner en eau. C'était un lieu d'échange, et de travail à la fois, où l'on pouvait se rencontrer et partager les tâches quotidiennes, tandis que les enfants en profitaient pour jouer tous ensemble. Il en reste des traces dans la peinture murale *Lu treno* (le train) (figure 52), qui montre bien la vivacité entourant ces lieux. Les hommes du lieu avaient l'habitude de jouer à la pétanque sur la place principale, centre névralgique de la vie sociale d'Azzinano. Mais suite à ce « *grande capovolgimento* »<sup>276</sup>, la modernité impose ses règles aussi à la gestion du temps libre. La place principale est interdite à toute activité récréative, qui dorénavant doit se dérouler dans un lieu adapté et destiné à cet effet. Il faut donc bâtir un terrain aux normes, dans un endroit plus décentralisé. Cette nouvelle disposition a pour effet de faire cesser la pratique de la pétanque, au détriment encore une fois des liens sociaux, si intimement liés à la manière de vivre les lieux.

Le même sort est réservé à l'abreuvoir ; puis au passage des animaux à l'intérieur du village, qui est définitivement interdit. On perd également le droit de les garder au rez-de-chaussée des maisons. Suite à ces interdictions progressives, signes d'un nouveau regard porté sur l'espace rural, se modifient aussi les activités de loisir, la manière de se retrouver pour partager un moment de détente. Les derniers vestiges de l'organisation rurale de la société s'effondrent définitivement et de nouvelles contraintes s'imposent ainsi aux habitants, tout comme à leur

---

<sup>276</sup> BELLINI Dante (ed.), *Il paese dei giochi di una volta*, 2011, op. cit.

Par ce propos l'auteur du texte veut indiquer les changements radicaux survenus avec l'abandon des activités agricoles par effet d'une modernisation et d'un aménagement du territoire en ligne avec des logiques de reconversion industrielle.

environnement.

La plupart des Azzinanois, de la même manière que les autres villageois, sont obligés de se déplacer vers les zones de plaine, où des possibilités d'emploi sont offertes par les nouveaux chantiers ouverts dans la région. Beaucoup d'entre eux se reconvertissent en maçons, d'autres en ouvriers.

### 3.3. Vers de nouveaux centres gravitationnels

Dans un tel panorama, la zone littorale de la région s'impose comme centre d'attraction majeur, vers lequel convergent les populations de l'arrière-pays. C'est ici que se concentrent, bien que tardivement par rapport au reste du pays, la plupart des investissements régionaux et de la *Cassa del Mezzogiorno* en faveur du secteur industriel.

L'économie abruzzaise semble se reprendre, grâce notamment à l'exploit de l'industrie manufacturière, fruit d'une reconversion à l'échelle industrielle des productions artisanales typiques des différentes zones de la région. On y trouve en effet les filières traditionnelles comme le textile (les Abruzzes étant un grand producteur de laine à l'échelle nationale), le mobilier, les tanneries du cuir et des peaux, qui s'imposent avec force dans le panorama productif régional<sup>277</sup>. On estime en effet que, grâce à la manufacture, l'industrialisation locale enregistre un taux moyen de croissance de 13 % par an<sup>278</sup>. Dans la province de Teramo se développe le secteur alimentaire, notamment la transformation de la réglisse. Ceci est une activité traditionnelle : depuis plusieurs siècles les habitants se rendent dans les Pouilles pour l'extraction de cette racine.

---

<sup>277</sup> Cette activité est déjà présente dans le territoire à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lorsque le commerce de la laine connaît une forte croissance, sur le *tratturi* (les chemins de la transhumance), à côté des rivières, commencent à apparaître les premières filatures.

<sup>278</sup> Cf. FELICE Costantino, « Da “obliosa contrada” a laboratorio per l' Europa. Industria e agricoltura dall'Unità ai nostri giorni », *op. cit.*, page 424.



Il s'agit, comme on peut le deviner, de petites entreprises à caractère familial, qui, au moins aux débuts du processus d'industrialisation de la région, peinent à décoller ; elles sont tout à fait incapables d'absorber la fuite dans le secteur secondaire de tous les travailleurs agricoles. Néanmoins elles réussissent à garder une croissance constante tout au long des années 1960, tant que les employés des industries manufacturières passent de 2 717 unités en 1961 à 6 288 en 1971. Pour définir ce mouvement uniforme et constant de croissance, les économistes ont parlé de « *piccolo miracolo locale* »<sup>279</sup>, car dans aucune autre province de la région on remarque à cette même période une telle évolution.

Un vrai changement qualitatif intervient dans la région plus tardivement, suite à l'installation d'entreprises de grande taille, pour la plupart situées dans les provinces de Chieti et Pescara. Encore une fois le rôle principal est assuré par le secteur énergétique qui s'installe dans les zones de Vasto et Silvi Marina, avec un grand complexe destiné à l'exploitation pétrolière.

Les travailleurs sont donc attirés dans ces nouveaux centres productifs installés sur les littoraux. Outre la province de Teramo, celle de Pescara se présente déjà à la fin des années 1950 avec un aménagement industriel bien avancé par rapport au développement du reste de la région. Cependant la masse de migrants est bien plus importante que la capacité d'accueil de ces infrastructures, c'est pourquoi plus de la moitié des travailleurs se voit dans l'obligation de repartir pour tenter sa chance ailleurs. On estime en effet que, sur 100 000 migrants régionaux, seulement 21 500 sont absorbés par la province de Pescara.

La migration emprunte ainsi d'autres chemins, le plus souvent vers le nord de la péninsule, où les secteurs secondaire et tertiaire sont fortement développés. On s'installe de préférence dans les régions appartenant au triangle industriel italien (Lombardie-Piémont-Ligurie), où l'on peut espérer bénéficier de ce que les économistes de l'époque définissent comme le « miracle économique italien ». Le nord de l'Italie se confirme en effet comme la partie la plus développée du pays, concernée non seulement par une forte industrialisation, mais aussi par une

---

<sup>279</sup> *Ibidem.*

Trad. fr. : « un petit miracle local ».

économie de services en croissance constante. Pour les mêmes raisons, on voit des flux migratoires très importants se diriger aussi vers Rome, la capitale. Les données concernant plus précisément l'émigration de la province de Teramo indiquent comme destination favorite le Latium (région de Rome), certainement pour sa proximité avec les Abruzzes.

Beaucoup de familles se dirigent également vers le nord de l'Europe. La Belgique et la Suisse emploient de préférence des ouvriers dans les mines, tandis que la France absorbe, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une grande quantité de travailleurs agricoles. La route vers les Amériques, tant pratiquée lors des flux migratoires de la fin du XIXe siècle, est progressivement abandonnée au cours des années 1960. Dans ce cas aussi, il est intéressant de voir la manière dont les destinations changent par rapport à la zone d'origine. De la province de Teramo l'on se dirige de préférence vers le Venezuela et le Canada, tandis que de Pescara et l'Aquila ce sont les États-Unis et le Canada qui sont privilégiés. En l'espace de vingt ans (1951-1971), plus de 300 000 habitants quittent la région, ce qui correspond à un habitant sur cinq. Dans certaines régions plus méridionales de l'Italie uniquement, le phénomène prend des proportions encore plus importantes.

La migration européenne manifeste des caractères différents par rapport à celle d'outre-mer. Tandis que cette dernière est pratiquée le plus souvent par de jeunes entrepreneurs, qui rentrent fréquemment en ville après avoir fait des économies, la première concerne plutôt des foyers entiers et se distingue dès le début par son caractère permanent.

Nombre de chercheurs affirment que ces mouvements migratoires qui ont concerné les Abruzzes depuis le début du XXe siècle, ont contribué à créer les conditions favorables à son développement économique<sup>280</sup>. Suite à la diminution de la population, le taux de richesse produit par le secteur industriel, trop faible à

---

<sup>280</sup> Cf. FELICE Costantino, « Da “obliosa contrada” a laboratorio per l' Europa. Industria e agricoltra dall'Unità ai nostri giorni », *op.cit.* ; SABATINI Gaetano, « Aspects socio-économiques et démographiques du procès d'émigration des communautés des Apennins abruzzains, 1880-1960 », *op. cit.* ; MASSULLO Gino, « Economia delle rimesse » dans Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi et Emilio Franzina (eds.), *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze*, Rome, Italie, Donzelli, 2001, p. 161-183. ; RAMELLA Franco, « Reti sociali, famiglie e strategie migratorie » dans Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi et Emilio Franzina (eds.), *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze*, Rome, Italie, Donzelli, 2001, p. 143-160.

ses débuts, est en effet réparti entre un nombre réduit de foyers, en augmentant ainsi le pouvoir d'achat des familles locales.

#### 4. DES ÉQUILIBRES MILLÉNAIRES

Si d'un côté les effets bénéfiques du développement économique et industriel sont tout à fait indéniables, de l'autre ce changement de cap entraîne une transformation remarquable dans l'aménagement du territoire des Abruzzes.

Pour bien saisir l'importance de ce changement, il s'avère donc nécessaire de retracer l'historique des activités locales qui ont caractérisée la région et donc le rapport qu'entretenait sa population avec le territoire.

Comme on l'a montré plus haut, la crise du secteur primaire et la réforme agricole qui en découle sanctionne l'inexorable déclin du pastoralisme qui jusque-là, malgré sa position marginale, pèse encore un certain poids dans l'économie régionale, notamment dans les vastes zones de montagne. On estime en effet que, suite à la réforme agraire, on a une forte diminution du cheptel bovin (- 20 %) et ovin (- 31,1 %) dans la courte période 1953-1957<sup>281</sup>, ce qui semble aussi prédire les considérables flux migratoires qui concernent les Abruzzes depuis la seconde moitié des années 1950. Il est donc évident que ce qui se cache derrière une simple rénovation de l'organisation économique de la région entraîne en réalité des conséquences bien plus vastes. En fractionnant les grandes propriétés foncières, on sanctionne définitivement la fin des vastes pâturages, en brisant « *quasi completamente [...] quei secolari legami tra l'Appennino Abruzzese, l'Agro romano e il tavoliere delle Puglie, su cui si basava la transumanza* »<sup>282</sup>.

<sup>281</sup> Cf. SALVATORI Franco et LANDINI Piergiorgio (eds.), *Abruzzo. Economia e territorio nel Nord del Mezzogiorno*, Pescara, Italie, Libreria dell'Università Editrice, 1993.

<sup>282</sup> FELICE Costantino, « Da "obliosa contrada" a laboratorio per l'Europa. Industria e agricoltura

#### 4.1. À l'origine de la transhumance

Depuis des millénaires, ces mêmes zones sont le théâtre naturel d'une très vaste activité humaine de grand intérêt économique et social, qui s'est prolongée presque jusqu'à nos jours et qui a caractérisé la culture et l'identité de ces lieux. Les montagnes des Apennins centre-méridionaux, c'est-à-dire de la chaîne du Grand Sasso et du Pollino, en passant par la Lucania et la Calabre, pour terminer dans l'immense Tavoliere di Puglia<sup>283</sup>, sont concernées par ce qu'on appelle le pastoralisme transhumant ou bien le pastoralisme horizontal. Ce terme indique le déplacement annuel des bergers avec leurs troupeaux vers des terres très éloignées du point de départ. Les parcours prenaient origine dans la montagne pour arriver à la mer, exploitant la naturelle configuration géomorphologique de ces régions, qui à partir des hauteurs des Abruzzes descend doucement vers les plaines des Pouilles.

Entre l'automne et le printemps, des milliers d'animaux, notamment des ovins, se déplacent à la recherche de jeunes pousses d'herbe tendre. Cette forme particulière d'élevage demande nécessairement une forte intégration et une complémentarité entre la montagne et les territoires de plaine limitrophes de la mer.

Le mouvement constant et prolongé donne donc lieu à de longs chemins de plusieurs centaines de kilomètres appelés *tratturi*. Ce terme est dérivé du latin *trahere* (conduire) et indique un large chemin naturel produit par les troupeaux pendant leurs déplacements périodiques sur de longs axes droits. Il est traditionnellement utilisé pour désigner les chemins reliant l'Apennin abruzzain aux plaines de la Calabre et des Pouilles<sup>284</sup>.

---

dall'Unità ai nostri giorni », *op. cit.*, page 408.

Trad. fr. : « presque entièrement ces liens séculaires entre les Apennins des Abruzzes, l'Ager romain et le Tavoliere des Pouilles, sur lesquels reposait la transhumance ».

<sup>283</sup> Il s'agit de la plaine la plus vaste d'Italie après celle du Pô.

<sup>284</sup> Ces grands chemins de transhumance se présentent comme des infrastructures bien organisées et entretenues. Le long des trajets sont présents des abris où les bergers peuvent se reposer et se restaurer, appelés en latin *tractoria*. De nos jours, dans la langue italienne reste encore une petite trace de cette tradition dans le mot *trattoria*, utilisé pour désigner un restaurant simple, sans prétentions, où l'on mange des produits locaux.

Des traces concrètes concernant l'origine de cet ancien modèle d'élevage remontent à l'époque romaine, mais il est fort probable que, déjà à l'époque préhistorique, ces mêmes zones présentaient un réseau routier « *funzionale alla traslazione periodica delle greggi, imposta dalle caratteristiche geomorfologiche e climatiche delle zone stesse* »<sup>285</sup>. Les hivers particulièrement rudes et neigeux de la région abruzzaise contraignent les bergers à se déplacer à la recherche de bons pâturages capables d'accueillir un nombre de plus en plus croissant de bétail. Il faut en effet préciser que la configuration de cette région se compose à 65 % d'un territoire de montagne, et à 35 % de zones de collines et de littorales, caractérisées par un climat plus doux et tempéré. Bien qu'ils présentent des caractéristiques optimales pour l'élevage sédentaire, les littorales et les collines ne constituent qu'un long bandeau étroit, écrasé entre la mer et la montagne, ne permettant pas de satisfaire les exigences du bétail. C'est pour cela que les anthropologues et les historiens considèrent ce type d'élevage nomade comme une « *risposta economica dell'antico pastore 'appenninico' ad una situazione di natura e alle insufficienze della pratica agricola; riconduce infatti ad un primitivo modello di vita e di cultura legato a non agevoli condizioni geografiche, orografiche e climatiche e ad una certa mobilità pastorale di tipo verticale che asseconda il ritmo delle greggi nella ricerca di adattamento all'ambiente* »<sup>286</sup>.

Certains chercheurs ont donc supposé que les zones concernées par la transhumance, les Apennins, les Pouilles, et la Lucanie, présentaient déjà à l'époque préhistorique un réseau routier bien développé<sup>287</sup>. Bien évidemment il

<sup>285</sup> DI CICCIO Pasquale, « La transumanza e gli antichi tratturi del tavoliere » dans Giovanni Antonio Fiorilli, *Civiltà della transumanza. Giornata di studi. Atti. Castel del Monte, 4 agosto 1990*, L'Aquila, Italie, Archeoclub d'Italia - Sezione di Castel del Monte, 1992, page 26.

Trad. fr. : « fonctionnel à la transmigration périodique du bétail, déterminé par les caractéristiques géomorphologiques et climatiques de ces mêmes zones ».

<sup>286</sup> MOLISANI Rita Maria et TESSITORE Daniela, « Morfologie di soste e ricoveri pastorali » dans Giovanni Antonio Fiorilli, *Civiltà della transumanza, op. cit.*, page 72.

Trad. fr. : « une riposte économique de l'ancien berger des Apennins à une situation naturelle particulière et aux conditions insuffisantes de la pratique agricole ; il se réfère en effet à un modèle de vie primitif et à une culture liée à des conditions géographiques, orographiques et climatiques non favorables ainsi qu'à une certaine mobilité pastorale de type verticale qui se conforme au rythme des troupeaux dans leur recherche d'adaptation à l'environnement ».

<sup>287</sup> Cf. DI CICCIO Pasquale, « La transumanza e gli antichi tratturi del tavoliere », *op. cit.*, dans Giovanni Antonio Fiorilli, *Civiltà della transumanza, op. cit.*

s'avère très difficile de l'affirmer avec certitude en l'absence de traces écrites ; c'est pour cela que l'existence d'une telle modalité d'élevage est en revanche attestée sans aucun doute à l'époque romaine républicaine et impériale (grâce aux traces retrouvées dans la législation), ce qui fait supposer à d'autres chercheurs qu'« *un allevamento transumante su vasta scala nell'Italia centro-meridionale si è venuto a costituire nel 111 a. C.* »<sup>288</sup>.

Pasquale Di Cicco, voulant dater la présence de la pratique transhumante avant le III<sup>e</sup> siècle av. J-C, fait l'hypothèse, certes fascinante, que les migrations saisonnières des bergers sont déjà à la base des incompréhensions entre les populations italiques. Il en trouve des traces dans un épisode survenu lors de la deuxième guerre samnite en 326 av. J-C lorsque « *i Dauni*<sup>289</sup>, *volendo protezione contro le minacce dei Sanniti*<sup>290</sup>, *'incomodi vicini', sollecitarono l'intervento di Roma nella loro terra, e questa circostanza [...] pare potersi collegare alla transumanza di quei tempi, [vale a dire] alla necessità che avevano i pastori sannitici di portare le greggi a svernare in Apulia* »<sup>291</sup>.

Au-delà de cette hypothèse, pour laquelle l'auteur ne fournit pas de documents d'appui, l'historien romain Tite-Live présente les Samnites comme des populations pratiquant le pastoralisme horizontal déjà au IV<sup>e</sup> siècle av. J-C. En effet, à la même époque, remonte une « *iscrizione, oggi scomparsa, rinvenuta tra il fiume*

---

<sup>288</sup> AROMATARIO Maria Maddalena, « Transumanza e civiltà sannitica » dans Giovanni Antonio Fiorilli, *La civiltà della Transumanza*, *op. cit.*, page 50.

Trad. fr. : « une forme d'élevage transhumant à grande échelle en Italie centre-méridionale s'est constituée en 111 av. J-C ».

<sup>289</sup> Populations du Nord-Est de la région des Pouilles, ce qui correspond aux Monti Dauni et au Tavoliere.

<sup>290</sup> Les Samnites étaient des populations italiques habitant la vallée du Sannio dans l'Apennin centre-méridional. Cette zone correspond aujourd'hui au Molise et à la région sud-ouest des Abruzzes.

<sup>291</sup> AROMATARIO Maria Maddalena, « Transumanza e civiltà sannitica », *op. cit.*, page 25.  
Trad. fr. : « Les Dauni, en demandant protection contre les menaces des Samnites, “voisins pénibles”, exhortèrent Rome à intervenir sur leur terre, et à cette occasion [...] il semble que la transhumance soit liée à cette époque-là, [c'est-à-dire] à la nécessité des bergers samnites d'amener leur troupeaux à passer l'hiver en Apulie ».

*Biferno e Termoli, l'antica Buca, e datata al VI secolo a. C.* »<sup>292</sup> concernant l'existence du trait littoral du *tratturo* de l'Aquila-Foggia.

C'est donc plutôt dans des sources littéraires et épigraphiques remontant au II<sup>e</sup> siècle av. J-C qu'on retrouve des aspects précis de la transhumance. Marco Porcio Catone en parle dans son ouvrage *De agri cultura* (160 av. J-C environ), en évoquant la possession d'un troupeau comme une nécessité permettant à chacun de gagner sa vie, témoignant ainsi du rôle fondamental du pastoralisme à l'époque romaine. Il s'agit de ce que les Romains appellent la « *familia pecuniaque, gli schiavi e il bestiame, vale a dire il nucleo più importante della ricchezza mobiliare. Più tardi il significato dei due termini [...] viene ad abbracciare l'intero patrimonio, compresi i beni immobili, e suona come conferma della più antica limitazione della proprietà [...] alle cose mobili* »<sup>293</sup>.

Marcus Terentius Varro est le premier à consacrer à la culture agro-pastorale un ouvrage littéraire. Dans *Res rusticae* (37 av. J-C), l'auteur latin loue l'agriculture dans toutes ses formes, économique, technique et culturelle, portant un regard nostalgique sur une réalité porteuse des bonnes vieilles valeurs (*mos maiorum*), bien-être et sérénité, bien que désormais vouée selon lui au déclin. C'est à partir de cet ouvrage qu'on peut retracer un cadre organique de l'économie pastorale à l'époque républicaine dans les zones centrales et méridionales de la péninsule, que l'auteur connaît par expérience personnelle. Il mentionne en effet de manière très détaillée la transhumance, en fournissant des indications précises sur les mouvements des troupeaux entre l'Apulia et le Reatino (la zone de Rieti, ville du Latium) et entre l'Apulia et la Sabine, attestant ainsi de l'existence des *tratturi* et du pastoralisme vertical, à travers la description des flux entre la plaine

<sup>292</sup> AROMATARIO Maria Maddalena, « Transumanza e civiltà sannitica », *op. cit.*, page 46.

Trad. fr. « inscription aujourd'hui disparue, retrouvée entre les fleuves Biferno et Tremoli, l'ancienne Buca, datée du VI<sup>e</sup> siècle av. J-C ».

<sup>293</sup> FRANCIOSI Gennaro, « Regime delle acque e paesaggio in età repubblicana » dans *Uomo Acqua e Paesaggio. Atti dell'Incontro di studio sul tema Irrigimentazione delle acque e trasformazione del paesaggio antico. S. Maria Capua Vetere - 22-23 novembre 1996*, Rome, Italie, L'Erma di Bretschneider, 1997, page 13.

Trad. Fr. « *familia pecuniaque*, les esclaves et le bétail, c'est-à-dire le noyau le plus important de la richesse mobile. Plus tard la signification de ces deux termes [...] vient désigner le patrimoine entier, y compris les biens immobiliers, ceci confirme que jadis la propriété était limitée [...] aux choses mobiles ».

de Sabine et les monts qui l'entourent. La pratique de la transhumance est confirmée par la *lex agraria* de 111 av. J-C qui régleme l'*ager romanus* à l'époque des Gracques. Il s'agit en effet de la première loi officielle pour la réglementation juridique de l'utilisation des zones de pâturage ainsi que des déplacements saisonniers des troupeaux sur les voies publiques (*publicae calles*<sup>294</sup>). La loi impose aux bergers le paiement d'une impôt (*scriptura*) calculé sur le péage et l'utilisation du pacage au-delà d'un certain nombre d'animaux.

À partir de ce document, émergent deux réflexions très importantes. En premier lieu, la nature législative du document nous fait réfléchir sur l'ampleur et le poids non négligeable que le pastoralisme revêt à cette époque dans l'Italie du Centre et du Sud. Celui-ci sort en effet du domaine des coutumes et des habitudes locales, pour entrer dans celui de l'économie, sanctionné définitivement par l'activation d'impôts spécifiques. Ce faisant, la loi impose des limites légales et territoriales à cette activité qui probablement a des proportions spatiales bien plus vastes. Il est donc fortement probable que la *lex agraria* ait eu pour effet de favoriser et de consolider certains chemins au détriment d'autres, plus périphériques ou moins parcourus. En effet, suite à la Deuxième Guerre punique, qui oppose Rome à Carthage de 218 à 202 av. J-C, la République romaine, afin de punir les populations du sud de l'Italie ayant soutenu Hannibal, confisquent leurs terres ; « *ne consegue il ricorso al pascolo di ovini e quindi della transumanza, da un lato, e all'emigrazione e al brigantaggio, dall'altro* »<sup>295</sup>. De plus, cette époque est marquée par un certain immobilisme dans les techniques d'élevage, ce qui semble avoir favorisé la persistance du pastoralisme vertical<sup>296</sup>.

Ce qui apparaît déjà à partir de l'époque romaine est certainement la présence conjointe dans les territoires abruzzains de deux formes d'élevage : une forme

---

<sup>294</sup> Plus tard, dans les codes de Théodose et Justinien, elles seront appelées *tractoria* et ensuite, *tratturi* par altération phonique dialectale.

<sup>295</sup> ZAGANELLA Marco, *L'Aquila e l'Abruzzo nella storia d'Italia. Economia, società, dinamiche politiche*, Rome, Italie, Edizioni Nuova Cultura, 2013 [Version Kindle].  
Trad. Fr. : « cela entraîne par conséquent d'une part le recours au pastoralisme ovin et donc à la transhumance, de l'autre l'émigration et le brigandage ».

<sup>296</sup> Cf. LOSCHIAVO Luca, « "In terra d'Abruzzi..." ». La pastorizia abruzzese tra profili istituzionali e spunti storico giuridici » dans Antonello Mattone et Pinuccia Simbula (eds.), *La pastorizia mediterranea. Storia e diritto (secoli XI-XX)*, Rome, Italie, Carocci, 2011, p. 510-530.



verticale et une forme horizontale. La première s'avère rentable pour ceux qui détiennent un nombre assez limité d'animaux, tandis que la deuxième est majoritairement pratiquée pour le déplacement des troupeaux en nombres plus importants.

Se profilent aussi des éléments conduisant à la progressive juxtaposition entre la zone littorale et l'arrière-pays, ce qui atteint son apogée lors des migrations des peuples nomades qui caractérisent l'Antiquité tardive. À l'issue de cette période, « *la contrapposizione fra costa ed entroterra è ancora più aspra, poiché la fascia sul mare è sotto il controllo bizantino e l'interno è longobardo* »<sup>297</sup>.

#### 4.2. La confirmation de la fluidité territoriale

Pendant la période carolingienne, on observe une nouvelle tentative de créer un équilibre entre littoral et montagne. Cette démarche est surtout favorisée par la réorganisation de la production agricole selon le modèle féodal. En ce qui concerne l'économie de subsistance, fortement basée sur les échanges en nature, les populations de l'époque vivent davantage de la production dérivée de l'exploitation des terrains. Celle-ci étant toutefois limitée dans le temps et dans l'espace, s'impose à nouveau l'exigence de déplacements recourant à la recherche de pâturages fertiles. Il vient ainsi se reconstituer une interaction entre mer et montagne, en outre avantagée par les nouvelles frontières qui séparent le duché lombard de Spolète (comprenant les Abruzzes) de celui de Bénévent (comprenant le Molise et les Pouilles) et qui coupent les réseaux routiers des *tratturi* reliant les hauts-plateaux abruzzains au Tavoliere des Pouilles. Néanmoins, cet équilibre est rapidement déstabilisé par le déclin de l'empire carolingien. Ces territoires sont à nouveau fractionnés lors de la venue de nouvelles populations : Sarrasins,

<sup>297</sup> ZAGANELLA Marco, *L'Aquila e l'Abruzzo nella storia d'Italia*, op. cit. [Version Kindle].

Trad. Fr. : « la juxtaposition entre la côte et l'arrière-pays est d'autant plus marquée que le bandeau littoral est sous contrôle byzantin, alors que l'arrière-pays est lombard ».

Hongrois, Slaves et Normands. Par conséquent, l'interaction entre la côte et la montagne se réduit davantage. C'est à ce moment précis que s'impose définitivement la transhumance entre les zones des actuelles provinces de L'Aquila et Foggia, ce qui aura pour effet de développer les activités et les réseaux commerciaux sur la dorsale longitudinale des Apennins centre-méridionaux.

Il faut attendre le XVe siècle pour que ces territoires, qui abritaient déjà une activité économique homogène (le pastoralisme), se retrouvent réunis politiquement, sous l'égide du Royaume de Naples. Les Aragonais, titulaires depuis 1442 du trône de la cité parthénopéenne, ont le mérite de consolider l'économie herbagère transhumante, et par conséquent de fixer ces réseaux routiers déjà longuement pratiqués.

Sous le Royaume aragonais, on remarque une division très nette entre côte et montagne. Le littoral adriatique, bien que peu exploité, est principalement consacré aux échanges commerciaux avec la République de Venise et la République de Raguse, tandis que les zones internes des Abruzzes, du Molise, et des Pouilles dépendent de la transhumance et des migrations saisonnières vers Rome et Naples. La raison de cette différence d'aménagement territorial est à rechercher dans les changements de politique de la maison aragonaise. Après l'union des couronnes de Castille et d'Aragon, la plupart des efforts économiques et politiques espagnols se concentrent davantage sur la construction du nouvel axe commercial apparu suite à la découverte par les Européens, du continent américain. Les intérêts maritimes se déplacent ainsi d'Orient en Occident et abandonnent progressivement la perspective méditerranéenne. Le royaume de Naples devient donc de plus en plus marginal dans le grand empire espagnol : il est réduit à la seule fonction auxiliaire de source de revenus, nécessaire pour alimenter les politiques d'expansion territoriale espagnoles, ainsi que d'avant-poste stratégique pour la défense de la Chrétienté, rôle confié à la côte adriatique. Cette zone se présente donc comme peu peuplée, dans un état d'abandon. Les officiaux du Royaume relatent l'existence de villes littorales dépourvues d'infrastructures portuaires<sup>298</sup>, dont le contrôle est assuré par un système de tours de surveillance

---

<sup>298</sup> Cette politique d'abandon du littoral est au cœur des préoccupations aragonaises. Elle fait

déployées sur la ligne littorale. Ce manque stratégique a pour effet de décourager les débarquements de puissances étrangères et est le résultat de la « *strumentale concezione politico-militare della monarchia spagnola [che] vedeva infatti nell'abbandono dei litorali abruzzesi e nella relativa inaccessibilità del massiccio centrale appenninico, il migliore antidoto alle scorrerie e alle invasioni e di conseguenza non si curava della portualità né della visibilità della regione* »<sup>299</sup>. Ces facteurs entraînent un long processus de dépeuplement de la zone littorale (à l'exception des ports consacrés aux échanges maritimes), avec lequel coïncide un fort développement des zones de montagne et de l'économie agro-sylvo-pastorale.

Pendant ce temps « *la capillare struttura doganale aragonese predispose nel Regno di Napoli un'ampia rete di istituzioni e un solido sistema di salvaguardia nel connubio tra interesse sovrano e profitto della pastorizia. L'allevamento ovino diventa il maggior cespite dell'economia meridionale ed entra nel circuito produttivo di una economia dinamica che supera le semplici forme di sussistenza di greggi e pastori e si evolve gradualmente verso la complessità del capitalismo armentizio, mentre il tratturo diventa la grande arteria di collegamento e di scambio interregionale avviando un processo durevole fino alla legislazione del nuovo Parlamento unitario italiano ormai orientato allo sviluppo di altre forme economiche, nell'emergenza del problema agricolo e nel fermento del nascente ceto operaio* »<sup>300</sup>. (Daniela Tessitore, 1992. p. 64)

---

même l'objet de lois spécifiques obligeant les habitants des zones côtières à quitter leurs villes sous prétexte de lutter contre la contrebande.

<sup>299</sup> COSTANTINI Massimo, « Economia, società e territorio nel lungo periodo », dans Massimo Costantini et Costantino Felice (eds.), *L'Abruzzo, op. cit.*, page 68.

Trad. fr. : « conception politico-militaire utilitariste de la monarchie espagnole qui concevait l'abandon des littoraux abruzzains et la inaccessibilité du massif central des Apennins qui en découle comme le meilleur antidote aux razzias et aux invasions, et par conséquent ne se préoccupaient ni des activités portuaires ni de la visibilité de la région ».

<sup>300</sup> TESSITORE Daniela, « I tratturi e il territorio: le reintegre. Metodologia e ricerca », dans Giovanni Antonio Fiorilli, *Civiltà della transumanza, op. cit.*, page 64.

Trad. fr. : « la structure capillaire de la douane aragonaise prépare, dans le Royaume de Naples, un vaste réseau d'institutions ainsi qu'un solide système de sauvegarde de l'union entre les intérêts souverains et le profit du pastoralisme. L'élevage ovin devient ainsi la ressource principale de l'économie méridionale et il rentre dans le circuit productif d'une économie dynamique qui dépasse les simples structures de subsistance des troupeaux et de leurs bergers pour évoluer au fur et à mesure vers un capitalisme pastoral. Le *tratturo* devient ainsi une grande artère de connexion et d'échange interrégional, ce qui donne lieu à un processus long et durable, jusqu'à la législation du nouveau Parlement italien, désormais orienté vers le développement d'autres formes économiques, dans le cadre de l'émergence du problème agricole et l'effervescence de la nouvelle classe ouvrière ».

Les bases d'une refondation du pastoralisme dans une perspective capitaliste ont déjà été mises en place par Frédéric II au XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque celui-ci constitue une réglementation de la grande transhumance et redéfinit les territoires de pacage des Pouilles à travers deux actions conjointes. D'un côté, il renforce la présence de la Couronne dans le secteur de l'élevage, de l'autre il refonde le système des impôts et les droits de fiscalité. Cette œuvre est ensuite reprise un siècle et demi plus tard sous le règne de Jeanne II, lorsque pour la première fois la Couronne devient le seul intermédiaire entre les éleveurs, les propriétaires fonciers et l'administration fiscale. Le but est de réorganiser les vastes extensions de terre, entourées par des collines et des montagnes, et d'en faire une énorme réserve capable d'accueillir jusqu'à deux millions d'animaux. Lors de leur arrivée au pouvoir, les Aragonais prennent le relais en la matière et, en 1447, Alphonse I<sup>er</sup> institue la *Dohana Menae Pecudum Apuliae*, sorte de magistrature chargée de la gestion du patrimoine pastoral de la Couronne. La Douane alphonsine s'avère plus organique et efficiente que les expériences précédentes, en garantissant ainsi une homogénéité inédite aux politiques encadrant ce type de sujet.

La loi de 1447 entérine l'obligation pour tous les bergers possédant plus de vingt animaux de conduire annuellement, entre septembre et octobre, leur bétail dans la plaine du Tavoliere. Cette systématisation de l'élevage transhumant permet également de contrôler l'économie liée à la location annuelle de terrains plats aux bergers provenant des montagnes. Ne possédant pas assez de terrains pour couvrir une si vaste demande, la Couronne oblige les propriétaires fonciers à louer les terres à l'institution de la *Dohana* ; de cette manière, elle met fin aux inégalités et aux spéculations sur les prix de location des terres privées et publiques.

Il s'agit en effet d'un « *duplice accordo contrattuale che la monarchia stringeva da un lato con i latifondisti e dall'altro con gli allevatori. I primi erano obbligati a cedere in perpetuum allo Stato il diritto di pascolo sulle loro terre in cambio del versamento di una somma annuale. Forte di questo il sovrano poteva così impegnarsi con gli allevatori, garantendo loro una serie di vantaggi a coloro che avevano deciso di condurre il loro gregge a svernare nel Tavoliere pugliese. L'accordo con gli allevatori prese la forma di un vero e proprio contratto: contratto di fida* »<sup>301</sup>. (Luca Lo sSchiavo, 2011. p. 516)

<sup>301</sup> LOSCHIAVO Luca, « "In terra d'Abruzzi..." », *op. cit.*, p. 516.

Trad. fr. : « double accord contractuel que la monarchie concluait d'un côté avec les propriétaires fonciers et de l'autre avec les éleveurs. Ces premiers étaient obligés de céder à

Pour la première fois ces réseaux routiers, les *tratturi*, sont définitivement consolidés : on établit ainsi quatorze artères principales, couvrant une extension de 1 360 kilomètres, chacune de soixante pas de largeur. En complément, on trace un réseau de chemins secondaires (*i traturelli*) permettant d'y accéder et de relier les villages les plus éloignés et difficiles à rejoindre.

La gestion de la *Dohana* est confiée à des officiers royaux, ce qui a pour effet d'éliminer les pressions des éleveurs locaux. En fin, pour améliorer la productivité de l'industrie de l'élevage, Alphonse Ier introduit les moutons de race mérinos, déjà largement répandus en Espagne, produisant plus de laine et de meilleure qualité.

Ce faisant, la douane alphonsine a pour effet de consolider les migrations saisonnières vers la plaine du Sud, ce qui permet également de renforcer l'économie des Pouilles. En effet, le contrat de la *fida* oblige les éleveurs à vendre leurs produits, tels que la laine, le fromage, ou le cuir, exclusivement à la foire de Foggia ; en échange ils bénéficient de prix avantageux sur le sel nécessaire à la production de la présure. Cette organisation présente l'avantage d'amener les marchandises *in loco*, là où le territoire dispose des infrastructures nécessaires aux échanges commerciaux. Se développe ainsi un système reposant sur les spécificités de chaque région, ce que lui permet de perdurer pendant plus de trois siècles et qui a l'avantage de' « *accrescere in modo esponenziale gli affari legati alla pastorizia e gli introiti del fisco regio* »<sup>302</sup>.

---

perpétuité à l'État le droit de pacage sur leurs terres en échange du versement d'une somme annuelle. Avec ce contrat, le souverain pouvait ainsi s'engager auprès des éleveurs, en garantissant d'importants bénéfices à ceux qui décidaient de conduire leur bétail à passer l'hiver dans le Tavoliere des Pouilles. Cet accord avec les éleveurs prenait la forme d'un vrai contrat : le contrat *di fida* ».

Les éleveurs bénéficient ainsi d'une sorte de convention collective leur assurant l'utilisation d'une portion suffisante de pâturages hivernaux dans le Tavoliere. Pendant la transmigration, ils bénéficient également d'assistance et de protection contre les risques d'agression, brigandage et enlèvement du bétail. Aucune responsabilité ne leur est adossée en cas d'endommagements des terrains privatifs causés par leurs troupeaux. Les bergers sont tenus de payer seulement l'impôt de la *dohana* ; aucune autre somme ou péage ne peut leur être demandé. L'État s'engage à garantir l'entretien des *tratturi* et des *trattorie*, les stations de repos. En outre, le statut de *locatus* donne le droit d'accès au tribunal de la *dohana*, ce qui garantit des jugements plus rapides et moins chers par rapport à la justice ordinaire.

<sup>302</sup> *Ibidem*.

### 4.3. La fin d'un système

Au fil des siècles, l'institution de la *dohana* est de plus en plus considérée par la Couronne comme une source inépuisable de financements, ce qui la pousse à augmenter de plus en plus la *fida* au détriment des bergers. Cela a pour effet d'alimenter le brigandage et les actions illégales.

À la fin du XVIIIe siècle, la *dohana* n'est plus qu'une vieille institution désordonnée. Dans une tentative de mettre fin à cette décadence, Ferdinand des Bourbons met en place en 1804 un projet de réforme comportant l'aliénation des terrains destinés au pastoralisme. C'est la dernière action de la *dohana* avant l'arrivée des Français en 1806, qui sanctionne la fin définitive de l'institution. Celle-ci est supprimée le 21 mai par ordre de Joseph Bonaparte, qui décrète la division des terres domaniales, princières, ecclésiastiques et communales. Les possessions de la *dohana* royale des zones de Melfi, Leonessa et Cisterna sont reconverties en plantations céréalières extensives. Cette conversion est tellement radicale qu'à la fin du XIXe siècle, même les terres appartenant aux *tratturi* sont utilisées à des fins agricoles, transformant définitivement le paysage rural. Les zones de la transhumance se préparent ainsi à vivre une nouvelle époque entraînant une nouvelle redéfinition des rapports territoriaux entre les régions, ainsi que de nouveaux équilibres entre la côte et la montagne. En brisant les liens territoriaux, on efface donc ce

*« veicolo di cultura [che] è il tratturo, unico secolare canale di trasmissione degli elementi vitali del mondo pastorale, straordinario serbatoio antropico che determina luoghi di tangenza e sintesi di modelli culturali; è un fattore di civiltà, insomma, che vincola in modo intimo, profondo aree e gruppi umani centro-meridionali, correla eterogenee componenti mediterranee e sviluppa una forte tradizione unitaria interregionale »*<sup>303</sup>. (Daniela Tessitore 1992)

---

Trad. fr. : « accroître de manière exponentielle les profits tirés du pastoralisme, ainsi que les revenus de la fiscalité royale ».

<sup>303</sup> TESSITORE Daniela, « I tratturi e il territorio: le reintegre, *op. cit.*, page 63.

Trad. fr. : « véhicule de culture, le *tratturo*, unique canal séculaire de transmission des éléments vitaux du monde pastoral, extraordinaire réservoir anthropique déterminant les lieux de tangence, ainsi que synthèse de modèles culturels ; il est un élément de civilité, en somme, qui détermine de manière intime et profonde les aires et les groupes humains centre-méridionaux, il relie les composantes hétérogènes de la Méditerranée et développe une forte tradition unitaire interrégionale ».

Ces zones sont progressivement fractionnées et découpées jusqu'à présenter une nouvelle configuration politique, imposée par la constitution du Royaume d'Italie en 1861.

Le Royaume de Naples, auparavant devenu Royaume des deux Siciles (1816-1861), s'écroule lors de l'unification de la péninsule italienne, et de ses vestiges émergent entre autres les Abruzzes, la Campanie, la Calabre et les Pouilles. Chacune de ces régions se dote d'une nouvelle administration locale œuvrant dans les limites géopolitiques imposées par le nouveau régime. Un nouveau modèle territorial s'impose. En ce qui concerne le modèle abruzzain, comme on l'a évoqué plus haut, les politiques locales s'orientent vers une littoralisation de la région.

Entre les deux guerres, ce qui reste de l'économie pastorale est fortement influencé par cette nouvelle perspective maritime. Les flux internes à la région se modifient encore une fois : progressivement les sites du pastoralisme s'établissent dans les zones de plaine à partir desquelles, pendant la période estivale, les troupeaux se déplacent vers les terrains de montagne de l'Apennin abruzzain et du Molise, pour y revenir en automne.

Une nouvelle vocation industrielle s'installe sur un territoire qui, pendant des siècles, avait fondé sa subsistance sur le rapport fusionnel entre l'humain et la nature, déchirant ainsi des liens séculaires qui reliaient les populations locales à leur territoire.

Cette mutation accentue le fractionnement territorial en réduisant au maximum les interactions entre la côte et l'arrière-pays.

## **5. LA PRATIQUE DU JEU COMME RETOUR À LA TERRE**

À travers cet excursus géohistorique, nous avons pu voir comment les aménagements territoriaux, au cours des différentes époques, influencent et sont à la fois l'expression de pratiques bien consolidées qui façonnent les rapports au territoire des populations locales. En particulier, nous avons constaté que l'économie locale et l'interaction montagne/plaine ont depuis des millénaires reposé sur la pratique du pastoralisme transhumant. Cette manière de vivre le milieu rural est rompue par les politiques napoléoniennes et celles de l'État unitaire, qui déterminent un changement profond dans la connotation régionale et les équilibres ville/campagne, en donnant lieu, sur la longue durée, à des activités locales qui révèlent désormais une manière tout à fait différente d'appréhender le territoire. Les villages ruraux portent aujourd'hui des traces de ces bouleversements profonds qui sont parfois difficiles à déceler. Quel sens prennent donc les peintures murales d'Azzinano, dans un contexte rural si fortement transfiguré ?

### **5.1. De l'enfance à l'âge adulte**

Les peintures murales d'Azzinano racontent une époque définitivement disparue, fondée sur un mode complètement différent de vivre le territoire. Le village est l'un des protagonistes du récit, car il y figure de manière débordante dans toutes ses différentes implications. Il nous apparaît dans toute sa connotation rurale, lorsqu'on évoque constamment aux champs cultivés présents dans l'arrière-plan de nombreuses peintures, ainsi qu'aux animaux d'élevage, tout comme dans sa connotation géographique, évidente dans le rappel recourant à cette présence majestueuse qui surplombe le petit village : le Corno Grande du Gran Sasso.



Le paysage qui occupe l'arrière-plan de chaque peinture murale représente une terre généreuse, travaillée par les anciennes générations, et aménagée de manière ordonnée, avec ses arbres fruitiers bien alignés en rangs réguliers, ses champs cultivés en parcelles parallèles. Tout ici suggère un ordre séculaire, des collines s'élevant vers les sommets des montagnes aux architectures typiques des constructions de montagne abruzzaines.

Bien que l'enfance dominée par le jeu soit le sujet officiel de la narration qui est toujours présent en premier plan, sur le fond du récit on aperçoit une *presentia in absentia*, à savoir l'âge adulte, évoquée de manière suggestive par la présence constante du travail. On la retrouve dans les champs travaillés selon la tradition savante des paysans, ainsi que dans de rares représentations des villageois. Tout ici laisse pressentir une transmission presque naturelle d'un tel ordre des choses qui se déploie de l'enfant au futur paysan et berger. Toutefois le village, désormais affaibli par le dépeuplement, ainsi que son atmosphère raréfiée, ramène soudainement les visiteurs à la réalité immanente. La comparaison avec le paysage actuel se fait donc marquante : là où se trouvaient les champs cultivés il n'y a aujourd'hui que des forêts, là où l'ordre demeurerait inchangé, règne maintenant l'entropie naturelle qui a repris sa place.

Bien loin de vouloir mener une analyse documentaire des transformations territoriales mises en scène par ces peintures murales, nous souhaitons ici souligner la césure que ces peintures reflètent aux yeux des visiteurs. Cette réalité désuète du paysage rural ne fait que ramener à la surface la fracture, désormais consolidée, entre passé et présent, un passé rural et un présent moderne. Cette fracture est ensuite atténuée par la narration d'un monde vécu à cheval entre le rêve et la réalité et qui continue de vivre seulement dans une autre dimension : celle de la mémoire.

C'est à travers le thème du jeu qu'on peut faire la transition entre ces deux dimensions des peintures murales d'Azzinano. À l'intérieur de ce cadre de vie réel, en émerge donc un autre, plus intime, porteur d'un regard enchanté, le connotant d'une dimension féerique. Le jeu transforme ainsi le paysage en Éden de l'enfance, qui est soudainement investi par le regard rusé des enfants. Cet espace devient la

scène de choix d'un nombre potentiellement infini d'expériences sociales et naturelles pour se faire source inépuisable de divertissement. La nature dans ses multiples déclinaisons est à la fois médium et matière de jeu elle-même. Des cailloux plats pour jouer à *sandrino* (**figure 53**)<sup>304</sup>, des excroissances de chêne parfaitement sphériques, très recherchées pour le jeu de billes, ou encore des cannes parfaitement droites pour la sarbacane, tandis qu'un petit caillou suffit pour dessiner la *campana* (la marelle) (figure 54) et ainsi jouer en sautant de case en case. Tous ces jeux demandent un outil de divertissement, mais cela n'est pas tout à fait nécessaire car, à défaut, la nature peut elle-même devenir l'objet du jeu. Des chasses déchaînées, sans aucune pitié, aux grillons (capturés en urinant dans leurs repaires)<sup>305</sup> sont ainsi de mise ; de la terre un peu humide pour simuler les bombardements est suffisante pour se retrouver soudainement plongé dans un scénario de guerre.

## 5.2. L'espace dans le jeu

Vient ainsi se dessiner le premier élément rendant le jeu possible : un espace défini. Le jeu se déroule en effet dans un espace distinct au sein duquel les règles du monde extérieur ne sont plus valables. À leur place existent de nouvelles règles, propres à chaque jeu. Cet aspect peut se déployer seulement à l'aide d'un espace et d'un temps bien définis.

Ces peintures murales sont en effet révélatrices d'une certaine manière de se rapporter à l'espace qui nous renseigne sur les relations entre la communauté

---

<sup>304</sup> Ce jeu se fait à l'aide de plusieurs briques, chacune désignant un joueur, ainsi que des *schiazze*, pierres plates, une pour chaque participant. On aligne les briques verticalement, l'une à côté de l'autre ; après avoir préparé le terrain de jeu on lance les *schiazze* pour déterminer l'ordre du jeu et la position de tir. Chaque joueur doit donc tirer sa pierre en visant une brique. Le propriétaire de la brique touchée est éliminé, mais a le droit d'imposer un gage à son adversaire.

<sup>305</sup> Ce jeu est d'ailleurs, à notre avis, à l'origine de la représentation de la jeune fille qui urine accostée à un mur en second plan dans le tableau *Les jeux d'enfants* de Pieter Breughel l'Ancien (1560, huile sur toile, Kunsthistorisches Museum, Wien).

azzinanoise et son environnement. Pour aboutir à un tel niveau d'analyse, il s'avère nécessaire d'examiner la relation qui s'instaure entre le jeu et l'espace représenté.

Dans le cas d'Azzinano, tout type d'espace ouvert devient source d'inspiration pour les jeux. Une pente ou un virage sont la scène parfaite pour le passage d'un train à vapeur, simulé à l'aide d'arbustes qui, trainés dans la terre, soulèvent des nuages de poussière semblables à ceux produits par la vapeur. Les terres non cultivées aux limites du village conviennent parfaitement aux jeux de glissade pendant les hivers neigeux, ou à la construction de circuits de billes, ou encore à des jeux d'équipes demandant des terrains assez étendus. Dans les ruelles du villages, l'on s'occupe de préférence avec des jeux impliquant une structure réglementaire bien plus articulée, comportant une maîtrise du lieu plus précise et restreinte, comme dans le cas de *Sandrine*, ou bien avec des jeux demandant des outils plus complexes, comme dans le cas de *lu telefene (figura 55)*<sup>306</sup>. « C'est tout l'environnement qui est soumis à la logique du jeu<sup>307</sup> », aucun espace ne gardant sa fonction originelle. Qu'il s'agisse de lieux intimes ou privés, comme la chambre parentale ou le jardin de la maison, ou de lieux publics, le jeu s'y infiltre pour plier l'espace à ses exigences, en donnant ainsi une nouvelle configuration à l'ordre établi.

L'espace se transforme ainsi en « *terrain de jeu* dès qu'on filtre sa constitution perceptive avec une attribution fictive de valeurs à ces composants et dès qu'on offre une ré-conceptualisation de ses liens syntaxiques »<sup>308</sup>. Ce glissement de signification est bien montré par la peinture murale *Lu trene (figura 52)*, dans laquelle le site utilisé comme lavoir, et donc codifié comme lieu ayant une

---

<sup>306</sup> Le jeu de *lu telefene* consiste à reproduire l'appareil téléphonique avec des objets trouvés. À l'époque (autour des années 1960) aucune famille d'Azzinano ne possède de téléphone. Les enfants ainsi que les adultes ont déjà entendu parler de ces appareils par ceux qui se sont déplacés à Rome pour aller servir auprès de familles riches. Il demeure donc un objet mystérieux, qu'on cherche à reproduire à l'aide des descriptions imprécises et fantastiques. On se sert d'habitude d'un fil électrique et de boîtes de conserve de tomates. Suite à un tel assemblage la conversation peut enfin avoir lieu.

<sup>307</sup> BROUGÈRE Gilles, « Espace de jeu et espace public », *Architecture and Behavior*, 1991, vol. 7, n° 2, page 166.

<sup>308</sup> BASSO-FOSSALI Pierluigi, « L'espace du jeu », *Actes Sémiotiques* [En ligne], 2009, vol. 112, page non renseignée.

fonction pratique bien déterminée, est transformé en lieu de passage d'un train imaginaire. Dans cet exemple, un lieu si représentatif de la vie quotidienne du petit village est relu selon de nouvelles catégories d'interprétation, suivant les exigences de l'imagination. À travers la pratique du jeu, il est enfin réinvesti de nouvelles significations, complètement étrangères à celle imposées par la communauté. Tout lieu ou objet dont s'empare le joueur peut ainsi avoir sa place dans cet espace et être doté d'un nouveau sens.

### 5.3. Le jeu dans l'espace

Le processus décrit précédemment est possible dans la mesure où car le jeu n'est pas seulement une forme d'action, il est aussi imagination, ce qui constitue son aspect symbolique. À l'action s'ajoute donc une fiction, le fait d'intégrer les actes dans des significations. L'espace offre des occasions de production d'images par ce qu'il offre comme support, événement. L'espace est marqué de valeurs liées à ce qu'il contient et à ceux qui l'utilisent »<sup>309</sup>. On remarque donc une sorte de dichotomie entre l'espace et le jeu : le jeu a besoin de l'espace pour s'alimenter et en même temps il le reconfigure en permanence en lui donnant de nouveaux sens. Toutefois, l'espace joue lui aussi un rôle actif dans ce processus car il peut déterminer, avec ses caractéristiques, la pratique de certains jeux. « Dans l'espace se trouve l'environnement qui oriente, conditionne, organise les jeux de l'enfant.

La configuration des trottoirs, la présence d'équipements, la forme des bâtiments qui meublent un espace et deviennent les supports (ou les obstacles) du jeu. »<sup>310</sup> Ceci est évident par exemple dans le cas de *la carrette* (figure 56). Ce jeu se compose d'une planche en bois faisant office de siège pour une ou deux personnes, posée sur quatre roues en bois et dotée d'un guidon actionné par les

---

<sup>309</sup> *Ibidem.*

<sup>310</sup> *Ibidem.*

pieds. Le divertissement consiste à faire descendre *lu carrette* sur une pente à toute vitesse. Le même principe vaut pour le jeu *schippitte* pour lequel la présence d'un mur s'avère nécessaire, ce jeu se chargeant ainsi, contrairement à *lu carrette*, d'une connotation « urbaine », car il prend du sens seulement dans un espace construit.

Le caractère fluide du jeu, son adaptabilité à chaque environnement, repose essentiellement sur une démarche d'annulation de l'espace donné. Qu'il s'agisse de s'adapter, d'exploiter, de reconfigurer les caractéristiques d'un lieu, « les joueurs transforment leurs actes en leur donnant un sens autre. Ils créent un non-lieu extérieur au monde quotidien dont la logique obéit aux règles que suivent ou se donnent par négociation les joueurs. Les actions prennent leur sens dans la logique du jeu qui modifie ainsi le monde extérieur créant un espace et un temps spécifique »<sup>311</sup>.

Pour toute la durée du jeu, les espaces de la vie quotidienne prennent donc une forme autre ainsi qu'une dimension différente : ils se dilatent ou rétrécissent en fonction des exigences des joueurs. L'espace habité ou la campagne habilement travaillée, signes d'une présence humaine depuis longtemps consolidée, porteurs de codes sociaux si strictement réglés, cessent d'être une entité coercitive et contraignante. À leur place s'installe le lieu du possible, porteur d'autres règles et d'autres valeurs. Même si cette transformation ne revêt qu'un caractère temporaire, l'expérience vécue produit ici une mémoire. « Lorsqu'un espace devient mémoire des rôles médiaux déjà interprétés en tant que "terrain de jeu", il devient *site*, c'est-à-dire un espace qui détient archéologiquement un paradigme d'investissements de sens en concurrence et qui relèvent d'écologie de valeurs bien différentes »<sup>312</sup>.

---

<sup>311</sup> *Ibidem.*

<sup>312</sup> *Ibidem.*

#### 5.4. Du jeu à l'appropriation de l'espace

C'est donc ce processus qui est à la base d'une appropriation des lieux de la part de l'enfant, qui prépare celui-ci à devenir un adulte et donc un individu actif dans son milieu. C'est une expérience qui est à la fois individuelle et collective. Il ne s'agit pas simplement d'un processus d'adaptation au monde entourant les enfants, leur développement passe réellement à travers l'appropriation active de l'expérience cumulée au fil de l'histoire des générations précédentes. Celle-ci est incarnée par les objets. Voilà donc l'exigence de retravailler non seulement les lieux, mais aussi les objets de la vie quotidienne. Le cerceau d'un tonneau devient ainsi le jeu de *lu circene* (**figure 57**)<sup>313</sup>, comme un escalier peut faire office de traîneau et servir pour les jeux de glissade. « *Questa attività di appropriazione del bambino è mediata dalla sua società [...] attraverso un processo di relazione* »<sup>314</sup> avec les adultes, ce qui replace les actions de l'enfant à l'intérieur d'un cadre normatif réel en validant ainsi une dimension formative et éducative. Toutefois « la dimension ludique est vulnérable parce qu'elle manque de motivations, voire d'arguments fondateurs. Donc, les jeux ne sont pas capables de fonder une généralisation des expériences et donc de valider épistémiquement une connaissance de l'environnement. »<sup>315</sup>. D'où la nécessité de jouer encore et encore.

Or, dans le cas d'Azzinano, cette démarche d'appropriation des lieux est brutalement interrompue lors du *grande capovolgimento*, c'est-à-dire lorsque le dépeuplement du petit village a entraîné inéluctablement son déclin. Celui-ci avait déjà été annoncé par l'imposition d'une nouvelle manière de vivre son territoire, non plus basée sur le rapport à la terre et donc à la nature environnante, mais davantage orientée vers les nouveaux centres de production installés sur le littoral. Par conséquent, se transforme aussi le paysage de ce petit village. Les lieux de rencontre et de divertissement sont progressivement confinés aux marges de son

<sup>313</sup> Le jeu du *circene* consiste à faire rouler un cerceau à l'aide d'une tige, sans le faire tomber.

<sup>314</sup> DI GIORGI Piero, *Persona, globalizzazione e democrazia partecipativa*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2004, page 108.  
Tr. fr. : « Cette activité d'appropriation de l'enfant est réglée par la société [...] par le biais d'un processus de relation ».

<sup>315</sup> BASSO-FOSSALI Pierluigi, « L'espace du jeu », *op. cit.*, page non renseignée.

centre actif, éloignés des points de rassemblement, selon un mode de vivre moderne. Au travers d'une certaine institutionnalisation des lieux, on cherche ainsi à définir précisément la nature et la destination d'usage de chaque lieu, afin de gérer et de contrôler la polysémie du site. Toutefois la structure rurale et archaïque de ce lieu demeure et Azzinano n'en arrive jamais à connaître les contraintes effectives qu'un territoire urbain impose à ses habitants ; cette institutionnalisation de l'espace se pose en effet en contradiction manifeste avec la nature intime du lieu.

Les personnes qui habitent à présent Azzinano ont elles-mêmes retrouvé une nouvelle orientation dans le secteur industriel, ce qui a contribué à transformer le rapport à l'environnement. De petit village agricole, Azzinano est devenu un « village dortoir », quartier périphérique des modernes centres actifs de la zone de Teramo.

Ceux qui sont à l'origine de l'initiative artistique sont des témoins de ces changements capitaux, des témoins involontaires du passage d'une époque à l'autre. Les protagonistes des peintures murales, prototypes universels de l'enfant, sont en réalité la dernière génération ayant connu Azzinano avant que celui-ci ne soit phagocyté par la modernité, avant sa définitive désagrégation. C'est donc le récit de ceux qui allaient bientôt devenir les acteurs inconscients de la nouvelle société productive. Ces peintures évoquent donc une ultérieure dimension de transition, non seulement celle de l'enfance vers l'âge adulte, mais aussi celle d'une société préindustrielle vers une société industrialisée.

Tout semble avoir été figé dans l'immédiateté précédant cette révolution. Il émerge donc la volonté de récupérer les éléments évocateurs de la société rurale, notamment sa dimension agrégative, dimension sans doute majoritairement sacrifiée par le nouveau style de vie.

Les récits se font par conséquent choraux et visent à recomposer une trame des relations désormais définitivement perdues : relation à l'autre mais aussi relation à l'espace de vie, car c'est là que tout se concrétise. Les liens ont en effet besoin d'espace pour s'alimenter (des espaces physiques aux espaces immatériels).

## 5.5. L'enfant et le jeu comme vecteurs de nouvelles spatialités

Cet environnement dévitalisé devient aujourd'hui la destination d'un retour aux origines de la part de ces générations qui en avaient été exclues. Celles-ci recherchent dans leur environnement originaire la candeur enfantine qu'elles ont dû abandonner. Mais le rapport avec leur terre d'origine est désormais définitivement compromis. À l'intérieur de ses mailles, ils ne peuvent que lire la nostalgie d'un temps perdu, de cet Éden si longuement rêvé. En revenant aux origines, elles ne parviennent pas à se libérer des schémas qui les ont façonnées en tant qu'individus modernes. Le recours à l'enfant revêt donc un rôle symbolique. Celui-ci incarne une nouvelle potentialité, il est le seul capable de redéfinir à nouveau ces lieux grâce à sa capacité intrinsèque à être vecteur d'une plus ample spatialité. Grâce à sa pratique totalisante du jeu, l'enfant peut recomposer et réinventer de nouveaux liens avec son territoire et avec la communauté. Ayant été vidé de toute interaction entre les habitants et leur territoire, Azzinano a en effet perdu le statut de lieu, pour devenir tout simplement un espace vide de sens. Pour redonner un sens à cet espace, on sollicite alors la seule pratique permettant cette démarche : le jeu comme « échappatoire continue qui nous re-destine aux valeurs quand l'espace semble mal aménagé, peu calibré par rapport aux exigences d'une forme de vie »<sup>316</sup>. Il est essentiel car il redéfinit « les valeurs en champ (en acte) pour renégocier les niveaux d'implication dans le devenir d'un espace peu coercible »<sup>317</sup>.

À travers cette pratique sublimée, les peintures murales d'Azzinano tentent en somme une « *processo di riappropriazione dei luoghi che è un bisogno primario di ogni essere umano* »<sup>318</sup>. Ce processus permet donc à la communauté

---

<sup>316</sup> *Ibidem.*

<sup>317</sup> *Ibidem.*

<sup>318</sup> PECORIELLO Anna Lisa, « Spazi di gioco e autocostruzione » dans Daniela Poli (ed.), *Il bambino educatore. Progettare con i bambini per migliorare la qualità urbana*, Florence, Italie, Alinea, 2007, page 119.

Trad. fr. : « processus de réappropriation des lieux qui est une nécessité primaire de tout être humain ».



azzinanoise dans son intégralité d'« *interagire profondamente con i processi di costruzione e ricostruzione dell'identità che si inscrivono negli spazi e nei tempi della vita quotidiana* »<sup>319</sup>. Cette démarche est d'autant plus nécessaire à une époque où

*« l'appartenenza ai luoghi e alla comunità non sono più determinate in maniera statica e soprattutto non fanno più riferimento a sistemi di significato comuni; per questo possono essere solo esiti di un processo di costruzione comune che passa dal diretto coinvolgimento delle soggettività e dalla costruzione di nuovi luoghi di incontro e di socialità attraverso processi che non scindano le forme fisiche dai contenuti appropriativi »*<sup>320</sup>. (Lidia Decandia, 2000. p. 124)

## 6. LE STYLE NAÏF COMME ENCHANTEMENT DU MONDE

Le recours au style de l'art naïf des peintures murales d'Azzinano est lui aussi fonctionnel quant à ce processus de réappropriation et de redéfinition collective du lieu, car il accomplit une double fonction. D'un côté il permet de mettre en forme l'univers fantastique de l'enfance, de reproduire cet enchantement du monde dont il ne reste pas de traces dans les actes quotidiens des adultes. Il fait cela en opérant un glissement subtil qui transpose le souvenir dans la dimension onirique. Les couleurs se font alors vivaces, quasi symboliques. Elles ne décrivent pas simplement le monde dans sa manifestation physique ; elles représentent l'expression enthousiaste de ce nouveau regard porté sur le monde, privé d'a

<sup>319</sup> *Ibidem.*

Tr. fr. : « interagir profondément avec les processus de construction et de reconstruction de l'identité qui s'inscrivent dans les espaces et dans les temps de [leur] vie quotidienne ».

<sup>320</sup> DECANDIA Lidia, *Dell'identità. Saggio sui luoghi: per una critica della razionalità urbanistica*, Soveria Mannelli (Catanzaro), Italie, Rubbettino, 2000, page 124.

Trad. fr. : « l'appartenance aux lieux et à la communauté n'est plus déterminée de manière statique et, en particulier, elle ne fait plus référence à des systèmes de signification communs ; pour cela elle ne peut être que le résultat d'un processus de construction commune qui passe par l'implication directe des multiples subjectivités ainsi que par la construction de nouveaux lieux de rencontre et de sociabilité, à travers des processus qui ne séparent pas les formes physiques de leurs contenus d'appropriation ».

*priori*. On se détache ainsi de la réalité pour représenter l'horizon du possible. La taille même des personnages en interaction avec leur environnement rompt avec les règles d'or de la proportion : ils se déforment pour investir ce dernier d'un regard subjectif. À travers cette nouvelle perspective, on rétablit un nouveau centre gravitationnel, une nouvelle hiérarchie permettant à l'individu de se recentrer dans son espace et de donner à celui-ci une dimension humaine.

D'un autre côté, le langage de l'art naïf veille à ce que ce discours de réappropriation se déroule selon des valeurs écologiques. Ce style figuratif est en effet lui-même inspiré et orienté par la dimension locale dans laquelle il opère. Comme on l'a vu précédemment, ces peintures s'inspirent de l'art d'Annunziata Scipione, né et développé dans ce même milieu rural. Cet art, tout comme celui des peintures murales d'Azzinano, s'est nourri de ces lieux, il est l'expression la plus proche des horizons culturels, des expériences et des existences qu'il met en scène de par sa représentation. C'est donc un art qui partage les mêmes valeurs symboliques que les récits qu'il évoque car il est « *surdeterminato dall'ambiente, dalle forme espressive mentali e locali* »<sup>321</sup>. Il s'agit donc d'un art écologique au sens où ce langage surgit et parle à « *un'area di vita, contadina o urbana, una periferia, interna o esterna* »<sup>322</sup>, à un lieu fermé, c'est-à-dire géographiquement délimité.

L'art des peintures murales parle en somme une « *lingua figurativa del posto, una lingua legata alle figure e alle forme reali dell'ambiente, una lingua minore, un dialetto. Capaci di parlare del sogno e di tanti stati simbolici del sogno* »<sup>323</sup>. C'est justement cet aspect qui permet d'ancrer la narration dans un univers non qui n'est pas commun, mais éminemment particulier, celui de la communauté

---

<sup>321</sup> FAZIA Salvatore, *Ingenuità dell'arte* [En ligne], Vicenza, Italie, Editrice Veneta, 2014, page non reinsegnée.

Trad. fr. : « surdéterminé par le milieu, par les formes expressives mentales et locales ».

<sup>322</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « un espace de vie, paysan ou urbain, une périphérie, interne ou externe ».

<sup>323</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « langue figurative locale, une langue liée aux figures et aux formes réelles du milieu, une langue mineure, un dialecte. Capable de parler du rêve et des nombreux états symboliques du rêve ».

azzinanoise.

C'est une narration qui exprime la candeur du souhait, épurée de toute acception contestataire envers l'ordre établi, contrairement aux peintures murales d'Orgosolo, qui ont fait de l'opposition de sa communauté l'objet principal de leur manifestation artistique. En effet dans ce cas-là, la fracture est envisagée principalement par un seul événement : la constitution du *Parco Nazionale del Gennargentu*, entraînant une transformation sans doute radicale et révolutionnaire qui aurait soudainement changé les habitudes de la communauté orgolaise. Cet épisode, bien que douloureux, a eu par ailleurs l'avantage de faire comprendre tout de suite à la population locale l'enjeu d'un tel changement, et ainsi d'envisager une cible bien déterminée contre laquelle se battre pour la survie de sa propre identité. Dans le cas d'Azzinano, ces mêmes changements n'ont pas découlé d'un événement isolé, mais sont le fruit d'un processus bien plus long et articulé, plus fluide et pour cela plus difficile à saisir dans son immédiateté et dans sa complexité. Cette perspective se reflète aussi dans le corpus des peintures muralistes azzinanoises, qui met en place un discours à la fois isolé et isolant, concernant l'imminence de la communauté locale, sans le recours à d'autres mythes ou à d'autres systèmes de valeurs universels. Les peintures utilisent donc de formes répétitives et caractéristiques pour mettre en scène une interruption, une fracture advenue dans la vie, à laquelle on cherche une alternative par la recréation de nouveaux types de rapport entre l'homme et son environnement.



# 5 | L'ART MURAL COMME MOYEN DE RECOMPOSITION DES FRACTURES

*Ce chapitre est consacré à l'analyse des éléments reliant les trois cas de figure détaillés précédemment. Il a été conçu en deux grandes parties. La première partie porte sur l'analyse des facteurs ayant déterminé, à l'échelle nationale, trois types de fractures : territoriale, identitaire et écologique. La première fracture concerne les changements d'approche à la terre, passée de collective à individuelle, auxquels font suite de nouveaux équilibres territoriaux qui brisent les interactions séculaires entre ville et montagne. La deuxième fracture, d'ordre identitaire, consiste en l'abandon de l'agriculture et le déracinement d'une grande partie de la population rurale, concernée par l'exode massif vers d'autres pays européens ou bien d'outre-mer. La troisième et dernière fracture, que nous avons définie comme écologique, se définit comme la somme des deux autres, et représente le dernier acte de l'extraction des humains de leur environnement naturel, sanctionnée par les politiques environnementales de protection de la nature. Dans la deuxième partie, à travers une analyse pointue des éléments communs aux trois expériences muralistes, nous expliquerons comment les peintures murales en milieu rural constituent à la fois l'expression et la recomposition de ces trois fractures.*

Au travers des trois études de cas des peintures murales du village d'Orgosolo, et des deux petites bourgades d'Azzinano et Cibiana, nous avons pu analyser le contexte spécifique et les conditions particulières ayant donné lieu au recours de l'expression muraliste dans chacune de ces trois différentes réalités. Au-delà des narrations particulières, demeurent de nombreux points de contact reliant ces trois

expériences, qui nous permettent de donner un sens profond à un phénomène artistique qui traverse la péninsule italienne du Nord au Sud. Dans ce chapitre, nous tâcherons donc de les porter à l'évidence.

## 1. UNE APPROCHE COLLECTIVE À LA TERRE

En posant un regard transversal sur l'ensemble du *corpus* muraliste, on peut remarquer que la narration mise en place concerne essentiellement le récit d'une société archaïque, basée sur un système de pratiques communautaires qui reposent sur un rapport à l'environnement presque fusionnel – caractéristique par ailleurs constitutive de toutes les sociétés rurales préindustrielles. Les peintures murales de Cibiana décrivent des métiers désormais désuets, exercés selon des logiques coopératives, tant dans le cas du travail dans les champs que dans celui des pratiques artisanales dans le clos des ateliers du village ; celles d'Orgosolo nous montrent les rapports séculaires ayant lié l'homme aux animaux domestiques, essentiels dans une économie pastorale ; les œuvres d'Azzinano di Tossiccia, elles, montrent des formes de loisir archaïques, mais pourtant efficaces (dont on retrouve plusieurs également dans le tableau « Jeux d'enfants » du peintre flamand Brueghel, datant de 1560), où la pratique collective était une condition *sine qua non* pour le divertissement des enfants. Dans tous ces cas de figure, l'environnement naturel ne constituait pas simplement le décor de l'action quotidienne, ni une source d'alimentation nécessaire à la survie, mais il représentait justement le domicile de ces communautés, où l'on pouvait y trouver tout ce dont on avait besoin : des matériaux pour construire un abri pour les hommes tout comme pour les animaux, des outils de travail, mais aussi des jouets, comme les peintures murales d'Azzinano le décrivent bien.

Tout cet univers correspondait à une manière « de faire avec » l'environnement, reposant essentiellement sur la jouissance collective des biens naturels. Ceci était un trait constitutif de la péninsule italienne, même s'il prend des formes différentes du Nord au Sud. En effet, ces trois cas montrent des systèmes variés de gestion du territoire, dont le dénominateur commun est son usage collectif, appelé en italien « *uso civico* » (du latin *civis* : citoyen, ce qui concerne l'intérêt commun), ce qui a déterminé de fait la nature intrinsèquement communautaire des populations rurales. Cette approche à la terre se divise en deux formes principales : les « *usi civici* » sur la propriété privée et les propriétés collectives.

La première forme d'accès aux biens communs accorde à la collectivité la jouissance des multiples *utilitates* (par exemple la possibilité de chasser) à l'intérieur d'une propriété privée, dont font également partie les propriétés communales. Ce système reconnaît *de facto* le droit de la communauté sur les biens d'autrui.

La deuxième forme d'accès, à savoir la propriété collective, se caractérise, au contraire, par une forme communautaire de possession des biens communs. Il s'agit du capital naturel dont une communauté déterminée dispose depuis sa formation (forêts, prairies, plaines). Il va de soi que tous les membres de chaque communauté ont des droits effectifs sur ces biens.

La propriété collective se divise en propriété ouverte ou fermée. La première permet la jouissance des biens communs de la collectivité pour tous les habitants de la zone concernée, qu'ils soient originaires ou non. La collectivité toute entière peut donc bénéficier des produits de ses terres.

La seconde, au contraire, ne prévoit l'accès aux biens communs que pour les résidents descendants des familles originaires. Celle-ci est typique de l'Italie du Nord, notamment des zones montagneuses ; elle se caractérise par une administration extrêmement démocratique du territoire, où les citoyens sont directement appelés à participer aux décisions concernant la destination d'usage de leurs terres à travers des assemblées régulières. Les membres de la communauté sont, ainsi, les responsables directs de la gestion de leurs territoires. Ainsi, en Cadore, la Magnifica Comunità naît précisément pour gérer le système collectif

d'accès aux biens communs. Dans tout l'arc alpin, également, on retrouve plusieurs formes de propriétés collectives, qui prennent des noms et des modalités d'organisation différents, en fonction de la région géographique. En Lombardie, tout comme dans la Vénétie occidentale, les terres communes sont administrées selon le système des « *Società degli Originari* <sup>324</sup> », où seulement ceux qui appartenaient aux familles originaires les plus riches et notables de la commune avaient le droit de se partager les ressources territoriales.

Dans la plaine du Pô, sur une extension correspondante à l'actuelle région de l'Émilie-Romagne, on retrouve *grosso modo* les mêmes principes réglant l'utilisation du territoire, sous le nom de « *Partecipanze* ». Selon ce système, le patrimoine foncier collectif est périodiquement reparti entre les descendants mâles des anciennes familles ayant appartenu à ces territoires. Ces collectivités pouvaient être formées également par « des familles, des paroisses, des réseaux de voisins, des associations de citoyens »<sup>325</sup>, comme par exemple dans le cas des « Vicinie » ou des « Comunaglie », typiques de la Ligurie, qu'on retrouve également dans les Marches et l'Ombrie.

Les propriétés collectives pouvaient aussi être composées par une catégorie de travailleurs, comme dans le cas des « *Società della Malga* », auxquelles appartenaient seulement les propriétaires de bétail, exerçant donc l'activité pastorale.

Tous ces exemples montrent une diffusion assez capillaire du système de gestion collective du territoire, visant à mettre en place une utilisation rationnelle des ressources par rapport aux nécessités des collectivités. Ainsi, dans les territoires montagnards, les droits de pâturage étaient particulièrement importants, puisqu'ils concernaient la principale activité de ces zones de hauteur, où la culture résultait particulièrement ardue. Ils étaient, cependant, « limités dans le temps et dans l'espace et la nature des bêtes autorisées était strictement définie. »<sup>326</sup>.

---

<sup>324</sup> « Société des Originaires ».

<sup>325</sup> CORONA, Gabriella. *La propriété collective en Italie* In : *Les propriétés collectives face aux attaques libérales (1750-1914) : Europe occidentale et Amérique latine* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2003 (généré le 17 août 2018). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/23661>>.

<sup>326</sup> *Ibidem*, page 7.



La destination d'usage des terres ne concernait pas seulement les activités productives, mais elle tenait compte également des ressources utiles à toute la population, comme le bois, employé dans de multiples activités, domestiques tout comme artisanales, lui aussi soumis à des limitations, toujours dans le but de garder un certain équilibre entre population et ressources. On a vu par exemple, dans le cas du Cadore, que la réglementation de la destination d'usage des forêts représente un enjeu particulièrement sensible pour la survie de la communauté toute entière. De fait, toutes ces dispositions ne permettaient pas seulement la prospérité économique des communautés, en déterminant donc le bien-être de ses membres, mais définissaient également les rapports écologiques entre les humains et leur environnement. Ceux-ci concernaient notamment la nécessité d'entretenir le territoire de manière à pouvoir bénéficier constamment d'un milieu sain, équilibré et donc productif. De l'état de santé des terres dépendait en effet l'existence de la communauté. Ce n'est pas un hasard si, du point de vue hydro-géologique, les terres du Cadore commencent à se dégrader, en coïncidence avec l'exploitation massive des forêts opérée par la République de Venise. Cela intervient dans un territoire riche, dont l'exploitation des ressources est strictement calibrée sur les nécessités de ses habitants. Au moment où la demande se fait de plus en plus pressante, l'écosystème ne permet pas d'aligner les exigences productives aux rythmes de la nature. La destination d'usage des terres est en effet établie selon le système de rotation, permettant à la terre de se régénérer et donc de garantir une certaine productivité aux générations présentes, tout comme aux futures. Même l'organisation de l'espace est structurée de manière à obtenir le maximum des bénéfices pour la collectivité, tout en limitant le gaspillage de ressources. Avec l'intervention et le poids de la demande vénitienne, cet équilibre est complètement brisé.

Cette préoccupation est aussi à la base d'autres formes d'organisation de la propriété, principalement répandues dans le Sud de la péninsule.

## 1.1. Les « *usi civici* » : l'accès aux biens communs dans les propriétés privées

Contrairement à l'Italie septentrionale, caractérisée par un système démocratique de gestion, les régions du « Mezzogiorno » (le Midi) sont fortement marquées par une structuration territoriale rigidement hiérarchisée et articulée selon le système des grandes propriétés foncières, le *latifundium*. Ceci est l'expression directe de l'organisation féodale des régions, longuement gouvernées par des grandes dynasties européennes (Anjou, Aragon, Habsbourg, Bourbon, Savoie), qui concevaient une gestion centralisatrice des leurs royaumes. En effet, les grands *latifundia* appartenaient soit au souverain, soit aux communes, soit aux ordres ecclésiastiques. Sur la plupart de ces terres « l'uso civico » est en vigueur, désignant les droits d'usage de la collectivité ; l'aliénation de ces terres est interdite, ce qui garantit une jouissance perpétuelle de la part des habitants de la région. Les usages en vigueur sur ces domaines sont multiples et cohérents avec les caractéristiques morphologiques des territoires concernés : droit de chasse, d'affouage, de pâturage, de jachère. Cette organisation s'avère particulièrement adaptée à l'exploitation d'un territoire caractérisé par des grandes chaînes de montagnes descendant vers des zones de plaine. Dans cette partie de la péninsule, la présence de vastes domaines a donc permis une forte alternance de l'activité pastorale avec l'agricole. Les grandes propriétés foncières, dans un territoire ainsi structuré, encouragent en effet « l'association entre agriculture extensive à base de céréales et pâturage transhumant »<sup>327</sup>. Par conséquent, cela entraîne une interaction importante entre montagne et plaine, comme on a bien pu le voir dans le cas d'Azzinano et d'Orgosolo, tous les deux concernés par la pratique du pastoralisme semi-nomade, exploitant les terrains des plaines pendant l'hiver, et les pentes des hauteurs de montagne pendant la période estivale.

Les territoires soumis à la jouissance collective sont pour la plupart gérés par les « Università Agrarie » (ou *Universitates homines* en latin), des institutions qu'aujourd'hui on identifierait tout simplement avec les communautés locales.

---

<sup>327</sup> *Ibidem*, page 17.

Elles se chargent de régler l'utilisation des biens communs auxquels elles avaient accès, et de garantir des services appropriés à la collectivité toute entière, des bergers pratiquant le pastoralisme nomade aux agriculteurs. Elles s'occupent notamment d'organiser les espaces arables, de garantir la rotation des cultures, tout comme d'installer et d'entretenir les *trattorie*, des lieux de repos sur les voies de transhumance (les *tratturi*), nécessaires aux bergers nomades dans leurs longs voyages. Elles exercent également un grand travail d'entretien des voies, des cours d'eau et des abreuvoirs. L'« Università Agraria » n'est pas simplement une communauté de gestion, mais elle est au contraire une communauté sociale structurant la vie de la collectivité. Tossicia, commune dont Azzinano fait partie, était une des « Università Agrarie » les plus anciennes de la péninsule.

## **1.2. L'origine de l'organisation collective dans la gestion des terres.**

Les deux systèmes de propriété collective et de jouissance collective des terres privées et publiques ont caractérisé pendant des siècles le rapport au territoire des populations locales. L'origine de certaines formes d'organisation s'avère parfois tellement lointaine dans le temps que les historiens fatiguent à en trouver des traces écrites.

Dans le cas de la constitution des propriétés collectives (*regole*, *vicinie*, *comunaglie*), on dispose de documents remontant au Moyen Âge (XII<sup>e</sup> siècle), lorsque des incursions étrangères rendirent nécessaire la constitution d'actes formels, afin d'établir l'extension des territoires appartenant à chaque communauté. Toutefois, il est fortement probable que ce système s'est consolidé bien avant, pendant l'époque lombarde où s'installa la coutume allemande de gestion des terres, articulée selon le système des *fare* (cf. chapitre 4).

En ce qui concerne les « *usi civici* », donc la jouissance collective des biens

communs, on retrouve une forme similaire dans la gestion romaine de l'*ager publicus*, pour les terres appartenant à Rome et sur lesquelles était en vigueur la *possessio*, c'est-à-dire l'accès des collectivités aux biens communs par paiement de différents titres (en nature ou en espèce). Cette gestion concernait l'ensemble des territoires de l'Empire romain, ce qui nous donne un aperçu de l'étendue de la diffusion d'un tel système dans l'ensemble du bassin méditerranéen, et une idée de la profondeur des racines de la jouissance collective des biens communs.

En résumant, on peut dire que l'accès aux biens communs dans toutes ses formes (propriété collective ou bien jouissance collective) repose essentiellement sur trois principes :

2. l'inaliénabilité des terres, soit l'appartenance à la collectivité ou bien aux communes ;
3. leur autogestion, assurée par les institutions de citoyens exerçant leur droit de jouissance ;
4. une gestion des ressources dans une optique durable : on observe, en effet, un usage rationnel des terres, ce qui assure une production constante en garantissant également la transmission des biens aux générations futures.

L'analyse historique a plusieurs fois démontré qu'un tel système d'exploitation des terres est déterminé par la nécessité de régler l'accès aux ressources dans des situations de pénurie. La faible productivité du terrain dans les zones de montagne rend, en effet, impossible l'usage individuel de la terre. Au contraire, une exploitation collective présente l'avantage de maximiser les efforts, en partageant les fruits du travail. Comme il est souligné par Casari (2007)<sup>328</sup>, ces régimes d'usage collectif intéressent souvent les pâturages et les forêts de hauteur, tandis que les zones davantage productives et caractérisées par une morphologie de plaine sont plutôt consacrées à l'usage exclusif des familles. Les exemples de propriétés collectives qui résistent encore aujourd'hui se situent dans les zones de

---

<sup>328</sup> Cf. CASARI Massimo, Emergence of Endogenous Legal Institutions : Property Rights and Community Governance in the Italian Alps, in *The Journal of Economic History*, Vol 7 n°1. Mar.2007, page 191-226.

montagne « [...] *dove la minor pressione sulle risorse fondiari ha preservato gli istituti collettivi* »<sup>329</sup>.

Qu'il s'agisse d'actes formels sanctionnant la propriété collective d'une communauté s'étant appropriée des terres par le biais de son travail, ou bien d'une concession de la part d'une institution, dans ce système de gestion des terres « *È sempre una comunità (intesa come l'insieme delle persone stanziate su un determinato territorio come luogo della vita comune) ad essere il "soggetto" che del bene si appropria o che del bene riceve il possesso, e non singole private persone pur riunite in comunione tra loro* »<sup>330</sup>.

Le système juridique semble ainsi reconnaître et formaliser un droit de coutume sanctionnant le lien entre une communauté et son territoire. Pour ce faire, aucun acte stipulé entre deux sujets déterminés n'est nécessaire, car la présence originaire sur le territoire des communautés était suffisante à établir et à garantir l'usage perpétuel des biens communs. Le principe de l'appartenance au territoire des collectivités originaires (ce qui dans le droit romain était précisément appelé *la possessio*), prime aussi sur la propriété privée, subordonnée au principe de jouissance collective. Il convient en effet de rappeler que ni les propriétés collectives, ni les terres soumises aux « usi civici » ne peuvent être aliénées. Ainsi, un cadre institutionnel se détermine, confirmant d'une part l'origine communautaire de l'accès aux biens, et limitant d'autre part l'usage exclusif des particuliers. Bien évidemment, il ne faut pas concevoir ce système normatif comme une forme d'opposition à la propriété privée, car il n'entraîne ni abus ni lutte contre les privilèges ; il représente tout simplement « [...] *un altro modo di*

---

<sup>329</sup> GATTO Paola, Accesso alle terre e assetti fondiari collettivi : uno sguardo alla situazione internazionale e italiana, in *Agriregioneuropa* 13/49, juin 2017.

Trad. fr. « [...] où la moindre pression sur les ressources foncières a préservé les institutions collectives ».

<sup>330</sup> CERULLI IRELLI Vincenzo, Apprendere « per laudo ». Saggio sulla proprietà collettiva, in *Quaderni fiorentini*, 1/2016 vol 45, pages 295-358.

Trad. fr. « C'est toujours une communauté (au sens de l'ensemble des personnes affectées sur un territoire donné en tant que lieu de vie commune) le "sujet" qui s'approprie le bien ou celui qui reçoit la possession du bien, et non des particuliers isolés en communion entre eux ».

*possedere, un'altra legislazione, un altro ordine sociale che inosservato discende da remotissimi secoli fino a noi »<sup>331</sup>.*

Cette manière différente de posséder la terre est propre à toute la péninsule (on estime qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, les terres collectives représentent encore trois millions d'hectares, dont la plupart sont situés dans des territoires de montagne), et assure pendant des siècles une distribution équitable des richesses fondée précisément sur le partage des revenus. Les produits issus du travail collectif sont, en effet, repartis chaque année de manière proportionnée entre tous les foyers, tandis que des parcelles de terre sont assignées aux familles en fonction de leurs besoins et renouvelées à échéance pluriannuelle (tous les cinq ou neuf ans pour une durée à court terme, tous les 99 ans pour les attributions à long terme).

Cet usage archaïque nous renvoie donc l'image d'une civilisation reposant sur le communautarisme en « [...] opposition à celle de l'homme isolé, de la solidarité opposée à l'individualisme. Elle remplit une fonction de protection des ressources naturelles et d'égalisation sociale par la redistribution des revenus communes »<sup>332</sup>.

---

<sup>331</sup> CATTANEO Carlo, Rapporto sulla bonificazione del piano di Magadini (1853), cité dans P. Nervi (a cura di) *Archivio Scialoja - Bolla. Annali di studi sulla proprietà collettiva*. 1/2011, page VIII.

Trad. fr. : « [...] une autre manière de posséder, une autre législation, un autre ordre social qui nous a été légué inaperçu depuis des siècles très anciens ».

<sup>332</sup> *Ibidem*.

## 2. L’AFFIRMATION DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE : UN RAPPORT INDIVIDUEL À LA TERRE

Le processus ayant entraîné le démantèlement de ce système d’approche à la terre, consolidé depuis l’Antiquité, démarre dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et se prolonge tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu’au XX<sup>e</sup> siècle ; il semble inextricablement lié à l’affirmation du nouveau système libéral, qui repose précisément sur l’application inconditionnée de la propriété privée.

Vincenzo Cerulli Irelli fait remonter le déclin de l’usage collectif des terres à la politique napoléonienne, entreprise dans le Royaume de Naples entre 1806 et 1808 par Joseph Bonaparte<sup>333</sup>. Sa politique vise en effet au démantèlement du système féodal et donc, par conséquent, de l’organisation collective des terres et de l’accès aux biens communs, qui constituent un des piliers originaires sur lequel repose l’organisation sociale de l’ancien régime. De la sorte, les premières lois allant dans cette direction cherchent précisément à établir la primauté du principe de la propriété sur les terres concernées par les « diritti civici » (droits civiques). Dans cette perspective, toutes les terres sont définitivement restituées à leur propriétaire, étant désormais le seul à avoir le droit d’exercer toute activité lucrative dans ses domaines. Comme le fait justement remarquer Cerulli, à l’origine de cette délibération, abolissant *de jure* les usages civiques, demeure le noyau conceptuel de la propriété privée individuelle, consacrée définitivement par le code napoléonien de 1804. Selon cette norme, il appartient au propriétaire toute faculté d’usage du bien dont il dispose ; toute promiscuité d’utilisation, caractéristique fondamentale des propriétés ouvertes, est désormais interdite.

Les terres privées, tout comme celles publiques, sont ainsi assignées à leurs propriétaires. Dans le premier cas, le seigneur reprend pleine possession de ses biens, tandis que dans le deuxième cas, la commune se charge de répartir ce territoire entre ses citoyens, selon des proportions appropriées.

---

<sup>333</sup> Cf. CERULLI IRELLI Vincenzo, *Apprendere « per laudo »*. *Saggio sulla proprietà collettiva*, op. cit.

Cette législation ne fait que cristalliser une tendance qui a déjà commencé à émerger vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment en Toscane et en Lombardie, lorsque, entre 1775 et 1777, les « *usi civici* » sur les terres communales furent abolis, à l'avantage de la répartition entre les usagers. À partir de ces premières expériences, deux tendances majeures vont donc se définir : l'une, indéniablement plus radicale, n'impliquant aucune indemnisation pour les familles indigentes, l'autre se souciant au contraire de la survie de tous les membres de la communauté à travers un système d'indemnisation, prévu par exemple dans la législation napoléonienne.

Ces premières tentatives de reconversion des *usi civici* en propriétés privées montrent toutefois leur état embryonnaire, et ne sont pas soutenues par une législation organique, cohérente et capillaire, intéressant l'ensemble de la péninsule. *A contrario*, la législation napoléonienne du début du XIX<sup>e</sup> siècle s'avère plus organique, reposant précisément sur un principe de droit déjà bien défini, et concerne une très large partie de l'Italie (le Sud, notamment), ce qui lui confère un caractère systématique.

Toujours selon Vincenzo Cerulli, cette juridiction s'appuie sur l'idée selon laquelle l'usage collectif des terres empêche le développement de l'économie du Pays :

*Dietro a questi concetti giuridici, si annida come sempre, un ben consolidato assetto di rapporti economici (il capitalismo nascente che nella sua prima fase ha proprio nella proprietà fondiaria la principale fonte di accumulazione); e anche convinzioni e dottrine economiche e di tecnica agraria, secondo le quali, forme di sfruttamento (utilizzazioni) della terra, divise, o promiscue, ostacolano la migliore agricoltura e perciò la stessa produttività complessiva dell'economia del Paese.*<sup>334</sup>  
( Vincenzo Cerulli Irelli, 2016, p. 305)

De la sorte, en suivant la logique de la privatisation des terres, on prépare le terrain pour structurer les rapports sociaux et économiques selon la logique de

---

<sup>334</sup> *Ibidem*, page 305.

Trad. fr. : « Derrière ces concepts juridiques, il y a toujours une structure bien établie de relations économiques (le capitalisme naissant qui, dans sa première phase, a dans sa propriété foncière la principale source d'accumulation); ainsi que des convictions et des doctrines économiques, et des techniques agricoles, selon lesquelles, les formes d'exploitation (d'utilisation) des terres, divisées ou mixtes, entravent la meilleure agriculture, tout comme la productivité globale même de l'économie du pays ».



l'économie de marché. Jusque-là, les droits civiques avaient, en effet, assuré l'accès aux biens à l'ensemble de la population, déterminant ainsi non seulement la subsistance des couches paysannes, majoritaires à l'époque, mais aussi une certaine autonomie dans la gestion du territoire. De plus, l'accès aux biens communs entraînait une certaine égalité des sujets vis-à-vis de la jouissance de la *res publica*. À partir du nouvel ordre juridique napoléonien, l'aristocratie propriétaire prend pleine possession de son patrimoine foncier. Par conséquent, ce système entame un processus d'accumulation des richesses, à travers la transformation du bien commun en capital foncier, qui devient une source pour les réinvestissements dans les biens de production, créant ainsi les bases pour l'affirmation du système industriel en Italie. Évidemment, ce nouvel ordre entraîne de fortes inégalités, qui aboutiront à des conflits très aigus au sein de la population, représentant une priorité au sein des préoccupations du nouvel État unitaire italien pendant plusieurs décennies.

*Ce modus operandi*, basé sur l'affirmation de la propriété privée, a représenté un modèle à suivre pour l'ensemble des États italiens tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1847, les États Pontificaux éditèrent une loi visant l'abolition des droits de pacage sur les terres privées. En Toscane, le démantèlement des droits civiques, entamé déjà vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, continua avec une certaine constance par le biais d'une série de lois.

Ce projet fut également poursuivi par le nouvel État unitaire, qui l'appliqua de manière uniforme sur l'ensemble du territoire italien. La question de la propriété privée des terres représente un véritable point sensible, sur lequel fut d'ailleurs bâtie la structure des États-Nations modernes. Selon ce point de vue, la jouissance collective des biens communs constitue un poids dont il faut absolument se libérer. D'après les doctrines économistes réformatrices de l'époque, « *lo sfruttamento capitalistico di terre e acque, boschi e sottosuoli avrebbe consentito un miglioramento della produzione e un miglioramento nelle condizioni di vita delle popolazioni* »<sup>335</sup>. Cette conviction est soutenue par un florilège de

<sup>335</sup> CORONA Gabriella, *Breve storia dell'ambiente italiano*, ed. Il Mulino, Bologna 2013, page 39. Trad. fr. : « l'exploitation capitaliste de la terre et de l'eau, des forêts et des sous-sols aurait permis une amélioration de la production et des conditions de vie des populations ».

commissions d'enquêtes, entamées par le nouveau parlement et finalisées lors de l'étude des conditions de vie des paysans italiens. Bien avant la formation du nouvel État italien, ces mêmes doctrines étaient à la base du projet politique de la classe modérée, protagoniste du Risorgimento :

« *Ciò emerse con forza nel corso dei dibattiti e dei lavori di preparazione alla stesura del codice civile. Le terre collettive erano rappresentate come elemento perturbatore non solo dell'ordine giuridico ed economico, perchè sottraevano al mercato vasti territori, ma anche dell'ordine morale e della pubblica tranquillità per la carica conflittuale che derivava dall'incertezza del possesso* ». <sup>336</sup>

( Gabriella Corona, 2013, p. 39)

Il convient ici de rappeler que l'organisation foncière de l'ancien régime entraînait une forte rivalité entre les communes, déterminée par l'incertitude des limites et les tentatives constantes des communautés de s'approprier les territoires de leurs voisins, afin d'accroître leur poids et leur prestige politique<sup>337</sup>. Le nouvel aménagement ne résout pas la situation, mais il change la dimension du conflit, le faisant passer de collectif à individuel. On a déjà vu un exemple très prégnant des conséquences de l'imposition du nouvel ordre dans le territoire d'Orgosolo. Dans toute la Sardaigne, suite à l'émanation de l'édit « sopra le chiudende » de 1820<sup>338</sup>, qui autorise la clôture des terrains privés ou communaux en empêchant par conséquent la libre circulation des bergers avec leurs troupeaux, éclate un conflit sans précédent qui donne lieu à un banditisme féroce. Enlèvements et tueries de bétail deviennent des faits à l'ordre du jour dans la société de l'époque, tout comme l'appropriation illégitime des parcelles de terre. Ces actions ont pour but de s'enrichir à travers la possession d'un bien autrefois partagé. À partir de cet édit

<sup>336</sup> *Ibidem*, page 39-40.

Trad. fr. : « Cela est apparu avec force lors des débats et des travaux préparatoires à la rédaction du code civil. Les terres collectives étaient représentées comme un élément perturbateur, non seulement de l'ordre juridique et économique, car elles soustrayaient de vastes territoires au marché, mais aussi de l'ordre moral et de la tranquillité publique à cause des comportements conflictuels découlant de l'incertitude de la possession. ».

<sup>337</sup> Cf. POZZAN Anna Maria, *Istituzioni, società, economia in un territorio di frontiera : Il caso del cadore (seconda metà del XVI secolo)*, ed. Forum Editrice, Udine, 2014.

<sup>338</sup> L'édit en question trouve son équivalent dans les *enclosure actes* émanés de la couronne britannique entre le 1604 et le 1914, concernant précisément les *open fields* et les *common lands*.

la société orgolaise moderne vient se constituer, ne reposant désormais que sur deux couches sociales : *sos poveros* (les pauvres) et *sos proprietari* (les propriétaires).

Ce fut probablement pour remédier à une telle situation de conflit permanent, déstabilisant l'ordre public, que l'État italien chercha à nuancer ses mesures d'abolition des droits civiques en mettant en place un système de lois portant sur l'indemnisation des plus pauvres.

Le décret de 1861 établit, en effet, que la division des terres ne doit en aucun cas atteindre aux besoins de la population, en ce qui concerne les pâturages et le bois. Toutefois, ces précautions furent appliquées de manière discontinue et seulement dans certaines régions comme en Toscane, en Sardaigne ou en Vénétie, notamment dans les départements de Belluno, Udine et Vicenza, où une superficie totale d'environ 7 000 hectares a été répartie entre les usagers et les plus indigents. À la loi de 1861 fait écho celle de 1875 qui, bien qu'elle confirme l'abolition des « droits d'usage dans les forêts domaniales, contre indemnisation pour les usagers, [elle reconnaît toutefois] le principe du maintien des droits collectifs lorsqu'ils se révèlent indispensables »<sup>339</sup>. De l'ensemble des politiques de l'État unitaire émerge donc une forte volonté de « [...] *trasformare gli antichi utenti in piccoli proprietari* »<sup>340</sup>. Cet objectif est également au cœur des réformes entreprises par le régime fasciste dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle (de 1922 à 1943). Deux mesures sanctionnent cette tendance.

La première est le *Regio decreto di Riordinamento degli usi civici*, promulgué en 1924 dans le but de rendre uniforme toutes les initiatives législatives concernant l'abolition des droits civiques qui se sont alternées sur le territoire de la péninsule bien avant son unification. On y mentionne clairement les critères de maintien des droits civiques, qui doivent rester actifs sur les terres, « [...] *utilizzabili come bosco e come pascolo permanente* »<sup>341</sup>. Ces terres ne peuvent pas

<sup>339</sup> CORONA Gabriella, « La propriété collective en Italie », in *Les propriétés collectives face aux attaques libérales (1750-1914)*, Presse Universitaires de Rennes, page 171.

<sup>340</sup> CERULLI IRELLI Vincenzo, *Apprendere « per laudo ». Saggio sulla proprietà collettiva*, op. cit, page 306.

Trad. fr. : « [...] transformer les anciens bénéficiaires en petit propriétaires fonciers ».

<sup>341</sup> Regio decreto Legge, 22 maggio 1924 n°751, Riordinamento degli usi civici nel regno, art. 9 et

être aliénées, et le droit d'usage des populations locales doit être maintenu. Seules celles à vocation agricole, distribuées donc principalement sur les plaines et les collines de la péninsule, sont concernées par la privatisation.

La deuxième mesure, datant de 1927, transforme en loi les préconisations ministérielles décrites dans le décret de 1924, et montre des progrès sensibles, notamment en ce qui concerne la préoccupation de conservation des droits civiques sur les terres communales. Pour la première fois, on ressent l'exigence d'exclure clairement les biens forestiers et les pâturages de hauteurs de la répartition des terres aux particuliers et, afin d'en assurer leur inaliénabilité, il est établi qu'ils seront soumis à l'autorité forestière. Cela implique donc que tout patrimoine forestier devient public. Si d'un côté, cette mesure présente l'avantage de soustraire les terres montagnardes à la privatisation du sol, de l'autre, elle ouvre la voie aux possibles interventions directes de l'État, ce qui se traduira ensuite dans la politique des parcs nationaux.

### 3. LA FRACTURE TERRITORIALE

Cette nouvelle sensibilité à l'égard du maintien des droits d'usages sur les terres de montagne, survenue vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ne relève pas d'un changement d'orientation politique dans un sens anti-privatiste, mais plutôt d'un conflit interne au Parlement italien, où, à l'occasion du débat de la loi de 1888 sur l'abolition des *diritti civici* en Italie centrale, se confrontent deux visions antithétiques. D'un côté, les abolitionnistes défendent les intérêts des propriétaires fonciers, tandis que sur le front opposé, un groupe relativement important de

---

10, Capo II, publiée dans *Gazzetta Ufficiale* n°122 del 23 maggio 1924.

Trad. fr. : « [...] utilisable en tant que forêts et pâturages permanents ».

juristes revendique les droits naturels inhérents aux usages collectifs de la terre, en proposant la possibilité des usagers de s'approprier des terrains sur lesquels ils avaient longuement travaillé. C'est précisément dans le cadre de ce débat que surgissent de nombreuses études visant à retracer les origines des propriétés collectives et des droits civiques, dans le but de justifier la pertinence et l'utilité du maintien d'un tel aménagement. Elles démontrent en effet que les premières privatisations génèrent une sensible dégradation du territoire, et les bénéfices qui avaient été envisagés ne s'avèrent pas si marquants sur le plan économique.

Comme on a pu le voir dans le cas d'Azzinano, la privatisation des terres agricoles entraîne l'abandon de l'activité agricole-pastorale et cause, par conséquent, un taux très élevé de chômage et d'indigence, jusque-là presque inconnu. La répartition des terrains se révèle aussitôt insuffisante à satisfaire les nécessités des familles, et l'émigration reste la seule perspective envisageable.

De plus, l'absence de paysans sur les terres inflige de grands dégâts au territoire. Pour la première fois, on constate que le travail accompli par les agriculteurs ne concerne pas les seules activités destinées à la subsistance de la population, mais va de pair avec l'entretien constant du territoire. Ceci se concrétisait dans le débrouillage du maquis, ce qui évite la principale cause d'incendies, dans le nettoyage des cours d'eau, leur empêchant de déborder, ainsi que dans la bonification des terres infestées par les plantes nocives pour les animaux, qui réduisent remarquablement leur productivité. Ce n'est que peu d'exemples, qui ont toutefois l'avantage de donner la mesure du travail silencieux mené pendant des siècles par les communautés agricoles. Au vu de ce constat, une nouvelle orientation prend forme, fondée sur la conviction que la gestion collective des terres représente un régime nécessaire, notamment dans le cas des biens communs, comme l'eau et les forêts, permettant de lutter contre les graves dégâts procurés au territoire par la privatisation. Cette conviction fut ensuite reprise dans l'après-guerre, lorsque « les régions montagneuses et forestières connaissent un état d'urgence aggravée [...] à cause de la fin de l'agriculture de montagne et des dramatiques phénomènes d'érosion et de ravinement. On a donc commencé à considérer les propriétés communes comme une forme de gestion

capable d'harmoniser économie et écologie »<sup>342</sup>.

Toutefois, bien que la politique de privatisation des terres se révèle parfois impossible à mettre en place, notamment dans les cas des forêts et pâturages, l'« *impostazione chiaramente anticollectivistica* »<sup>343</sup> domine les politiques territoriales de l'époque contemporaine, en montrant parfois tout son « forçage idéologique », notamment exprimé « [...] *nel tentativo di sopprimere esperienze consolidate nei secoli e spesso rispondenti ad esigenze oggettive di modelli produttivi idonei a determinati tipi di beni (i pascoli, i boschi)* »<sup>344</sup>.

Si l'on prend en considération les statistiques de l'après-guerre, on remarquera que, malgré une telle politique, les biens collectifs représentent encore une présence considérable dans l'Italie rurale. D'après l'INEA (Institut National d'Économie Agraire), en 1947 « *I patrimoni collettivi assommavano a più di 3 milioni di ettari, di cui circa 500 mila ettari classificati come appartenenti ad "associazioni agrarie" e 2 milioni e 500 mila come terre civiche dei comuni* »<sup>345</sup>. Si, d'un côté, cela s'explique par la conformation géomorphologie de la péninsule, formée à 35 % de montagnes, autrement dit de territoires non concernés par la privatisation des terres, il convient toutefois de souligner qu'à une telle disponibilité de terres ne correspond pas une aussi grande présence d'entreprises agricoles. Beaucoup de terres demeurent désormais incultes et inhabitées, signe évident que la transformation socio-économique du pays a inéluctablement pris le chemin de l'abstraction de l'homme de son environnement, en privilégiant les logiques du marché. Pour travailler ces terres restées à disposition des « *diritti*

---

<sup>342</sup> CORONA Gabriella, *La proprietà collettive en Italie*, op. cit., page 170.

<sup>343</sup> CERULLI IRELLI Vincenzo, *Apprendere « per laudo »*. *Saggio sulla proprietà collettiva*, op. cit., page 314.

Trad. fr. : « l'approche indéniablement anti-collectif ».

<sup>344</sup> *Ibidem*

Trad. fr. : « [...] pour tenter d'éliminer les expériences consolidées au cours des siècles et qui répondaient souvent aux exigences objectives de modèles de production adaptés à certains types de biens (pâturages, bois) ».

<sup>345</sup> GATTO Paola, *Accesso alle terre e assetti fondiari collettivi : uno sguardo alla situazione internazionale e italiana*, op. cit.

Ces données se réfèrent à l'ensemble de la SAU, Surface Agricole Utilisée.

Trad. fr. : « Les terres collectives s'élevaient à plus de trois millions d'hectares, dont environ 500 000 hectares appartenant à des "associations agraires" et deux millions et 500 000 terres civiques des municipalités ».

*civici* », il aurait fallu non seulement avoir accès aux bien communs, mais aussi pouvoir compter sur un système de relations et de coopération qui avait désormais été brisé de manière irréparable.

### **3.1. Le déclin rapide de l'économie de montagne**

Du point de vue socio-économique, la répartition des terres entre les usagers a donné lieu à un fractionnement extrême de la propriété foncière. Si ce système a transformé les agriculteurs en petits propriétaires fonciers, cette évolution ne les a cependant pas du tout avantagés. En effet, souvent, les parcelles de terre s'avèrent trop petites pour assurer la subsistance des familles – assez nombreuses à l'époque –, et pour être rentables demandent une organisation complètement différente, non-traditionnelle, donc quelque part étrangère aux agriculteurs de l'époque. Comme on a pu le voir dans le cas de figure d'Azzinano, ces terres, ainsi divisées, nécessitent une exploitation intensive, demandant par conséquent un grand effort d'investissement en ce qui concerne le matériel et la main d'œuvre. Les paysans indigents, ne disposant pas d'autres moyens que leur terre, ne furent pas en mesure de mettre en place une telle reconversion, impliquant une approche à la terre d'orientation industrielle. Ce changement empêche également l'intégration des activités agricole et pastorale, comme réalisé jusque-là. En effet, la taille réduite des parcelles oblige souvent les agriculteurs à faire un choix entre cultures céréalières, donc nécessaires à nourrir la famille, et cultures fourragères, assurant la nourriture des animaux. De plus, bien que les terrains montagneux restent à vocation pastorale, une partie remarquable de terres adjacentes aux *tratturi* (les chemins de la transhumance) est désormais destinée à l'agriculture, comportant ainsi deux conséquences très désavantageuses : d'une part, la surface de pâturage se réduit sensiblement ; d'autre part, les terres consacrées à cette activité sont de plus en plus éloignées des terres agricoles. Tous ces changements rendent

d'avantage difficile l'accès à la terre et aux biens communs, entraînant par conséquent l'abandon inexorable de ces pratiques séculaires.

Toutefois, la combinaison entre agriculture et pastoralisme n'est pas la seule caractéristique de l'économie de montagne. Ici, la pluriactivité est en effet un élément consubstantiel et tout à fait nécessaire à la survie des communautés montagnardes. Étant l'agriculture faiblement rentable dans ces zones de hauteurs, notamment en hiver lorsque le climat rend impossible toute activité dans les champs, il s'avère nécessaire de compléter ces revenus par d'autres activités, qui concernent non seulement le pastoralisme, mais aussi le travail artisanal, notamment pour les hommes, tandis que les femmes se consacrent plutôt aux travaux domestiques chez les familles notables des villes limitrophes. Les départs avaient généralement lieu en automne, suite à la cessation de l'activité agricole, pour revenir au printemps. Comme on a eu l'occasion de le voir, le flux des travailleurs saisonniers traverse les différentes vallées des Alpes et des Apennins, pour atteindre les centres urbains situés dans les territoires de plaine. Des hauteurs du Grand Sasso, on se déplace vers l'Aquila, les villes du littoral abbruzain, ou plutôt vers Rome et Naples, et encore plus au Sud, jusqu'à *La Capitanata* (Foggia). Des Dolomites Bellunaises, on part travailler à Venise, Trévise, Padoue, ou jusqu'à Milan et les villes autrichiennes. Certes, le cas d'Orgosolo se révèle plus complexe, au vu de la nature insulaire de son territoire ; toutefois, les mouvements saisonniers en direction des grandes villes sardes ne manquent pas. Toutes ces migrations saisonnières, y compris les déplacements des bergers nomades le long des voies des *tratturi*, nous renvoient l'image d'une montagne peuplée, très active, et connectée avec l'ensemble du territoire. La pluriactivité était en effet la clef de voûte permettant aux territoires de montagne de faire partie d'un réseau territorial bien plus vaste et différencié. En résumé, conjointement au glissement d'approche à la terre de collectif à individuel, les pratiques changent également. Si, auparavant, le travail agricole dans les territoires de montagne est constamment fusionné avec la pratique sylvicole et pastorale, on remarque par la suite un glissement important vers des activités exclusives. L'agriculture ne



s'accompagne plus de l'activité pastorale, mais prime plutôt sur cette deuxième, qui est progressivement abandonnée.

#### 4. L'ÉMIGRATION, UNE FRACTURE IDENTITAIRE

Bien que la mono-activité soit en quelque sorte le but envisagé par le programme libériste du nouvel État italien, elle s'avère impossible à poursuivre par la plupart des paysans, notamment ceux provenant des zones à forte contrainte géographique et climatique. De la sorte, lorsque les effets de la répartition des terres démontrent l'incapacité de ce système d'assurer l'autarcie des familles par la seule activité agricole et qu'une reconversion d'activités reste impossible à cause du manque chronique d'infrastructures dans l'ensemble du territoire national, de grandes masses de paysans sont contraintes d'abandonner leurs terres pour chercher fortune ailleurs. Nombre d'Italiens poursuivent alors leurs activités agricoles dans des pays lointains à l'extérieur de l'Europe, comme par exemple le Brésil ou l'Argentine, et les migrations des montagnards, jusque-là caractérisées par leur caractère temporaire ou saisonnier, deviennent définitives.

Ces migrations sont à différencier des déplacements habituels cités plus haut, car elles représentent « une déterritorialisation de milliers d'actifs »<sup>346</sup>. De plus, comme l'a bien remarqué Franco Mancuso dans ses études sur les transformations territoriales des villes de la Vénétie, il s'agit d'un processus orienté :

« [...] *tutt'altro che neutrale, ed anzi viene decisamente favorito dalla classe dirigente ed imprenditoriale veneta, in ciò cospicuamente sostenuta dalla Chiesa, essendo visto [il fenomeno migratorio] come l'alternativa reale all'inurbamento : inurbamento uguale proletarizzazione della classe agricola, con lo spettro del*

<sup>346</sup> JEAN Yves, PERIGORD Michel, *Géographie rurale. La ruralité en France*, Armand Colin, 2017, page 35.

*socialismo, del manifestarsi di nuove ed inedite rivendicazioni, e quindi fenomeno estremamente pericoloso. Ne può scaturire una mobilità territoriale elevatissima, che occorre dirottare dalle tranquille città venete e canalizzare verso altre frontiere.* »<sup>347</sup> (Franco Mancuso, 1982, p. 72)

Il est donc légitime de supposer que cette conviction ait pu animer les politiques migratoires des autres régions italiennes intéressées par ce même phénomène.

À partir de cette époque, l'histoire rurale italienne se prolonge donc outre-mer. Celle qui se déroulera *in loco* sera plutôt une histoire faite de migrations, d'exodes massifs, culminants par l'abandon et la désertification d'une grande partie de l'Italie rurale. C'est précisément en correspondance à la formation du nouvel État unitaire de 1861 que l'on observe la première grande vague migratoire, qui durera jusqu'aux années 1920. L'essor du régime fasciste, par le biais de la réalisation de grands travaux de bonification, endigue ce phénomène et fait de la rhétorique agricole une des sources de sa légitimation. La Seconde Guerre mondiale génère toutefois une situation finalement plus grave qu'auparavant.

Le peu des terres qui continue à être cultivé pendant le conflit se trouve, dans l'immédiat après-guerre, dans un tel état de dégradation qu'il est impossible d'y reprendre les activités habituelles. Même si une industrialisation est mise en place au Nord de l'Italie (notamment dans le « triangle industriel » formé par les villes de Gênes, Turin et Milan, et dans certaines zones littorales), la plupart des villes italiennes est incapable d'accueillir la totalité des paysans migrant à la recherche d'une reconversion. Les grands mouvements migratoires en provenance des campagnes et des montagnes s'orientent ainsi vers les régions italiennes

---

<sup>347</sup> MANCUSO Franco : Le trasformazioni territoriali e urbane fra continuità e innovazione in A. Lazzarini (dir.) *Trasformazioni economiche e sociali nel Veneto fra XIX e XX secolo*. Atti del convegno di studio : Vicenza 15-17 gennaio, 1982, page 72.

Trad. fr. : « [...] tout sauf neutre, et il est en effet nettement favorisé par la classe dominante et entrepreneuriale vénitienne, particulièrement soutenue par l'Église, étant vu [le phénomène migratoire] comme la véritable alternative à l'urbanisation : urbanisation qui signifie la prolétarianisation de la classe agricole, spectre du socialisme, manifestation de revendications nouvelles et sans précédent, et donc un phénomène extrêmement dangereux. Cela peut entraîner une très grande mobilité territoriale, qui doit être détournée de la tranquillité des villes vénitiennes et acheminée vers d'autres frontières ».

septentrionales, mais aussi vers les pays de l'Europe centrale et occidentale, ou encore les Amériques. D'autres mouvements, plus réduits, prennent la direction des villes limitrophes. Les villageois qui abandonnent leurs terres trouvent donc une nouvelle place dans le secteur secondaire, en accomplissant ainsi, en moins d'un siècle, une reconversion déjà bien connue en Europe du Nord, à savoir celle d'agricoles en ouvriers. De cette manière, se réalise le passage d'un pays fortement ancré dans sa vocation agricole – caractérisée par un système de valeurs reposant sur la solidarité entre les membres de la communauté et une approche collective et respectueuse des biens naturels – à une puissance industrielle, où la propriété privée sanctionne la liberté des individus de disposer de leurs biens (y compris du bien naturel), sans aucune limitation. Ce changement ne se fit pas sans douleur, et les impacts sur le territoire italien furent catastrophiques sous plusieurs points de vue.

## **5. VERS DE NOUVEAUX ÉQUILIBRES TERRITORIAUX**

L'exode massif des villageois brise les équilibres territoriaux reposant sur les pratiques séculaires, que l'on a jusqu'ici détaillées. Les villages, les bourgs et les hameaux se vident de leurs habitants, les maisons, autrefois lieux de vie et de travail, demeurent encore aujourd'hui inhabitées et sont réduites pour la plupart à l'état de ruines, vestiges silencieux d'autres mondes. Ces chemins longuement parcourus par les hommes et les femmes de montagne, des bourgs aux champs et puis plus loin encore vers les pâturages ou les villes, ont désormais disparu ou demeurent méconnaissables. Rien ne reste du système d'interaction territoriale reliant les montagnes italiennes aux plaines tout comme aux villes limitrophes, et le réseau routier contemporain a désormais consolidé cette rupture.

La route d'Allemagne, qui jusqu'à l'Unification italienne joue un rôle essentiel de liaison entre les montagnes de la Vénétie et du Tyrol du Sud avec les villes de plaine, est un axe très fréquenté à l'époque vénitienne. Comme nous avons pu le voir dans le cas de figure de Cibiana, cette route permet à l'époque de développer les échanges commerciaux et de garantir le transport du bois des Dolomites. Pendant la domination autrichienne, cet axe garde encore une certaine importance stratégique, tant et si bien qu'en 1830, le vice-roi de Lombardie-Vénétie, l'Archiduc Rainier Joseph de Habsbourg-Lorraine, en ordonne une rénovation radicale. La route permet en effet de relier les villes autrichiennes aux centres urbains de la région vénitienne. Son chemin retrace le parcours d'un ancien *tratturo*, ce qui expliquerait l'origine de sa fonction intégratrice des zones montagneuses avec celles de plaine. À partir du nouvel ordre territorial imposé par l'État unitaire, cet axe, jusque-là pilier des échanges internationaux, cesse d'être parcouru. La nouvelle administration crée en effet de nouveaux chefs-lieux autour desquels doivent désormais graviter les territoires montagnards, imposant de cette manière de nouveaux axes routiers. Une telle interprétation ne s'avère toutefois pas apte à expliquer de manière exhaustive l'interruption d'une interaction séculaire entre la montagne, les plaines et le littoral adriatique.

En effet, même à l'époque autrichienne, la modernisation des axes routiers avait déjà imposé de nouveaux équilibres territoriaux. L'installation du chemin de fer reliant Venise à Vienne, encore utilisé des nos jours, est due précisément à ce nouvel aménagement. Cependant, il est important de souligner que cette politique ne constitue pas une césure nette avec les anciens équilibres territoriaux, comme *a contrario* il advient avec l'aménagement de l'Italie unifiée. Les raisons d'une telle rupture sont plutôt à retrouver dans la mise en place de la politique libérale reposant sur l'économie de marché. Dans une telle perspective, les axes routiers fondamentaux dans l'économie de montagne perdent tout leur sens. Il n'est effectivement plus important de relier ces territoires, car ils ne fournissent plus de matières premières, celles-ci arrivant désormais de l'étranger par voie maritime. Cette évolution expliquerait donc la rupture des équilibres territoriaux que l'on peut observer dans toutes les régions de l'Italie post-unitaire.

Dans les Abruzzes, la voie des *tratturi*, d'une longueur de plusieurs centaines de kilomètres et traversant trois régions différentes (Abruzzes, Molise et Pouilles) est progressivement réduite à un sentier périlleux, tout comme en Sardaigne : les grands axes côtiers ou ceux reliant les grandes villes sont désormais privilégiés.

La description des transformations des axes routiers, moyens de connexion entre les hommes et les lieux, s'avère utile pour comprendre le rapport des sociétés à leur environnement. Les routes, les sentiers, les chemins nous parlent précisément de ces tentatives de se connecter avec un milieu en particulier. Cette description, bien que sommaire, nous permet donc de comprendre la progressive marginalisation des territoires ruraux, qu'il convient d'interpréter, selon notre point de vue, comme une conséquence inévitable de l'extraction de l'homme de son environnement naturel. Ceci se traduit et prend forme également par la hiérarchie routière. Les axes secondaires et les routes étroites et tortueuses de montagne nous donnent l'idée d'un territoire désormais exclu des horizons et des intérêts de la société contemporaine. À la suite des grandes vagues migratoires, on assiste à une dévitalisation des centres ruraux, avec la fermeture des services essentiels (écoles, hôpitaux, bureaux de poste) au fur et à mesure que la population baisse, et vice-versa.

## **6. DÉSANTHROPISE ET SANCTUARISATION DE LA NATURE : LA FRACTURE ÉCOLOGIQUE**

Le paysage rural ne montre plus les signes de l'anthropisation qui l'a caractérisé pendant plusieurs siècles. Comme le déplorent les habitants d'Azzinano, les forêts se sont désormais emparées des terres autrefois travaillées. Les éléments caractérisant ces terres sont devenus souvent invisibles, parfois cachés par la

végétation. Il est également difficile de s'orienter, de retrouver ses repères, chargés de sens par les légendes et les anecdotes qui, au fil des années, avaient empli le lieu de présences imaginaires, tantôt effrayantes, tantôt rassurantes. À côté de cette « appropriation collective » du territoire, telle qu'elle est définie par Gavino Ledda dans son roman autobiographique *Padre padrone*, chaque habitant avait l'habitude de s'approprier des lieux naturels fréquentés au quotidien (des affaissements, des rochers à la forme particulière, ou tout simplement des trous dans le terrain), aussi sur un plan plus intime, en leur attribuant des noms, comme pour établir un dialogue avec l'environnement, le seul interlocuteur lors des longs séjours dans les champs ou les pâturages.

Suite à la progressive marginalisation des territoires ruraux, là où s'affichaient autrefois les champs cultivés, disposés selon un ordre séculier lui-même imposé par des savoirs traditionnels, demeure à présent une nature entropique, fragilisée par le risque d'incendie et désertifiée à cause de l'absence humaine. Les bourgs sont progressivement dévitalisés, privés de ces connexions entre l'homme et l'environnement, qui ont toujours assuré le maintien du lien ancestral avec le territoire.

Se réalisent ainsi les conditions préalables aux actions de protection de la nature, qui se présente désormais sauvage et fragile à la fois. Ce n'est pas un hasard si les trois cas de figure dont se compose notre étude sont tous situés, ou se trouvent très proches, des zones protégées : Orgosolo est une des communes faisant partie du parc national du Gennargentu ; Azzinanano appartient au territoire du parc national du Grand Sasso e Monti della Laga, tandis que Cibiana se trouve à huit kilomètres à vol d'oiseau du parc national des Dolomites Bellunaises. La création des parcs nationaux, entamée en 1922 avec la création du parc naturel du Grand Paradis et poursuivie pendant le régime fasciste<sup>348</sup>, est donc le signe d'une préoccupation constante de préservation des spécificités de cet énorme capital naturel. Toutefois, comme l'histoire tourmentée d'Orgosolo le

---

<sup>348</sup> Le régime fasciste institue trois autres parcs nationaux : le parc national des Abruzzes en 1923, le parc national du Circéo (Latium) en 1934 et celui du Stelvio (Trentin) en 1935. Suite à la césure de la deuxième guerre mondiale, les politiques de protection des zones naturelles reprennent à partir de la fin des années 1960.

montre bien, ces politiques environnementales n'ont pas toujours pris en compte la présence humaine. Au contraire, notamment dans les années 1970, elles ont été animées par des convictions écologistes radicales, considérant la présence humaine comme un facteur de risque majeur pour la survie et la prolifération des écosystèmes. Selon ce point de vue, les actions menées par l'institution du parc envisagent donc une sensible réduction des activités d'exploitation, bien que celles-ci soient désormais très raréfiées. Il convient en effet de rappeler que, malgré que la population d'Orgosolo demeure plutôt stable pendant les années de la reconversion économique, elle subit le même sort que les autres centres ruraux de l'époque, avec une activité agro-sylvo-pastoral qui devient résiduelle et l'apanage des vieilles générations, tandis que les nouvelles se réorientent vers des métiers dans les secteurs industriel ou tertiaire. Dans le parc national du Grand Sasso, institué au début des années 1990, le conflit d'usages s'est avéré moins marquant, en raison de l'état de dépeuplement bien plus avancé par rapport à la situation orgolaise. Sauf quelques exploitations agricoles, les activités rurales y demeurent en effet plutôt sporadiques. Malgré cela, les habitants d'Azzinano, en parlant du parc national du Grand Sasso, ont plusieurs fois souligné l'impossibilité de s'occuper de leurs terres à cause d'une espèce de sanglier particulièrement agressive qui détruit les cultures. Cet espèce, non-originaire du lieu, a été importée des pays d'Europe de l'Est dans le but de reconstruire la faune. Encore une fois, donc, les actions de conservation et de protection de l'écosystème présumé détruit sont conduites au détriment des habitants ainsi que de leurs pratiques traditionnelles.

À la base de ces politiques, repose précisément la dichotomie opposant nature et société : « Leur principe consiste à mettre des zones de nature “sauvage” à l'abri des activités d'exploitation et de toutes perturbations humaines »<sup>349</sup>, comme si la seule présence des hommes pouvait porter atteinte aux équilibres des écosystèmes. De ce point de vue, c'est donc seulement à travers la bonification de toutes activités, même de celles opérant dans le respect des contraintes naturelles (agriculture non-intensive, pastoralisme semi-nomade) que la nature peut enfin

<sup>349</sup> GRANJOU Céline, *Sociologie des changements environnementaux. Futurs de la nature*, Éditions ISTE, Londres, page 119.

être « rendue à elle-même, à son éternité et à son équilibre »<sup>350</sup>. Une telle position radicale ne prend pas en compte le « co-façonnement millénaire des sociétés et des natures »<sup>351</sup>, et considère au contraire l'écosystème comme une entité ayant été corrompue et privée de son équilibre original. Cette conviction a, en conséquence, entraîné une sanctuarisation des milieux naturels, conçus comme des espaces sacrés en dehors du temps avec lesquels on peut instaurer un rapport de pure contemplation, imposant donc une posture passive, précisément à l'opposé de ce qui s'y faisait auparavant.

D'autre part, l'idiosyncrasie de ces politiques s'exprime également par des programmes ministériels visant à encourager un usage différent de la nature, selon une perspective lucrative et de consommation, reposant précisément sur la reconversion des zones rurales en zones de tourisme vert<sup>352</sup>. Cela a fortement influencé le réaménagement territorial de nombreuses zones montagnardes, comme par exemple Cortina d'Ampezzo, à vingt kilomètres à vol d'oiseau de Cibiana, ou encore Prati di Tivo à huit kilomètres à vol d'oiseau d'Azzinano, qui ont équipé leur territoire en fonction des activités sportives touristiques. Si, d'un côté, les politiques environnementales, prônant la protection et la conservation de ces zones, interdisent ou limitent fortement les activités traditionnelles liées à une économie agro-sylvo-pastorale, de l'autre, elles encouragent l'installation de grands domaines skiables dans toutes les zones montagnardes protégées, à tel point qu'aujourd'hui, on peut pratiquer le ski dans plusieurs parcs naturels.

Bien que les récentes mesures environnementales évoluent plutôt vers une idée de « nature [inscrite] dans un mouvement de transformation historique inséparable du genre de devenir impulsé par les hommes et les sociétés »<sup>353</sup>, il n'en reste pas moins que cette tendance vers une sanctuarisation de la nature, longuement poursuivie, est un des éléments ayant sanctionné et consolidé la fracture entre les communautés rurales et leur environnement.

---

<sup>350</sup> *Ibidem*, page 120.

<sup>351</sup> *Ibidem*

<sup>352</sup> Cf. BETEILLE Roger, *Le tourisme vert*, PUF, Paris, 1996.

<sup>353</sup> GRANJOU Céline, *Sociologie des changements environnementaux. Futurs de la nature*, op. cit., page 120.



## 7. LE RETOUR AU VILLAGE

Dépeuplement, exode, désertification, marginalisation : il s'agit de mots qui évoquent un scénario apocalyptique, et sur lesquels repose le sens de la tragédie, de la catastrophe. En effet, ce qui a été mené sur les territoires ruraux est en quelque sorte une guerre, un conflit entre deux différentes manières de concevoir l'être au monde et l'être dans le monde : ce que l'on a défini, à l'aide de deux termes juxtaposés, d'archaïsme et de modernité. Comme il advient dans tous les conflits, les vieux équilibres sont brisés à l'avantage d'un nouvel ordre des choses.

Pour décrire les villages abandonnés ou dépeuplés, Vito Teti, dans son *Il senso dei luoghi*<sup>354</sup> mobilise la métaphore du corps malade. Le recours à l'image du corps est une référence à l'Antiquité latine, plus précisément à Menenius Agrippa<sup>355</sup>, et s'avère utile pour comprendre le piteux état dans lequel sont laissés ces villages de montagne. Depuis leur fondation, ils ont dû se défendre des multiples agressions, inondations, famines, épidémies. Au fil du temps, ils ont ainsi développé des anticorps, un certain équilibre interne, en mesure de les mettre à l'abri de ces dangers répétés. Dans cette lutte éprouvante, le corps vieillit. Fatigué et affaibli, il n'arrive plus à faire face aux nouveaux fléaux de la modernité. Il se fait donc de plus en plus malade et vulnérable aux agressions externes, incapable de se défendre, de mettre en place les bonnes stratégies lui permettant de survivre. Dans cette perspective, l'émigration manifeste une réaction du corps malade, devant s'alléger de ses scories afin de retrouver un nouvel équilibre : « *Il corpo deve trovare un giusto equilibrio tra tendenza alla fuga e la necessità di restare ancora, integro, riconoscibile* », car « *superata una certa soglia di partenze, il paese rischia di svuotarsi, di morire del tutto* »<sup>356</sup>.

---

<sup>354</sup> TETI Vito, *Il senso dei luoghi*, ed. Donzelli, Roma, 2004.

<sup>355</sup> L'auteur latin se sert de la métaphore des membres et de l'estomac dans son fameux apologue prononcé lors de l'insurrection de la plèbe, dans lequel il veut démontrer que tous les composants de la société sont fonctionnels les uns pour les autres.

<sup>356</sup> TETI Vito, *Il senso dei luoghi*, 2004, op. cit., page 75.

Trad. fr. : « Le corps doit trouver le juste équilibre entre la tendance à fuir et la nécessité de rester immobile, intact, reconnaissable [car] après un certain seuil de départ, le pays risque de se vider, de mourir complètement ».

Commence alors un combat déchirant entre deux tendances juxtaposées : celle qui pousse au départ et celle qui invite à rester. Ceux qui quittent les lieux entament un long voyage, comme des membres mutilés à la recherche d'un nouveau corps qui puisse les abriter, sans toutefois perdre de vue la possibilité du retour. Ceux qui restent, au contraire, se font « [...] *testimonianza di un corpo frantumato, di un universo esplosivo, le cui schegge si sono spostate in mille luoghi. Ma non sono memorie inerti e sterili. I rimasti sono una nuova categoria sociale, culturale, mentale che nasce con l'emigrazione di fine Ottocento, con l'erosione e la fine dell'antico mondo* »<sup>357</sup>.

Ceux qui partent, ceux qui restent et ceux qui reviennent, partagent donc le même sens de dépaysement, par le fait d'avoir perdu les points de repère essentiels à déterminer l'appartenance à un lieu : « *esiste infatti lo sradicamento totale di colui che si sente straniero nel posto in cui vive* »<sup>358</sup>.

Les catastrophes naturelles, tremblements de terre – si fréquents en Italie –, inondations, avalanches, détruisent les maisons, transfigurent la morphologie des villes, laissent des traces visibles du bouleversement engendré. Mais, dans ces villages, aucun marqueur de cette violence ne stigmatise les maisons ; elles portent simplement les signes du temps, sans toutefois dénoncer la lacération occasionnée, car comme l'écrit Vito Teti : « [...] *qui la guerra è stata lenta, subdola, sotterranea e ha avuto come protagonisti miseria e abbandoni* »<sup>359</sup>.

Cette fracture indélébile est plutôt à rechercher dans les mailles fines du paysage, dans la structure du village agricole – qui demeure inchangé bien que désuet, car aucune autre activité n'a remplacé les vieilles habitudes –, dans la structure des maisons – conçues pour répondre à des exigences désormais

<sup>357</sup> TETI Vito, *Il senso dei luoghi*, 2004, op. cit., page 75.

Trad. fr. : « [...] témoignage d'un corps brisé, d'un univers éclaté, dont les fragments se sont déplacés vers mille endroits. Mais ce ne sont pas des mémoires inertes et stériles. Les « restés » constituent une nouvelle catégorie sociale, culturelle et mentale née avec l'émigration de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'érosion et la fin du monde antique ».

<sup>358</sup> *ibidem*, page 74.

Trad. fr. : « [...] il y a en fait l'éradication totale de celui qui se sent étranger dans le lieu où il vit ».

<sup>359</sup> *Ibidem*, page 55.

Trad. fr. : « Ici, la guerre a été lente, subtile, souterraine et avait pour protagonistes la misère et l'abandon ».

dépassées et jamais adaptées au nouveau style de vie. Des lieux où il coûte même de retrouver un centre, car l'abandon des activités agricoles et le départ de la population ont désormais nivelé des espaces, qui auparavant étaient structurés selon des logiques justifiées par le contexte.

Cette fracture est lisible encore dans le rapport décalé entre village à vocation agricole et nature sauvage l'entourant, où la forêt s'est appropriée des champs cultivés dans le silence assourdissant enveloppant des lieux autrefois bien vivants. Par cette confrontation saisissante entre ce qui est et ce qui devrait être, on peut dire que le paysage porte les signes d'un tel bouleversement.

Les pierres ordonnées dont se composent ces villages représentent donc l'empreinte pâle d'une dimension érodée. Ce qui reste est pourtant réduit à l'état de ruine, non pas dans le sens d'une dégradation purement physique, mais plutôt car il certifie un glissement sémantique. Les immeubles, les maisons, les rues, tout ce dont se compose cet univers rural devient de la sorte « [...] *una traccia che ci parla di un contatto e insieme certifica una perdita* »<sup>360</sup>. C'est précisément à cause de cette perte que leur présence devient alors « [...] *residuo, ferita aperta [...] di una sfida sempre in piedi tra i diversi tempi* »<sup>361</sup>. Même si ces ruines sont l'effet d'un bouleversement, elles demeurent toutefois encore vivantes, elles sont toujours en mesure de raconter, de tisser un nouveau dialogue avec l'espace, en raison de leur matière hybride qui les rend « [...] *irriducibili alla storia o almeno alla cronologia (in quanto tempo impuro, incrocio di passati multipli, tutti inesorabilmente "in rovina")* »<sup>362</sup>.

---

<sup>360</sup> TARPINO Antonella, *Spaesati. Luoghi dell'Italia in abbandono tra memoria e futuro*, Einaudi, Firenze, 2012 [Version Kindle].

Trad. fr. : « [...] une trace qui nous parle d'un contact et en même temps sanctionne une perte ».

<sup>361</sup> *Ibidem*

Trad. fr. : « [...] résidu, blessure béante [...] évoquant un défi toujours actuel entre différentes temporalités ».

<sup>362</sup> *Ibidem*.

Trad. fr. : « [...] irréductibles à l'histoire, ou du moins à la chronologie (en tant que temps impur, carrefour de multiples passés, tous inexorablement "en ruine") ».

## 7.1. Localiser les souvenirs

Quel sens donner donc à ces ruines « *in un universo sparso, frammentato, senza centro* »<sup>363</sup> ? Pour trouver une nouvelle place à l'intérieur d'un espace vidé de ses liens vitaux, il s'avère nécessaire de retrouver, repérer, rassembler les fragments d'un discours identitaire longuement interrompu. Il faut, comme le dit La Cecla, « *fare mente locale* ». Il s'agit d'une expression italienne qui ne trouve pas d'équivalent en français, dont le sens est précisément celui de relier la mémoire ou bien l'esprit à un lieu précis, afin de se repositionner dans le passé tout comme dans le présent. C'est avant tout une opération mentale visant à s'aligner sur un lieu avec lequel on a perdu l'interaction.

Les peintures murales cherchent alors à donner une forme sensible et intelligible à cette opération mentale collective, par le biais d'une constante recherche philologique de ces éléments éclatés qui, une fois récupérés, seront en mesure de restituer l'identité de ces lieux, de faire parler ces ruines. Ceux qui sont restés tout comme ceux qui sont revenus, s'engagent ainsi en « [...] *un lavoro di appaesamento [...] un'opera di ritrovamento e ricostruzione di un mondo nuovo, magari nello stesso luogo in cui sono nati* »<sup>364</sup>.

Il convient en effet de rappeler que les trois expériences de peintures murales ici analysées, voient le jour précisément grâce à l'interaction entre ceux qui sont revenus habiter leurs lieux d'origine et la population locale : « Ceux qui sont restés ». Alfredo et Dante Bellini à Azzinano, ayant longtemps vécu dans les grandes villes du Centre et du Nord de l'Italie, tout comme Osvaldo originaire de Cibiana, parti en Allemagne et en Pologne pour exercer le métier de glacier, puis rentré à la fin des années 1980. Il en va de même pour Francesco Del Casino, qui bien qu'originaire de Sienne en Toscane, choisit de s'installer à Orgosolo, le village natal de sa femme. Les géographes ont donné un nom à ce mouvement de retour, à cette envie de regagner la campagne, et l'expriment par l'expression

---

<sup>363</sup> TETI Vito, *Il senso dei luoghi*, ed. Donzelli, Roma, 2004 op. cit., page 46.

Trad. fr. : « dans un univers dispersé, fragmenté, sans centre ».

<sup>364</sup> *Ibidem*, page 47.

Trad. fr. : « [...] un travail de réinstallation [...] un travail de découverte et de reconstruction d'un nouveau monde, peut-être au même endroit où ils sont nés ».

« néo-ruraux ».

Pour prolonger la métaphore de Vito Teti, les peintures murales représentent donc l'expression d'un retour aux origines, à ce corps qui a été longtemps malade et que l'on cherche désormais à revitaliser à travers différentes initiatives : « [...] *con risposte culturali* » et plus précisément grâce à « *l'attaccamento al luogo, [il] senso dell'appartenenza, [il] legame religioso* », qui interviennent pour endiguer « *la dissoluzione dell'abitato anche nei più terribili eventi catastrofici* »<sup>365</sup>.

Ce lien renouvelé se réalise précisément à travers un retour symbolique aux maisons. Ces vieux bâtiments ne témoignent pas simplement de la fracture spatiale et temporelle, conséquence néfaste du passage à la modernité, mais ils demeurent également les seuls points de repère encore en fonction ; ils assurent toujours la démarcation entre intérieur et extérieur, entre sphère intime et sphère publique. Si soigner un corps malade signifie rétablir la bonne fonctionnalité de tous ses membres, alors il faut précisément réparer les fondations afin de rétablir un ordre, là où règne l'entropie. Les maisons représentent donc le noyau de l'enracinement à un lieu, le degré zéro de l'appartenance spatiale, le premier univers qu'on apprend à habiter, bien avant d'habiter le monde. On commence alors ce travail de recomposition en partant du niveau le plus intime, celui le plus chargé de mémoire, et on exploite sa structure pour « localiser les souvenirs »<sup>366</sup> en leur attribuant un cadre pertinent. La maison est d'ailleurs un allié fidèle de la mémoire : l'union de ces deux éléments se perd dans les mailles du temps. Une technique assez connue de la rhétorique, et très utilisée par Cicéron lors de ses célèbres plaidoiries, se base sur le fait d'attribuer une chambre de sa propre maison à chaque argumentation, afin de se rappeler de l'enchaînement de son raisonnement. C'est d'ailleurs pour cela que, même aujourd'hui, on a recours aux expressions « en premier/deuxième/troisième lieu » pour développer un discours.

---

<sup>365</sup> *ibidem*, page 74.

Trad. fr. : « [...] défend aussi [...] par des réponses culturelles » et plus précisément grâce à « l'attachement au lieu, au sentiment d'appartenance, au lien religieux » qui interviennent pour endiguer « la dissolution de la zone habitée, même lors des événements catastrophiques les plus terribles ».

<sup>366</sup> HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Éd. Alcan, Paris, 1925.

C'est pourquoi, pour reprendre les fils d'un discours interrompu, il s'avère nécessaire de reconstruire tout d'abord une continuité entre le vécu, représenté par la mémoire, et son espace. On recourt ainsi au caractère évocateur des maisons, déterminé par le fait d'être « [...] *un deposito materiale e insieme interiore, di ricordi ancora condivisi, l'estremo baluardo di un tempo faticosamente sottratto al ritmo incalzante della perdita* »<sup>367</sup>. Toutefois, pour rendre collectif l'acte de se rappeler, il faut partager les souvenirs et notamment les rendre visibles, afin que tous les citoyens puissent s'y identifier. Il faut pour cela certainement piocher dans la mémoire intime, sans toutefois s'y renfermer. Le fait donc de peindre les murs des maisons du village avec les histoires personnelles des ses habitants, comme dans le cas de Cibiana, est un acte qui vise précisément à briser la cloison public/privé imposé par les murs, afin de procéder à une mise en commun des expériences individuelles dont se compose la société cibianaise. Celles-ci sont en effet déclinées selon un point de vue strictement collectif car, bien que la narration porte sur les membres de la communauté, c'est le souvenir collectif qui est mis en avant. D'ailleurs, comme le souligne bien Halbwachs dans son ouvrage posthume, toute mémoire individuelle est en quelque sorte une mémoire collective<sup>368</sup>. Le groupe se souvient donc de Lelo en tant que luthier, de Maria en tant que couturière, tout comme de la famille Bellini (?) en tant que fabricants de chaussures. Il en va de même pour la chambre de Titta, le peintre du village qui, bien que représentant un espace intime, devient un lieu iconique et représentatif de son statut.

Dans les cas de figure du village d'Orgosolo et du hameau d'Azzinano, on ne retrouve que rarement cette posture privilégiant une vue de l'intérieur, intimiste ; néanmoins, la démarche demeure semblable. Plutôt que d'avoir recours aux mémoires individuelles, c'est précisément le caractère collectif des expériences vécues par l'ensemble de la communauté qui a été privilégié. Cela s'exprime par le

---

<sup>367</sup> TARPINO Antonella , *Geografie della memoria. Case, rovine, oggetti quotidiani*, Einaudi, Firenze, 2008, page 27.

Trad. fr. : « [...] un dépôt matériel et un ensemble intérieur, de souvenirs encore partagés, sont le rempart extrême d'une époque laborieusement soustraite au rythme pressant de la perte ».

<sup>368</sup> Cf. Halbwachs, *La mémoire collective*, PUF, Paris, 1950, op. cit.

souvenir des pratiques de jeux, tout comme des actions de protestation, vécues comme des moments particulièrement fédérateurs. On pourrait donc dire que la différence sensible entre ces trois cas de figure demeure tout d'abord dans le point de vue qui a été privilégié. À Cibiana, ce qui domine est en quelque sorte un regard qui part de l'intérieur pour se projeter vers l'extérieur : l'espace public est investi par l'extériorisation du vécu individuel, mettant en valeur l'histoire personnelle et soulignant l'idée de communauté formée par des identités multiples. À Orgosolo, tout comme à Azzinano, *a contrario*, les peintures murales partent plutôt de la dimension publique du vécu, en s'appuyant précisément sur les expériences collectives ayant façonné la communauté.

Dans tous les cas, la narration prend appui sur la mémoire collective, car les membres des trois communautés ont pu reconstruire leurs souvenirs « à partir de données ou de notions communes [ce qui est possible seulement] s'ils ont fait partie et continuent à faire partie d'une même société »<sup>369</sup>.

Ces peintures murales visent à donner une certaine transparence aux murs du village, à offrir une voix à leur pouvoir narratif et identitaire, en montrant ce qui se passait à l'intérieur, dans les ateliers des artisans en encore dans les chambres particulières, ou plutôt à l'extérieur, dans l'immensité des champs. Il semble donc évident d'enfin ancrer ces lieux aux souvenirs, conçus comme la clef de voûte permettant de retrouver un vécu autrement perdu, sans lequel l'espace serait trop léger et raréfié pour atteindre le statut de lieu.

L'opération de construction de l'identité par la récupération de la mémoire collective entérine une césure entre ce qui était et ce qui n'est plus, puisque « *tra l'oggetto del passato e l'operazione della memoria si frappone pesantemente il corso del tempo* »<sup>370</sup>. Néanmoins, à travers les peintures murales, on cherche à ramener à la surface du visible les stratifications de la vie qui se sont superposées sur ces lieux au fil du temps, afin de les re-fonctionnaliser, autrement dit de les valoriser dans le passé tout comme dans le présent. Pour ce faire, on leur attribue

---

<sup>369</sup> Halbwachs, *La mémoire collective*, PUF, Paris, 1950, page 12.

<sup>370</sup> TARPINO Antonella, *Spaesati. Luoghi dell'Italia in abbandono tra memoria e futuro*, 2012, op. cit. [version Kindle]  
Trad. fr. : « Entre l'objet du passé et l'opération de la mémoire s'interpose lourdement le fil du temps ».

une place de choix dans la reconstitution des valeurs sur lesquelles s'appuie la communauté actuelle, qui reste, malgré tout, consciente de sa transfiguration.

## **8. LA PATRIMONIALISATION DU QUOTIDIEN COMME STRATÉGIE DE RECOMPOSITION DE LA FRACTURE TERRITORIALE**

Jusqu'ici, nous avons cherché à identifier les éléments ayant engendré une fracture dans le milieu rural, observable sur le plan territorial, identitaire et écologique. Par la suite, nous avons vu comment la synergie des néoruraux et des « restés » permet à la communauté d'entamer un processus de refonctionnalisation des lieux, ce qui représente une riposte aux nombreuses fractures subies. Les peintures murales constituent l'expression la plus visible et prégnante de cette réaction.

Dans les trois cas de figure analysés, les sujets des peintures murales concernent les anciennes pratiques ayant façonnées et caractérisées les lieux. Quelles sont les logiques sous-jacentes à ce choix ?

Les pratiques collectives de travail dans les champs, tout comme les loisirs des jeunes paysans ou bien les luttes de revendication du territoire, témoignent tous d'une manière de vivre propre à chaque lieu. Les petits gestes quotidiens qui lient de manière indissoluble l'action au lieu sont donc sémantisés en ce sens.

La fontaine d'Azzinano, où les femmes du village se retrouvent pour faire la lessive, représente le symbole de l'échange entre pairs, loin des strictes règles imposées par le milieu familial. Les jeux d'enfant évoquent des pratiques de loisir



fortement influencées par l'espace ouvert de la campagne (qui est d'ailleurs reproduit de manière fidèle sur les murs du village) ; pour ces enfants, la découverte du monde et la territorialisation portaient précisément de cette expérience constante avec la nature et l'environnement.

Les luttes contre l'installation du polygone de tir à Pratobello, tout comme la description minutieuse des activités artisanales à Cibiana, racontent un rapport aux lieux basé tout d'abord sur l'accès inconditionnel à l'environnement. Les forgerons du village vénitien, apparaissant à maintes reprises aux différents coins du bourg, évoquent soudainement les allées et venues séculaires vers le ventre de la montagne à la recherche de métaux, tout comme les figures minces et noueuses des bergers orgolais décrivent un rapport obstinément fidèle à la montagne, vécue comme une émanation avare de la terre nourricière (« Le dieu qu'on a est dur... C'est de l'eau ce qu'on te demande, non pas de la viande de bœuf », plaide ainsi un mur orgolais).

Toutes ces pratiques découlent précisément d'une adaptation aux caractéristiques de ces lieux et aux ressources disponibles, tout comme d'une acceptation des contraintes imposées par chaque milieu, ce qui d'ailleurs a forgé la structure collective de la société rurale. Par conséquent, l'évocation de la vie quotidienne de ces communautés, telle qu'elle s'est déployée dans la longue durée, nous raconte notamment la stratification et la consolidation des solutions mises en place par chaque société afin de contourner les difficultés et ainsi d'habiter le lieu.

L'opération artistique vise donc à rendre visible la « manière de faire avec » le territoire propre à chaque communauté locale. Se dessine ainsi ce que l'on pourrait définir comme un processus de patrimonialisation du quotidien, visant à rendre visible et à retranscrire la mémoire collective des sociétés rurales, afin de transmettre non seulement des anciens savoir-faire, mais aussi une manière différente d'être au monde.

C'est précisément « cette inscription et cet enregistrement de la mémoire sur un support matériel »<sup>371</sup> qui fait glisser l'action de la remémoration vers une

---

<sup>371</sup> DAVALLON, Jean. «Mémoire et patrimoine : pour une approche des régimes de patrimonialisation». Tardy, Cécile, et Vera Dodebei. *Mémoire et nouveaux patrimoines*. Marseille : OpenEdition Press, 2015. Web. <<http://books.openedition.org/oep/444>>.

patrimonialisation de l'objet idéal. Sa forme visible dans l'espace public assure l'exposition pérenne de l'objet, et pose donc la question de la conservation de ce patrimoine.

Or, cette démarche, ainsi que la nature même des peintures murales, interviennent dans la recomposition de la fracture territoriale à travers deux opérations distinguées : une resémantisation des lieux et une reconfiguration des spatialisations. Ces deux volets résultent du choix des sujets légués aux générations futures, tout comme de leur mise en contexte. Toutes les trois communautés locales ont, en effet, ressenti l'exigence d'ancrer cette démarche dans leur cadre de vie particulier, de rechercher une correspondance constante entre la pratique évoquée et le lieu de sa représentation. À Cibiana, l'illustration des artisans dans leurs ateliers, ainsi que les scènes familiales, trouvent leur place précisément sur les murs des bâtiments les ayant abrités. Les scènes de revendication du « *triennio rivoluzionario d'Orgosolo* » s'affichent sur les édifices ayant été témoins de cette saison insolite, comme dans le cas de la mairie du village, et il en va de même pour les peintures narrant l'histoire du personnage éponyme de la rue. Dans le petit hameau d'Azzinano, les jeux sont souvent figurés sur les maisons ayant autrefois délimité le terrain de ces mêmes jeux et, si une telle correspondance s'avère impossible à mettre en place, une description minutieuse du paysage intervient dans la représentation, renvoyant précisément à un espace réel et reconnaissable (comme, par exemple, l'église). Quel sens, donc, donner à une correspondance si stricte et marquante ?

## 8.1. Resémantisation des lieux

Le fait de ramener les souvenirs à la surface du visible, par le biais d'une remémoration des pratiques ayant façonné l'espace de vie, prend du sens s'il est contextualisé dans une démarche de « remembrement », c'est-à-dire de recomposition d'une réalité fragmentée. Il s'agit d'une opération de resémantisation des lieux, à travers l'évocation d'un univers de pensées, savoirs, pratiques cristallisés dans les gestes quotidiens. Considérés dans leur globalité, ces gestes définissent les contours d' « un champ de l'expérience humaine, individuelle et collective, [...] un ensemble des procédures mentales, discursives, techniques et sociales, pour lesquelles une société, les groupes et les individus qui les composent, donnent sens au monde qui les entourent et se donnent les moyens d'agir sur lui ou d'interagir avec lui »<sup>372</sup>. Dans le cas des peintures murales, cet horizon de savoirs se matérialise notamment dans l'évocation des artefacts (y compris les jouets fabriqués par les enfants), tout comme dans les métiers et dans les revendications, expressions d'un *modus cogitandi* et d'un *modus operandi* jaillis de la réalité locale.

L'espace de ces villages, envahi par une sorte de retour en arrière, est ainsi reconduit au degré zéro de sa signification. On le soustrait à la nouvelle manière de l'habiter, étrangère à sa constitution, afin de le ramener à son contexte originare. De la sorte, à travers cette démarche, ce qui domine à présent ces lieux n'est pas les ruines, indiquant la caducité de leur existence, mais leur essence de témoins, qui invite à problématiser un présent encombrant.

La signification de ces pratiques et savoir-faire ne s'épuise pas simplement dans la mise en forme du récit, mais elle repose davantage sur le fait qu'elles sont ancrées et renvoient directement aux contextes et aux milieux spécifiques les ayant générées. Elles acquièrent donc du sens par l'habitat où elles s'inscrivent et dont elles représentent l'émanation directe. Comme dans un mouvement constant d'aller-retour, les peintures murales et les pratiques évoquées donnent du sens aux lieux et *vice-versa*, dans une logique d'alimentation mutuelle.

---

<sup>372</sup> JACOB Christian, *Qu'est qu'un lieu de savoir*, Open Edition Press, 2014, page 27.

Le but de cette patrimonialisation du quotidien n'est pas seulement de transmettre des pratiques et des connaissances autrement perdues, mais aussi surtout de retrouver le sens « des lieux », c'est-à-dire de restituer à cet espace vidé de toute interaction le sens des relations entre les individus et avec la nature, qui a caractérisé ces lieux depuis des temps immémoriaux. Des pratiques orphelines de leur contexte d'origine seraient, au contraire, privées des éléments nécessaires à leur compréhension, tout comme des lieux dépourvus du vécu de leurs habitants demeureraient à l'état de non-lieux.

## **8.2. La reconfiguration des spatialisations**

Restituer les pratiques, expériences, savoirs, discours, à leur propre contexte ne permet pas seulement de resémantiser, mais aussi de reconstruire de nouvelles cartes mentales du lieu, permettant ainsi de se réorienter dans l'espace, tout en lui donnant un nouveau sens. Ce sens était autrefois constitué par des liens innombrables, tissés quotidiennement par les locaux en interaction avec leur territoire, au travers de leurs activités quotidiennes. C'est précisément cette interaction constante, cette trame composée de fils subtils, de parcours répétés sans cesse, qui permet de transformer un lieu en espace social ou, sur le plan individuel, en espace vécu. Ces mêmes liens permettent d'appréhender le lieu sous différents points de vue, imaginaire ou matériel, en le désignant comme une entité porteuse de plusieurs dimensions. Cette capacité de spatialiser, de construire par la pratique quotidienne le champ d'action de la société, confère à la communauté le rôle d'acteur de son territoire, et définit ce dernier comme porteur de significations et valeurs multiples. Or, la fracture territoriale intervient précisément lorsque cette communication à double sens entre les lieux et leurs communautés s'interrompt, rabaissant par conséquent le territoire au rang d'espace constitué d'une seule dimension, à savoir physique.

Les zones de montagne ont toujours impliqué, par leur nature, une certaine fluidité du territoire, représentée par les migrations saisonnières, tout comme par les déplacements temporaires d'une vallée à l'autre ou des vallées vers la ville. Ces mobilités impliquent un glissement temporaire de dimension spatiale, comme par exemple le passage de l'*ager* (la campagne) à l'*urbs* (la ville). Cela suppose une maîtrise spatiale infiniment plus étendue que celle que les individus contemporains se trouvent contraints de vivre dans le présent.

Suite au déclin de la société archaïque et à la cessation des activités rurales, reposant précisément sur un accès ouvert et collectif aux ressources territoriales, ce rapport fluide au territoire cesse également. Le travail industriel qui s'impose dans le passage à la modernité, et le style de vie qui l'accompagne, demandent par leur essence une immobilité inédite, jusque-là inconnue. Cela oblige les habitants de ces lieux à une sédentarité exacerbée. Les communautés de montagne voient donc se réduire leur champ d'action, et elles restent ainsi confinées à l'intérieur d'un périmètre exigu, dépouillé de sa spécificité intrinsèque. Les villages se replient en quelque sorte sur eux-mêmes. Ce qui auparavant était un univers complexe de relations entre l'environnement et les humains se réduit soudainement à un quotidien fragmenté.

Les peintures murales, déployées de manière capillaire dans les rues du centre habité, tâchent alors de redonner de la profondeur à un espace désormais aplati, car non plus porteur de sens, et ainsi de retracer et de rendre visible cette multidimensionnalité perdue. Ils sont en ce sens des vecteurs de nouvelles spatialités. Mais de quelle spatialité s'agit-il ? Les liens évoqués par la représentation ne s'expriment plus, en effet, à travers une spatialité concrète ; ils traduisent, au contraire, une spatialité qu'on pourrait définir comme succédanée. Celle-ci s'exprime sur deux plans distincts : d'un côté, par la tridimensionnalité de l'illustration, qui prolonge l'espace réel, le retravaille et souvent le transfigure ; de l'autre côté, ce sont les sujets même des peintures qui suggèrent une spatialité autre.

À travers un langage fortement symbolique, les peintures murales parviennent à mettre en place et à donner une forme, mais aussi une matérialité à la nouvelle

dimension spatiale. Elles retracent les fils invisibles que les habitants ont silencieusement noués dans leur territoire. Elles retrouvent ces parcours composés de mémoires, légendes, pratiques, héritées de génération en génération, en superposant ainsi un paysage mental à celui, physique, de la réalité dominante. Dans le bourg de Cibiana, la représentation de l'attente d'une lettre qui vient de loin évoque symboliquement ces liens entre la montagne et l'ailleurs ; de même, « *i Asburgo a Cibiana* » nous montre l'ampleur des relations des populations de montagne, s'étalant au-delà des confins nationaux, ce qui est aussi confirmé par la peinture murale « *I Zestoi* », où un groupe de femmes est prêt à se mettre en marche pour aller vendre ses produits dans les vallées limitrophes et, encore plus loin, dans les villes des plaines. Dans le cas de l'expérience muraliste orgolaise, l'évocation d'anciens liens territoriaux, tout comme la découverte ou la reprise des sujets historiques autrefois oubliés, servent pour créer une nouvelle connexion entre la dimension locale du petit village et celle, nationale, de la péninsule. On fait ici référence notamment aux peintures murales narrant l'histoire du personnage éponyme de la rue, propice à inscrire l'identité locale dans le seuil de la nationale. Mais on ne s'arrête pas ici et on élargit davantage, en évoquant les expériences de populations lointaines (comme dans le cas des murs représentant Che Guevara ou les Indiens d'Amérique), grâce auxquelles on peut établir une connexion encore plus ample et étendue avec un ailleurs porteur d'autres valeurs, et donc revendiquant d'autres rapports au monde, à l'habitat, à l'environnement (ce que Slovic définit par le terme de « translocalité »<sup>373</sup>).

Les liens territoriaux qui ont longtemps structuré l'espace social, l'espace de vie et la territorialisation de la société, se sont constitués par le biais de pratiques séculaires qui étaient elles-mêmes la phénoménisation d'une approche au monde bien déterminée. À présent, la fragmentation de l'expérience du lieu rend impossible une telle démarche. Pour pallier cette situation, on met donc en place une opération symbolique visant à reconfigurer l'espace, en lui attribuant une dimension intensive, capable de dépasser les limites physiques et d'ouvrir de nouvelles spatialités, cette fois-ci purement mentales. De la sorte, le patrimoine

---

<sup>373</sup> Cf. Slovic Scot, *Translocalità*, op. cit.

ainsi construit « [...] est dorénavant investi d'une fonction de repères territoriaux. Ce patrimoine, tantôt [en] représente l'identité [...], tantôt en marque l'espace »<sup>374</sup>.

### 8.3. La fête des peintures murales comme geste réparateur

Après avoir reconstruit la trame des liens territoriaux par le biais de la mise en patrimoine du quotidien, les communautés ressentent la nécessité de récupérer également les liens sociaux dont se composait la société rurale avant la manifestation de la fracture. Malgré la patrimonialisation des pratiques auxquelles ils étaient indissolublement liés, la récupération philologique de ces liens s'avère toutefois compromise. Les rapports entre pratiques et territoire ayant cessés, la structure sociale et culturelle sur laquelle reposait l'essence de la vie rurale s'est en effet, entre temps, effondrée. Les moments de partage et de célébration de la communauté, construits autour des repères temporels, telle la fin de la moisson, n'ont plus raison d'être, tout comme ceux liés à la vendange ou au retour des bergers des pâturages hivernaux, scellant enfin la renaissance de la montagne suite à la longue léthargie. Ces pratiques fédératrices, ayant longtemps étayé le vécu de la collectivité, ne sont donc plus à même de fournir le substrat matériel de la fête, ni de donner du sens à une tradition désormais perdue. Celles-ci sont en effet la représentation de la stratification des valeurs, comportements, dispositifs symboliques, construits autour d'exigences matérielles et culturelles bien déterminées, comme par exemple celles d'établir une coupure temporelle avec la quotidienneté, marquer et entériner les pauses de travail et les temps de repos, ou bien envisager un renversement de l'ordre social. Des fêtes structurées d'une telle manière n'auraient donc plus la même portée au sein d'une communauté

---

<sup>374</sup> GLEVAREC, Hervé. Le nouveau régime d'historicité porté par les Associations du patrimoine in Crivello, Maryline, et al.. *Concurrence des passés : Usages politiques du passé dans la France contemporaine*. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2006. (pp. 23-36) Web. <<http://books.openedition.org/pup/5968>>

fragmentée puis recomposée, qui entretient désormais un rapport différent avec son habitat, tout comme des pratiques et des valeurs inédites. Il s'avère donc nécessaire de trouver d'autres stratégies en mesure de légitimer, et donc de célébrer, cette recomposition sociale, qui repose sur la récupération d'anciennes valeurs inscrites désormais dans un nouveau contexte d'action, tout comme de restituer le présent dans la continuité de l'histoire locale. Pour que la communauté retrouve son statut symbolique, il faut en quelque sorte réinventer des mythes de fondation.

Les peintures murales, de par leurs fonctions mémorielle et symbolique, constituent donc un nouveau mythe fondateur, une refondation, déterminant un nouvel acte de naissance dans lequel la collectivité peut finalement s'identifier en tant qu'appartenant à un *unicum*.

Dans le village de Cibiana, tout comme dans le hameau d'Azzinano, elles constituent précisément le sujet de la fête. Tous les ans, pendant la dernière semaine du mois de juillet, des artistes sont invités à peindre certains murs dans les deux villages ; le sujet a été établi au préalable par l'association des citoyens. Tous participent à l'organisation de la kermesse. Des volontaires assurent l'accueil et se chargent d'héberger les artistes, tandis que d'autres s'engagent dans la mise en place des animations. À cette occasion, tout le monde peut assister à la réalisation en direct de l'œuvre murale.

À Cibiana, en effet, la fête a été conçue comme une évocation de l'ancien village, et les peintures murales représentent l'occasion de ramener le bourg à son état originel, avant sa transformation. Des bénévoles, habillés avec des costumes traditionnels, représentent les métiers évoqués sur les murs, se servant pour l'occasion des anciens outils de travail.

Dans le hameau d'Azzinano, on remarque également une correspondance stricte entre les sujets des peintures et les animations proposées, au point que ces dernières sont l'expression matérielle des pratiques mises en scène. Ici, la fête se déroule autour des jeux d'antan, et dans un souci de cohérence, les animations concernent précisément des tournois de jeux d'autrefois, pour le plaisir des enfants



et des adultes. L'apogée de la fête est représenté par l'inauguration des peintures murales, lorsque les artistes font acte de donation officielle de leur art à la population. Ce moment prend la forme d'une véritable cérémonie, présidée par les élus locaux, en présence de quelques invités de renom.

## **9. LA RECOMPOSITION DE LA FRACTURE IDENTITAIRE**

Les peintures murales ont donc remplacé les anciennes traditions, et elles constituent à présent le substrat matériel et symbolique autour duquel la collectivité peut enfin se représenter. Elles accomplissent ainsi différentes fonctions permettant de recomposer les liens sociaux et territoriaux de la communauté.

Il s'agit en premier lieu d'une fonction identitaire, qui remodèle le caractère communautaire des populations locales. L'organisation de la fête ne fait pas seulement en sorte de revenir aux anciennes pratiques d'un quotidien révolu, mais elle réactive aussi d'anciens comportements sociaux. La préparation de la fête ainsi que sa réussite dépendent, en effet, de la participation et de l'investissement actif de la population qui se retrouve, une fois dans l'année, à partager des tâches selon les anciens schémas d'entraide, impossibles à entretenir dans la nouvelle répartition du travail contemporain. Ceci est visible tout d'abord dans l'accueil des artistes, lorsque les familles locales assurent, chacune à son tour, l'hébergement à titre gratuit. Gratuite est d'ailleurs la prestation fournie par le professionnel, qui se base elle aussi sur le même rapport de réciprocité. Cette coopération se retrouve également dans le volontarisme des citoyens qui participent à l'organisation, selon différents degrés d'implication et selon leurs disponibilités. On met ainsi en jeu son propre temps, ses propres habilités et savoir-faire, afin d'aboutir à la mise en

œuvre d'un projet commun. Ces formes d'engagement, sur lesquelles repose l'essence même de la fête, constituent une sorte de remémoration des structures fondatrices de la société rurale, puisqu'elles reproduisent les comportements de réciprocité, d'entraide et de coopération, autrement dit ce qui, autrefois, s'exprimait « pour la communauté via le travail dans les champs, soit pour la réalisation, l'entretien ou la gestion des biens communs »<sup>375</sup>.

De la sorte, la fête autour des peintures murales n'est pas seulement un moment de partage, mais elle permet également de donner corps et de reproduire des moments fédérateurs autour desquels se base le sentiment d'appartenance de la communauté entière, comme une sorte de prolongation dans l'espace physique de l'univers raconté dans le *corpus* des peintures. « La fête remplit [ainsi] la fonction des travaux paysans d'antan : elle permet à un groupe de travailler ensemble dans le cadre d'un projet commun, et par là, de se construire et de se percevoir comme tel »<sup>376</sup>.

Le point culminant de la célébration, construit autour de l'acte de donation de l'œuvre d'art à la population, sanctionne et sacralise l'univers de valeurs qui régissait la société archaïque. La logique du don, sur laquelle s'articule le rite, se dessine en effet en opposition à la logique utilitariste de l'intérêt fonctionnel, caractérisant au contraire les sociétés modernes qui, d'après Alain Caillé, s'affirmeraient précisément « comme des sociétés contre le don »<sup>377</sup>. Par cette expression, il ne faut pas entendre le refus catégorique de toute forme de don, mais plutôt la négation de la forme aristocratique de l'*elargitio* (évergétisme), comme outil politique mobilisant la splendeur aristocratique afin de valider le pouvoir des classes dominantes. C'est justement en opposition à cette forme de légitimation du pouvoir, contre « l'intrusion du don et de la logique des relations

---

<sup>375</sup> SABOURIN Éric, *Organisation et sociétés paysannes : une lecture pour la réciprocité*, QUAE, 2012, page 104.

<sup>376</sup> DOYEN Étienne, Fêtes rurales et nouvelles appartenances en Hainaut occidental (Belgique), *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 45-1 | 2014, 45-61.

<sup>377</sup> CAILLÉ Alain, « Introduction », dans *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, sous la direction de Caillé Alain. Paris, La Découverte, « Recherches/MAUSS », 2005, p. 15-48. URL : <https://www.cairn.info/don-interet-et-desinterressement—9782707144966-page-15.htm>, page 23

interpersonnelles dans les affaires publiques et sociales »<sup>378</sup>, que s'affirment les démocraties libérales du XIX<sup>e</sup> siècle. À cette logique, on a donc opposé celle, bourgeoise, de l'intérêt, prônant un échange mesurable et basé davantage sur le principe du *do ut des*<sup>379</sup>. Le don a ainsi été retiré de la sphère publique, pour être relégué à la sphère privée.

Or, cette nouvelle logique crée un déséquilibre dans les rapports entre milieu urbain et milieu rural. Si, d'une part, elle convient à l'administration politique de la Cité, où un nombre de plus en plus élevé d'intérêts viennent façonner les rapports sociaux, d'autre part, le refoulement presque total de l'évergétisme sous toutes ses formes, s'avère contre-productif dans un monde rural, jusque-là basé sur des rapports de type féodaux, puisque, dans ce contexte il joue un rôle tout à fait différent. En effet, on ne vise pas l'affirmation d'une domination sociale, mais plutôt le maintien d'une logique de réciprocité.

Comme Karl Polanyi le montre bien, « les systèmes sociaux ayant existé jusqu'à la fin de la féodalité en Europe occidentale ont été organisés suivant les principes de la réciprocité ou de la redistribution, ou encore de l'administration domestique (production et stockage de ressources pour un groupe fermé) voire d'une combinaison des trois »<sup>380</sup>.

L'économie rurale, ainsi que les structures sociales qui l'accompagnent, ont trait à cette acception du don, impliquant la réciprocité, qui s'exprime donc sous forme d'accès libre à la terre (même dans les propriétés foncières appartenant aux seigneurs) contre un échange, le plus souvent en nature. La garantie de l'accès inconditionnel aux biens communs a pour effet d'institutionnaliser une approche non-marchande à la terre. Celle-ci se base sur des formes contractuelles de don/contre don, entraînant par conséquent des formes d'engagement social très

---

<sup>378</sup> *Ibidem*, page 32

<sup>379</sup> L'évergétisme repose en effet sur un contrat moral qui entraîne une certaine durabilité du rapport social, contrairement à l'instantanéité de la logique du *do ut des* de dérivation bourgeoise qui se base sur l'acquittement de la dette et donc l'extinction du rapport.

<sup>380</sup> LE GOFF Alice, Don, autorité et reconnaissance dans la sociologie de l'évergétisme de Paul Veyne, in : CARRE Louis et LOUTE Alain, *Donner, reconnaître, dominer : trois modèles en philosophie sociale*, Presses du Septentrion, 2016, pp.169- 172.

solides, qui constituent le noyau des liens sociaux, et qui en garantissent la création et le maintien.

Dans la recherche constante de moyens en mesure de remédier à cette fracture, à la fois territoriale et *a fortiori* identitaire, l'acte de donation des peintures murales à la population constitue donc une étape fondamentale. D'un côté, en effet, il ramène dans la sphère publique cette logique du don si fortement contrastée par la société moderne, invitant ainsi à refonder la communauté sur la base des valeurs de réciprocité et de solidarité. Il convient ici de souligner que le but de l'action artistique est précisément de redonner un souffle vital au corps malade, qui n'a plus rien à offrir. Dans ce sens, donc, l'acte artistique devient un acte solidaire.

D'autre part, le don est également apte à mettre en évidence l'aspect rituel et fortement symbolique du geste réparateur que l'on veut attribuer aux peintures murales. On le fait précisément en aidant la communauté à construire et à donner forme à ses propres repères identitaires, à travers la patrimonialisation de son vécu quotidien, ce qui représente un nouveau point de départ.

### **9.1 Le tourisme des origines et la ritualisation de la remémoration : de la dimension fictive à la dimension symbolique**

Tout rite demande un temps et un espace consacrés à cet effet. Dans le cas des deux bourgs de Cibiana et Azzinano, les célébrations tombent à la même période, à savoir la dernière semaine de juillet ; cela n'est pas le fruit du hasard.

De fait, pendant la période estivale, les villages ruraux de la péninsule retrouvent leur vitalité. Ils se repeuplent grâce à la présence des émigrés originaires de ces lieux, qui y reviennent pour passer les vacances. De nombreuses

familles viennent ainsi occuper les maisons des leurs aïeux, désertées pour la plupart pendant l'année. À ces migrants de courte distance (territoire national ou continental), s'ajoutent les visites des descendants des migrants de longue distance (destinations extra-européennes), qui veulent découvrir « la terre des ancêtres [...] pour voir, s'imprégner, confronter l'imaginaire à la réalité, retrouver les traces de la vie d'avant racontées par un parent »<sup>381</sup>. Durant cette période, ceux qui sont restés, les primo-migrants et les personnes issues de plusieurs générations de migrants se rencontrent donc. Les sociologues attribuent à ce phénomène le nom de « tourisme des origines ».

C'est un moment exceptionnel pour les communautés de ces villages, qui se voient ainsi augmentées de manière remarquable, puisque la population effective se joint à la potentielle. Il s'agit donc du seul moment où ce « corps », longtemps malade, peut accueillir tous ses membres disparus. Le retour au village se traduit donc par un moment de partage autour d'un passé commun, réellement vécu, ou bien simplement hérité et imaginé.

Dans ce contexte, la fête des peintures murales remplit non seulement une fonction de recomposition des liens sociaux, mais également de reconstitution de la territorialité. Elle s'avère nécessaire, car elle constitue le support qui permet de créer un lien indissoluble à la fois entre les habitants, et entre les pratiques et le milieu dans lequel elles ont été générées. Comme nous avons eu l'occasion de le voir plus haut, les pratiques évoquées par le biais de l'art ne constituent pas simplement l'expression d'un code comportemental typique de la société rurale, mais elles sont également l'expression d'un rapport privilégié à l'habitat, « la façon dont la société construit son rapport au territoire »<sup>382</sup>. La ritualisation de la remémoration s'avère donc nécessaire pour attribuer, réactiver et entériner ces liens territoriaux, au travers d'actions symboliques. Le retour, ou mieux, l'évocation et la mise en scène dans un temps limité des anciennes pratiques, permet en effet de se replacer dans les logiques territoriales qui ont bâti la

<sup>381</sup> Marie-Blanche Fourcade, « Tourisme des racines », *Téoros* [Online], 29-1 | 2010, Online since 01 June 2012, consulté le 18 septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org.ezproxy.univ-paris3.fr/teoros/483>

<sup>382</sup> Guy Di Méo, Du village à la planète : les territoires de la fête, Café géographique du 29/05/02 à Toulouse. Ressource en ligne : [http://www.cafe-geo.net/article.php3?id\\_article=111](http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=111)

communauté et façonné son espace vital. Cela implique de se relier mentalement à la maîtrise spatiale infiniment plus vaste des aïeux, et de retrouver ainsi les stratégies d'appropriation territoriale qui ont configuré ces lieux. Il s'agit, en quelque sorte, de la transposition dans un cadre réel des anciens schémas de spatialisation. À travers cette translation, l'ensemble du bourg résulte complètement transfiguré ; l'espace est ainsi reconfiguré selon une différente expérience du lieu. Cela constitue, en somme, l'étape ultime du processus de territorialisation entamé dans l'espace succédané de la représentation et ramené, par l'action concrète des habitants, à la tridimensionnalité de l'espace réel. Ce faisant, la fête permet de consacrer un temps privilégié à ce moment de translation de la dimension fictive à la dimension symbolique, et se charge donc de donner « du sens à un espace qui devient alors territoire. Elle participe ainsi à la territorialisation des lieux en se faisant le vecteur des représentations identitaires »<sup>383</sup>.

## **10. DES DIFFÉRENCES SUBSTANTIELLES : FRACTURE *IN FIERI* ET POST-FRACTURE**

Jusqu'alors, nous avons analysé les éléments communs aux trois cas de figure observés. Néanmoins, il convient de souligner que ces trois phénomènes artistiques présentent aussi des différences. En ce qui concerne la fête, par exemple, on remarque que l'expérience orgolaise ne fait pas l'objet de célébrations ni de ritualisations artistiques. Comment peut-on justifier ces différences par rapport au cadre d'analyse qui a été esquissé jusqu'ici ?

Étant tous situés dans des zones de montagne intéressées par des politiques de

---

<sup>383</sup> *Ibidem*

protection de la nature, ces trois villages ruraux ont des caractéristiques géographiques assez similaires. Malgré cela, force est de constater que le processus d'artificialisation du paysage intervient dans des moments de l'histoire communautaire tout à fait différents, ce qui les caractérise donc chacun d'une manière propre.

À Orgosolo, les peintures murales ont été réalisées lorsque la fracture territoriale était en cours, c'est-à-dire au moment où était accompli le dernier acte de sa réalisation : la constitution du parc national du Gennargentu. Les premières propositions officielles, remontant à 1967, coïncident en effet avec le début des protestations des Orgolais. Le parc aurait définitivement empêché aux habitants, installés au milieu de la future zone protégée, de continuer à exercer leurs activités agro-sylvo-pastorales, en brisant *de facto* un rapport séculaire au territoire et à l'environnement. L'occupation de la zone de Pratobello, un hameau du village d'Orgosolo, par les forces militaires, rend ainsi manifeste l'imposition coercitive de la présence de l'État sur ces réalités locales. Si cette rupture territoriale avait déjà commencé à transformer de manière inéluctable les zones rurales et leurs populations tout le long de la péninsule, à Orgosolo, elle advient à un moment où le village commence à peine sa lente transformation. Les paysans et les bergers sont encore majoritaires dans la composition de cette société et, par conséquent, son économie est encore fortement liée à des pratiques rurales. L'émigration est un phénomène qui se manifeste dans ces zones seulement dans l'après-guerre, et dépend davantage de la crise du secteur minier.

Au contraire, dans le cas de Cibiana et d'Azzinano di Tossicia, le projet artistique des peintures murales est mis en place bien plus tardivement (dans les années 1980 dans le village vénitien, et dans les années 2000 dans l'abruzzain), dans une période que l'on pourrait définir comme de « post-fracture ». Ces territoires ont en effet déjà subi des transformations irréversibles, car dans ces zones de l'Italie, les différentes étapes de la fracture (imposition de la propriété privée, migrations et protection de la nature) se manifestent bien avant, et sont

beaucoup plus distancées dans le temps par rapport au cas d'Orgosolo.

La Vénétie, tout comme les Abruzzes, sont en effet concernés par l'exode rural plus tôt que la Sardaigne, qui bénéficie de son isolement pour rester en quelque sorte à l'abri des transformations sociales, économiques et territoriales imposées par les politiques de l'État unitaire<sup>384</sup>. De plus, la constitution des parcs naturels des Dolomites Bellunaises et du Gran Sasso e Monti della Laga, dont font plus ou moins partie les territoires de Cibiana et Azzinano, voit le jour plus tardivement (respectivement en 1988 et 1991), et vient en quelque sorte consacrer un ordre territorial déjà fortement transfiguré. Les politiques de protection environnementale interviennent donc à un moment où ces villages sont désormais inhabités ou fortement dépeuplés, et où les activités rurales ne sont presque plus présentes, à l'exception des grandes entreprises agricoles, tout comme les services aux citoyens qui sont désormais inexistantes. L'action artistique a lieu lorsque ces deux villages ont définitivement été réduits à l'état de marge – d'un système territorial basé essentiellement sur des logiques urbaines.

Les différences contextuelles que l'on vient d'illustrer jouent un rôle capital dans la configuration du phénomène artistique, et lui attribuent des caractéristiques bien distinctes. En particulier, on identifie trois spécificités qui distinguent les peintures murales d'Orgosolo des autres deux cas de figure.

La première et plus marquante concerne les sujets de la représentation. Dans le cas des peintures murales orgolaises, le *corpus* est fortement marqué d'une part, par une narration cohérente et structurée portant sur le passé historique des héros locaux de l'Unité d'Italie à la Résistance, et d'autre part, par une production « spontanée » qui articule, selon la logique de la translocalité, les luttes locales et celles des autres minorités à l'échelle internationale. Tout autrement, dans les peintures murales de Cibiana et Azzinano, c'est la narration du passé local qui prime dans la représentation. Toutefois, ce n'est pas un passé qui a trouvé sa place dans les mailles étroites de l'histoire, comme dans le cas d'Orgosolo ; celui-ci reste

<sup>384</sup> Il convient ici de préciser que, après 1861, les nouvelles politiques territoriales de l'État unitaire redéfinissent le découpage régional et modifient l'accès aux biens communs. Dans l'ensemble de la péninsule, l'institution de nouveaux départements et chef-lieux rénove profondément les équilibres territoriaux ; la Sardaigne, grâce à sa nature insulaire, fait figure d'exception.



en effet flou, évoquant un hypothétique âge d'or. Cette divergence dans le choix des sujets trouve son explication dans le fait que les peintures murales du village sarde, étant l'expression d'une fracture *in fieri*, représentent une riposte immédiate à la rupture qui est en train de se manifester. Elles relèvent donc des stratégies propres élaborées par la population orgolaise pour contrer une telle dérive, et suivent le cours des événements et des réflexions communes qui se produisent « à flux tendu ». Pour réussir ce combat, les Orgolais doivent affirmer leur propre identité par des points de repère aussi bien précis que circonstanciés, permettant d'inscrire la lutte actuelle dans le sillage des anciens combats de la population sarde. Cela permet en effet d'attribuer aux revendications contemporaines une légitimité autrement niée par la contrepartie, à savoir l'État italien.

Dans le cas de Cibiana et Azzinano, le *corpus* muraliste naît déjà sur la base d'un projet cohérent et bien structuré, ce qui s'exprime par le choix d'un thème conducteur, réalisé avec beaucoup de rigueur. Ce cadre d'action ne permet aucune production artistique aléatoire : on est détaché du cours des événements, le présent n'intervient pas dans la construction du passé.

Ces observations nous ramènent donc à la deuxième caractéristique marquant les différences entre Orgosolo d'une part et Cibiana et Azzinano de l'autre : les revendications identitaires qui sont à la base de l'opération artistique. Dans le premier cas, les peintures murales se chargent de réaffirmer une identité certainement menacée, mais qui n'a pas encore été effacée. La communauté demeure compacte et solidaire ; elle est capable de freiner et d'orienter le changement. À travers les peintures murales, on retrouve alors ces repères nécessaires à intervenir sur le territoire en continuité avec le passé. Dans les deux autres cas, on agit dans un contexte de post-fracture, où l'action artistique sert au contraire à retrouver les pièces démembrées d'une communauté désormais presque dissoute. On ne peut donc affirmer quelque chose, si celle-ci a déjà perdu ses traits constitutifs ; dans ce cas-là, les peintures murales fournissent le substrat commun permettant à chacun de s'y reconnaître. Le passé évoqué devient alors général, difficile à situer dans les mailles de l'histoire, car ce qu'il représente est

simplement un « avant » qui se définit en opposition à un « après ». Aucune continuité d'action n'est donc envisageable dans ce contexte, car la fracture est désormais consolidée.

La troisième et dernière différence porte sur les effets produits par les peintures murales sur les trois espaces. Encore une fois, on est amené à distinguer le cas d'Orgoloso des autres villages analysés.

Même si la Sardaigne connaît plus tardivement l'exode rural, la plupart des villages ne sont pas épargnés par ce phénomène inexorable. Malgré cela, la population orgolaise reste plutôt stable, de l'après-guerre jusqu'à nos jours (on passe de 2 100 habitants en 1861 à 4 500 d'aujourd'hui, avec des pics de 5 000 habitants de 1970 à la fin des années 1990). Cibiana et Azzinano, à l'opposé, connaissent une chute irréfrenable du début du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Il est impossible, à l'état actuel de notre étude, de déterminer avec certitude si les dynamiques démographiques peuvent être mises en lien avec les respectives expériences artistiques. Nous nous limiterons donc à constater que la différence de finalité des projets artistiques (déterminé par le positionnement temporel par rapport à la fracture – *in fieri* ou *post-fracture*) peut avoir eu une influence sur les dynamiques démographiques. On constate ainsi que, dans le cas d'Orgosolo, les peintures murales s'opposent à l'exode et à la dispersion des membres du village, en venant à l'aide du « corps vacillant ». Dans les deux autres situations, le recours à cette forme d'art intervient afin de reconstruire, reproduire et repeupler un territoire désormais perdu, et figé dans une dimension qui ne lui appartient plus. À la sanctuarisation de la nature entourant le village, on oppose donc une sanctuarisation de l'espace habité qui veut créer une vision mythique du milieu rural.

## 11. RECOMPOSER LA FRACTURE ÉCOLOGIQUE.

Comme nous avons pu le remarquer jusque-là, les peintures murales en milieu rural constituent un phénomène bien répandu dans l'ensemble de la péninsule italienne, qui compte environ 200 bourgs ou villages peints. Malgré les quelques différences qui confèrent à chaque cas de figure des caractéristiques propres et constitutives, il est toutefois possible de proposer une lecture unitaire de ce phénomène. À travers une analyse géohistorique des transformations territoriales nous avons, en effet, constaté que ces interventions artistiques agissent en tant que geste réparateur des fractures identitaires et territoriales produites par le passage à la modernité. L'artification du paysage apparaît donc à la fois comme le biais et le résultat d'un processus de réappropriation territoriale. Mais quel est le sens d'une telle recomposition sur le plan écologique ? Autrement dit, les peintures murales en milieu rural interviennent-elles dans la modification et la redéfinition des rapports écologiques ?

Les peintures murales s'inscrivent dans un contexte où la conception moderne de « l' "environnement" [comme] terrain de lutte hégémonique »<sup>385</sup>, a transformé et reconfiguré les équilibres territoriaux. Ceux-ci représentent en effet l'expression d'une double domination, de l'homme sur la nature, et de l'homme sur l'homme.

La première représente la filiation directe d'une approche technocratique à la nature, qui, à partir de la révolution industrielle, n'est appréhendée que selon les règles du profit, et est conçue de manière purement fonctionnelle par rapport aux exigences des humains. Une vision de la nature comme ressource à exploiter s'affirme alors. Ce nouveau point de vue s'appuie sur une approche scientifique à l'environnement, et sur l'emploi d'outils techniques permettant de tirer le maximum de bénéfices des ressources naturelles. De ce changement de perspective, surgit donc l'exigence de maîtriser et d'aménager l'espace d'une manière tout à fait différente, davantage basée sur des modèles reproductibles et

---

<sup>385</sup> MCKEE, Yates. « L'art et les fins de l'écologie. De la « Terre en danger » au droit à la survie », *Vacarme*, vol. 34, no. 1, 2006, pp. 141-147.

efficaces. L'exemple du passage de la propriété collective à la propriété privée que nous avons déjà étudié rentre complètement dans cet esprit : il n'est possible que par une démarcation précise du territoire, qui se base essentiellement sur l'instauration de limites et confins infranchissables. Dans le même horizon conceptuel, s'inscrivent également les politiques environnementales des parcs naturels qui, de fait, impliquent la séparation entre l'homme et la nature. Même dans ce cas-là, l'environnement est appréhendé selon une vision éminemment scientifique : sur ces bases, on lui donne une valeur exceptionnelle, qui nécessite de fait une protection – protection qui vise notamment la restauration d'un écosystème vierge, et non plus altéré par l'action humaine. De cette perspective résulte donc une abstraction progressive des humains de leur milieu naturel ; ils sont contraints de vivre dans un milieu artificiel, ce qui implique par conséquent une « dé-expérialisation » de l'environnement. Cela signifie que celui-ci n'est plus appréhendé selon les lois de la découverte et de l'expérience ; les connaissances traditionnelles, expression d'un rapport étroit avec l'environnement qui est transmis de génération en génération, ne sont plus considérées comme légitimes.

La deuxième forme de domination – de l'homme sur l'homme – découle précisément de cet ordre des choses. La course effrénée à l'appropriation du plus grand nombre de ressources possible met les groupes humains en conflit constant entre eux, ce qui s'exprime notamment par l'imposition de la conception du monde hégémonique sur les groupes minoritaires. Le cas de l'installation, par l'armée italienne, d'un stand de tir ouvert dans le territoire d'Orgosolo (dans le hameau de Pratobello) constitue un exemple très efficace de ce type de domination, car l'on peut y voir que le territoire de la communauté sarde, support nécessaire à l'exercice de l'activité pastorale, est « sacrifié » pour accomplir des buts tout à fait étrangers au contexte rural et à la survie de la communauté orgolaise.

Les deux formes de domination découlent d'une même conception des rapports écologiques entre humains et non-humains, qui détermine ce que l'on pourrait qualifier de fracture écologique entre les communautés rurales et leur

l'environnement. Celles-ci sont désormais contraintes de vivre leur territoire sans pour autant pouvoir s'y rapporter à leur propre manière.

Antonella Tarpino, dans son ouvrage *Spaesati*, impute ce changement à la juxtaposition de deux forces opposées : le bas, représenté par la ville, porteur d'une conception dichotomique de l'habiter, où l'on observe une séparation nette de la fonction de chaque espace, et le haut, indiquant la montagne. Dans notre ère, « *Il Basso sembra aver prevalso. Lì dove la vita della montagna si è riversata, è rovinata a valle [...] stritolata dagli ingranaggi delle macchine che sfornano, a ritmo incessante, copertoni di automobili* »<sup>386</sup>. C'est donc la ville, avec sa propre conception d'habiter le monde, qui l'a emporté sur la montagne : elle impose son schéma sur un milieu complètement différent, en niant ses propres spécificités. Cette fracture peut être définie comme écologique, car elle est l'expression d'un rapport muté à l'environnement.

Les peintures murales dénoncent clairement cette schizophrénie, représentée par le fait d'habiter le milieu rural à la manière urbaine. Dans le hameau d'Azzinano, elle se manifeste par le changement de la destination d'usage des lieux autrefois destinés à la rencontre et au partage du temps libre<sup>387</sup>, mais aussi par l'interdiction de la présence des bêtes de somme dans le centre habité.

Les peintures murales ramènent à la surface du visible ces multiples formes de domination : à travers l'évocation des pratiques, coutumes et comportements, elles visent à récupérer et à réaffirmer un différent rapport différent à l'environnement, qui permet de repositionner l'être humain dans son habitat naturel. Par le biais de l'art, ces communautés rurales ont donc donné une nouvelle forme et un nouveau sens aux lieux

« [...] *tried to rebuild their places through a shared imagination that would give voice to those worlds apparently lost forever, filtering their silences, showing their wounds, and transforming these storied materialities into signs. Creating involuntary narrative communities, they have sought ways to retrieve a "horizon mundane operability",*

---

<sup>386</sup> TARPINO Antonella, *Spaesati, Luoghi ell'Italia in abbandono tra memoria e futuro*, 2012 [version Kindle]

Tr. fr. « Le Basso semble avoir prévalu. Là où la vie de la montagne s'est déversée en aval [...] écrasée par les engrenages des machines qui produisent, à un rythme incessant, des pneus de voiture. ».

<sup>387</sup> Cf. chapitre 3

*reweaving the warps of their existences and knitting them with the woof of their lands in even stronger fabrics.* »<sup>388</sup>. ( Serenella Iovino, 2016, p. 86)

La force dégagée par ce geste artistique demeure justement dans le fait d'avoir donné lieu à un art contextuel<sup>389</sup>, autrement dit à une forme d'expression active et participative, marquée par la volonté explicite d'instaurer un dialogue avec la contingence du réel et la matérialité de l'espace. Les peintures murales, en recontextualisant les traces d'un rapport différent à l'environnement et évitant ainsi leur dispersion, expriment donc l'opposition des communautés locales à la domination technocratique sur l'environnement.

Cette spécificité caractérise les peintures murales de manière originale, et les distingue des autres manifestations artistiques mises en places dans le but de témoigner et de donner la voix aux mouvements d'opposition des communautés menacées.

Dans son article *L'art et les fins de l'écologie, de la terre en danger au droit à la survie*, Yates McKee prend comme prétexte le projet artistique *Landmark* de Allora & Calzadilla pour questionner les fins écologiques de l'art, ainsi que l'efficacité du geste artistique dans l'« articulation du dissensus ». L'intervention du collectif américain « aborde la question de la justice écologique aux marges de la société américaine »<sup>390</sup> en s'intéressant aux luttes des populations de l'île de Vieques (Porto Rico), où des milliers de paysans, pêcheurs et agriculteurs ont été expulsés de leur territoire par la marine américaine afin d'y installer une zone destinée aux exercices militaires. L'imposition *manu militari* de l'État coercitif rappelle directement les luttes contre le stand de tir ouvert de Pratobello.

<sup>388</sup> IOVINO Serenella, *Ecocriticism and Italy : Ecology, Resistance and Liberation*, Bloomsbury Publishing, New York, 2016, page 86.

« Ils ont essayé de reconstruire leurs lieux à travers un imaginaire partagé qui donne la voix à ces mondes apparemment perdus pour toujours, en filtrant leurs silences, en montrant leurs blessures et en transformant ces matérialités historiques en signes. En créant des communautés narratives involontaires, ils ont cherché les moyens pour reconstruire une "opérabilité", en renouant les chaînes de leurs existences et en les nouant avec la trame de leurs terres dans des tissus encore plus solides ».

<sup>389</sup> Cf. ARDENNE Paul, *Un art contextuel*, Éd. Flammarion, 2002.

<sup>390</sup> McKee, Yates. *L'art et les fins de l'écologie. De la « Terre en danger » au droit à la survie* », Vacarme, 2006, op. cit.

Dans le cas des expropriation de l'île de Vieques, la population locale a engagé à partir de 1941 plusieurs combats, davantage centrés sur des actions de désobéissance civile, visant à revendiquer le droit d'habiter et d'agir dans son territoire, tout comme de continuer à exercer l'activité de pêche (principale source de revenus des locaux) dans les zones interdites.

L'aspect contestataire du geste artistique renvoie également de manière transversale aux formes de résistance des populations locales, observées à Cibiana et Azzinano, où l'enjeu était la survie de la communauté menacée.

Le deux artistes du projet *Landmark* interviennent à la fin des années 1990 dans un contexte de forte exacerbation du conflit entre la marine militaire et les habitants de l'île, suite à la mort d'un citoyen de Vieques tué par une bombe ayant explosé en dehors de la zone militaire. À partir de ce moment, la contestation acquiert un statut esthétique, et exprime de manière symbolique la tentative de réappropriation des espaces communs par les habitants de l'île. La campagne de désobéissance civile se déroule ainsi à travers des instruments inédits et fortement évocateurs. Le message de protestation est livré via des semelles en caoutchouc gravées de slogans de revendication. Chaussées par les militants, elles laissent des empreintes sur le terrain de la zone interdite et le marquent avec leur message de revendication d'appartenance au territoire. « En apparaissant dans la zone interdite, ces empreintes témoignent d'un refus généralisé non seulement des pratiques spécifiques de la Navy à Vieques, mais aussi de sa souveraineté, qui lui permet de marquer physiquement et de démarquer légalement l'espace de l'île »<sup>391</sup>. Les traces permettent ainsi d'évoquer à la fois une présence refoulée, et de caractériser la zone comme un élément de lutte et de revendication. Le témoignage de l'action est confié à la photographie, qui devient ainsi l'outil de prédilection permettant la survie des traces, « mais au prix d'une certaine dislocation »<sup>392</sup>. Mc Kee repère dans ce glissement de *médium* l'inefficacité d'un certain art écologique qui, « en conservant et détruisant tout à la fois les preuves, [supprime] ce sur quoi la lisibilité se construit »<sup>393</sup>, à savoir son contexte. C'est

---

<sup>391</sup> *Ibidem*

<sup>392</sup> *Ibidem*

<sup>393</sup> *Ibidem*

pour cela qu'il considère ces photographies comme « une allégorie de la fin de l'écologie, c'est-à-dire, la perte de l'environnement »<sup>394</sup>.

### 11.1. L'art mural : repenser le rapport à l'environnement

Au contraire, la pertinence des peintures murales demeure précisément dans le fait d'avoir représenté, retranscrit, récontextualisé et surtout pérennisé, les traces des rapports écologiques entre les communautés locales et leur environnement. Elles prennent leur sens dans les lieux où elles s'inscrivent, et donnent du sens aux lieux qu'elles représentent. Cette relation bidirectionnelle et indissociable marque ces lieux comme des territoires de revendication du droit à la survie des communautés locales, car les preuves du conflit trouvent leur place légitime dans le contexte même où la fracture est advenue.

On peut donc dire que les peintures murales articulent un discours écologique au sens étymologique du terme (= οίκος [oikos] maison / environnement λογος [logos] = discours), un récit capable de mettre en évidence les relations entre les communautés locales et leur environnement.

La redéfinition du territoire par le biais de l'art devient ainsi une condition *sine qua non* pour la protection et la revendication de la nature humaine du milieu rural, ce qui permet au final de réaffirmer la relation bidirectionnelle entre l'homme et l'environnement. Dans la relecture des espaces communs, remodelés en permanence par les peintures gravées sur les murs des maisons, des rues et des bâtiments des bourgs ruraux, on peut lire la réorganisation et la restructuration d'une société qui se présente à ses interlocuteurs avec une configuration démocratique, capable d'intervenir sur la réalité et la remodeler en fonction de ses besoins, en opposition aux équilibres territoriaux en vigueur<sup>395</sup>.

---

<sup>394</sup> *Ibidem*

<sup>395</sup> Cf. Serenella Jovino. *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*, 2006, op. cit. [Version Kindle]



Gravé de façon indélébile sur les murs de la ville, le langage figuratif devient paysage lui-même : « *esso mostra ai suoi abitanti [le peculiarità de] la loro storia contestuale in cui i valori di tutta la comunità appaiono indissolubilmente legati alle esperienze concrete di interdipendenza con il loro ambiente* »<sup>396</sup>.

À travers l'expression plastique, se dégage ainsi un « *ethical space, within which dominant discourses regarding « nature » [...] might be questioned, marginalized perspectives given voices, and new modes of understanding and action enabled* »<sup>397</sup>.

Par le biais des peintures murales, les populations locales revendiquent donc des rapports écologiques qui ne se fondent pas sur des bases de domination de l'homme sur la nature, ni de l'homme sur l'homme, mais qui proposent au contraire une réconciliation des formes de hiérarchisation et d'opposition imposées par le nouvel ordre des choses.

Par le biais de cette forme d'art écologique et contextuel, on propose donc le dépassement non seulement de la vision dichotomique séparant l'homme de la nature, mais on pose également la réflexion écologique sur des nouvelles bases, finalement écartées du dualisme anthropocentrique/non- anthropocentrique. Elle y oppose donc un regard holistique, basé cette fois-ci sur l'axiome bookchinien selon lequel la société humaine serait une seconde nature, dérivée précisément de l'évolution naturelle. De la sorte, les peintures murales des trois cas de figure présentent un nouveau projet de société, où les membres ne sont pas seulement des consommateurs de l'environnement, mais « *Si definiscono come cittadini*

---

<sup>396</sup> *Ibidem*

Trad. fr. : « il montre à ses habitants [les caractéristiques de] leur histoire contextuelle où les valeurs de l'ensemble de la communauté sont inextricablement liées aux expériences concrètes d'interdépendance avec leur environnement ».

<sup>397</sup> ZAPF Hubert, The state of ecocriticism of literature as cultural ecology, in GERSDOF Catrin and MAYER Sylvia, (dir), *Nature in Literary and Cultural Studies. Transatlantic Conversation of Ecocriticism*, Editions Rodopi, Amsterdam – New York, NY, 2006.

Cité également dans RIGBY Kate : *Confronting Catastrophe in a Warming World*, in WESTLING Louise, *The Cambridge Companion to Literature and the Environment*, ed. Cambridge University Press, 2014 ; et dans IOVINO Serenella, *Ecocriticism and Italy*, 2016, op. cit.

Trad. fr. : « un espace éthique dans lequel on remet en question les discours dominants sur la « nature » [...] on donne la voix aux perspectives marginalisées, et l'on rend enfin possible des nouveaux modes de compréhension et d'action ».

*attivi in grado di partecipare consapevolmente alla sua gestione* »<sup>398</sup>, car ils sont l'expression directe et légitime de l'ordre naturel dans lequel ils habitent et agissent.

---

<sup>398</sup> IOVINO Serenella, *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*, 2006, op. cit. [Version Kindle]  
Trad. fr. : « Ils se définissent comme des citoyens actifs, capables de participer consciemment à sa gestion ».



## CONCLUSIONS GÉNÉRALES

En faisant appel à la démarche géohistorique, qui nous permet de déceler les fractures et les continuités propres à chaque réalité rurale étudiée, cette thèse donne à voir comment les peintures murales constituent l'expression et la revendication des rapports écologiques des communautés locales. Par le recours à l'art, elles visent à dépasser les dichotomies homme/nature et société/nature, propres à la pensée moderne, en se représentant comme faisant un avec leur milieu d'origine.

Nous avons choisi d'utiliser une telle démarche, car nous sommes convaincus du fait que tout aménagement territorial est révélateur de la manière de « faire avec » l'environnement propre à chaque société. Or, étant donné que les trois villages choisis pour notre analyse se situent en milieu rural, cela aurait été également révélateur d'un certain rapport à la nature. La géohistoire joue donc un rôle capital dans notre étude. Elle aide à comprendre, d'une part, les équilibres séculaires que chaque communauté construit au fil des siècles avec son habitat naturel ; d'autre part, les fractures engendrées par la pensée dichotomique séparant l'homme de la nature, qui donne lieu à des équilibres territoriaux nouveaux.

Nous avons mené notre recherche en suivant un raisonnement multiscale. Le contexte local a permis de déceler les spécificités des récits transmis par les peintures murales, montrant ainsi que les phénomènes artistiques analysés sont le résultat des contingences et du vécu propre à chaque village. Ces considérations ont été ensuite systématiquement resituées à l'intérieur d'un cadre plus vaste, qui prend en compte les changements des équilibres territoriaux et socio-économiques à l'échelle nationale, ce qui nous a permis de donner un sens général au geste artistique véhiculé par les peintures murales, but ultime de notre thèse.

De chaque étude de cas, est ainsi ressorti que les peintures murales en milieu rural constituent l'expression d'un rapport organique à l'environnement. Ceci s'exprime à travers l'évocation des pratiques collectives constitutives de chaque communauté, c'est-à-dire l'ensemble des savoirs, traditions, coutumes, valeurs élaborés sur la longue durée de par les interactions avec l'environnement. La représentation d'un *modus operandi* commun permet donc à la collectivité de mettre en scène un vécu partagé par tous ses membres et de se réappropriier les lieux pour ainsi reconstruire une cohésion sociale.

*Des récits collectifs comme antidote à la fin du village*<sup>399</sup>

Dans le village d'Orgosolo, où les peintures murales sont fortement marquées par leur caractère politico-contestataire, la collectivité se représente unie autour des pratiques de lutte, issues de l'expérience de revendication du territoire contre l'institution du parc national du Gennargentu. À Cibiana, la communauté dans son intégralité est mise en scène comme figée autour des pratiques quotidiennes de travail, qui depuis toujours ont caractérisé les lieux. Dans le hameau d'Azzinano, la représentation des pratiques de loisir témoigne des nombreux moments fédérateurs de la vie collective, et devient un pan de réflexion sur l'expérience commune et partagée que tous les membres ont vécu dans ce lieu.

Ces figurations visent à restituer l'image d'une communauté active, en interaction constante avec son habitat naturel, et sont pour cela l'expression plastique d'une manière de « faire avec » l'environnement typique de chaque société. Cette relation relève des stratégies de survie élaborées au fil des siècles afin d'habiter le milieu rural, et dénote donc un travail d'adaptation lent, patient et constant. Les murs de Cibiana racontent ainsi un rapport de dépendance avec la montagne, fait d'incessants allers-retours en son sein à la recherche du bois et du fer nécessaires au maintien de la communauté, toujours menés dans le souci de

---

399

Cf. LE GOFF Jean-Pierre, *La fin du village*, Éditions Gallimard, Paris, 2012.

maintenir un équilibre stable avec la nature. Les peintures d'Orgosolo évoquent également un rapport symbiotique à l'environnement, justifié d'ailleurs par l'insularité de la Sardaigne, qui ne permet pas d'autres échappatoires. Ici, la nature est conçue non seulement comme la maison des hommes et des animaux, mais elle est aussi la mère nourricière et le lieu sûr où se mettre à l'abri de tout danger en provenance de l'extérieur. Enfin, les jeux d'enfant des peintures naïves azzinanoises affichent un rapport candide à l'environnement. Elles reflètent, en effet, une manière insouciant de spatialiser, qui ne connaît d'autres limites que les contraintes naturelles.

Ces récits collectifs se heurtent, toutefois, à l'idiosyncrasie flagrante du présent de ces villages ruraux, si fortement marginalisés et dévitalisés, dont ne subsistent que peu de traces de leur vécu. Le sens d'une telle démarche de réappropriation du territoire par le biais de l'« artification » de l'espace vécu est donc à rechercher dans la rupture d'une certaine continuité spatio-temporelle qui assurait la permanence des équilibres entre les communautés et leur environnement. Les peintures murales de nos trois cas de figure sont à la fois une manifestation visible et une recomposition de plusieurs fractures dont ces territoires sont témoins. Afin d'identifier les causes de cette rupture, nous avons pris en considération l'organisation territoriale de ces régions avant et après l'unification nationale italienne.

### *Un système territorial organique*

Pour la période pré-unitaire, nous avons remarqué que, malgré la fragmentation politico-juridique de la Péninsule, le modèle socio-économique est de manière générale encore fortement caractérisé par une organisation de type agro-sylvo-pastorale. L'ancrage d'une telle configuration résulte fort probablement de la conformation géomorphologique du territoire italien, où l'alternance des zones de montagne et de plaine favorise l'exercice de ce type d'activités. Elle se base sur

une organisation territoriale reposant essentiellement sur le système des champs ouverts, qui suppose un accès collectif aux biens communs et permet le maintien de la pluriactivité.

Cette conformation des espaces ruraux façonne les équilibres territoriaux, articulés selon une interaction très forte entre zones de montagne, plaines et centres urbains. Une telle structure se reflète dans les axes routiers qui relient de manière capillaire les différents milieux, en suivant les chemins de la transhumance (les *tratturi*, présents dans l'ensemble de la péninsule, du Nord au Sud, et même dans les îles, tout comme la *strada d'Alemagna*). Elle permet d'intégrer la montagne aux pratiques économiques et commerciales des principaux centres urbains.

Cet aménagement est porteur d'une vision systémique du territoire qui ne marginalise pas les montagnes, mais en assure au contraire leur pleine intégration. Les États modernes pré-unitaires héritent de cette structure de l'organisation romaine du territoire italien, mais son origine est encore plus ancienne, car elle remonte aux populations italiennes d'époque préromaine.

Cette manière de faire avec l'environnement ne façonne pas seulement le territoire, mais aussi les sociétés paysannes. L'approche collective à la terre s'avère ainsi un des éléments principaux ayant structuré le rapport organique des communautés rurales vis-à-vis du milieu naturel. Il s'explique par des pratiques coopératives qui permettent de travailler et d'entretenir de grandes étendues de terre, et d'instaurer des comportements sociaux basés sur des rapports de coopération, de collaboration et d'entraide.

### *Des fractures multiples*

L'imposition, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une nouvelle configuration basée sur une logique libérale de marché de la part de l'État unitaire produit une première fracture, que nous avons définie comme étant territoriale. Ce premier changement intervient suite à l'affirmation du principe de la propriété

privée, opposant le modèle du champ clos à celui du champ ouvert, ce qui crée un aménagement du territoire tout à fait inédit. La nouvelle organisation bouleverse de manière radicale les équilibres territoriaux mais aussi sociaux des communautés rurales, car elle entraîne une exploitation intensive et non plus extensive des terres, supportée par des technologies de travail jusque-là inconnues par les paysans.

Une telle division se révèle avantageuse pour les propriétaires fonciers, alors qu'elle est tout à fait inconvenante pour les paysans, qui n'ont pas les moyens d'acheter une parcelle de terre, ni d'investir dans l'achat de machines agricoles. Ces derniers sont donc contraints d'abandonner les activités agricoles, pour chercher ailleurs une vie meilleure. Les paysans se transforment ainsi en ouvriers, les zones rurales sont touchées par un exode massif, culminant souvent dans l'abandon des villages ruraux, tandis que l'économie de montagne décline inexorablement. L'ensemble de ces éléments et facteurs constituent la deuxième fracture que nous avons identifiée, considérée comme identitaire.

Ce nouvel ordre territorial repose sur une manière différente d'appréhender l'environnement naturel, basée davantage sur des connaissances scientifiques et sur une vision technocratique, prônant une approche individuelle aux ressources naturelles. Cela se traduit par une gestion de la nature tout à fait paradoxale. D'une part, on encourage l'exploitation intensive et profonde des ressources, jusqu'à modifier l'évolution naturelle des écosystèmes terrestres ; d'autre part, l'appréhension scientifique amène à élaborer des stratégies de protection de l'environnement, reposant sur la séparation des hommes et donc des communautés locales de leurs habitats naturels, étant désormais considérés comme un élément étranger et dangereux pour l'écosystème. Ce type de logique oriente les politiques de protection et de sanctuarisation de la nature, qui sanctionnent définitivement l'extraction des hommes de leur habitat, entraînant par conséquent la marginalisation et la dévitalisation des milieux naturels. C'est précisément dans cette démarche de sauvegarde et de désanthropisation que nous avons identifié la



troisième et dernière fracture, qui est d'ordre écologique, puisqu'elle remodelle les rapports entre les hommes et l'environnement.

### *Des ripostes différenciées*

À la lumière de ces constatations, nous avons donc analysé de manière globale les peintures murales des trois cas de figure observés, afin de mettre en évidence les correspondances et ainsi leur attribuer un sens au-delà de leurs spécificités. Nous avons donc constaté que les trois phénomènes artistiques constituent la riposte à ces fractures, bien qu'elles interviennent à deux moments sensiblement différents. Le moment où le geste artistique prend forme caractérise de manière spécifique ces expériences. Pour cela, nous avons créé les catégories suivantes pour mieux les cerner : « fracture *in fieri* » et « post-fracture ».

Les peintures murales d'Orgosolo représentent en effet la fracture *in fieri*, car elles interviennent précisément au moment où les politiques territoriales visent à entériner l'extraction de la communauté de son milieu d'origine, en interdisant l'activité agro-pastorale dans les zones intéressées par la constitution du parc national du Gennargentu (cf. « Le Triennio rivoluzionario d'Orgosolo 1969-1971 »). À l'opposé, Cibiana et Azzinano représentent la post-fracture, c'est-à-dire le moment où les changements ont déjà été mis en place, en modifiant les rapports de la communauté locale à son habitat naturel. Les conséquences des différents points d'origine du phénomène artistique mural se repèrent dans trois éléments fondamentaux concernant leurs sujets, leur fonction et leurs finalités.

En ce qui concerne les sujets, nous avons remarqué que les peintures d'Orgosolo se caractérisent par la présence d'un *corpus* organique, développé autour de l'évocation d'un passé historique et glorieux, auquel se rajoutent des productions aléatoires, suivant la réflexion qui anime les luttes de revendication territoriale de la population locale. *A contrario*, à Cibiana et Azzinano, le projet artistique est conçu de manière déjà bien structurée, et se caractérise par la recherche assidue de cohérence et de rigueur dans la représentation (uniformité

des sujets et du style à Azzinano, cohérence des sujets dans le cas de Cibiana). Cela s'explique par le fait que, en fonction de son positionnement temporel vis-à-vis des fractures, le geste artistique assure des fonctions différentes, ce qui nous amène à notre deuxième distinction. Si, dans le cas du village sarde, l'art mural vise à affirmer et à confirmer l'identité menacée de la communauté, il sert en revanche, dans le village vénitien et le hameau abruzzain, à reconstituer les pièces d'une communauté déjà éclatée. Enfin, les effets produits diffèrent également. Si, d'un côté, les peintures orgolaises s'opposent à la désagrégation et à la dispersion des membres de la communauté, dans les deux autres cas de figure, l'art devient un moyen de désenclavement visant à repeupler un territoire définitivement marginalisé.

Malgré les différences sensibles qui viennent d'être énoncées, des dénominateurs communs donnant un sens profond et unitaire à ces expériences artistiques en milieu rural subsistent, et nous les avons identifiés dans la volonté de chaque communauté de recomposer les fractures engendrées par la transition d'une société archaïque à une société moderne.

#### *Des liens territoriaux...*

À la désagrégation entraînée par une vision libérale de la vie en milieu rural, les communautés locales répondent tout d'abord par un processus de patrimonialisation des pratiques quotidiennes, affirmant une approche à la fois avisée et sensible au territoire. Les petits gestes évoqués (du fauchage des champs à la fabrication du charbon, en passant par les jeux collectifs) sont issus des traditions séculaires et relèvent d'une connaissance empirique de l'environnement. Ils représentent en outre la stratification et la consolidation des solutions mises en place par chaque communauté afin de contourner les difficultés et ainsi habiter le lieu. Les pratiques figurées fixent donc de manière indissoluble la communauté à son territoire d'appartenance, et cristallisent leur lien au-delà du temps et des circonstances immanentes.

Or, cette démarche de relocalisation des souvenirs d'un vécu partagé, ainsi que la nature même des peintures murales, entraînent deux processus à la fois distincts et complémentaires.

D'un côté, la mise en contexte stricte et rigoureuse des anciennes pratiques qui caractérise les trois études de cas permet un retour en arrière, et ramène le village au degré zéro de sa signification. Ce faisant, l'on remplace sa connotation actuelle afin de le resémantiser, le replacer dans son contexte original, où tous les éléments sont l'expression cohérente d'une certaine manière d'habiter le lieu.

D'autre part, cela permet de reconfigurer les spatialisations qui ont, autrefois, construit le rapport au lieu, rendant ainsi visible le champ d'action de la communauté en interaction constante avec son territoire, tout comme l'ensemble des liens tissés au fil des siècles. On parvient ainsi à redonner de la profondeur à un espace réduit au statut de surface. Le style de vie moderne n'envisage plus, en effet, un rapport fluide au territoire : il se démarque à présent par une sédentarité inédite, qui réduit l'espace vécu à l'intérieur d'un périmètre exigü. Les peintures murales se chargent ainsi de restituer la multidimensionnalité du milieu rural, en prolongeant l'espace réel dans la tridimensionnalité de la représentation, ce qui crée une spatialité autre, intensive.

*... aux liens sociaux...*

À travers l'évocation de ces pratiques et savoirs anciens, on reconstruit donc un espace symbolique et on remet en place d'anciens points de repère spatiaux et identitaires, ce qui permet aux membres des sociétés rurales actuelles de se repositionner dans leur milieu d'origine. De la sorte, nous pouvons affirmer que les peintures murales des trois villages analysés ne répondent pas seulement à une exigence de recomposition des liens territoriaux au sein d'un lieu désormais trop fragmenté, mais qu'elles visent également à reconstruire le substrat matériel et symbolique autour duquel la communauté peut enfin se représenter et se reconnaître, remplissant ainsi une fonction identitaire.

Après avoir reconstruit la trame des liens territoriaux par le biais de la mise en patrimoine du quotidien, on ressent donc l'exigence de récupérer également les liens sociaux dont se compose la société rurale avant la manifestation de la fracture.

En effet, au travers de la patrimonialisation du quotidien, on évoque également ces anciens comportements sociaux typiques d'une société communautaire, basée sur les principes d'entraide et de coopération. Les peintures murales fournissent ainsi l'occasion de revenir à cet univers de valeurs lors des célébrations, qui accompagnent la création d'un nouveau mur. Ce faisant, le geste artistique devient de par sa fonction mémorielle et symbolique un nouveau mythe fondateur, capable de formaliser le nouvel acte de naissance de la collectivité.

L'organisation de la fête fournit non seulement un moment de partage, mais elle permet également de mettre en pratique les schémas comportementaux sur lesquels se basent les anciennes sociétés rurales, car elle constitue un des rares moments fédérateurs autour desquels se ressemble la population locale. À cette occasion, tous les membres de la communauté s'investissent dans l'organisation des célébrations afin de mener à bien le projet commun, reproduisant ainsi des comportements d'entraide, de réciprocité et de coopération, ce qui nous permet d'affirmer que « la fête remplit [ainsi] la fonction des travaux paysans d'antan »<sup>400</sup>.

Le moment culminant de la célébration, représenté par la donation de l'œuvre d'art à la communauté locale, sanctionne et sacralise cet univers de valeurs qui ont trait à la société archaïque.

### *...aux rapports écologiques*

Les recompositions territoriales, identitaires et sociales réalisées par le geste artistique sont aptes à reconstituer et à redéfinir les rapports écologiques des populations locales avec l'environnement naturel. À travers la patrimonialisation

---

<sup>400</sup> Étienne Doyen, *Fêtes rurales et nouvelles appartenances en Hainaut occidental (Belgique), Recherches sociologiques et anthropologiques*, 45-1 | 2014, 45-61. op. cit.

du quotidien, la création de nouvelles spatialités et la révocation des codes comportementaux structurant la société rurale, les peintures murales visent à construire un discours écologique dans le sens étymologique du terme (οικος [oikos] = maison / environnement ; λογος [logos] = discours).

D'une part, la redéfinition du territoire par le biais de l'art vise donc à réaffirmer la présence humaine à l'intérieur d'un contexte naturel qu'on aurait voulu désanthropisé, en revendiquant ainsi les anciens rapports d'interdépendance entre l'homme et la nature qui ont façonné le milieu rural. Ce faisant, les peintures murales ramènent à la surface du visible ces relations bidirectionnelles entre l'homme et l'environnement, et cherchent, du point de vue symbolique, à reconstruire un écosystème où les humains occupent leur place légitime.

D'autre part, la révocation des anciennes pratiques et comportements sociaux montre à la collectivité entière « [...] *la loro storia contestuale in cui i valori di tutta la comunità appaiono indissolubilmente legati alle esperienze concrete di interdipendenza con il loro ambiente* »<sup>401</sup>. Par le biais des peintures murales, on vise donc à refuser la séparation dichotomique imposée par la pensée moderne opposant humains et non-humains. À travers la construction d'un espace symbolique et fortement éthique, on remet donc en question la vision dominante, qui prône la domination de l'homme sur la nature et de l'homme sur l'homme. On y oppose des rapports écologiques basés sur la réconciliation des formes de hiérarchisation imposées par le nouvel ordre des choses, en proposant une réflexion écologique finalement libérée du dualisme anthropocentrique/non-anthropocentrique.

Les peintures murales ici étudiées se font de cette manière porteuses d'un regard holistique qui conçoit, en accord avec l'écologie sociale bookchinienne, la société humaine comme une seconde nature, en tant que dérivation légitime de l'évolution naturelle. Elles articulent ainsi un nouveau projet de société, dont les membres ne sont pas seulement des consommateurs de l'environnement, mais « *Si*

---

<sup>401</sup> IOVINO Serenella, *Ecologia letteraria*, 2006, op. cit.

Trad. fr. : « [...] leur histoire contextuelle où les valeurs de l'ensemble de la communauté sont inextricablement liées aux expériences concrètes d'interdépendance avec leur environnement ».

*definiscono come cittadini attivi in grado di partecipare consapevolmente alla sua gestione »<sup>402</sup>.*

La portée de la redéfinition des rapports écologiques entre les communautés rurales et leur habitat demeure précisément dans le caractère non-éphémère des peintures murales, qui donne ainsi lieu à un art contextuel, autrement dit capable de représenter, retranscrire, recontextualiser et surtout pérenniser, les traces d'une interaction profonde avec l'environnement. Elles prennent leur sens des lieux où elles s'inscrivent, et donnent en retour du sens aux lieux qu'elles représentent. Cette relation de réciprocité et indissociable marque, d'une part, ces lieux comme des territoires de revendication du droit à la survie des communautés locales et, d'autre part, conditionne le geste artistique lui-même comme une stratégie de survie mise en acte par les communautés menacées.

*L'Écocritique géohistorique de l'art. Un nouveau paradigme épistémologique et ses champs d'application*

Ce travail de recherche nous a permis de comprendre les relations étroites qui lient les peintures murales aux territoires ruraux, en offrant de redéfinir l'espace d'action des communautés locales, tout comme leurs rapports écologiques à l'environnement. À l'aide de la démarche géohistorique, nous avons pu déterminer comment cette expression muraliste constitue la manifestation directe de plusieurs fractures (territoriale, identitaire et écologique) produites sur la longue durée. Nous sommes ainsi parvenus à donner une réponse à des questions qui demeuraient ouvertes, comme il a été affirmé par Francesca Cozzolino. Dans son étude sur le muralisme sarde, la chercheuse italienne remarque que « le cas sarde, dès notre première approche, s'est affiché comme un phénomène complexe dont nous n'étions pas en mesure d'expliquer l'émergence [...] en le comparant avec les autres exemples existants. Cependant, le suivi du développement du muralisme en

---

<sup>402</sup> *Ibidem.*

Trad. fr. : « Ils se définissent comme des citoyens actifs, capables de participer consciemment à sa gestion ».

Sardaigne nous a amené à repérer une variété d'influences diversement présentes »<sup>403</sup>. Au travers de notre étude, nous avons démontré que, malgré la variété des circonstances et des influences formelles ayant caractérisé les projets muralistes locaux, l'émergence de cette forme d'art dans le milieu rural italien répond à des exigences précises, à savoir celles de recomposer les fractures territoriales et identitaires, mais aussi de redéfinir les rapports écologiques entre les communautés locales et leur environnement.

Ces constats nous permettent d'envisager l'application de la même méthode afin d'expliquer le phénomène muraliste en milieu urbain. Le cas des peintures murales de San Francisco, qui représentent l'évolution nord-américaine de la tradition muraliste de l'Amérique latine, pourraient constituer un exemple très prégnant à ce sujet. Dans ce contexte, on observe effectivement une diffusion très capillaire de cette expression artistique dans l'ensemble de l'étendue urbaine. Une analyse de l'articulation multidimensionnelle des fractures (territoriale, identitaire, écologique) se concentrant dans la zone de San Francisco permettrait enfin de comprendre le sens de ce phénomène artistique. L'usage des peintures murales comme riposte d'une certaine communauté afin de recomposer les fractures, dans un contexte où interviennent de multiples forces et acteurs en concurrence, nous démontrerait que l'artificialisation du milieu urbain obéit aux mêmes logiques que celles en milieu rural. Une telle interprétation n'est possible que par l'application de la démarche originale que nous avons mis en place dans cette thèse, que nous appellerons « Écocritique géohistorique de l'art ».

Par ce nom, nous voulons marquer la différence avec une possible « Écocritique de l'art » – qui ne prend pas en compte la démarche géohistorique, fondamentale selon nous pour découvrir les fractures territoriales et identitaires, qui sont les prodromes des fractures écologiques –, mais aussi avec une possible « géohistoire

---

<sup>403</sup> Francesca Cozzolino, « L'histoire complexe du muralisme en Sardaigne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Images, mémoires et sons, mis en ligne le 30 janvier 2014, URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/66333> ;DOI :10.4000/nuevomundo.66333

de l'art » – qui ne prendrait pas en compte le dernier degré écologique de l'analyse.

L'approche écogéohistorique présente l'avantage d'instaurer un rapport heuristique duale à l'œuvre car, d'un côté, par le contexte, elle parvient à expliquer le phénomène artistique, de l'autre, à travers le phénomène artistique, elle permet de produire des connaissances sur le contexte l'ayant généré.

Elle peut, enfin, prétendre au statut de méthodologie scientifique à part entière, parce qu'elle est reproductible dans différents contextes (voir, par exemple, la différence entre milieux ruraux et urbains) et elle est applicable à différents objets (d'autres formes artistiques, comme par exemple le cinéma). À titre d'exemple, il pourrait s'avérer particulièrement intéressant de mener une analyse écogéohistorique de certaines réalisations cinématographiques, comme par exemple dans le cas du néoréalisme italien, un courant très sensible à la narration des milieux urbains et ruraux de l'Italie des années 1950. À travers l'analyse d'un *corpus* assez large, il serait en effet possible de repérer les fractures territoriales, identitaires et écologiques ayant engendré l'émergence d'un tel courant, et ainsi comprendre quels types de rapports écologiques sont recomposés dans la narration filmique.





## BIBLIOGRAPHIE

ADDARI Igino, *Tossicia tra storia e mistero*, Tossicia (Teramo), Italie, Comune di Tossicia, 2010.

AIARDI Alberto, *Breve storia economica e sociale della provincia di Teramo nel Novecento*, Giulianova (Teramo), Italie, Galaad Edizioni, 2012.

AIARDI Alberto, « L'emigrazione in Abruzzo con particolare riguardo a Teramo e alla politica meridionale », *Notizie dell'economia teramana*, 1974, vol. 18, n° 1-3, p. 9-28.

ALBERA François, « Olivier Bonfait (dir.), Histoire de l'art, no 74, « Représenter le travail » », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 2015, vol. 76.

ALFANI Guido, DI TULLIO Matteo et MOCARELLI Luca (eds.), *Storia economica e ambiente italiano (ca.1400-1850)*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2012.

ANGIONI Giulio, « Tradizione e mutamento nei modi di vita in montagna » dans Ignazio Camarda (ed.), *Montagne di Sardegna*, Sassari, Italie, Carlo Delfino editore, 1993, p. 227-234.

ANGIONI Giulio, « Architettura tradizionale e stratificazione sociale nelle campagne » dans Giulio Angioni et Antonello Sanna (eds.), *L'architettura popolare in Italia. Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1988, p. 71-76.

ANSELMO Annamaria et GEMBILLO Giuseppe Rocco, « L'evoluzione dell'idea di natura come meccanismo, storia, organismo » , *Riflessioni sistemiche*, 2017, vol. 17, p. 24-32.

ARDENNE Paul, *Un art contextuel. Création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*, Paris, Flammarion, 2009 [2002].

ARGAN Giulio Carlo, *L'arte moderna 1770-1970*, Firenze, Sansoni, 1970.

ARMIERO Marco, « Boschi ed economie nell'Abruzzo dell'Ottocento », *Meridiana*, 1997, vol. 30, p. 41-71.

ARPEA Mario, *Le origini dell'emigrazione abruzzese. La vicenda dell'altipiano delle Rocche*, Milan, Italie, Franco Angeli, 1987.

ASPE Chantal et JACQUÉ Marie, *Environnement et société. Une analyse sociologique de la question environnementale*, Versailles, Éditions Quae, 2012.

AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

AUGUSTONI Alfredo (ed.), *Comunità, ambiente e identità locali*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2005.

AUGUSTONI Alfredo, GIUNTARELLI Paolo et VERALDI Roberto (eds.), *Sociologia dello spazio, dell'ambiente e del territorio*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2007.

BALDESCHI Paolo, « Tutelare il paesaggio storico delle colline toscane. Una ricerca, un risultato » dans *Sapere tecnico-Sapere locale. Conoscenza, identificazione, scenari per il progetto*, Florence, Italie, Alinea, 2007, p. 93-106.

BALESTRIERI Lucio, *Veneto. Questioni di storia della società veneta e dell'economia padana dalle origini a oggi*, Venise, Italie, Libreria Universitaria Editrice, 1988.

BALLETTI Franca (ed.), *Sapere tecnico-Sapere locale. Conoscenza, identificazione, scenari per il progetto*, Florence, Italie, Alinea, 2007.

BANOS Vincent et CANDAU Jacqueline, « Recomposition des liens sociaux en milieu rural. De la fréquentation d'espaces à la production de normes collectives ? », *Espaces et sociétés*, 2006, vol. 127, n° 4, p. 97-112.

BANTI Antonio Mario, *Il senso del tempo*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2008, 3 vol.

BARNOUX Yves, *I murali della Sardegna*, Cagliari, Tipografia Gasperini, 2003.

BARRAUD Régis et PÉRIGORD Michel, « L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ? », *L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ?*, 2013, vol. 42, n° 3, p. 254-269.

BARTALETTI Fabrizio, *Geografia e cultura delle Alpi*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2004.

BASSI Marco, « Nuove frontiere nella conservazione della biodiversità: Patrimoni di comunità e assetti fondiari collettivi », *Archivio Scialoja-Bolla. Annali di studi sulla proprietà collettiva*, 2016, vol. 1, p. 111-136.

BASSO-FOSSALI Pierluigi, « L'espace du jeu », *Actes Sémiotiques* [En ligne], 2009, vol. 112.

BAUD Pascal, BOURGEAT Serge et BRAS Catherine, *Dictionnaire de géographie*, Paris, Hatier, 2017 [2013].

BECKER Howard, *Propos sur l'art*, Paris, L'Harmattan, 1999.

BECKER Howard, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 [1982].

BELHEDI Amor, « Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à

- partir du cas tunisien », *L'Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 310-316.
- BELLINI Dante (ed.), *Il paese dei giochi di una volta*, Castelli (Teramo), Italie, Verdone, 2011.
- BENCARDINO Filippo, FERRANDINO Vittoria et MAROTTA Giuseppe (eds.), *Mezzogiorno-Agricoltura. Processi storici e prospettive di sviluppo nello spazio EuroMediterraneo*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2011.
- BENEGIAMO Marcello (ed.), *Contributi per una storia dell'Abruzzo contemporaneo*, Milan, Italie, Franco Angeli, 1992.
- BERARDI Piero, « L'Abruzzo migrante dall'Unità d'Italia alla Grande Guerra », *Archivio Storico dell'Emigrazione Italiana* [En ligne], 2011.
- BERTI Camillo, *Dolomiti della Valle del Boite : Cortina d'Ampezzo, S. Vito, Borca, Vodo, Cibiana, Valle di Cadore*, Pieve d'Alpago (Belluno), Italie, Nuove edizioni Dolomiti, 1991.
- BÉTEILLE Roger, *Le tourisme vert*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que Sais-je? »), 1996.
- BEUCHER Stéphanie, CIATTONI Annette et REGHEZZA Magali, *La Géographie: pourquoi? comment?*, Paris, Hatier, 2017 [2005].
- BEVILACQUA Piero, *Storia dell'agricoltura italiana in età contemporanea*, Venise, Italie, Marsilio, 1989, 3 vol.
- BLANC Maurice, « La spatialité du social » , *SociologieS* [En ligne], 2016, Dossiers, Espaces et transactions sociales.
- BLANC Nathalie, *Vers une esthétique environnementale*, Paris, Éditions Quae, 2008.
- BLANC Nathalie, CHARTIER Denis et PUGHE Thomas, « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Écologie & politique*, 2008, vol. 36, n° 2, p. 15-28.
- BLANC Nathalie et LOLIVE Jacques, « Vers une esthétique environnementale : le tournant pragmatiste », *Natures Sciences Sociétés*, 2009, vol. 17, n° 3, p. 285-292.
- BLANC Nathalie et LOLIVE Jacques (eds.), *Environnement, engagement esthétique et espace public*, Paris, Éditions Apogée/Cosmopolitiques, 2007.
- BONATO Laura, *Antropologia della festa. Vecchie logiche per nuove performance*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2017.
- BONATO Laura, *Tutti in festa. Antropologia della cerimonialità*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2006.

BONDASZ Julien, ISNART Cyril et LEBLON Anaïs, « Au-delà du consensus patrimonial. Résistances et usages contestataires du patrimoine », *Civilisations*, 2012, vol. 61, n° 2, p. 9-22.

BOOKCHIN Murray, *Social Ecology and Communalism*, Oakland (Californie), États-Unis, AK Press, 2006.

BOOKCHIN Murray, « What is Social Ecology? » dans *Social Ecology and Communalism*, Oakland (Californie), États-Unis, AK Press, 2006, p. 19-52.

BOOKCHIN Murray, *Remaking Society. Pathways to a Green Future*, Cambridge (Massachusetts), États-Unis, South End Press, 1989.

BOOKCHIN Murray, « Social Ecology versus Deep Ecology: A Challenge for the Ecology Movement », *Green Perspectives: Newsletter of the Green Program Project*, 1987, n° 4-5, p. 1-19.

BOOKCHIN Murray, *Pour une société écologique*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1976.

BOOKCHIN Murray, *L'ecologia della libertà*, Milan, Elèuthera, 2017 [1982].

BOOKCHIN Murray, *Post-Scarcity Anarchism*, Oakland (Californie), États-Unis, AK Press, 2004 [1971].

BOOKCHIN Murray, *The Ecology of Freedom. The Emergence and Dissolution of Hierarchy*, Oakland (Californie), États-Unis, AK Press, 2005 [1982].

BORTOLUZZI Tiziana, « Il flusso migratorio dei gelatieri bellunesi nell'area mitteleuropea » dans Antonio Lazzarini et Ferruccio Vendramini (eds.), *La montagna veneta in età contemporanea. Storia e ambiente. Uomini e risorse*, Rome, Italie, Edizioni di storia e letteratura, 1991.

BORZAKIAN Manouk, « Prendre au sérieux les espaces du jeu », *Géographie et cultures*, 2012, vol. 82, p. 5-9.

BOUCHERON Patrick, « Histoire urbaine » dans Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (eds.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, vol. 1/2, p. 436-441.

BOURG Dominique et PAPAUX Alain, *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2015.

BOURRIAUD Nicolas, *Esthétique relationnelle*, Dijon, Les Presses du réel, 1998.

BRAYER Marie-Ange, « Mesures d'une fiction picturale : la carte de géographie », *Exposé. Revue d'esthétique et d'art contemporain*, 1995, vol. 2, p. 6-23.

BREDA Nadia, « Prefazione all'edizione italiana » dans Philippe Descola, *Oltre Natura e Cultura*, Florence, Italie, Seid Editori, 2014 [2005], p. 11-24.

BRENTARI Ottone, *Guida storico-alpina del Cadore*, Bassano (Vicenza), Italie, Stabilimento tipografico Sante Pozzato, 1886.

BRIGAGLIA Manlio, MASTINO Attilio et ORTU Gian Giacomo, *Storia della Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2006, 2 vol.

BROUGÈRE Gilles, « Espace de jeu et espace public », *Architecture and Behavior*, 1991, vol. 7, n° 2, p. 165-176.

BRUNEAU Michel, « Les territoires de l'identité et la mémoire collective en diaspora », *L'Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 328-333.

BUELL Lawrence, « La critica letteraria diventa eco » dans Caterina Salabè (ed.), *Ecocritica. La letteratura e la crisi del pianeta*, Rome, Italie, Donzelli, 2013, p. 3-15.

BUELL Lawrence, HEISE Ursula et THORNBUR Karen, « Literature and Environment », *Annual Review of Environment and Resources*, 2011, vol. 36, p. 417-440.

BYERLY Alison, « The Uses of Landscape. The Picturesque Aesthetic and the National Park System » dans Cheryl Glotfelty et Harold Fromm (eds.), *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens (Géorgie), États-Unis, University of Georgia Press, 1996, p. 52-68.

CACCIARI Paolo, CARESTIATO Nadia et PASSERI Daniela (eds.), *Viaggio nell'Italia dei beni comuni. Rassegna di gestioni condivise*, Naples, Italie, Marotta & Cafiero, 2012.

CAGNETTA Franco, *Banditi a Orgosolo*, Rimini, Italie, Guaraldi, 1975.

CAILLÉ Alain, *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, Paris, La Découverte, 2005 [1994].

CALCAGNO MANIGLIO Annalisa, *Progetti di paesaggio per i luoghi rifiutati*, Rome, Italie, Gangemi, 2010.

CALLEGARO Maria, DE ZORDO Guido et OLIVOTTI UMBERTO, *Cibiana di Cadore, il paese che dipinge la sua storia*, Cortina (Belluno), Italie, Tipografia Ghedina, 1990.

CALTAGIRONE Benedetto, *Identità sarde. Un'inchiesta etnografica*, Cagliari, Italie, Cuec Editrice, 2005.

CALTAGIRONE Benedetto, « La montagna coltivata. Usi e rappresentazioni dello

spazio in Barbagia » dans Giulio Angioni et Antonello Sanna (eds.), *L'architettura popolare in Italia. Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1988, p. 58-67.

CAMARDA Ignazio (ed.), *Montagne di Sardegna*, Sassari, Italie, Carlo Delfino editore, 1993.

CAMBI Franco et STACCIOLI Gianfranco (eds.), *Il gioco in Occidente. Storia, teorie, pratiche*, Rome, Italie, Armando editore, 2007.

CAMPANALE Laura, *I gelatieri veneti in Germania. Un'indagine sociolinguistica*, Berne, Suisse, Peter Lang Publishing Group, 2006.

CANDAU Jacqueline et RÉMY Jacques, « Sociabilités rurales. Les agriculteurs et les autres », *Études rurales*, 2009, vol. 183, n° 1, p. 83-100.

CANIATO Giovanni, « Maestranze zoldane a Venezia. Garzoni dell'arte degli squeraroli (1734-1778) » dans Giovanni Caniato et Michela Dal Borgo (eds.), *Dai monti alla laguna. Produzione artigianale e artistica del bellunese per la cantieristica veneziana*, Venise, Italie, La Stamperia di Venezia, 1988, p. 229-240.

CANIATO Giovanni, *Arte degli squerarioli*, Venise, Italie, La Stamperia di Venezia, 1985.

CANNILLO Alessandra, « Dall'atomismo sociale alla società ecologica. L'etica di Murray Bookchin », *Rivista internazionale di filosofia e psicologia*, 2011, vol. 2, n° 1, p. 18-31.

CANT Sarah G., « Geographies of art and the environment », *Social & Cultural Geography*, 2006, vol. 7, n° 6, p. 857-861.

CARESTIATO Nadia, *Beni comuni e proprietà collettiva come attori territoriali per lo sviluppo locale*, Thèse de doctorat, Università degli studi di Padova, Padoue, Italie, 2008.

CARESTIATO Nadia, « Il paesaggio come bene comune », *Paesaggio, sostenibilità, Valutazione. Quaderni del Dipartimento di Geografia*, 2007, vol. 24, p. 57-65.

CAROPPO Elisabetta et MASTORE Aurora, « "Il declino dei beni comuni". Il caso degli usi civici e dei demani comunali nell'Italia meridionale nei secoli XIX-XX », *H-ermes. Journal of Communication*, 2018, vol. 11, p. 9-28.

CASARI Marco, « Emergence of Endogenous Legal Institutions: Property Rights and Community Governance in the Italian Alps », *The Journal of Economic History*, 2007, vol. 67, n° 1, p. 191-226.

CASON Alessandra, *Un paese dipinto: Cibiana di Cadore e i suoi murali*, Mémoire de master, Università Ca' Foscari di Venezia, Venise, Italie, 1992.

CASTIGLIONI Benedetta, DE MARCHI Massimo, FERRARIO Viviana, BIN Sara, CARESTIATO Nadia et DE NARDI Alessia, « Il paesaggio “democratico” come chiave interpretativa del rapporto tra popolazione e territorio: applicazioni al caso veneto », *Rivista Geografica Italiana*, vol. 117, n° 1, p. 93-126.

CATTANEO Carlo, « La città considerata come principio ideale delle storie italiane », *Il Crepuscolo*, 1858, vol. 42.

CAVAZZA Stefano, « Territoire et identité. Une perspective italienne », *Études rurales*, 2002, vol. 163-164, n° 3, p. 109-131.

CELETTI David, *Il bosco nelle province venete dall'unità ad oggi*, Padoue, Italie, CLEUP, 2008.

CERULLI IRELLI Vincenzo, « Apprendere “per laudo”. Saggio sulla proprietà collettiva », *Quaderni fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno*, 2016, vol. 45, p. 295-359.

CESCHI Raffaello, « Migrazioni dalla montagna alla montagna », *Archivio Storico Ticinese*, 1992, vol. 11, p. 5-36.

CHAIGNEAU Aurore, « Des droits individuels sur des biens d'intérêt collectif, à la recherche du commun », *Revue internationale de droit économique*, 2014, vol. 28, n° 3, p. 335-350.

CHAMPAGNE Patrick, « La fête au village », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, vol. 17-18, p. 73-84.

CHANG Tou Chuang, « Art and Soul: Powerful and Powerless Art in Singapore », *Environment and Planning A: Economy and Space*, 2008, vol. 40, n° 8, p. 1921-1943.

CHANG Tou Chuang, « Renaissance City Singapore: A study of arts spaces », *Area*, 2003, vol. 35, n° 2, p. 128-141.

CHARLES PIGEASSOU Charles et PRUNEAU Jérôme, « Regards sociologiques sur la dynamique du lien social dans les sociétés de joutes languedociennes », *Corps et culture* [En ligne], 1998, n° 3.

CHAUDOIR Philippe, « La rue : une fabrique contemporaine de l'imaginaire urbain », *Culture & Musées*, 2008, vol. 12, p. 51-64.

CICCOLELLA Daniela et GUENZI Alberto, « Scambi e gestione del rischio sui mercati locali e regionali. Il contratto alla voce nel Mezzogiorno in età moderna » dans Gérard Chastagneret, Brigitte Marin, Olivier Raveux et Carlo Travaglini (eds.), *Les sociétés méditerranéennes face au risque. Économies*, Le Caire, Égypte, Institut Français d'Archéologie Orientale, 2012, p. 241-273.



CLAVAL Paul, « Champ et perspectives de la géographie culturelle », *Géographie et cultures*, 1992, n° 1, p. 7-38.

CLAVEL Joanne, « L'art écologique : une forme de médiation des sciences de la conservation ? », *Natures Sciences Sociétés*, 2012, vol. 20, n° 4, p. 437-447.

COAVOUX Samuel et GERBER David, « Les pratiques ludiques des adultes entre affinités électives et sociabilités familiales », *Sociologie*, 2016, vol. 7, n° 2, p. 133-152.

COENEN-HUTHER Jacques, *Observation participante et théorie sociologique*, Paris, L'Harmattan, 1995.

COLAPIETRA Raffaele, *Transumanza e società. Aspetti e problemi del mondo pastorale nell'Abruzzo*, Rome, Italie, Adelmo Polla editore, 1993.

COLAPIETRA Raffaele, « I grandi tratturi nella tematica attuale dei beni ambientali » dans *4° Convegno sulla Preistoria - Protostoria - Storia della Daunia. San Severo, 17-18-19 dicembre 1982. Atti*, San Severo (Foggia), Italie, Archeoclub d'Italia - Sezione di San Severo, 1985, p. 329-336.

CONCINA Ennio, « Il Cadore : da paese ruinoso a Titian's country » dans *Tiziano e Venezia : convegno internazionale di studi, Venezia 1976*, Vicenza, Italie, Neri Pozza, 1980, p. 417-423.

CONCU Giulio et CONTU Alessandro, *Murales. L'arte del muralismo in Sardegna*, Nuoro, Italie, Imago, 2012.

CORONA Gabriella, *Breve storia dell'ambiente italiano*, Bologne, Italie, Il Mulino, 2015.

CORONA Gabriella, « Paolo Grossi e la risposta italiana alla "Tragedy of the Commons" », *I frutti di Demetra*, 2004, vol. 1, p. 9-15.

CORONA Gabriella, « La propriété collective en Italie » dans Marie-Danielle Demélas et Nadine Vivier (eds.), *Les propriétés collectives face aux attaques libérales (1750-1914). Europe occidentale et Amérique latine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 157-174.

CORRADO Federica (ed.), *Popolazione e cultura: le Alpi di oggi*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2015.

CORTI Erminio, « Natura, ecologismo e studi letterari: una ricognizione introduttiva », *ÁCOMA*, 2013, vol. 22, n° 5.

CORTI Paola, « L'émigration italienne : historiographie, anthropologie et recherche comparatiste », *Revue européenne des migrations internationales*, 1995, vol. 11, n° 3, p. 5-18.

COZZI Gaetano (ed.), *Storia della Repubblica di Venezia*, Milan, Italie, UTET, 1986, 2 vol.

COZZOLINO Francesca, *Peindre pour agir. Muralisme et politique en Sardaigne*, Paris, Éditions Karthala, 2017.

COZZOLINO Francesca, « L'histoire complexe du muralisme en Sardaigne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], 2014, Images, mémoires et sons.

COZZOLINO Francesca, « De la pratique militante à la fabrication du patrimoine », *Cultures & Conflits*, 2013, vol. 91-92, p. 45-64.

CRONON William, *Nature et récits. Essais d'histoire environnementale*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2016.

CUSSET Yves et HELFTER Caroline, « La cohésion sociale à l'épreuve de l'entre-soi », *Informations sociales*, 2008, vol. 147, n° 3, p. 116-119.

DA COL Lino, *L'oro del Rite. Geologia ed attività minerarie fra Cibiana e Valle di Cadore*, Belluno, Italie, Nuovi sentieri, 2003.

DA COSTA GOMES Paulo et FORT-JACQUES Théo, « Spatialité et portée politique d'une mise en scène », *Géographie et cultures*, 2010, vol. 73, p. 7-22.

DANIELE Vittorio et MALANIMA Paolo, « Falling disparities and persisting dualism: Regional development and industrialisation in Italy, 1891–2001 », *Investigaciones de Historia Económica. Journal of the Spanish Economic History Association*, 2014, vol. 10, n° 3, p. 165-176.

DAVALLON Jean, « Mémoire et patrimoine : pour une approche des régimes de patrimonialisation » dans Cécile Tardy et Vera Dodebei (eds.), *Mémoire et nouveaux patrimoines* [En ligne], Marseille, OpenEdition Press, 2015.

DAVALLON Jean, *Nouveaux regards sur le patrimoine. Culture & Musées*, Arles, Actes Sud, 2003, vol.1.

DE MARTIN Gian Candido, « La realtà delle Regole » dans Mario Ferruccio Belli (ed.), *Belluno. Viaggio intorno a una provincia*, Feltre (Belluno), Italie, Libreria Pilotto editrice, 1989, p. 193-200.

DE MARTINO Ernesto, *Italie du Sud et magie*, Paris, Gallimard, 1963 [1959].

DE MATTEIS Angiola, « Strategie di sopravvivenza e attività economiche nella montagna abruzzese: il versante occidentale appenninico », *La pluriattività negli spazi rurali: ricerche a confronto. Annali dell'Istituto Alcide Cervi*, 1989, vol. 11, p. 241-262.

DE NARDIS Daniela, *L'emigrazione abruzzese tra Ottocento e Novecento. Fuga*

*dalle campagne dal 1876 al 1915*, Rome, Italie, Adelmo Polla editore, 1994.

DE ZORDO Agostino, *Sotto « i spighe de Roàn » : panorama di vita e cronache minime di umili genti*, Milano - Cibiana (Belluno), Italie, Interpress Arti Grafiche, 1966.

DÉCAMPS Henri (ed.), *Les Carnets du paysage n° 19 - Écologies*, Arles, Actes Sud, 2010.

DECANDIA Lidia, « Percorsi e terre di mezzo: dai cammini degli antenati ai luoghi dell'incontro e della festa contemporanei: il museo mater di Mamoiada » dans *International Conference Virtual City and Territory. « 9° Congresso Città e Territorio Virtuale, Roma, 2, 3 e 4 ottobre 2013 »*, Rome, Italie, Università degli Studi Roma Tre, 2014, p. 887-893.

DECANDIA Lidia, « Prendersi cura del presente: il passato come inconscio del territorio » dans *International Conference Virtual City and Territory. « 9° Congresso Città e Territorio Virtuale, Roma, 2, 3 e 4 ottobre 2013 »*, Rome, Italie, Università degli Studi Roma Tre, 2014, p. 713-719.

DECANDIA Lidia, « Il territorio del Gennargentu : dallo spazio vissuto delle storie e dei racconti allo spazio astratto dei piani » dans Franca Balletti (ed.), *Sapere tecnico-Sapere locale. Conoscenza, identificazione, scenari per il progetto*, Florence, Italie, Alinea, 2007, p. 121-145.

DECANDIA Lidia, *Anime di luoghi*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2004.

DECANDIA Lidia, *Dell'identità. Saggio sui luoghi: per una critica della razionalità urbanistica*, Soveria Mannelli (Catanzaro), Italie, Rubbettino, 2000.

DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas (eds.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, 2 vol.

DELAÏ Nadio et MARCANTONI Mauro, *Identità e sviluppo. Le minoranze ladine pensano il proprio futuro*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2005.

DELALE Sarah et DELLE LUCHE Jean-Dominique, « Le temps de la fête : introduction », *Questes*, 2015, vol. 31, p. 11-32.

DELFOSSÉ Claire, « La culture à la campagne », *Pour*, 2011, vol. 208, n° 1, p. 43-48.

DELFOSSÉ Claire et GEORGES Pierre-Marie, « Artistes et espace rural : l'émergence d'une dynamique créative », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 2013, vol. 19-20.

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

DEWITTE Jacques, « L'élément ludique de la culture. À propos de Homo ludens de Johan Huizinga », *Revue du MAUSS*, 2015, vol. 45, n° 1, p. 61-73.

DI GIORGI Piero, *Persona, globalizzazione e democrazia partecipativa*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2004.

DI MÉO Guy, « Le rapport identité/espace. Eléments conceptuels et épistémologiques », <halshs-00281929>, 2008.

DI MÉO Guy, « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », *Annales de Géographie*, 2004, vol. 638-639, p. 339-362.

DI MÉO Guy, « Du village à la planète: les territoires de la fête », *Les cafés géographiques de Toulouse*, 2002.

DI MÉO Guy, « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société », *Géocarrefour*, 2002, vol. 77, n° 2, p. 175-184.

DI MÉO Guy (ed.), *La géographie en fêtes*, Paris, Ophrys, 2001.

DI MÉO Guy, *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996.

DI MÉO Guy et BULÉON Pascal (eds.), *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*, Paris, Armand Colin, 2005.

DI SEGNI Riccardo, « Il concetto di natura nel pensiero greco e nella Bibbia », *La Rassegna Mensile di Israel*, 1974, vol. 40, n° 5, p. 252-255.

DIBIE Pascal, *Le village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*, Paris, Plon, 2006.

DIMANCHE Marc, GARDE Laurent et LASSEUR Jacques, « Permanence et mutations de l'élevage pastoral dans les Alpes du Sud », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 2014, vol. 102, n° 2.

DOTTI Fernando, *Lo spazio e la memoria. Esempi di architettura popolare veneta*, Padoue, Italie, CLEUP, 1998.

DOYEN Étienne, « Fêtes rurales et nouvelles appartenances en Hainaut occidental (Belgique) », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 2014, vol. 45, n° 1, p. 45-61.

DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, 2013 [1893].

EDENSOR Tim, LESLIE Deborah, MILLINGTON Steve et RANTISI Norma (eds.), *Spaces of Vernacular Creativity. Rethinking the Cultural Economy*, Londres, Royaume-Uni, Routledge, 2009.

ESCAFFRE Fabrice, *Espaces publics et pratiques ludo-sportives à Toulouse : l'émergence d'une urbanité sportive ?*, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, Toulouse, 2005.

ESQUENAZI Jean-Pierre, *Sociologie des œuvres. De la production à l'interprétation*, Paris, Armand Colin, 2007.

FABBIANI Giovanni, *Breve storia del Cadore*, Feltre (Belluno), Italie, Tipografia Panfilo Castaldi, 1947.

FABIANI Jean-Louis, « La nature, l'action publique et la régulation sociale » dans Marcel Jollivet et Nicole Mathieu (eds.), *Du rural à l'environnement*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 195-208.

FABIETTI Ugo, « Mondo delocalizzato e antropologia della contemporaneità », *Pluriverso*, 2000, p. 82-90.

FAGNONI Édith, « La dialectique patrimoine/modernité, support de la ressource territoriale », *Bulletin de l'association de géographes français*, 2013, vol. 90, n° 2, p. 117-126.

FAGNONI Édith (ed.), *La ressource territoriale entre patrimoine et création. Bulletin de l'Association de Géographes Français*, Paris, Institut de Géographie, 2013, vol.90-2.

FARINELLI Franco, « I caratteri originali del paesaggio abruzzese » dans Massimo Costantini et Costantino Felice (eds.), *L'Abruzzo*, Turin, Italie, Einaudi (coll. « Storia d'Italia. Le regioni dall'unità a oggi »), 2000, p. 121-153.

FARNÉ Roberto, *La Sardegna che non vuole essere una colonia*, Milan, Italie, Jaca book, 1975.

FAZIA Salvatore, *Ingenuità dell'arte*, Vicenza, Italie, Editrice Veneta, 2014.

FELICE Costantino, « Da "obliosa contrada" a laboratorio per l'Europa. Industria e agricoltura dall'Unità ai nostri giorni » dans Massimo Costantini et Costantino Felice (eds.), *L'Abruzzo*, Turin, Italie, Einaudi (coll. « Storia d'Italia. Le regioni dall'unità a oggi »), 2000, p. 221-493.

FERRARIO Viviana et CASTIGLIONI Benedetta, « Struttura del territorio e sviluppo in tre comunità montane in area cadorina » dans Antonio Massarutto (ed.), *Politiche per lo sviluppo sostenibile della montagna*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2008, p. 67-80.

FIORILLI Giovanni Antonio, *Civiltà della transumanza. Giornata di studi. Atti. Castel del Monte, 4 agosto 1990*, L'Aquila, Italie, Archeoclub d'Italia - Sezione di Castel del Monte, 1992.

FOURCADE Marie-Blanche, *Patrimoine et patrimonialisation. Entre le matériel et l'immatériel*, Québec, Canada., Presses de l'Université Laval, 2007.

FOURCADE Marie-Blanche, « Tourisme des racines. Expériences du retour », *Téoros. Revue de recherche en tourisme* [En ligne], 2010, vol. 29, n° 1.

FRANCIOSI Gennaro, « Regime delle acque e paesaggio in età repubblicana » dans *Uomo Acqua e Paesaggio. Atti dell'Incontro di studio sul tema Irrigimentazione delle acque e trasformazione del paesaggio antico. S. Maria Capua Vetere - 22-23 novembre 1996*, Rome, Italie, L'Erma di Bretschneider, 1997, p. 11-20.

FRÉMONT Armand, *Aimez-vous la géographie ?*, Paris, Flammarion, 2005.

FUMIAN Carlo et VENTURA Angelo (eds.), *Storia del Veneto*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2000, 2 vol.

FUSARO Anna, « A me, contadina, dissero : hai la mano di Van Gogh », *Il Centro di Pescara*, 2014.

GASNIER Arnaud, *Noroi. Patrimoine et environnement. Les territoires du conflit*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, vol.185.

GATTO Paola, « Accesso alle terre e assetti fondiari collettivi: uno sguardo alla situazione internazionale e italiana », *Agriregionieuropa* [En ligne], 2017, vol. 49.

GELLNER Edoardo, *Architettura rurale nelle Dolomiti venete*, Cortina (Belluno), Italie, Edizioni Dolomiti, 1988.

GERMANOS Dimitri, « La relation de l'enfant à l'espace urbain : perspectives éducatives et culturelles », *Architecture and Behavior*, 1995, vol. 11, n° 1, p. 55-61.

GIANCRISTOFARO Lia, « Cultura popolare abruzzese. Gli Abruzzesi all'estero », *Rivista abruzzese. Rassegna trimestrale di cultura*, 2006, vol. 59, n° 4, p. 304-315.

GIORDANO Christian, « Ruralité et nation en Europe centrale et orientale », *Études rurales*, 2002, vol. 163-164, p. 45-65.

GIREL Sylvia, « Lauris, un village à l'heure de l'art », *Lien social et Politiques*, 2008, vol. 60, p. 131-143.

GIREL Sylvia, « Arts, territoires et action sociale : l'exemple marseillais », *Vie sociale*, 2007, vol. 2, n° 2, p. 183-195.

GIUNTARELLI Paolo, *Parchi, politiche ambientali e globalizzazione*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2008.

GLEVAREC Hervé, « Le nouveau régime d'historicité porté par les Associations du

patrimoine » dans Maryline Crivello, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (eds.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2006, p. 23-36.

GLOTFELTY Cheryll et FROMM Harold (eds.), *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens (Géorgie), États-Unis, University of Georgia Press, 1996.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.

GRAMSCI Antonio, *La questione meridionale*, Rome, Italie, Editori Riuniti, 1966 [1930].

GRAMSCI Antonio, *Quaderni del carcere*, Turin, Italie, Einaudi, 2015 [1929], 4 vol.

GRANDI Casimira, *Emigrazione. Memorie e realtà.*, Trente, Italie, Provincia autonoma di Trento, 1990.

GRANJOU Céline, « Sociologie des changements environnementaux : futurs de la nature », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2018, vol. 12, n° 2, p. 383-389.

GRATALOUP Christian, *Introduction à la géohistoire*, Paris, Armand Colin, 2015.

GRAVARI-BARBAS Maria, « Patrimonialisation et réaffirmation symbolique du centre-ville du Havre. Rapports entre le jeu des acteurs et la production de l'espace », *Annales de Géographie*, 2004, vol. 113, n° 640, p. 588-611.

GRISON Laurent, *Figures fertiles. Essai sur les figures géographiques dans l'art occidental*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 2002.

GROSSI Paolo, « Aspetti storico-giuridici degli usi civici », *I Georgofili. Quaderni*, 2005, vol. 2, p. 21-35.

GROSSI Paolo, *Un altro modo di possedere. L'emersione di forme alternative di proprietà alla coscienza giuridica postunitaria*, Milan, Italie, Giuffrè, 2017 [1977].

GRUMELLI Antonio, *Aspetti sociologici dell'evoluzione demografica in Abruzzo nella prima metà del 900*, Rome, Italie, Editoriale di cultura e documentazione, 1960.

GUARALDO Emiliano, « L'ecocritica in Italia: ambiente, letteratura, nuovi materialismi », *LEA - Lingue e letterature d'Oriente e d'Occidente*, 2016, vol. 5, p. 701-712.

- GUATTARI Félix, *Qu'est-ce que l'écophilosophie?*, Paris, Éditions Lignes, 2014.
- GUATTARI Félix, *Les Trois Écologies*, Paris, Éditions Galilée, 1989.
- GUÉRIN-PACE France, « Sentiment d'appartenance et territoires identitaires », *L'Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 298-308.
- GUERMOND Yves, « L'identité territoriale : l'ambiguïté d'un concept géographique », *L'Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 291-297.
- GUERMOND Yves et GUÉRIN-PACE France, « Identité et rapport au territoire », *L'Espace géographique*, 2006, vol. 35, n° 4, p. 289-290.
- GUIDA Cecilia (ed.), *Spatial practices. Funzione pubblica e politica dell'arte nella società delle reti*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2012.
- GUIDONI Enrico, *L'architettura popolare italiana*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1980.
- GUYOT Sylvain, « La mise en art des espaces montagnards : acteurs, processus et transformations territoriales », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, 2017, vol. 105, n° 2.
- HABERMAS Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1988 [1962].
- HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1950].
- HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994/1925.
- HAMAYON Roberte, « Petit pas de côté », *Revue du MAUSS*, 2015, vol. 45, n° 1, p. 75-90.
- HAWKINS Harriet, « Dialogues and Doings: Sketching the Relationships Between Geography and Art », *Geography Compass*, 2011, vol. 5, n° 7, p. 464-478.
- HEATHERINGTON Tracey, « In the Rustic Kitchen: Real Talk and Reciprocity », *Ethnology*, 2001, vol. 40, n° 4, p. 329-345.
- HEATHERINGTON Tracy, *Wild Sardinia. Indigeneity and the Global Dreamtimes of Environmentalism*, Seattle (Washington), États-Unis, University of Washington Press, 2010.
- HEATHERINGTON Tracy, « Murals and the memory of resistance in Sardinia », *Irish Journal of Anthropology*, 2002, vol. 6, p. 7-24.
- HEISE Ursula, « Ecocriticism and the Transnational Turn in American Studies »,



- American Literary History*, 2008, vol. 20, n° 1-2, p. 381–404.
- HEISE Ursula, *Sense of Place and Sense of Planet. The Environmental Imagination of the Global*, Oxford, Royaume-Uni, Oxford University Press, 2008.
- HERVIEU Bertrand et PURSEIGLE François, « Pour une sociologie des mondes agricoles dans la globalisation », *Études rurales*, 2009, vol. 183, n° 1, p. 177-200.
- IMPARA Paola (ed.), *I presocratici. Lettura e interpretazione dei frammenti e delle testimonianze*, Rome, Italie, Armando editore, 1997.
- INGOLD Tom, *Ecologia della cultura*, Milan, Italie, Meltemi, 2001.
- IOVINO Serenella, *Ecocriticism and Italy. Ecology, Resistance, and Liberation*, New York City (New York), États-Unis, Bloomsbury Publishing, 2016.
- IOVINO Serenella, *Ecologia letteraria. Una strategia di sopravvivenza*, Milan, Italie, Edizioni Ambiente, 2015.
- IOVINO Serenella, « Material Ecocriticism : Matter, Text, and Posthuman Ethics » dans Timo Müller et Michael Sauter (eds.), *Literature, Ecology, Ethics. Recent Trends in Ecocriticism*, Heidelberg, Allemagne, Universitätsverlag Winter Heidelberg, 2012, p. 51-68.
- IOVINO Serenella, *Filosofie dell'ambiente. Natura, etica, società*, Rome, Italie, Carocci, 2008.
- IOVINO Serenella et OPPERMAN Serpil, « Material Ecocriticism: Materiality, Agency, and Models of Narrativity », *Ecozona*, 2012, vol. 3, n° 1, p. 75-91.
- JACKSON JR. James H. et MOCH Leslie Page, « Migration and the Social History of Modern Europe » , *Historical Methods. A Journal of Quantitative and Interdisciplinary History*, 1989, vol. 22, n° 1, p. 27-36.
- JACOB Christian, « Spatial turn » dans Christian Jacob (ed.), *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?* [En ligne], Marseille, OpenEdition Press, 2014.
- JALLA Daniele, *Gli uomini e le Alpi / Les hommes et les Alpes. Atti del convegno, Torino 6-7 ottobre 1989*, Turin, Italie, Regione Piemonte, 1991.
- JANIN Claude et ANDRES Lauren, « Les friches : espaces en marge ou marges de manœuvre pour l'aménagement des territoires ? », *Annales de géographie*, 2008, vol. 663, n° 5, p. 62-81.
- JEAN Yves et PÉRIGORD Michel, *Géographie rurale. La ruralité en France*, Paris, Armand Colin, 2009.
- JUAN JOSÉ VARELA TEMBRA Juan José, ISENI Arburim, ISENI Gazmend, NEXHBEDIN

Beadini, BEADINI Sheqibe et ALIU Hesat, « Approaching Environmental Literary Education in the 21st Century », *Research on Humanities and Social Sciences*, 2012, vol. 2, n° 5, p. 92-96.

KADDOURI Mokhtar, LESPESSAILLES Corinne, MAILLEBOUIS Madeleine et VASCONCELLOS Maria (eds.), *La question identitaire dans le travail et la formation. Contributions de la recherche, état des pratiques et étude bibliographique*, Paris, L'Harmattan, 2008.

KAYSER Bernard, *La renaissance rurale. Sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Armand Colin, 1990.

LA CECLA Franco, *Perdersi. L'uomo senza ambiente*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2011 [1988].

LAJARGE Romain, « Environnement et processus de territorialisation : le cas du Parc naturel régional de la Chartreuse (France) », *Revue de géographie alpine*, 1997, vol. 85, n° 2, p. 131-144.

LANTERNARI Vittorio, *Ecoantropologia. Dall'ingerenza ecologica alla svolta etico-culturale*, Bari, Italie, Dedalo, 2003.

LAZZARINI Antonio, *Il Veneto delle periferie. Secoli XVIII e XIX*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2012.

LAZZARINI Antonio (ed.), *Boschi e politiche forestali. Venezia e Veneto fra Sette e Ottocento*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2009.

LAZZARINI Antonio, « Emigrazione e società » dans Carlo Fumian et Angelo Ventura (eds.), *Storia del Veneto*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2004, vol. 2/2, p. 119-134.

LAZZARINI Antonio (ed.), *Diboscamento montano e politiche territoriali. Alpi e Appennini dal Settecento al Duemila*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2002.

LAZZARINI Antonio, « Movimenti migratori dalle vallate bellunesi fra Settecento e Ottocento » dans Giovanni Luigi Fontana, Andrea Leonardi et Luigi Trezzi (eds.), *Mobilità imprenditoriale e del lavoro nelle Alpi in età moderna e contemporanea*, Milan, Italie, CUESP, 1998, p. 193-208.

LAZZARINI Antonio, « Crisi della montagna bellunese e cause dell'emigrazione » dans Casimira Grandi (ed.), *Emigrazione. Memorie e realtà*, s.l., Provincia autonoma di Trento, 1990, p. 189-215.

LAZZARINI Antonio, *Trasformazioni economiche e sociali nel Veneto fra XIX e XX secolo. Convegno di studio, Vicenza, 15-17 gennaio 1982*, Vicenza, Italie, Istituto per le ricerche di storia sociale e di storia religiosa, 1984.

LAZZARINI Antonio, *Contadini e agricoltura. L'inchiesta Jacini nel Veneto*, Milan, Italie, Franco Angeli, 1983.

LAZZARINI Antonio, *Campagne venete ed emigrazione di massa (1866-1900)*, Vicenza, Italie, Neri Pozza, 1996 [1981].

LAZZARINI Antonio et VENDRAMINI Ferruccio, *La montagna veneta in età contemporanea. Storia e ambiente. Uomini e risorse*, Rome, Italie, Edizioni di storia e letteratura, 1991.

LAZZARINO Erika, « Antropologia alla prova dell'abitare. La località come strumento di analisi culturale », *Tracce Urbane. Italian Journal of Urban Studies*, 2017, vol. 1, p. 69-82.

LE GOFF Alice, « Don, autorité et reconnaissance dans la sociologie de l'évergétisme de Paul Veyne » dans Louis Carré et Alain Loute (eds.), *Donner, reconnaître, dominer: trois modèles en philosophie sociale*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2016, p. 169-172.

LE GOFF Jean-Pierre, *La fin du village. Une histoire française*, Paris, Gallimard, 2012.

LECIS Luca, *Dalla ricostruzione al piano di rinascita. Politica e società in Sardegna nell'avvio della stagione autonomistica (1949-1959)*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2016.

LEDDA Gavino, *Padre Padrone. L'Educazione di un pastore*, Milan, Italie, Feltrinelli, 1975.

LEDDA Gavino, *Padre Padrone. L'éducation d'un berger sarde*, Paris, Gallimard, 1977 [1975].

LEFEBVRE Henri, « La production de l'espace », *L'Homme et la société*, 1974, vol. 31-32, p. 15-32.

LEROSIER Thomas, « Philippe Descola, Par-delà nature et culture », *Questions de communication*, 2017, vol. 31, p. 555-557.

LÉVY Jacques, « Oser le désert ?, des pays sans paysans », *Les nouveaux espaces ruraux, Sciences Humaines, hors série*, 1994, n° 4, p. 6-9.

LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.

LILLIU Giovanni, *La costante resistenziale sarda*, Nuoro, Italie, Ilisso Edizioni, 2002.

LITTLE Jo, *Gender and Rural Geography*, Londres, Royaume-Uni, Routledge,

2001.

LO PICCOLO Francesco, *Progettare le identità del territorio. Piani e interventi per uno sviluppo locale autosostenibile nel paesaggio agricolo della Valle dei Templi di Agrigento*, Florence, Italie, Alinea, 2009.

LO PICCOLO Francesco et SCHILLECI Filippo, « La rappresentazione identitaria eco-sostenibile nella pianificazione: compatibilità e conflittualità fra identità dei luoghi e progettualità locale » dans Alberto Magnaghi (ed.), *La rappresentazione identitaria del territorio. Atlanti, codici, figure, paradigmi per il progetto locale*, Florence, Italie, Alinea, 2005, p. 377-391.

LONGONI Ana, « Muralisme militant », *Cultures & Conflits*, 2015, vol. 98, n° 2, p. 169-186.

LOSCHIAVO Luca, « “In terra d’Abruzzi...” La pastorizia abruzzese tra profili istituzionali e spunti storico giuridici » dans Antonello Mattone et Pinuccia Simbula (eds.), *La pastorizia mediterranea. Storia e diritto (secoli XI-XX)*, Rome, Italie, Carocci, 2011, p. 510-530.

LOUISE Julien, « Jean Davallon, Le Don du patrimoine : Une approche communicationnelle de la patrimonialisation », *Culture & Musées*, 2007, vol. 9, p. 169-171.

LUGINBÜHL Yves, *La mise en scène du monde. Construction du paysage européen*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

LUZI Jacques, « Quelques réflexions autour de la question posée par Murray Bookchin : « Qu’est-ce que l’écologie sociale ? » », *Écologie & politique*, 2011, vol. 41, n° 1, p. 173-182.

LYNCH Tom, GLOTFELTY Cheryl et ARMBRUSTER Karla, *The Bioregional Imagination. Literature, Ecology, and Place*, Athens (Géorgie), États-Unis, University of Georgia Press, 2012.

LYOTARD Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

MAGGIOLI Marco, « Dentro lo Spatial Turn: luogo e località, spazio e territorio », *Semestrare di Studi e Ricerche di Geografia*, 2015, vol. 27, n° 2, p. 51-66.

MAGNAGHI Alberto (ed.), *La rappresentazione identitaria del territorio. Atlanti, codici, figure, paradigmi per il progetto locale*, Florence, Italie, Alinea, 2005.

MAHEUX Hubert, « Champs ouverts, habitudes communautaires et villages en alignements dans le nord de la Loire-Atlantique : des micro-sociétés fossilisées dans l’Ouest bocager », *In Situ* [En ligne], 2004, vol. 5.

MANCUSO Franco, « Le trasformazioni territoriali e urbane fra continuità e innovazione » dans *Trasformazioni economiche e sociali nel Veneto fra XIX e XX secolo. Convegno di studio, Vicenza, 15-17 gennaio 1982*, Vicenza, Italie, Istituto per le ricerche di storia sociale e di storia religiosa, 1984, p. 61-114.

MARAN Timo, « La sémiotisation de la matière. Une zone hybride entre l'écocritique matérialiste et la biosémiotique », *Cygne noir* [En ligne], 2017, vol. 5.

MARCONI Arnaldo, « Il rapporto tra agricoltura e pastorizia nel mondo romano nella storiografia recente », *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité* [En ligne], 2016, vol. 128, n° 2.

MARINO John A. et RUSSO Saverio, « La transumanza: dagli splendori al declino » dans Massimo Costantini et Costantino Felice (eds.), *L' Abruzzo*, Turin, Italie, Einaudi (coll. « Storia d'Italia. Le regioni dall'unità a oggi »), 2000, p. 193-219.

MARRAMAIO Giacomo, « Spatial turn: spazio vissuto e segni dei tempi », *Quadranti. Rivista Internazionale di Filosofia Contemporanea*, 2013, vol. 1, n° 1, p. 31-37.

MARTIN Jean-Clet, « L'espace sensible », *Chimères* [En ligne], date non renseignée.

MARZO MAGNO Alessandro, *Piave. Cronache di un fiume sacro*, Milan, Italie, Il Saggiatore, 2010.

MARZOCCA Ottavio, « Crisi ecologica e crisi dell'ecologia », *Terre Libere*, 2011, vol. 4, p. 51-54.

MASSARUTTO Antonio, *Politiche per lo sviluppo sostenibile della montagna*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2008.

MASSULLO Gino, « Economia delle rimesse » dans Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi et Emilio Franzina (eds.), *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze*, Rome, Italie, Donzelli, 2001, p. 161-183.

MATTONE Antonello et SIMBULA Pinuccia (eds.), *La pastorizia mediterranea. Storia e diritto (secoli XI-XX)*, Rome, Italie, Carocci, 2011.

MAZZETTE Antonietta (ed.), *La criminalità in Sardegna. Reati, autori e incidenza sul territorio*, Sassari, Italie, Edizioni Unidata, 2006.

MCKEE Yates, « L'art et les fins de l'écologie. de la « Terre en danger » au droit à la survie », *Vacarme*, 2006, vol. 34, n° 1, p. 141-147.

MELONI Benedetto, « Forme di mobilità ed economia locale in centro Sardegna », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes*, 1988,

vol. 100, n° 2, p. 839-855.

MÉNARD Béatrice, « Mythes et héros de la Révolution mexicaine dans El laberinto de la soledad de Octavio Paz et le muralisme mexicain : un imaginaire collectif », *L'Âge d'or* [En ligne], 2015, vol. 8.

MENDRAS Henri et OBERTI Marco, *Le sociologue et son terrain. Trente recherches exemplaires*, Paris, Armand Colin, 2000.

MÉSINI Béatrice, « Résistances et alternatives rurales À la mondialisation », *Études rurales*, 2004, vol. 169-170, p. 43-59.

MINORA Francesco, « Le proprietà collettive: un modello da rivalutare? », *Abitare l'Italia. Territori, economie, diseguaglianze. XIV Conferenza SIU* [En ligne], 2011.

MONNET Jérôme, « La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identit  », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], 1998.

MORTAMAIS Elizabeth et MAGERAND Jean, *Vers l'hyperpaysage*, Paris, L'Harmattan, 2009.

MOURIER Pierre-François (ed.), *Les Carnets du paysage né 2 - Le paysage entre art et science 1. D peindre*, Arles, Actes Sud, 1998.

MUGGIANU Pietro, *Orgosolo '68-'70. Il triennio rivoluzionario*, Nuoro, Italie, Studiostampa, 1998.

MURA Salvatore, *Pianificare la modernizzazione. Istituzioni e classe politica in Sardegna 1959-1969*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2015.

NADAI Alain, « Degré zéro. Portée et limites de la théorie de l'artialisation dans la perspective d'une politique du paysage », *Cahiers de géographie du Québec*, 2007, vol. 51, né 144, p. 333-343.

NASH Roderick, « The American Invention of National Parks », *American Quarterly*, 1970, vol. 22, né 3, p. 726-735.

NERVI Pietro (ed.), *Archivio Scialoja-Bolla 1/2018 Annali di studi sulla proprietà collettiva*, Milan, Italie, Giuffrè, 2018.

NORA Pierre, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, 4 vol.

NUNES Jo o Pedro, « "Jouer son atout": figuration et sociabilité de rue dans une banlieue de Lisbonne », *Espaces et sociétés*, 2012, vol. 148-149, p. 159-176.

OCCHI Katia, « Affari di famiglia : rapporti mercantili lungo il confine veneto-

tirolese (secoli XVI-XVII) », *Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée modernes et contemporaines* [En ligne], 2013, vol. 125, n° 1.

OCCHI Katia, *Boschi e mercanti. Traffici di legname tra la contea di Tirolo e la Repubblica di Venezia (secoli XVI-XVII)*, Bologne, Italie, Il Mulino, 2006.

OPPERMANN Serpil, « Material Ecocriticism » dans Iris Van der Tuin (ed.), *Gender : Nature*, Londres, Royaume-Uni, MacMillan Publishers, 2016, p. 89-102.

OPPERMANN Serpil, « Ecocriticism: Natural World in the Literary Viewfinder », *Hacettepe University Journal of Faculty of Letters*, 1999, vol. 16, n° 2, p. 29-46.

ORTU Leopoldo, *La questione sarda tra Ottocento e Novecento: aspetti e problemi*, Cagliari, Italie, Cuec Editrice, 2005.

PALLOTTINO Gaia, « Proprietà collettive e usi civici », *Scienze del territorio*, 2013, n° 1, p. 433-438.

PALMAS Gavino, « Parco Nazionale del Golfo di Orosei e del Gennargentu » dans Davide Marino (ed.), *Il nostro capitale. Per una contabilità ambientale dei Parchi Nazionali italiani*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2014, p. 365-383.

PALUDO Giuseppe, « Toponimi e nomi di origine longobarda », *Progetto Integrato Cultura del Medio Friuli* [En ligne], 1994, 4.3.2.

PANVINI Barbara, « L'invention de l'espace comme l'expression de l'identité collective : l'exemple du squat de la Grange-aux-Belles », *Culture & Musées*, 2004, n° 4, p. 75-91.

PARASCANDOLO Fabio, « Beni comuni, sistemi comunitari e usi civici: riflessioni a partire da un caso regionale », *Medea. Rivista di Studi Interculturali*, 2016, vol. 2, n° 1.

PARASCANDOLO Fabio, « Crisis of landscapes, landscapes of the crisis: notes for a socio-ecological approach », *Journal of Research and Didactics in Geography*, 2016, vol. 5, n° 1, p. 9-23.

PARÉ Denise, « Habitats, migrations et prédatons : Analyse écocritique de La héronnière de Lise Tremblay », *Cahiers de géographie du Québec*, 2008, vol. 52, n° 147, p. 453-470.

PASOLINI Pier Paolo, *Scritti corsari*, Milan, Italie, Garzanti, 1975.

PASOLINI Pier Paolo, *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, 2018 [1975].

PAUGAM Serge, *Le lien social*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que Sais-je? »), 2008.

PECQUEUX Anthony, « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 2012, vol. 22.

PECQUEUX Anthony, « Catalogue d'émotions patrimoniales. Le cas du château de Lunéville, de son incendie à sa reconstruction », *Les formats d'une cause patrimoniale Émotions et actions autour du château de Lunéville*, 2006, p. 65-102.

PENDERS Anne-Françoise, *En Chemin. Le Land Art*, Bruxelles, Belgique, La Lettre volée, 2000.

PÉQUIGNOT Bruno et PRÉVOST-THOMAS Cécile, *Arts, culture, mémoire*, Paris, L'Harmattan, 2017.

PÉQUIGNOT Bruno, *Sociologie des arts*, Paris, Armand Colin, 2009.

PÉQUIGNOT Bruno, *Recherches sociologiques sur les images*, Paris, L'Harmattan, 2008.

PÉQUIGNOT Bruno, *La question des œuvres en sociologie des arts et de la culture*, Paris, L'Harmattan, 2007.

PÉQUIGNOT Bruno, *Pour une sociologie esthétique*, Paris, L'Harmattan, 1993.

PERELLI Lorenza, *Public art. Arte, interazione e progetto urbano*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2006.

PERRIER-CORNET Philippe, SENCÉBÉ Yannick et SYLVESTRE Jean-Pierre, « Rapport à l'emploi et processus d'exclusion dans les espaces ruraux : un cadre d'analyse », *Économie rurale*, 1997, vol. 242, p. 28-35.

PETITE Mathieu, *Identités en chantiers dans les Alpes. Des projets qui mobilisent objets, territoires et réseaux*, Berne, Suisse, Peter Lang Publishing Group, 2011.

PETROCELLI Edilio, *La civiltà della transumanza. Storia, cultura e valorizzazione dei tratturi e del mondo pastorale in Abruzzo, Molise, Puglia, Campania e Basilicata*, Isernia, Italie, Cosmo Iannone Editore, 1999.

PICCIONI Luigi, « Il Parco Nazionale d'Abruzzo e la protezione della natura in Italia: i ritorni di una centralità » dans *Parco Nazionale d'Abruzzo, novant'anni: 1922-2012 Atti del convegno storico di Pescasseroli 18-20 maggio 2012*, Pise, Italie, Edizioni ETS, 2012, p. 143-155.

PICCIONI Luigi, « La natura come posta in gioco. La dialettica tutela ambientale - sviluppo turistico nella storia della « regione dei parchi » » dans Massimo Costantini et Costantino Felice (eds.), *L' Abruzzo*, Turin, Italie, Einaudi (coll. « Storia d'Italia. Le regioni dall'unità a oggi »), 2000, p. 923-1076.



PICCONI Luigi, « La grande pastorizia transumante abruzzese tra mito e realtà » dans Massimo Costantini et Costantino Felice (eds.), *Abruzzo e Molise. Ambienti e civiltà nella storia del territorio*, Brescia, Italie, Centro Federico Odorici, 1993, p. 195-229.

PIGLIARU Antonio, *Il codice della vendetta barbaricina*, Nuoro, Italie, Il Maestrale, 2006.

PIGLIARU Antonio, *Il banditismo in Sardegna. La vendetta barbaricina*, Nuoro, Italie, Il Maestrale, 2000.

PIRAS Paolo, « Italia e Sardegna: un caso di colonialismo industriale », *Paginauno* [En ligne], 2012, vol. 30.

POIROT-DELPECH Sophie et RAINEAU Laurence, *Pour une socio-anthropologie de l'environnement. Par-delà le local et le global*, Paris, L'Harmattan, 2012, vol. 1/2.

POLI Daniela (ed.), *Progettare il paesaggio nella crisi della modernità. Casi, riflessioni, studi sul senso del paesaggio contemporaneo*, Florence, Italie, All'insegna del Giglio, 2002.

POLIDORI Roberto, « Paesaggio e integrazione: le eredità della mezzadria per la Pac del futuro », *Agriregionieuropa* [En ligne], 2013, vol. 32.

POSTHUMUS Stéphanie, « Une approche écologique : les lieux d'enfance chez Michel Tournier », *Voix Plurielles* [En ligne], 2005, vol. 2, n° 1.

POZZAN Annamaria, *Istituzioni, società, economia in un territorio di frontiera : il caso del Cadore (seconda metà del XVI secolo)*, Udine, Italie, Forum, 2013.

POZZAN Annamaria, *Confini, comunità e conflitti nel Cadore del XVI secolo*, Thèse de doctorat, Università degli studi di Padova, Padoue, Italie, 2012.

PROST Brigitte, « Marge et dynamique territoriale », *Géocarrefour*, 2004, vol. 79, n° 2, p. 175-182.

RAMELLA Franco, « Reti sociali, famiglie e strategie migratorie » dans Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi et Emilio Franzina (eds.), *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze*, Rome, Italie, Donzelli, 2001, p. 143-160.

RAUTENBERG Michel, « L'imaginaire de la ville, le regard et le pas du citoyen. Introduction », *Culture & Musées*, 2008, n° 12, p. 13-29.

RAUTENBERG Michel, « Comment s'inventent de nouveaux patrimoines : usages sociaux, pratiques institutionnelles et politiques publiques en Savoie », *Culture & Musées*, 2003, n° 1, p. 19-40.

RAUTENBERG Michel, *La rupture patrimoniale*, Grenoble, À la Croisée, 2003.

REGNI Raniero, *Paesaggio educatore. Per una geopedagogia mediterranea*, Rome, Italie, Armando editore, 2009.

RICCI Giovanni, *La Sardegna dei sequestri*, Rome, Italie, Newton Compton Editore, 2009.

RIPOLL Fabrice et VESCHAMBRE Vincent, « L'appropriation de l'espace comme problématique. Introduction », *Norois*, 2005, vol. 195, p. 7-15.

ROBERT Sandrine, « Comment les formes du passé se transmettent-elles ? », *Études rurales*, 2003, vol. 168, n° 3, p. 115-131.

ROLSTON Bill, « Resistance and Pride: The Murals of Orgosolo, Sardinia », *State Crime Journal*, 2014, vol. 3, n° 1, p. 73-101.

RONCHI Gaetano, *Briganti. L'ingresso nell'Abruzzo teramano. Eroi coraggiosi o feroci assassini*, Pescara, Italie, Carsa edizioni, 2014.

ROULLIER Clothilde, « Focus – Qui sont les néoruraux ? », *Informations sociales*, 2011, vol. 164, n° 2, p. 32-35.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, Flammarion, 2001 [1762].

ROY-VALEX Myrtille, « Chapitre 2. Arts, territoires et « nouvelle économie »: Quelles perspectives ouvertes par la théorie du capital créatif ? » dans Myrtille Roy-Valex (ed.), *La classe créative selon Richard Florida: Un paradigme urbain plausible ?* [En ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

RUBANU Pietrina et FISTRALÉ Gianfranco, *Murales politici della Sardegna. Guida storia percorsi*, Bolsena (Viterbo), Italie, Massari editore, 1998.

RUGGIERI Michelangelo, « Esodo rurale e abbandono dei terreni » dans Franco Salvatori et Piergiorgio Landini (eds.), *Abruzzo. Economia e territorio nel Nord del Mezzogiorno*, Pescara, Italie, Libreria dell'Università Editrice, 1993, p. 213-223.

SABATINI Gaetano, « Aspects socio-économiques et démographiques du procès d'émigration des communautés des Apennins abruzzains, 1880-1960 », *Dipartimento di Sistemi e Istituzioni per l'Economia. Università degli Studi dell'Aquila*, 2001, p. 1-23.

SABIN Guillaume, « Mouvements paysans dans le Nord-Ouest argentin. Au-delà de l'économie, des organisations sociales coopératives », *Revue du MAUSS*, 2007, vol. 29, n° 1, p. 281-300.

SABOURIN Eric, *Organisations et sociétés paysannes. Une lecture par la réciprocité*, Versailles, Éditions Quae, 2012.

SAINSAULIEU Renaud, « Chapitre 8. Identités collectives et reconnaissance de soi dans le travail » dans Renaud Sainsaulieu, *L'identità au travail. Les effets culturels de l'organisation*, Paris, Presses de Sciences Po, 1988, p. 302-343.

SALABÈ Caterina (ed.), *Ecocritica. La letteratura e la crisi del pianeta*, Rome, Italie, Donzelli, 2013.

SALVADORI Diego, « Ecocritica : diacronie di una contaminazione », *LEA - Lingue e letterature d'Oriente e d'Occidente*, 2016, vol. 5, p. 671-669.

SALVATORI Franco et LANDINI Piergiorgio (eds.), *Abruzzo. Economia e territorio nel Nord del Mezzogiorno*, Pescara, Italie, Libreria dell'Università Editrice, 1993.

SANNA Antonello, « Lo spazio del villaggio » dans Giulio Angioni et Antonello Sanna (eds.), *L'architettura popolare in Italia. Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1988, p. 77-86.

SANNA Mauro Giacomo, « La Gallura in epoca medievale: 1. Storia politico-istituzionale della Gallura medievale » dans *La Gallura : una regione diversa in Sardegna cultura e civiltà del popolo gallurese*, San Teodoro (Sassari), Italie, Istituto delle civiltà del mare, 2001, p. 111-118.

SARLET Danielle, *Monde rural et patrimoine région wallonne, aménagement du territoire, urbanisme, logement, patrimoine. Les cahiers de l'urbanisme*, Bruxelles, Belgique, Éditions Mardaga, 1996, vol.16-17.

SARTORETTI Irene, « Arte e ambiente: l'esperienza della land art », *Micron*, 2013, vol. 27, p. 24-29.

SCHMITZ Serge, « La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible », *L'Espace géographique*, 2001, vol. 30, n° 4, p. 321-332.

SÉCHET Raymonde et VESCHAMBRE Vincent (eds.), *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.

SECHI Simone, « La Sardegna negli “anni della Rinascita” » dans Manlio Brigaglia, Attilio Mastino et Gian Giacomo Ortu (eds.), *Storia della Sardegna*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2006, vol. 2/2, p. 66-82.

SELVA Orietta, « Lo stato della cartografia veneziana tra XVI e XVIII secolo: emblema di potere e strumento di pianificazione territoriale » , *Bollettino dell'Associazione Italiana di Cartografia*, 2013, vol. 148, p. 69-87.

SERENI Emilio, *Storia del paesaggio agrario italiano*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 1991 [1961].

SIAS Gianfranco, « Dal “Progetto Sardegna” allo sviluppo postindustriale », *Studi*

*di Sociologia*, 1989, vol. 27, n° 3, p. 396-412.

SILEI Gianni (ed.), *Tutela, sicurezza e governo del territorio in Italia negli anni del centro-sinistra*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2016.

SINGER Peter, *Animal Liberation*, Londres, Royaume-Uni, Bodley Head, 2015 [1975].

SLOVIC Scott, « Translocalità: la nozione di luogo nell'ecocritica contemporanea » dans Caterina Salabè (ed.), *Ecocritica. La letteratura e la crisi del pianeta*, Rome, Italie, Donzelli, 2013, p. 27-39.

SORGE Antonio, *Legacies of Violence. History, Society, and the State in Sardinia*, Toronto, Canada, University of Toronto Press, 2015.

SORGE Antonio, « Divergent visions: localist and cosmopolitan identities in highland Sardinia », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 2008, vol. 14, n° 4, p. 808-824.

SPAGNOLI Luisa, « Il paesaggio agrario da ambito residuale a produttore di valori storico-culturali. Una possibile chiave di lettura », *Bollettino della Società geografica italiana*, 2008, n° 1, p. 143-149.

STAHL Paul-Henri, *La Méditerranée. Propriété et structure sociale. XIXe-XXe siècles*, Aix-en-Provence, Édisud, 1997.

STOCK Mathis, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net* [En ligne], 2004.

STONE Christopher, *Should Trees Have Standing? Toward Legal Rights for Natural Objects*, Wellsboro (Pennsylvanie), États-Unis, Tioga Publishing Company, 1988 [1973].

TAKÁCS Ádám, *Mémoire, contre-mémoire, pratique historique*, Budapest, Hongrie, Equinter, 2009.

TAP Pierre, « Identité, reconnaissance et relations de travail », *Sociologie Pratiques*, 2003, vol. 8, p. 69-75.

TARPINO Antonella, *Il paesaggio fragile. L'Italia vista dai margini*, Turin, Italie, Einaudi, 2016.

TARPINO Antonella, *Spaesati. Luoghi dell'Italia in abbandono tra memoria e futuro*, Turin, Italie, Einaudi, 2012.

TARPINO Antonella, *Geografie della memoria. Case, rovine, oggetti quotidiani*, Turin, Italie, Einaudi, 2008.

TAYLOR Paul W., « The Ethics of Respect for Nature », *Environmental Ethics*, 1981, vol. 3, p. 197-218.

TAYLOR Paul W., *Respect for Nature. A Theory of Environmental Ethics*, Princeton (New Jersey), États-Unis, Princeton University Press, 2011 [1986].

TETI Vito, *Il senso dei luoghi. Memoria e storia dei paesi abbandonati*, Rome, Italie, Donzelli, 2004.

TIBERGHIEU Gilles A., *Finis Terrae. Imaginaires et imaginations cartographiques*, Paris, Bayard Centurion, 2007.

TIBERGHIEU Gilles A., *Nature, Art, Paysage*, Arles, Actes Sud, 2001.

TINO Pietro, « Il rapporto tra agricoltura e allevamento nel Mezzogiorno del novecento », *Melanges de l'école française de Rome*, 2016, vol. 128, n° 2, p. 349-363.

TINO Pietro, « Da centro a periferia. Popolazione e risorse nell'Appennino meridionale nei secoli XIX e XX », *Meridiana*, 2002, vol. 44, p. 15-63.

TOMASI Giovanni, « Introduzione al Convegno "La via Regia" » dans *La Strada Regia di Alemagna. Convegno Nazionale 24 maggio 2008, Vittorio Veneto, Vittorio Veneto (Trévis), Italie, Dario De Bastiani Editore, 2008, p. 9-18.*

TORNATORE Jean-Louis, « L'esprit de patrimoine », *Terrain*, 2010, vol. 55, p. 106-127.

TORTI Cristiana, « Economia di borghi e mestieri delle donne: la pluriattività femminile a Calcinaia e Santa Croce sull'Arno tra Settecento e Ottocento », *La pluriattività negli spazi rurali: ricerche a confronto. Istituto Alcide Cervi. Annali*, 1989, vol. 11, p. 145-158.

TRÉMEL Laurent, « Jeux, éducation et socialisation politique : contribution au rappel de la permanence d'un processus », *Géographie, économie, société*, 2007, vol. 9, n° 1, p. 83-99.

VAHTRAPUU Aili, « Le rôle des artistes dans la revitalisation des espaces urbains en déclin », *Territoire en mouvement. Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 2013, vol. 17-18.

VAN DIEST Camila, « Mémoire collective, participation citoyenne et contestations urbaines: la construction de l'Ex-carcél de Valparaíso (Chili) comme un espace patrimonial » dans Elizabeth Auclair, Anne Hertzog et Marie-Laure Poulot (eds.), *De la participation à la co-construction des patrimoines urbains. L'invention du commun?*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2017, p. 107-131.

VAN ESSCHE Éric, *Les Formes contemporaines de l'art engagé. De l'art*

*contextuel aux nouvelles pratiques documentaires*, Bruxelles, Belgique, La Lettre volée, 2007.

VARAGNOLI Claudio (ed.), *La costruzione tradizionale in Abruzzo. Fonti materiali e tecniche costruttive dalla fine del Medioevo all'Ottocento*, Rome, Italie, Gangemi, 2016.

VARENGO Selva, *La rivoluzione ecologica. Il pensiero libertario di Murray Bookchin*, Milan, Italie, Zero in Condotta, 2007.

VENDRAMINI Ferruccio, *Sulle tracce del passato. Recupero e documenti per una storia del Longarone*, Longarone (Belluno), Italie, Comune di Longarone, 2000.

VENDRAMINI Ferruccio, *Le comunità rurali bellunesi. Secoli XV e XVI*, Belluno, Italie, Tarantola librario editore, 1979.

VERAZZO Clara, *Le tecniche della tradizione. Architettura e città in Abruzzo citeriore*, Rome, Italie, Gangemi, 2015.

VERDIER Nicolas, « La mémoire des lieux: entre espaces de l'histoire et territoires de la géographie » dans *Mémoire, contre-mémoire, pratique historique*, Budapest, Hongrie, Equinter, 2009, p. 103-122.

VERGANI Raffaello, « Legname per l'Arsenale. I boschi "banditi" nella repubblica di Venezia, secoli XV-XVII » dans *Ricchezza del Mare, Ricchezza dal Mare, secoli XIII-XVIII. Atti della trentasettesima Settimana di Studi dell'Istituto Internazionale « F. Datini »*, Florence, Italie, Le Monnier, 2006.

VERGANI Raffaello, « La montagna » dans Carlo Fumian et Angelo Ventura (eds.), *Storia del Veneto*, Rome-Bari, Italie, Laterza, 2000, vol. 1/2, p. 183-193.

VERMEERSCH Stéphanie, « Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ? », *Espaces et sociétés*, 2006, vol. 126, n° 3, p. 53-68.

VESCHAMBRE Vincent, « Patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales », *Annales de géographie*, 2007, vol. 656, n° 4, p. 361-381.

VIANELLO Andrea, *L'arte dei calegheri e zavateri di Venezia tra XVII e XVIII secolo*, Venise, Italie, Istituto Veneto di Scienze Lettere Ed Arti, 1993.

VIAZZO Pier Paolo, « La mobilità nelle frontiere alpine » dans Paola Corti et Matteo Sanfilippo (eds.), *Migrazioni*, Turin, Italie, Einaudi (coll. « Storia d'Italia. Annali »), 2009, p. 91-105.

VIGNE Mickaël et JONCHERAY Hélène, « La pratique des jeux traditionnels du Nord de la France », *Rabaska*, 2012, vol. 10, p. 29-45.

VINCI Ignazio (ed.), *Piani e politiche territoriali in aree di parco. Cinque modelli di innovazione a confronto*, Milan, Italie, Franco Angeli, 2007.

VISCIOLA Simone, « Campagnes et société rurales en Italie aux XIXe et XXe siècles : un problème d'historiographie » dans *Les campagnes dans les sociétés européennes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 55-75.

VOLVEY Anne, « Entre l'art et la géographie, une question (d')esthétique », *Belgeo* [En ligne], 2014, vol. 3.

VOLVEY Anne, « Spatialités d'une land activité : le Land Art à travers l'œuvre de Christo et Jeanne-Claude » dans Anne Boissiere, Véronique Fabbri et Anne Volvey (eds.), *Activité artistique et spatialité*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 91-134.

VOLVEY Anne, « Land Arts. Les fabriques spatiales de l'art contemporain », *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, 2007, vol. 33-34, n° 129-130, p. 3-25.

VOLVEY Anne (ed.), *Spatialités de l'art. Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, Reims, Equipe de recherche Habiter, 2007, vol.33-34.

WEBER Max, « Capitalisme et société rurale », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 20151904, vol. 29.

WEBER Serge, « Le retour au matériel en géographie », *Géographie et cultures*, 2014, vol. 91-92, p. 5-22.

WERMESTER Catherine et VANCI-PERAHIM Marina (eds.), *Atlas et les territoires du regard. La géographie de l'histoire de l'art (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2006.

WINNICOTT Donald W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 2002 [1971].

WITORSKI Richard, « La notion d'identité collective » dans Mokhtar Kaddouri, Corinne Lespessailles, Madeleine Maillebouis et Maria Vasconcellos (eds.), *La question identitaire dans le travail et la formation. Contributions de la recherche, état des pratiques et étude bibliographique*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 195-213.

ZAGANELLA Marco, *L'Aquila e l'Abruzzo nella storia d'Italia. Economia, società, dinamiche politiche*, Rome, Italie, Edizioni Nuova Cultura, 2013.

ZANELLI Guglielmo (ed.), *Squeraroli e squeri*, Venise, Italie, Ente per la conservazione della gondola, 1986.

ZAPF Hubert, « The state of ecocriticism and the function of literature as cultural ecology » dans Catrin Gersdorf et Sylvia Mayer (eds.), *Nature in Literary and*

*Cultural Studies. Transatlantic Conversations on Ecocriticism*, Amsterdam, Pays-Bas, Brill Rodopi Publisher, 2006, p. 49-70.

ZEBRACKI Martin, VAN DER VAART Rob et VAN AALST Irina, « Deconstructing Public Artopia: Situating Public-Art Claims Within Practice », *Geoforum*, 2010, vol. 41, p. 786-795.

ZUCCON Antonio, *Cibiana di Cadore. I « murali » raccontano la sua storia*, Ponzano (Trévis), Italie, Edizioni Grafiche Vianello, 2002.





## ANNEXES



## *L'art mural comme stratégie de survie des communautés rurales*

### **RESUMÉ**

Cette thèse s'intéresse aux peintures murales en milieu rural, dans la péninsule italienne. A travers trois études de cas elle propose d'analyser le phénomène muraliste comme l'expression des rapports écologiques des communautés locales avec leur environnement. L'étude de ce phénomène, mené en conjuguant l'approche géohistorique à l'écocriticisme américain, révèle que ces peintures murales représentent une riposte aux nombreuses fractures, territoriales, identitaire et écologiques, qui sont intervenues dans ce territoires ruraux à l'époque contemporaine. Tout ces changements ont en effet brisé les rapports séculaires que les communautés locales entretenaient avec leur territoire en menaçant leur existence même. Il s'agit d'un phénomène courant en Italie qui a entraîné l'abandon de nombreux villages ruraux. Dans le cas des trois villages analysés, la population locale a fait recours à l'art murale afin de se réappropriier les lieux et de redéfinir les rapports avec son environnement, ce qu'enfin a garanti la survie des ces petites communautés.

Peintures murales – écocritique – géohistoire – art – patrimonialisation du quotidien

### *Murals as a survival strategy of rural communities*

### **ABSTRACT**

This thesis is focused on Italian mural paintings in rural environments. Through three case studies, it analyses artistic phenomenon as an expression of the ecological relationship between the local community and their environment. The study of this phenomenon, conducted by combining the geohistorical approach with American ecocriticism, reveals that these murals represent a response to the many fractures: territorial, identity and ecological, which have occurred in this rural area during contemporary times. All these changes, therefore, broke the centuries-old relationships that local communities maintained with their territory by threatening their own existence. This is a common phenomenon in Italy that has resulted in the abandonment of many rural villages. In the case of the three villages analyzed, the local population employed the mural art in order to reclaim their place and to redefine the relationship with their environment, which finally affirmed the survival of these small communities.

**Murals – ecocriticism – geohistory- art – everyday heritage**



# TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	1
Remerciements.....	3
Introduction.....	12
<b>CHAPITRE 1 . DE L'ÉCOLOGIE À L'ART : LE CADRE THÉORIQUE DE LA RECHERCHE.....</b>	<b>28</b>
1. L'écologie, une science multiple.....	28
1.1. L' émergence du concept de nature.....	30
1.2. Aux origines de la pensée environnementale.....	33
2. La construction éthique de l'environnement.....	35
2.1. La valeur de la nature.....	37
3. Humain et nature, vers une perspective unitaire.....	41
3.1. L'écologie sociale. De l'écologie à la liberté.....	41
3.1.1. Les deux formes de la nature.....	43
3.1.2. La domination : un concept anti-écologique.....	46
3.2. La recomposition du dualisme nature et culture.....	48
4. L'environnement, une notion géographique.....	53
4.1. Le <i>spatial turn</i> .....	55
4.2 L'approche géohistorique : l'irruption de la dimension temporelle.....	58
5. L'écocritique. L'environnement comme paradigme interprétatif.....	61
5.1. La querelle des lieux : local ou global ?.....	67
5.2. Du <i>spatial turn</i> au <i>material turn</i> .....	73
6. Quelle place pour l'art ?.....	76
6.1. L'œuvre d'art : un document écologique.....	78
6.2. L'art en dialogue avec l'environnement.....	79
6.3. De multiples rapports entre l'art et l'environnement.....	81

6.4. Vers une écocritique de l'art.....	83
6.4.1. Le <i>temporal turn</i> .....	84

## CHAPITRE 2. LES PEINTURES MURALES D'ORGOSOLO. L'ART COMME REVDICATION TERRITORIALE.....87

1. Les peintures murales orgolaises. Une expérience originale dans le panorama muraliste sarde.....	88
2. L'identité orgolaise, une définition par opposition.....	92
2.1. La Barbagia, terre de conflits.....	93
2.2. Un village de bergers.....	96
2.3. La structure du village, un signe tangible. d'un rapport dual au territoire.....	100
3. Le rapport au territoire, une histoire troublée.....	102
3.1. Le <i>chiudende</i> : de l'usage collectif à la propriété privée.....	102
3.2. Des équilibres brisés.....	106
4. Le plan de relance de la Sardaigne, vers une modernisation de l'île ?.....	107
4.1. Un territoire en mutation : transformations et permanences.....	110
4.2. Les conséquences de l'industrialisation.....	113
4.3. Le plan de modernisation de l'île comme solution au problème du brigandage.....	115
4.4. Le brigandage comme retour à la terre.....	118
5. La constitution du parc national du Gennargentu, protéger pour s'approprier.....	120
5.1. Les caractéristiques géomorphologiques.....	120
5.2. Le parc national, un projet <i>in nuce</i> .....	124
5.3. Les enjeux politiques de la protection de la nature.....	126
6. Les peintures murales comme moyen de lutte et de revendication d'une identité menacée.....	130
6.1. Un contexte socio-culturel en mutation.....	130

6.2. Les protestations contre le parc et le stand de tir de Pratobello : la lutte se collectivise.....	133
6.3. Des protestations aux peintures murales.....	135
6.4. Les peintures murales, une narration locale à portée globale.....	139

<b>CHAPITRE 3. LES PEINTURES MURALES DE CIBIANA : LES PRATIQUES DE TRAVAIL À L'ORIGINE DE LA COMMUNAUTÉ.....</b>	<b>146</b>
1. La genèse des peintures murales de Cibiana.....	146
1.1. La vie au village, une source d'inspiration.....	150
1.2. Les critères de sélection des artistes .....	152
1.3. Les trois cycles des peintures cibianaises : à la recherche d'un monde perdu.....	155
2. Un territoire marginalisé.....	158
3. Les <i>regole</i> , naissance et définition d'un territoire.....	162
4. Le Cadore et Venise, un rapport d'interdépendance.....	166
4.1. L'intégration du Cadore au système vénitien.....	166
4.2. Les intérêts de la Dominante : comment Venise intervient dans la redéfinition du territoire du Cadore.....	168
4.2.1. Le bois.....	168
4.2.2. Les métaux.....	171
4.3. Une montagne connectée.....	174
5. Des équilibres fragilisés.....	176
6. Les migrations, un trait distinctif.....	180
6.1. L'émigration saisonnière, une pratique traditionnelle.....	180
6.2. Une montagne en forte crise.....	184
6.3. De nouveaux métiers, l'indice d'une mutation des rapports territoriaux.....	190
7. Les multiples fonctions représentatives du travail.....	195
7.1. La communauté cibianaise se reconstruit autour des pratiques de travail.....	198



<b>CHAPITRE 4. AZZINANO : LE PAYS DES JOUETS.....</b>	<b>203</b>
1. La genèse des peintures murales d'Azzinano.....	203
1.1. Une source d'inspiration locale de la pratique individuelle à la pratique collective.....	205
1.2. D'une pratique ponctuelle à un système bien rodé.....	210
2. Le jeu : une activité sérieuse.....	213
3. Un changement capital.....	218
3.1. L'abandon de la terre.....	222
3.2. Dépeuplement et migrations : vers une nouvelle reconfiguration du territoire.....	225
3.3. Vers de nouveaux centres gravitationnels.....	228
4. Des équilibres millénaires.....	231
4.1. À l'origine de la transhumance.....	232
4.2. La confirmation de la fluidité territoriale.....	237
4.3. La fin d'un système.....	242
5. La pratique du jeu comme retour à la terre.....	244
5.1. De l'enfance à l'âge adulte.....	244
5.2. L'espace dans le jeu.....	246
5.3. Le jeu dans l'espace.....	248
5.4. Du jeu à l'appropriation de l'espace.....	250
5.5. L'enfant et le jeu comme vecteurs de nouvelles spatialités.....	252
6. Le style naïf comme enchantement du monde.....	253
 <b>CHAPITRE 5. L'ART MURAL COMME MOYEN DE RECOMPOSITION DES FRACTURES.....</b>	 <b>257</b>
1. Une approche collective à la terre.....	258
1.1. Les « usi civici » : l'accès aux biens communs dans les propriétés privées.....	262
1.2. L'origine de l'organisation collective dans la gestion des terres.....	263
2. L'affirmation de la propriété privée : un rapport individuel à la terre.....	267
3. La fracture territoriale.....	272

3.1. Le déclin rapide de l'économie de montagne.....	275
4. L'émigration, une fracture identitaire.....	277
5. Vers de nouveaux équilibres territoriaux.....	279
6. Désanthropisation et sanctuarisation de la nature : la fracture écologique.....	281
7. Le retour au village.....	285
7.1. Localiser les souvenirs.....	288
8. La patrimonialisation du quotidien comme stratégie de recomposition de la fracture territoriale.....	292
8.1. Resémantisation des lieux.....	295
8.2. La reconfiguration des spatialisations.....	296
8.3. La fête des peintures murales comme geste réparateur.....	299
9. La recomposition de la fracture identitaire.....	301
9.1 Le tourisme des origines et la ritualisation de la remémoration : de la dimension fictive à la dimension symbolique.....	304
10. Des différences substantielles : fracture <i>in fieri</i> et post-fracture.....	306
11. Recomposer la fracture écologique.....	311
11.1 L'art mural : repenser le rapport à l'environnement.....	316
Conclusions générales.....	320
Bibliographie.....	334
Annexes.....	366
Index des illustration.....	366